A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIII. — N° 1. MAI 1894.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Nouvelle attaque à Tai-tao-leou (P. Gain). 3
Succès apostoliques (du même). . 5
Lettres du P. Goulven 7
L'église de la Reine des Anges (P. Beaugendre) 22
Un naufrage (P. Bizeul) 26
Les aiguilles d'argent (P. Bizeul). . 28
Faveur due à N.-D. de Lourdes (P. de la Sayette) 34
Affaire de Yang-lo-tsen (P. Geslin). 36
Lettre du P. L. Gaillard 41

Mission du Tcheu-li S. E.

Lettre du R. P. Becker au R. P. Provincial de Champagne. . . 57
Lettre du P. Hœffel à Mgr Bulté . 68
Conversion de deux colporteurs (P. Gatellier) 72
La chrétienté de Changts' oenn (P. Hilt) 75
Les pêcheurs du lac Mo-tcheou (P. Mangin). 85
Incendie à Fang-kia-kiata (P. Bataille). 90
Lettre du P. Japiot à Mgr Bulté. . 93
Grâces dues au scapulaire (P. Simonel) 97
Conversion d'une païenne (P. Siao). 98

MALABAR.

Lettres du P. Charles Bonnel. . . 100

CEYLAN.

Lettre de Mgr Zaleski 114

ZAMBÈZE.

Transfert d'une partie de la mission à la province d'Angleterre . . . 115
Tristes nouvelles. 115
Captivité de deux missionnaires (P. Vollers) 117
Travaux récemment accomplis au Bas-Zambèze (P. Torrend). . . 124

ÉTATS-UNIS.

Une congrégation de jeunes employés à Troy 132

MONTAGNES ROCHEUSES.

Le troisième congrès des Indiens Sioux. 136
Visite à la réserve des Pieds-noirs (P. Bougis). 143
Disgrâce d'un délégué aux affaires indiennes 146

CANADA.

Au pays des Otchipwés (P. Artus). 147
Principales singularités du langage otchipwé. 154

MISSION DU NAPO.

Lettre du R. P. Tovia 165
Extrait d'une lettre du Fr. Léonard Gasso 168

BRÉSIL.

Extraits de lettres du P. Magouet. 168

NÉCROLOGIE.

Le P. Georges de Saint-Maixent 170
Le P. Alphonse Camille 203

VARIA. 213

Appendice : Note sur les appareils à projection. 224

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIII. — N° 1. MAI 1894.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. A. D'ALÈS, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Nouvelle attaque à Tai-tao-leou.

Lettre du P. Gain au Révérend Père Supérieur de la mission.

Heou-kia-tchoang, 29 août 1893.

Mon Révérend Père Supérieur,

P. C.

Me voilà de nouveau *in periculis latronum*, et m'y voilà, s'il plaît à Dieu, pour de longs jours. J'ai commencé à m'y retrouver à *Tchang-chan-tu*, en compagnie du P. Perrin.

Le Père Boucher a bien voulu m'accompagner jusqu'à *Tai-tao-leou*, afin de voir avec moi ce qu'il y aurait à faire, non pas précisément pour éviter une troisième visite des brigands, mais surtout pour relever le courage de nos gens.

C'est le 5 août, vers 5 h. après-midi, que les sauvages au nombre de 21, tous inconnus de nos catéchumènes, sont entrés à l'improviste dans notre enclos, et ont commencé par s'emparer des quelques fusils, lances et piques, qui étaient exposés le jour aux regards de tous, pour enlever aux voleurs l'idée de venir pendant la nuit ! Ils saisirent aussitôt le procureur *Lieou sin-chan*, le meilleur des catéchistes fournis par nos Pères du *Tcheu-li*, l'attachèrent par la queue à un arbre, et le rouèrent de coups de bâton, réclamant des lingots. Comme il n'en avait point, et disait ne pouvoir leur en donner, ils le blessèrent cruellement aux deux bras à coups de lance, puis au pied gauche, qui fut traversé de part en part. Ils le laissèrent pour mort, et coururent sur le maître d'école *Tcheng*, venu aussi de *Tai-min-fou*, lequel, en fuyant, reçut dans le bras la décharge d'un fusil qu'il avait lui-même chargé avec des chevrotines. Un menuisier catéchumène, qui travaillait dans la maison, ayant voulu crier au secours, reçut sur le sommet de la tête un coup de sabre tel qu'il l'étendit raide, sans le tuer cependant, mais la blessure béante est encore affreuse à voir vingt jours après. Le cuisinier s'étant vite barricadé dans sa cuisine, soutint un vrai siège, essuya 3 coups de feu, sans être atteint, et ne fut blessé d'un coup de sabre à la tête, qu'en ouvrant lui-même la porte pour essayer de se sauver. Les 15 élèves épouvantés couraient se cacher dans tous les coins; un seul reçut une légère blessure en forçant la grande porte d'entrée qui était gardée par 7 ou 8 voleurs. Pendant ce temps, tout était mis à sac; les brigands prirent 3 à 4000 sapèques, les habits, la literie des maîtres et des élèves, et furieux

sans doute de trouver un si maigre butin, se mirent à briser vaisselle, batterie de cuisine, images, chandeliers de l'autel et tabernacle,vitres et portes, etc. Ils allaient revenir à leurs victimes pour les torturer et leur extorquer le secret de leurs trésors, quand des coups de feu venus de l'extérieur leur firent prendre la fuite. Un des forcenés revint pourtant sur ses pas, et se dirigeant vers *Lieou sin-chan*, qui gisait méconnaissable et baigné dans son sang, il le frappa d'un grand coup de bâton à la tête en disant : « Pourquoi suis-tu cette religion-là ? » Cette parole authentique est ce qui m'a le plus consolé dans tout le récit de ce brigandage. C'est le pendant de celle qui fut dite aux Pères brigandés de *Ma-kia-tsing*. « Vous autres, vous devez vous retirer loin d'ici, et vous ne pouvez y bâtir une résidence ! » —

« Nous n'en voulons qu'au « diable d'Europe », disaient aux païens les bourreaux du Père Thomas, nous venons pour vous en délivrer. » — Tout cela est l'écho d'une parole échappée au sous-préfet *Siao* de *Sou-tsien*, *ami* du P. Boucher, devant des notables : « Puisque vous ne pouvez l'empêcher d'acheter des terrains et de s'établir, attrapez-le donc, ce diable d'Europe, frappez-le, rendez-lui la vie insupportable, afin qu'il déguerpisse. » — Tout cela est très consolant, comme le dit M. Freinademetz, confesseur de la foi lui-même, qui a souffert plus que nous, et dont je vous envoie ci-incluse la lettre que je viens de recevoir.

Que faire ? Avancer quand même, le front haut, le cœur calme, et la conscience en paix, en disant avec reconnaissance : voilà ce que j'ai voulu, en me faisant missionnaire. Nous prendrons les moyens humains ordinaires, et puis à la garde de Dieu ! Hier on me racontait qu'un petit richard ayant quelques milliers d'arpents de terre,demeurant à une dizaine de *li* d'ici dans une *Wei-tse*, paie 15 hommes pour veiller jour et nuit, armés de fusils européens à la porte de sa maison; ces hommes sont bien nourris, bien payés et ne font que cela depuis plus de six mois. Nous ne pouvons pas en faire autant pour chacune de nos résidences, mais pour être missionnaires, nous ne sommes pas dispensés des règles de la prudence.

Nous attendons le *status*, pour savoir comment chacun de nous doit dresser ses plans pour cette année apostolique, et quelles seront les limites de ses ressources et de son champ de bataille.

Quatre catéchistes du *Ho-nan* viennent de rentrer, et M. Faini m'écrit que nous pouvons encore compter sur les vierges de *Lou-y-hien*. Autant de signes du Bon Dieu, pour nous dire d'avoir confiance et d'aller de l'avant.

Nous ne pouvons pas nous dispenser de poursuivre auprès des mandarins toutes ces affaires de brigandage, c'est pourquoi j'en fais écrire aux préfet et sous-préfets, mais humainement parlant nous n'en pouvons pas attendre grand secours.

In unione SS. SS. R^{æ} V^{æ} infimus in X^{to} filius

Léop. Gain, S. J.

Succès apostoliques.

Lettre du P. Gain à Monseigneur Garnier.

Heou-Kia-tchoang, 8 février 1894.

MONSEIGNEUR,

NOUS sommes dans les fêtes du jour de l'an. Je n'en ai jamais passé de plus calme en Chine : rien d'officiel, pas une seule carte de mandarin, pas de chaises, pas d'habits de soie. Mais pour s'être passé à la campagne, ce jour de l'an n'en a pas moins été « *jé-nao* », c'est-à-dire bruyant et brillant. La veille au soir, à la nuit, après la prière récitée en commun par tout ce qui prie au village, salut très solennel du Très-Saint Sacrement, avec *Parce... Te Deum...* entremêlés de prières chinoises adaptées, le tout accompagné, précédé et suivi de pétards et fusées, fabriqués et lancés par nos villageois eux-mêmes. Le P. Crochet en sortant de l'église me disait qu'il n'y en avait pas eu certainement de plus solennel ce jour-là au *Kiang-nan.* Le lendemain, avant l'aurore, église presque pleine de néophytes et de catéchumènes, auxquels s'étaient mêlés bon nombre de païens, pour assister à nos deux messes, et presque autant de femmes que d'hommes. Dans la matinée le village entier, sans distinction de chrétiens et de païens, est venu par groupes souhaiter la bonne année aux Pères, en faisant d'abord une prostration profonde à l'image du Maître du ciel, puis une autre à chacun des Pères. Ce premier jour de l'an, il est reçu qu'on ne sort pas de son village, par conséquent pas d'étrangers ici ; mais le lendemain et les jours suivants, dans l'ordre prescrit à l'avance par les catéchistes, pour éviter l'agglomération et la confusion, les catéchumènes viennent par villages offrir leurs vœux et leurs petits présents (poulets, œufs, petits pains, poissons, etc.) au Père spirituel, qui les retient à déjeuner, et selon l'usage ne leur donne que du pain, des légumes et du thé, sauf aux enfants qui ont toujours droit, en Chine comme en France, à quelques friandises. Et voilà comment s'est passé le jour de l'an au *T'ang-chan-kien.*

J'ai tout lieu de croire, qu'il en a été de même chez les Pères Boucher, Perrin et Thomas. Voici d'ailleurs ce que ce dernier m'écrivait hier de *Tai-tao-leou :* « Tout s'est bien passé ici, mieux même que je ne l'avais espéré. Tous les chrétiens sont venus en corps ce matin à la messe et ont ensuite fait leurs salamalecs... Dans le courant de la journée, tous les païens, amis ou ennemis, sont venus les uns après les autres faire le « *p'ai-nien* ». Chose plus forte : toutes les païennes du village sont aussi venues en différents groupes me souhaiter la bonne année dans l'église, conduites par la vieille catéchiste, au comble de la jubilation... »

Et dire, Monseigneur, qu'il y a 5 ans j'étais seul missionnaire au *Siu-tcheou-fou*, sans un seul chrétien baptisé, sans autre pied-à-terre que la

pauvre petite résidence de *Soei-ning !* Nous y sommes maintenant cinq Pères, chacun dans sa sous-préfecture, chacun avec ses œuvres, catéchuménats, écoles, etc., en pleine prospérité. Et si les trois sous-préfectures qui restent sont inoccupées, c'est que le personnel et les fonds manquent, c'est que Votre Grandeur nous a dit : Gardez et fortifiez les postes actuels, mais arrêtez votre marche en avant... plus de constructions, plus de fondations, jusqu'à ce que nous ayons des hommes et de l'argent. Et pourtant le Père Durandière, qui a vu de ses yeux et longé avec sa barque les bords du *I-chan-hou*, a pu vous dire si le *P'ei-kien* est mûr pour la moisson...

Nous avons reçu, selon votre recommandation, dans nos écoles et catéchuménats de *Heou-Kia-tchoang* et de *Tai-t'ao-leou*, les députations d'élèves et de catéchumènes envoyés par les villages éloignés, qui nous demandent des catéchistes et invitent le Père à aller s'installer chez eux. Mais, comme de petits saint Paul, il faut nous résigner, et obéir à l'Esprit-Saint, qui nous défend d'aller de l'avant de ce côté-là...

Comme je le disais en commençant à Votre Grandeur, nous sommes en paix depuis quelques mois, dans notre *Far-West :* pas de visites importunes des mandarins, pas de brigandages, pas de procès.... Cela ne veut pas dire cependant que le diable ait déposé les armes ; seulement le Bon Dieu le tient enchaîné pour un temps, et voilà tout ! Il n'en rugit pas moins autour de nous ; « *circuit quærens quem devoret* ». Ainsi deux fois les voleurs ont percé le mur de clôture de *Ma-kia-tsin*, et ont même pénétré la nuit dans la chambre du P. Boucher, pendant qu'il dormait, sans lui faire du mal; deux fois la nuit, au moyen de cordes et d'engins ils ont essayé d'escalader son mur ; une fois, en plein jour, une bande de vauriens, revenant de la comédie, a essayé pendant plusieurs heures d'enfoncer sa porte.... Le 28 janvier dernier, une bande d'une trentaine de brigands, à pied et à cheval, est venue à 4 h. p. m. à *Tai-toa-leou*, pour recommencer chez le P. Thomas les scènes de la Pentecôte et du 5 août derniers.... Ici aussi, à plusieurs reprises, nous avons eu des alertes nocturnes, qui ont fait lever tout le monde...

Nous sommes donc toujours sur le pied de guerre. Quatre hommes vigoureux et bien armés veillent jour et nuit à nos portes, ou sur les tours, que nous nous sommes fait construire, à l'instar de tous les petits propriétaires du pays. On s'use vite à cette vie de combats, de veilles et d'alertes, mais pourvu que ce soit pour le Bon Dieu, et qu'on fasse un peu de bien aux âmes, nous sommes contents. — D'ailleurs nous prenons tous les jours de plus en plus racine dans le pays, je ne suis plus seul, comme autrefois, exposé à toutes les surprises, ignorant les mœurs de cette contrée, etc. Nous sommes maintenant trois Pères à une journée de distance les uns des autres, pouvant nous voir, nous écrire, nous consulter, nous aider mutuellement, forts de l'expérience acquise et du prestige que malgré tout notre

sainte Religion a retiré de toutes ces luttes. Nous *sentons* que le Bon Dieu est avec nous, nous *voyons* tous les jours les effets miraculeux de sa grâce... Comment ne serions-nous pas heureux, et ne bénirions-nous pas N.-S. cent fois le jour d'avoir été choisis, dans de telles circonstances, pour porter son saint Nom à ces foules qui l'ignoraient, et commencent à l'adorer ?

Nous ne réalisons pas encore l'idéal, puisqu'il y a encore trois sous-préfectures du *Siu-tcheou-fou* sans pasteur et sans résidence, puisque nous ne pouvons pas tous les mois voir notre Père Ministre, puisque ni Votre Grandeur, ni le R. P. Supérieur n'ont encore pu visiter et bénir nos chrétientés naissantes, puisque la porte de toutes les villes (sauf une, et encore !) nous est tristement fermée, contre le droit des gens et la foi des traités ; mais nous serions injustes et ingrats, si nous ne reconnaissions les succès inattendus dont le Bon Dieu a couronné nos faibles efforts : « *Non nobis, Dne, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !* »

Le P. Crochet est donc au milieu de nous, autorisé par le R. P. Supérieur à venir à 800 *li* de *Hoai-ngan* donner une retraite à nos catéchistes. Afin de suppléer au nombre, à la science et au savoir-faire de nos hommes, on va essayer de leur inspirer un peu de zèle pour leur perfection et le salut de leurs compatriotes. Au fond tout est là, pour eux comme pour nous, et le Bon Dieu ne demande que des hommes de *bonne* volonté.

Je suis de Votre Grandeur,

Monseigneur,

le serviteur et enfant humble et soumis en N.-S.

Léop. GAIN, S. J.

A quoi tiennent les conversions.

Lettre du P. Goulven à Monseigneur Garnier.

Siu-kia-kiao, 9 sept. 1893.

MONSEIGNEUR,

P. C.

J'ATTENDAIS le *status* pour donner à Votre Grandeur des nouvelles de *Siu-kia-kiao*. Le départ du P. Grillo a été tout un événement dans le pays, où il laisse des souvenirs profonds, et des regrets bien justifiés par son dévouement pour les chrétiens, sa charité pour les païens de la classe pauvre,et son amabilité pour les notables et les lettrés qui l'avaient en haute estime. Il laisse aussi une œuvre qui, à elle seule, serait bien capable de consoler tout cœur de missionnaire. J'ai donc reçu un bel héritage, mais il y a beaucoup à faire pour le cultiver.

J'ai été très prudent pendant les grandes chaleurs, ne sortant que pour aller à *Iang-teou-chou*, et visiter les chrétiens et les catéchumènes des environs. Le séjour prolongé du P. Grillo dans cette chrétienté y a déterminé un véritable mouvement de conversions, peu bruyant mais continu. Dieu aidant, il y aura là une magnifique chrétienté. Chaque semaine amène une ou deux familles dans d'excellentes conditions pour la persévérance. La *grâce actuelle* qui les détermine à venir à nous, c'est la protection qu'ils trouvent dans le nom de chrétien. Je sais que ce motif a entraîné bien des *Koang-kouen* (vauriens) à se dire chrétiens pour mieux traiter leurs affaires. Mais ici ce n'est pas tant la protection pour les affaires présentes que pour les affaires à venir, c'est-à-dire qu'on a besoin du Père, non pour traiter des affaires, mais pour les éviter. On sait qu'étant chrétien on ne sera pas trop molesté par les *Koang-kouen* du village, toujours prêts à opprimer de toutes façons ceux qui ne sont pas assez forts pour se défendre.

Parmi ceux qui sont venus depuis que je suis ici, aucun ne m'apporte d'affaire à traiter. Je ne me fie pas à leur dire en cela, je fais prendre des informations très minutieuses dans leurs villages et leurs familles. Il y a cependant une exception, et je l'expose à Votre Grandeur, parce qu'elle est typique et lui permettra de se rendre compte de notre situation.

Un dimanche matin nous arrive un nouveau postulant au titre de catéchumène. Entre autres informations on lui demande: n'aurais-tu pas quelque affaire sur les bras; et n'est-ce point pour cela uniquement que tu veux te dire chrétien? Il eut la franchise de répondre nettement: « Je n'ai pas encore d'affaire, mais je vais en avoir; que le Père cependant ne me repousse pas, je ne serai pas ingrat envers Dieu. » Sa figure honnête et loyale reflétait une bonne âme à qui il ne manquait que de connaître la vérité pour l'aimer. Il me raconta son histoire, et le lendemain j'envoyai notre *grand piqueur* aux informations.

Notre homme, assez à l'aise, appartenait à un clan peu nombreux, et de plus habitait un village très petit. A côté s'élevait un immense village de plus de 100 familles appartenant à un clan très nombreux. Notre pauvre catéchumène était tout désigné pour être la victime des brasseurs d'affaires et autres forbans du gros village. C'était une bonne proie: il avait de l'argent, n'était pas méchant et n'avait personne pour le défendre. Il avait donc sans cesse à éprouver de nouvelles vexations. Il y a quelques jours, à propos d'une dispute insignifiante entre ses serviteurs et quelques enfants du grand village, on voulut encore lui créer une affaire et ainsi lui extorquer quelques piastres. C'est après cette dispute qu'il était venu à nous, il désirait bien savoir où voulaient en venir ceux qui lui cherchaient querelle.

Comptant sans doute sur notre appui que nous n'avions cependant nullement promis; il tint tête aux *Kouang-kouen* et ne se montrait nullement disposé à céder. Ceux-ci, furieux de le trouver si récalcitrant, imaginèrent le

moyen suivant pour le forcer à se rendre à discrétion. Le meneur de l'affaire était un employé *(li-fang)* au tribunal de *Tou-hou;* il forma deux bandes des hommes de son village; l'une cernait le village de notre catéchumène, et pendant ce temps l'autre travaillait en sûreté à ravager sa montagne, coupant 132 pieds de jeunes sapins.

Cet acte de sauvagerie se faisait en règle et en bon ordre comme un travail d'ensemble. Personne du reste n'avait la moindre inquiétude : qui les accuserait ? Leur victime ? Mais à qui s'adresserait-elle ? Aux notables ? Ils étaient bien de force à les intimider; au mandarin ? mais ils avaient pour eux un homme du tribunal, sans compter que le chef des *Tchai-jen* (satellites) était de leur famille.

C'en était donc fait de notre pauvre catéchumène, il aurait en vain dépensé 200 piastres au tribunal qu'il n'aurait pas gagné sa cause. Son cas était cependant si évident que je me décidai à lui prêter main forte. Nos sauvages n'avaient pas compté là-dessus. Au premier abord ils n'en parurent nullement intimidés, et ne daignèrent même pas répondre à deux tentatives de conciliation faites par les notables du pays, auxquels s'était joint notre catéchiste. Je fis alors dire au meneur que je l'accuserais, lui, directement, devant le mandarin, comme déshonorant le tribunal et le mandarin lui-même du nom duquel il abusait. Je fis écrire l'acte d'accusation, en ayant soin que plusieurs en connussent la teneur, pour qu'il sût bien que ce n'était pas une menace en l'air. Me voyant décidé à aller de l'avant, il eut peur ; il avait sous les yeux l'exemple d'un village voisin où le P. Grillo, l'année dernière, avait remporté un magnifique succès. La crainte le rendit sage ; à son tour il envoya des intermédiaires, et finalement accepta toutes les réparations exigées.

Cette victoire pacifique a été aussi une grande victoire pour la cause de Dieu. Cette affaire a eu beaucoup de retentissement, et nous a acquis les sympathies de tous les honnêtes gens des environs ; celles surtout des petits, trop faibles pour se défendre. Tous les petits villages des alentours bénissent le nom du *Tien-tchou-tang*, qui a mis à la raison ces féroces voisins. Plusieurs familles sont venues depuis, et beaucoup d'autres n'attendent que la fin de la récolte pour venir se déclarer catéchumènes.

Ce motif, en soi, n'a rien de suspect, et comme ces braves gens auront encore pendant longtemps besoin de notre protection, il les aidera à persévérer. Puisse Dieu Notre Seigneur nous conserver la position que nous avons vis-à-vis des mandarins du pays !

Je ne puis guère parler à Votre Grandeur de *Tai-hou* et de *Sou-song*, puisque je n'y suis pas encore retourné ; mais je sais par le passé, et par ce que j'entends ici, que là aussi la moisson se lève, il ne lui faut que des ouvriers et des greniers pour la recevoir. Six élèves de villages différents, dans le *Sou-song*, viennent de rentrer à l'école après les vacances. Tous me confirment ce

que je sais déjà ; à savoir, qu'une foule d'enfants de leurs villages et des villages voisins ne demandent qu'à venir à l'école, au moins pendant six mois de l'année ; mais eux-mêmes et leurs parents n'osent venir à *Siu-kia-kiao*. C'est trop loin ; 80, 90 *li* et plus ; et puis la vraie raison, celle qu'on ne dit pas, c'est que les pauvres gens, toujours plus ou moins sous l'impression des calomnies si souvent entendues, ont peur de confier leurs enfants à des gens qui demeurent trop loin pour qu'ils puissent s'assurer par eux-mêmes que ces enfants ne sont pas expédiés à *Chang-hai* ou ailleurs. Bâtissez une école à *Sou-song*, disaient-ils invariablement, et nous vous enverrons nos enfants. Or, avec ces gens simples et honnêtes relativement, quand l'enfant vient, les parents le suivent de près ; il suffit pour les uns d'apprendre de la bouche de leurs petits qu'ils sont bien soignés au *Tien-tchou-tang ;* pour les autres, ce qui emporte la position, c'est une chemise ou une paire de souliers donnée à propos.

Sans école et sans églises, toutes ces bonnes dispositions n'aboutiront pas. Le premier pas coûte trop quand il faut entreprendre une route si longue.

A *Tai-hou* c'est à peu près le même cas: pas d'école, pas d'église, comment amener ici des enfants et des catéchumènes de 100, 120, 150 *li* de distance par des routes de montagne ? Mais il faut dire que le nord ne donne pas pour le moment d'aussi belles espérances que le *Sou-song ;* non pas qu'il soit moins bien disposé, mais parce que nous n'y sommes pas connus.

Comme le voit Votre Grandeur, et comme elle le sait déjà, la succession du P. Grillo est assez laborieuse, considérée à ce seul point de vue. Il est un autre côté qui ne demande pas moins de travail, c'est la formation et la surveillance de nos chrétiens, encore peu familiarisés avec les mœurs du christianisme, quand il s'agit de mariage, superstitions, etc.

Dieu aidant, cela se fera petit à petit.

Que Votre Grandeur ne nous oublie pas dans ses prières, et qu'elle m'aide en particulier à répondre dignement à la grâce de ma vocation de missionnaire.

Je suis de Votre Grandeur, Monseigneur, le fils très humble en N. S.

GOULVEN, S. J.

Progrès de la foi dans le Sou-song.

Lettre du P. Goulven à un Père du troisième an.

Siu-kia-kiao, 17 sept. 1893.

MON BIEN CHER PÈRE.

P. C.

MERCI pour votre bonne aumône. Si jamais vous avez l'occasion de revoir la généreuse chrétienne à qui nous devons 30000 sapèques de plus, dites-lui qu'on priera souvent pour elle à *Sou-song*. Comment ne pas

voir la main de la bonne Providence dans ce secours qui nous vient si à propos ?

Votre lettre m'est arrivée juste au moment où j'écrivais à Monseigneur ; « Nos élèves de *Sou-song* sont revenus hier ; beaucoup de leurs petits camarades auraient bien voulu les suivre à *Siu-kia-kiao ;* mais la route est si longue ! Et puis ces pauvres gens ont entendu tant de calomnies, qu'il en reste toujours quelque chose tant qu'ils n'ont pas vu eux-mêmes, vu de leurs propres yeux le missionnaire, tous les coins de sa maison et tous les élèves de l'école avec leurs yeux tels que la nature les leur a donnés : fendus en amande, noirs comme jais, et brillants d'intelligence. Ils ne cessent de répéter : établissez une école à *Sou-song* et nous vous enverrons nos enfants. Or avec ces braves gens, quand le bébé est venu à l'école, le papa ne tardera pas à le suivre à l'église. Ces chers enfants comblent les vallées et aplanissent les montagnes, tout comme S. Jean-Baptiste ; pour eux, rien de plus facile que d'ouvrir à leurs parents une route qui les amènera à Notre-Seigneur. Mais sans école, pas d'enfants. »

Je me dispensais de faire d'autres réflexions à Monseigneur, sachant bien que sa bourse vide lui inspirerait d'assez amères considérations sur le bien qu'il voudrait faire, et qu'il ne peut réaliser, faute de ressources pour son immense diocèse.

C'est à ce moment, mon bien cher Père, que nous recevons le gage d'espérance que vous nous envoyez. Vous posez la première pierre ; et dans ce pays, il n'en faut pas beaucoup pour construire une maison. Encore quelques pierres comme celle-là, et les enfants de *Sou-song* viendront à leur tour former les premières assises de l'édifice spirituel qui s'annonce si beau dans ce pays.

Je me prépare à une grande expédition dans ces parages ; si tout réussit selon mes projets, après avoir visité nos chrétiens et nos catéchumènes, je pousserai une première pointe dans deux quartiers encore absolument inconnus des missionnaires : l'un au sud de *Sou-song*, dans la région des lacs ; l'autre au nord-ouest, dans les montagnes. Comme vous le voyez, je jouirai de toutes les variétés de paysages ; en forçant un peu l'illusion, je retrouverais même la mer, pour peu que le vent soulève les flots du lac *du Dragon*. Je ne jetterai pas encore le filet à cette 1re expédition, mais je chercherai les bons endroits ; puis nous reviendrons faire la pêche. Puisse Notre-Seigneur ne pas nous laisser toute la nuit sans rien prendre, mais qu'il pousse lui-même de gros et bons poissons dans nos filets.

Hier, j'ai fait bonne pêche aux environs de *Siu-kia-kiao ;* c'était la grande marée des équinoxes ; six magnifiques poissons d'un seul coup ; j'en jubile au fond du cœur, tout comme aux beaux jours où je pêchais au Pouldu ou à Seymour. Six familles nombreuses, depuis longtemps ébranlées, ont enfin fait le pas décisif, et se sont publiquement déclarées catéchumènes ; enfants

et pères de famille sont venus prier à l'église et faire la prostration au Père. Depuis mon retour ici, après mon 3e an, voilà au moins 15 familles nouvelles qui ont embrassé la religion. Vous voyez que si le missionnaire *mange de la misère*, comme disent nos Chinois, il peut aussi boire à la coupe de la consolation.

Il y a trois jours la bonne Providence me ménageait encore une de ces surprises qui font oublier bien des souffrances. Elle vous montrera en même temps comment Dieu ne laisse pas périr les âmes de bonne foi qui font leur possible pour le trouver.

Mais pour comprendre mon histoire, il vous faut un *prænotandum* tout comme à une thèse sur la prédestination ; car il ne s'agit de rien moins que de prédestination. Vous saurez donc que dans le bon pays que j'habite, règne la confusion la plus complète dans tous les termes qui expriment les degrés de la parenté. Prenez deux familles voisines ; dans l'une, la mère s'appellera tante ; et dans l'autre ce sera *vice versa*. C'est une superstition qui consiste à tromper le diable. On change les noms de parenté pour le dérouter dans ses mauvaises intentions de nuire à la famille. Si vous montez d'un degré dans la ligne des ascendants, la confusion grandit avec la multiplicité des combinaisons : le même mot *nai-nai*, qui signifie mère, signifie aussi bien grand' mère, grand' tante, arrière-grand' mère, etc.

Comment donc s'y reconnaître, me dites-vous ? Rien de plus facile pour le missionnaire, et pour le diable aussi, je pense. Quand on ne connaît pas assez la famille pour distinguer celui que l'on appelle le *gars un tel* ou la *mère une telle*, on ne prête aucune attention à la valeur des termes de la parenté ; on demande tout simplement : par rapport à ton père ou à ta mère, quel rang occupe *un tel* dans l'ordre des naissances ? Nos Chinois sont très familiarisés avec ce genre de questions et nulle difficulté pour s'y reconnaître.

Cela posé, arrivons au fait. Il y a donc trois jours, un catéchumène m'arrive tout hors d'haleine et les larmes dans les yeux : « Ma *nai-nai* se meurt, me dit-il, je prie le Père de venir la voir. » Dans les circonstances concrètes où ce mot *nai-nai* était employé, il n'y avait aucun doute possible pour moi. Il ne pouvait être question que de la vieille grand'mère âgée de 75 ans, baptisée *ad cautelam* avant les autres membres de sa famille. Me voilà donc parti sans demande d'autres explications, me hâtant pour pouvoir donner l'extrême-onction à cette bonne vieille. J'étais à peine en route depuis 20 minutes que mon catéchiste me dit : « Père, pourquoi donc apportez-vous les saintes huiles ? Je crois que le Père se trompe ; ce n'est pas la *grand'mère* chrétienne qui est malade ; il s'agit de la *mère adoptive*, elle n'est ni chrétienne, ni même catéchumène. » Je fus d'abord refroidi dans mon zèle, en faisant cette découverte. La route était longue et difficile, à quoi bon vraiment aller si loin, et cela pour donner l'Extrême-Onction à

une païenne! Mais voilà une illumination soudaine;« Dieu veut sauver cette âme, dis-je, à mon catéchiste ; c'est pour cela qu'il a permis cette erreur de ma part. En avant, et marchons, en priant le Sacré-Cœur de lui accorder la grâce de se convertir. »

Cette brave païenne, veuve depuis de longues années, avait adopté notre catéchumène autrefois, mais ne vivant pas dans sa famille, elle connaissait fort peu la religion de son fils adoptif. Elle n'avait rien fait pour l'empêcher de devenir chrétien, mais quant à elle-même, elle voulait mourir comme étaient morts ses ancêtres. Devant cet argument, il n'y avait qu'à se taire et à prier Dieu de répondre lui-même. C'est ce qu'il fit, touché sans doute par la bonne foi et les vertus naturelles de cette pauvre femme, sans reproche aux yeux des hommes. Il était nuit déjà quand j'arrivai, c'était trop tard pour faire moi-même une première démarche. J'envoyai un chrétien lui dire de ma part : « Le Père sachant que tu es malade est venu exprès te voir et t'exhorter à *honorer Dieu et sauver ton âme.* Es-tu disposée à le voir demain matin ? » — Mon messager ne tarde pas à revenir tout joyeux : « elle ne demande qu'à être baptisée, me dit-il, elle n'y avait jamais songé autrefois, et voici que maintenant elle sourit de joie en apprenant que le Père est venu lui *verser l'eau sainte.* » — « Peut-elle attendre jusqu'à demain ? » lui dis-je. — « Il n'y a pas encore de danger imminent. » — « Eh, bien ! enseigne-lui ce soir la doctrine suffisante ; exhorte-la à la contrition et demain après la messe j'irai la baptiser. » De fait, le lendemain je trouvai la mourante parfaitement disposée, je l'interrogeai moi-même sur les vérités nécessaires pour recevoir le baptême, et je m'assurai qu'il ne lui manquait plus que l'*eau sainte* pour la rendre digne du ciel.

Notre bonne vieille fait les choses en règle, elle attend pour mourir que toute sa famille païenne apprenne qu'elle meurt chrétienne. Si elle était morte immédiatement après le baptême, nous aurions rencontré mille difficultés pour empêcher les superstitions qui ont lieu en pareil cas. On nous aurait accusés *de faux* en matière de religion. Maintenant j'espère que tout se fera selon les règles de l'Église ; les païens n'ont rien à dire : elle était chrétienne, elle est ensevelie selon les rites des chrétiens ; c'est logique.

Puisse cette âme loyale obtenir au ciel beaucoup de grâces de conversions pour les nombreux parents qu'elle laisse dans le paganisme.

Unissez vos prières aux miennes, mon bien cher Père, pour toucher le Sacré-Cœur en faveur de tant de millions d'âmes qui n'ont pas encore profité du sang versé pour elles sur la Calvaire.

Votre frère bien reconnaissant en Notre Seigneur,

GOULVEN, S. J.

Excursion apostolique au Nord de Tai-hou.

Lettre du P. Goulven au P. Teigny.

Sin-kia-kiao, 23 décembre 1893.

Mon bien cher Père,

P. C.

MA lettre écrite de *Ou-hou*, en août 1892, m'est revenue par les *Lettres de Jersey* (1) ; elle m'a rappelé que j'avais brusquement terminé ma narration en m'arrêtant à *Tai-hou* (le grand lac), sans vous rien dire de cette ville.

Au point de vue religieux, nous en sommes encore aux débuts ; du reste nous n'y avons jamais travaillé, n'y ayant encore aucune église ; mais là comme dans beaucoup d'autres endroits de notre vaste district, le travail ne resterait pas stérile ; il ne manque que des hommes pour pêcher, et de l'argent pour bâtir une église.

Au point de vue économique, cette ville offre un exemple tristement remarquable de l'effet produit par un déboisement rapide. Avant la grande insurrection des rebelles (1854-64), cette ville, située dans une plaine baignée par deux rivières, était entourée de champs d'une riche culture, et trouvait un débouché pour son commerce, dans les barques qui pouvaient accoster sous ses murs, et la mettre ainsi en relations avec le *Kiang*, l'immense centre commercial de la Chine. Aujourd'hui, culture et commerce, tout a disparu en attendant que la ville elle-même subisse le même sort.

Tout cela est l'œuvre du déboisement et s'est accompli avec une rapidité incroyable ; en moins de 30 ans ! Il faut entendre les témoins contemporains l'affirmer pour croire à une pareille transformation. Les rebelles coupèrent ou inondèrent absolument tous les bois des collines entre lesquelles coulent les rivières qui se rejoignent au-dessous de *Tai-hou*. Quand toutes les pentes furent dénudées, au temps des grandes pluies, elles devinrent des torrents qui entraînaient une immense quantité de terres et de sable. Le lit des rivières s'est ainsi rapidement élevé, et atteignit bientôt le niveau des terres adjacentes, enfin il finit par les dépasser, et maintenant d'immenses rizières ont fait place à des plaines de sable dont les grèves de Seymour vous donnent une idée assez exacte.

C'est une rude corvée que d'aller à *Tai-hou ;* on ne court pas sur ces plaines de sable mouvant, mais on s'y enfonce à chaque pas, en éprouvant la sensation d'un homme qui marcherait sur une bascule. Parfois cependant on trouve un terrain plus ferme, on marche alors en levant la tête, et considérant la plaine qu'on a devant soi ; l'imagination en fait une grève, et

1. Voir les *Lettres* de 1893, p. 15.

on se demande parfois instinctivement : la mer va-t-elle bientôt monter? Quant aux barques d'autrefois, il n'en reste qu'un souvenir chez les vieillards. Aussi *Tai-hou* est maintenant la ville des sables et celle des tombeaux.

Il y a deux mois, je suis parti de *Tai-hou* pour une grande expédition dans le N. et N.-O. de cette ville. De ce côté nous ne sommes qu'à trois jours de marche des plus proches chrétientés du P. Mouton situées dans le *Ho-chan*. Nous avons nous-mêmes quelques chrétiens et catéchumènes dans cette vaste région encore presque entièrement inexplorée. C'est par excellence le pays des montagnes. J'ai suivi presque constamment, en la remontant, la rivière qui, prenant sa source dans le *Yng-chan* (voyez votre carte), passe par *Tai-hou*. J'en ai profité pour déterminer plus exactement les confluents des divers torrents qui viennent s'y jeter. Ce sont ces torrents surtout qui rendent la route difficile. Malheur au voyageur surpris par un jour de pluie : toutes les routes sont coupées. Je ne dirai pas que les ponts sont emportés, car il n'y en a point ; mais les courants deviennent à la fois trop violents et trop profonds pour que hommes ou barques songent à les passer.

Le soir du deuxième jour de marche, j'arrivai chez une famille chrétienne, la première que nous eussions rencontrée sur notre route. Elle habite, je crois, à une altitude plus élevée que celle de toutes les autres maisons du pays. Nous dûmes d'abord nous mettre à l'eau pour traverser le torrent qui nous barrait l'accès du pied de la montagne.

Puis commença une rude ascension. Il était temps d'arriver au sommet : la nuit était venue, et surtout les forces étaient à bout. J'ai admiré là, une fois de plus, l'incomparable force de résistance de nos Chinois. Mon domestique, qui avait déjà toute la journée porté ma chapelle et mon petit bagage, grimpait avec un acharnement infatigable des pentes où je ne passais qu'en me servant des pieds et des mains. Quels soldats aurait la Chine si elle savait les former !

C'est une grande joie pour le missionnaire de se trouver dans une famille chrétienne en plein pays païen. Ces braves gens étaient pauvres ; la pauvreté est naturellement proportionnelle à l'altitude ; la richesse, avec les plaisirs qui la suivent, n'a pas les jarrets assez solides pour grimper si haut. Je soupai modestement d'une écuellée de patates douces ; puis, après une longue causerie, je sortis pour savourer le magnifique spectacle qu'offrait un beau clair de lune au milieu des montagnes.

Le lendemain je pus à loisir me rendre compte des données du grand problème social, de jour en jour plus formidable pour la Chine. Je voyais en détail dans une famille ce qui se passe pour un village, ce qui se produit pour une province, et ce qui a lieu pour tout l'empire lui-même : la gêne inextricable qui résulte de l'insuffisance du sol à nourrir l'excès de sa population. Le premier qui habita cette montagne, le père de nos chrétiens, avait

une modeste aisance, conquise en défrichant quelques coins de terre assez fertiles découverts là-haut. Il eut 4 fils ; sa petite propriété fut donc divisée en 4 lots ; et à la maison primitive s'adjoignaient à droite, à gauche et par derrière, les bâtiments nécessaires à l'habitation des 4 familles. Chaque famille partielle fut bien vite aussi nombreuse que la famille primitive ; or le sol est impuissant à nourrir tant de monde. Que s'est-il produit ? L'aîné seul reste au village ; les trois autres frères doivent aller jusqu'au nord du *Kiang* exercer quelque métier, qui leur permette de rapporter au village des vivres pour leurs femmes et leurs enfants. Mais cet expédient à son tour devient chaque année plus difficile, pour deux raisons : d'abord, le nombre des émigrants augmente à mesure que se développe la population au Nord ; et par contre, le nombre des métiers à exercer devient plus petit au Sud, à mesure que croît la population indigène.

Chaque gros village compte par dizaines de familles destinées à périr ; et qui de fait disparaissent par le célibat forcé, l'expatriation et la misère. Partout ici la population est à son maximum de densité. L'homme a fait le dernier effort possible pour arracher à la terre le dernier bol de riz ou la dernière écuellée de patates. Dans les montagnes dont je vous parle, j'ai vu sur les sommets les plus élevés, des plantations de patates dans des terrains dont l'angle de pente atteignait 80°. Je ne comprends pas comment on peut s'y tenir et y travailler. Le résultat le plus clair d'une pareille culture, c'est qu'après 10 ou 15 ans, le sol qui produisait d'abord des arbres, et ensuite quelques légumes, fait place à la roche dure et nue où désormais rien ne poussera plus. La terre ainsi labourée est emportée par la pluie, et va à son tour ruiner la plaine, en exhaussant le lit des rivières qui la couvrent de sable aux jours d'inondation.

Mais assez d'économie politique, quittons nos bons chrétiens de la montagne en laissant à Dieu le soin de les nourrir, puisque l'Empereur ne s'en occupe pas ; et continuons notre course, à la recherche de nos catéchumènes.

De montagne en montagne et de torrent à torrent, j'arrivai un jour à 4 h. du soir dans une auberge d'un tout petit village, où mon itinéraire et l'absence de toute autre auberge à plusieurs lieues à la ronde, me forçaient à passer la nuit. Mais voilà bien une autre histoire : la bonne femme qui tient l'auberge a une peur invincible pour ma personne, jamais elle ne consentira à nous recevoir pendant la nuit. Inutile de raisonner avec une bonne femme ; nous frappons avec le même succès à deux ou trois autres portes, les seules de ce petit hameau perdu. Que devenir ? C'est beau, les montagnes pour y rêver ou y faire de la poésie, mais non pour y passer les nuits à la belle étoile à la fin d'octobre. Au fond, c'était la bonne Providence qui arrangeait les choses à sa manière pour préparer la conversion de quelques bonnes âmes. Il fallait prendre un parti pour sortir de ce mauvais

pas. Mon guide offrit une solution; « Il y a, me dit-il, de l'autre côté de la montagne, un chrétien, longtemps émigré au Sud du *Kiang*, et revenu dernièrement dans sa famille; chez lui, nous trouverons certainement un abri. En nous pressant, nous avons le temps de franchir la montagne avant la nuit. » Ce qui fut dit, fut fait, mais non sans une fatigue extrême.

Enfin aux dernières lueurs du crépuscule, nous dégringolions l'autre versant de la montagne,et tombions dans une plaine presque complètement fermée par les montagnes. C'est là qu'habitait notre chrétien dans un village de plus de 1000 âmes. J'ai été souvent témoin de l'étonnement qui s'empare de nos braves Chinois, quand un Européen apparaît pour la première fois dans leur pays ; mais jamais je n'avais encore produit une impression pareille à celle qu'éprouvèrent ces bons villageois, isolés du reste du monde. Je dus bien vite sortir de la maison de mon chrétien, pour ne pas voir les gens s'écraser à la porte ou m'étouffer dans ma petite chambre; je me montrai donc dehors pour que chacun pût me contempler à l'aise. Toute la population, du reste, avait plutôt l'air sympathique. On m'apporta un banc pour que l'exhibition n'eût rien de pénible. Quelques vieillards s'assirent en face de moi, et se mirent à m'interroger avec la plus grande politesse. Le village tout entier faisait cercle autour de nous. La conversation reprit après le souper, ce n'est que vers 11 h. que mon chrétien laissa entendre quelques mots sur le besoin que j'avais de me reposer. On comprit, et tout le monde se retira.— « Ah! Père, me dit *Wang-Pao-lo* (Paul, c'est le nom du chrétien), — que je suis heureux de vous voir, il y a si longtemps que je n'ai pu faire la Ste Communion ! » Cette exclamation n'était pas une phrase de convention sur les lèvres de ce fervent Chinois. Les païens, sans s'en douter, m'avaient fait le plus grand éloge de lui. Du reste, rien qu'à voir la manière dont il arborait, dans sa pauvre maison, son crucifix et sa sainte image, il était facile de deviner, que rentrant chez lui, dans ce milieu entièrement païen, il n'avait fait aucune concession à la peur ou au respect humain. « Père, m'avaient demandé les païens, pour suivre la religion que vous prêchez, est-il donc nécessaire de jeûner tous les jours ? *Wang-Pao lo* ne mange jamais qu'après midi.—Que fait-il ainsi à genoux ? me demandait un autre, il reste très souvent des heures entières dans cette position, surtout le matin. —Tous les chrétiens, me demandait un autre, sont-ils doux et serviables comme lui? jamais il ne refuse un service, jamais il ne maudit. » — Il faut savoir qu'en Chine on cultive l'art de maudire les gens, comme on cultive l'éloquence ailleurs.

« Comment me confesser, me dit-il, quand les païens se furent retirés? » Je n'avais qu'une petite chambre pour moi et mes gens; je ne voulais pas les mettre dehors pendant la confession, ils avaient encore plus besoin que moi de se coucher au plus tôt. « Demain matin, lui répondis-je, il n'y aura personne dehors, et je pourrai te confesser à la porte. »

A 3 h. nous étions debout, il fallait dire la messe avant qu'on fût réveillé dans le village, pour éviter le tumulte qui se produirait à la vue de rites si nouveaux. Pendant qu'on préparait l'autel, *Wang-Pao-lo* apportait un banc dehors. Je priais les saints Anges de veiller à ce qu'aucun païen ne le vît faire sa confession ; car qu'aurait-il pu imaginer pour expliquer ce que nous pouvions bien faire dans cette position, à une pareille heure de la nuit ? C'est pour le coup que les mœurs des chrétiens eussent paru étranges.

Le matin nous reprîmes la séance de la veille ; je ne partis que vers 10 heures, me promettant bien de revenir travailler sur un terrain si bien préparé par ce chrétien vraiment digne des anciens temps. Plusieurs me parlèrent de venir à *Siu-kia-kiao*, étudier la religion. Ils arriveraient dans ce cas aujourd'hui ou demain, conduits par *Wang-Pao-lo* qui fera certainement son possible pour avoir la messe le jour de Noël. La grosse difficulté est la dépense du voyage : Trois jours pour venir, trois jours pour s'en retourner, cela fait bien des frais pour des bourses si pauvres. Sans compter que la pluie ou la neige pourraient bien prolonger encore le voyage de plusieurs jours. Quand aurons-nous, mon Dieu, une église pour tant de braves gens qui ne demandent qu'à entendre la bonne parole ! Je remerciais Dieu d'avoir ainsi dérangé mon itinéraire d'après lequel je ne devais m'arrêter qu'une heure ou deux en passant dans ce village.

Quelques jours après, je revenais à *Tai-hou* pour entreprendre une nouvelle expédition, cette fois vers l'est, dans des parages où nous n'avions encore jamais pénétré. Peu s'en fallut que tout ne fût manqué dès le début. Je dus laisser mon catéchiste derrière moi traiter une affaire importante. D'autre part, il n'était qu'à moitié prudent de m'engager seul avec un domestique, dans un pays nouveau, où nous étions absolument inconnus. Mais je tenais beaucoup à ce voyage dont l'occasion ne devait pas se représenter de si tôt. Je sondais mon domestique, l'intrépide *Pierre l'apôtre : Pierre*, parce que c'est son nom, *l'apôtre*, parce qu'il a plus d'un trait de ressemblance avec son patron, en particulier, un zèle ardent pour prêcher l'Évangile. C'est d'emblée mon meilleur catéchiste à ce point de vue. Il ne connaît pas un caractère, mais il a son éloquence à lui, l'éloquence qui convient aux Chinois et à la classe simple avec laquelle il est en rapport. Son avis a toujours pour moi une grande importance quand il s'agit d'organiser une course, car il connaît à fond le pays, les hommes et les affaires. Or, à la première ouverture d'aller, à deux, dans le *Tong-Hiang* (pays de l'est), il me répond en hochant la tête : « Non, non, Père, n'y allez pas. Nous y aurons certainement des affaires ; le pays est plein de mauvais bruits et les gens mal disposés. »—« Voyons, lui dis-je, à nous deux est-ce que nous ne pourrons pas nous tirer d'affaire ? Qu'ils nous fassent des affaires ces gens-là, ils verront bien que nous ne sommes pas des novices. »—« Oh ! si le Père y tient, je n'ai pas peur d'y aller. »

Là-dessus nous voilà en route; et jamais voyage plus tranquille; c'est même le village le plus connu par son hostilité contre la religion, qui nous fait le meilleur accueil.

C'est que là, comme partout ailleurs cette année, la fièvre avait fait son travail d'évangélisation, en mettant en renom le fameux remède des missionnaires, le *pé-io*, le remède blanc, c.-à-d. la quinine. On ne songeait plus à nous créer des difficultés, mais on bénissait notre arrivée qui apportait la santé à une foule de malades. A un certain moment, je remontais un torrent cherchant en vain une passerelle pour le traverser. Nous nous préparions déjà à nous mettre à l'eau pour en finir plus vite, quand nous entendîmes au loin des cris assez confus qui semblaient nous appeler. Deux braves gens accouraient en effet vers nous. — « Tiens, dis-je, à *Pierre-l'apôtre*, je suis sûr que ces gens veulent de la quinine, attendons-les. » Ils se prosternent devant moi en arrivant, me demandent pardon de me déranger et me supplient de leur donner, à eux aussi, un peu du précieux remède de mon noble pays. Leur reconnaissance ne s'exprime pas seulement en belles paroles : « Père, me dirent-ils, nous allons vous porter de l'autre côté du torrent, vous devriez remonter trop haut pour trouver un passage »; et sans plus attendre, ils font l'opération pour moi et mon brave porteur, qui me dit en riant : « C'est bien la première fois qu'il m'arrive de me laisser ainsi porter. »

Sept ou huit jours après mon retour à *Siu-kia-kiao*, m'arrivait une première famille de ce pays se déclarant catéchumène, et me priant de retourner dans leur village, m'assurant que plusieurs autres familles songeaient à se faire chrétiennes. J'y allai de fait, et cette fois on ne parlait plus de remèdes seulement, on demandait à se faire chrétien. Depuis, neuf catéchumènes sont déjà venus à *Siu-kia-kiao* apprendre la doctrine; comme presque tous sont des chefs de famille, ils représentent au moins 30 catéchumènes, en comptant leurs femmes et leurs enfants.— Voilà le premier germe, laissons-le grandir.

Adieu, mon bien cher Père; n'ayant pas le temps de vous écrire pendant le jour, je vous ai donné ma nuit, pour vous prouver que je ne vous oublie pas.

Votre frère tout dévoué en N.-S.

GOULVEN S. J.

Industries de missionnaire.

Lettre du P. Goulven à un Père de Jersey.

Siu-kia-kiao, 16 décembre 1893.

Mon bien cher Père,

P. C.

J'AI quitté depuis trois ou quatre jours mes montagnes et mes catéchumènes pour venir ici recevoir la visite de notre mandarin, en tournée dans son district. Je l'attendais hier, mais vainement ; le passage du *Cha-ho* (rivière des sables) l'aura sans doute retardé ; ce retard me donnait l'occasion de passer une soirée de plus avec mon compagnon, un jeune prêtre chinois, qui garde ordinairement la position ici pendant que je travaille au large. Notre conversation s'était déjà prolongée jusqu'à 9 h. du soir ; un Chinois qui aime la France et un Français qui aime la Chine, ont tant de choses à se dire ! Nous attendions le retour de notre courrier, parti depuis cinq jours ; j'avais déjà renoncé à l'espoir de le voir revenir hier ; mais *Ping-ki* (souffle du bonheur) est un brave. Parti hier à la pointe du jour, la lune lui a permis de marcher jusqu'à 9 h. du soir, faisant de 16 à 18 lieues dans sa journée en poussant sa brouette, légèrement chargée, il est vrai. Il m'apportait des lettres de France, et la vôtre en particulier, mon bien cher Père. Merci de votre bon souvenir, de votre aumône et des objets que vous m'annoncez. Je réponds tout de suite à votre question : vaut-il mieux envoyer de l'argent que des bibelots ? Il faut faire l'un sans négliger l'autre. Les deux choses son bien utiles. Des bibelots bien choisis : couteaux, ciseaux, calepins, miroirs, etc. ont à un moment donné plus de valeur que l'argent, parce qu'ici nous ne pouvons guère nous les procurer.

L'argent, de son côté, nous donne plus de liberté de faire le bien, parce qu'il répond à tous les besoins. Hier j'étais particulièrement heureux d'avoir de l'argent, parce que, grâce à plusieurs amis comme vous, je suis, pour quelque temps, assez bien fourni de bibelots ; tandis que par contre je suis en train de faire des dettes pour faire face à toutes les dépenses qui s'imposent.

Dans ma chambre tout me rappelle votre souvenir et celui des bienfaiteurs que vous avez su intéresser à nos œuvres. Ce papier à lettre vient de vous ; mon sous-main, mon porte-plume, les images et la statue de *S. Joseph* (patron de *Siu-kia-kiao*) qui ornent ma table etc. — tout vient de vous et des amis de France. Nous avons préparé une collation pour notre mandarin ; elle sera vraiment magnifique. Les belles boîtes de dragées que vous m'avez envoyées l'année dernière ont été fidèlement gardées en dépôt par le P. Havret, pendant notre troisième an.

Je les ai toutes ramenées ici, où elles me permettent de traiter royalement

les hôtes illustres que je reçois. Mais rassurez-vous, je n'ai pas oublié que ces bonbons étaient, dans l'intention des donateurs, destinés surtout aux petits enfants chinois. J'ai remis deux grandes boîtes à notre orphelinat où la vierge qui le dirige va faire une fête de Noël comme on n'en a jamais vu certainement dans toute notre mission. Les autres vont me servir aujourd'hui, à gagner le cœur de notre mandarin ; j'espère bien qu'en noyant ces magnifiques dragées, en goûtant ces bonbons au chocolat, il pensera naturellement au plaisir qu'il ferait à ses enfants en leur apportant des *allume-cœur* (nom des bonbons en chinois) si merveilleusement délicieux. — Savez-vous comment il me manifestera son désir ? Dans les circonstances actuelles je ne puis lui offrir de présents, ce ne serait pas selon l'étiquette; mais si, en goûtant à un des mets préparés, il en fait l'éloge, c'est un signe qu'après sa visite je puis le lui envoyer à son hôtel, à titre de bon ami à l'égard duquel je ne suis pas tenu à toutes les formes de la politesse officielle. Dans ces parages où nous devons assez souvent recourir au mandarin pour nous défendre ou défendre nos chrétiens, il est de la plus haute importance pour nous d'avoir de bonnes relations avec eux. S'ils manifestent publiquement leur hostilité à notre égard, il n'est pas d'ennui qu'ils ne puissent nous créer directement ou indirectement, dans un pays où la haine est toujours là, veillant sans cesse autour de nous et cherchant toutes les occasions de paralyser notre influence.

J'ai précisément deux catéchumènes réfugiés chez moi pour éviter les mauvais traitements de leur famille païenne, et n'osant retourner chez eux par crainte des scènes de violences et de pillages qui se produiraient à leur retour chez eux. Ils appartiennent à un gros village de plus de 200 familles et à un clan dans lequel nous n'avions pas encore de chrétiens. Tout le clan s'est soulevé contre eux à la pensée de se voir déshonoré par les transfuges qui abandonnaient le culte des ancêtres, pour embrasser la religion des étrangers. En pareille occasion, c'est toujours une grande bataille à livrer pour obtenir à nos néophytes de garder leur droit de cité et leur titre de citoyen chinois à l'égard de leur clan et autres familles voisines. C'est le mandarin qui décide du sort de la bataille. S'il a de bonnes relations avec le missionnaire, tout s'arrange facilement ; les satellites, par leurs vexations, forcent les récalcitrants à faire la paix avec leurs parents chrétiens. Si au contraire, il est hostile, et c'est hélas ! le cas général, point de subterfuge qu'il n'invente pour éluder les traités.

Votre aumône aura aussi une application immédiate. Le brave *Ping-ki*, qui me l'a apportée, en aura sa part. C'est un néophyte du *Sou-song* (voyez votre carte, au S. O. de *Siu-kia-kiao*), que j'ai instruit et baptisé moi-même il y a deux ans. Lui et deux autres enfants de son village situé à la *Montagne du Froment*, étaient les prémices de la foi dans ce pays plein d'espérances. Je l'ai pris à mon service pendant quelques mois, pour l'aider à rebâtir sa maison écroulée pendant les pluies de l'année dernière.

Son maigre salaire ne lui aurait cependant guère permis d'acheter les briques cuites dont il a besoin ; mais grâce à vous et à votre bonne sœur, je crois qu'il aura désormais un abri sûr et un pan de mur solide pour y fixer sa sainte image.

Son fils aîné qui est là à notre école, *Fraîcheur du printemps*, un charmant enfant de 10 à 12 ans, priera bien souvent pour la généreuse bienfaitrice du pays d'occident.

Votre frère bien reconnaissant en N.-S.

GOULVEN, S. J.

L'église de la Reine des Anges.

Deux lettres du P. Beaugendre au P. Tournade.

Tong-tcheou, le 7 sept. 1893.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE.

P. C.

A MON retour de *Chang-hai*, j'ai apporté la belle cloche que vous nous avez envoyée. Elle sera une consolation pour le missionnaire et lui rappellera, trois fois le jour, la patrie absente. Elle sera le bonheur des chrétiens et sera même utile aux païens qui au premier coup de cloche, midi et soir, cesseront leurs travaux et gagneront leur chaumière. Comme la chère Léonie a été la bien-venue ! Merci, d'abord à vous, mon bien cher Père, et aussi aux bienfaiteurs inconnus. Puisse le Seigneur leur rendre au centuple la joie qu'ils nous procurent et procureront à nos successeurs.

En ce moment-ci nous bâtissons, et ce n'est pas une petite affaire de faire du bon, du beau et surtout du bon marché. A *Tong-tcheou*, aujourd'hui tête de section, nous n'avions il y a huit ans que quelques misérables petites chambres chinoises, basses, humides et dans lesquelles les champignons poussaient en tout temps. Chaque averse un peu forte nous envoyait un décimètre d'eau dans la chapelle ou dans la petite chambre qui en tenait lieu.

Dans les environs, aussi, il n'y avait que quelques chambres servant de chapelles. A la chrétienté des Saints Anges, où nous avons plus de 200 nouveaux chrétiens, une seule chambre servait de chapelle, néophytes et catéchumènes en partie assistaient à la messe en plein air. Il y a 7 ans, le *Kiang* était arrivé tout près de l'église; encore un an à peine, et il aurait fallu déloger. Le P. Havret, alors notre Ministre, fit le vœu, avec l'approbation de Monseigneur, de construire une belle église à Notre-Dame des Anges, si celle-ci consentait à nous sauver ainsi que les terres de nos chrétiens. Le vœu fut écrit en latin et en chinois, et placé dans la chapelle. Le dimanche les chrétiens devaient réciter le Rosaire à cette intention. Quelques mois

après l'émission du vœu, une petite île se formait vis-à-vis la chapelle et aujourd'hui le fleuve a reculé de 6 à 7 *li*, plus d'une lieue. Actuellement, cette immense étendue de terrain produit des joncs et des roseaux. Cette année ou bien l'année prochaine, on construira une digue, on creusera des canaux, et ces terres nouvelles se couvriront, comme par enchantement, de magnifiques moissons.

Bon nombre de païens ont été frappés par cette protection de notre bonne Mère et sont devenus néophytes ou catéchumènes. La sécheresse avait duré une année entière, aujourd'hui les canaux sont pleins d'eau et les matériaux arrivent.

Encore trois mois, et si l'église de Notre-Dame des Anges n'est pas terminée, elle sera bien près de l'être. Les néophytes et catéchumènes vont pouvoir enfin être réunis. Nous pourrons passer quelques grandes fêtes au milieu d'eux. Vous comprenez qu'alors, nous avons tout lieu de l'espérer, le nombre de nos catéchumènes augmentera. Cette église sera centrale, il faudra aussi construire, par ci par là, quelques chapelles au milieu des chrétiens trop éloignés.

Dans cette chrétienté, plusieurs bonnes familles nous ont été amenées, par ce qu'on appelle ici la maladie du diable.

Tout dernièrement encore, une famille nombreuse se déclarait catéchumène, parce que la jeune femme se mourait. Les vierges allèrent enlever les emblèmes superstitieux et placer des images; mais le diable résistait, disait-on. On employa l'eau bénite, la malade ne se trouva guère mieux; quand les vierges récitaient les prières à ses côtés, elle se trouvait grandement soulagée, les prières terminées, les visions diaboliques apparaissaient de nouveau.

Enfin voyant la malade à l'extrémité, on supplia une vierge de lui administrer le baptême. Le mieux fut peu sensible. On insistait pour que je suppléasse les cérémonies du baptême. Je savais qu'il ne fallait pas y penser à mon arrivée: la foule des païens serait trop grande. Je consentis cependant à aller bénir la malade: c'était surtout pour faire une exhortation à la foule des païens accourue pour me voir. Quelques semaines plus tard, le mari vient me faire violence, il veut que j'administre l'extrême-onction à sa femme. Je cède enfin. La foule était grande, la cour et la chambre de la malade étaient bondées de païens et de païennes. Que faire? haranguer la foule... «Vous savez, leur dis-je, qu'il n'y a point de pays qui n'ait ses règles de politesse. Vous voyez, je viens prier pour cette femme malade, il est juste que les femmes assistent à ces prières, c'est dans l'ordre. Si je vais prier pour un malade, ce sont les hommes qui, à leur tour, doivent assister à ces prières. Ces règles de politesse ne sont-elles pas bonnes?» Une première fois, on ne répond guère. Alors je prends en particulier un bon vieux, qui m'avoue sans difficulté que cette manière d'agir est naturelle. Ceci convenu, il s'agit de

faire évacuer la place à ceux qui l'ont emportée d'assaut un peu trop tôt. Nous arrivons sans trop de difficulté à faire sortir tous les hommes. Alors après avoir prié les femmes de bien regarder, sans faire de réflexion, les cérémonies de l'extrême-onction, je leur donnai sommairement l'explication de ces cérémonies qui remplissaient l'âme de richesse et souvent rendaient la santé au corps.

Le silence fut admirable. Les prières terminées, je me trouvai dans la cour au milieu des hommes qui m'attendaient. Je m'assis au milieu d'eux et les exhortai de nouveau.

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Quinze jours après, la malade venait me remercier à l'église, où elle put assister à la messe. Le mari m'apportait des nèfles du Japon, etc., etc., il lui fallait raconter à tout le monde la guérison de sa femme. Les chrétiens lui disaient: « Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à *Yong-kou-ze ?* » Me Yong, jeune veuve, riche, elle avait eu cette maladie du diable. L'eau bénite et les prières des vierges l'avaient guérie. Alors obsédée par ses parents, tous païens, elle retourna à ses superstitions. Aussitôt la maladie de retour ne lui laissa de paix, ni le jour ni la nuit. Les vierges ne voulaient plus retourner chez elle. Le Père enfin pardonna, et le Seigneur ratifia le pardon : le diable ne reparut plus.

Depuis lors elle est toujours demeurée une chrétienne fervente. Elle a grand' peur du diable et de ses visions.

Je suis de nouveau à pied. Mon bon petit cheval, à la suite d'une course de 80 *li*, par la chaleur, a été saisi de paralysie. J'ai dû le vendre pour presque rien. Vous comprenez que le cœur a souffert et que maintenant ce sera le tour des vieilles jambes à souffrir.....

Enfin à la volonté du Bon Dieu; le terme du voyage approche. Espérons, n'est-ce pas, que nous nous retrouverons en paradis pour nous rappeler avec délices les jours que nous passâmes ensemble en cette terre.

M. Beaugendre, S. J.

Tong-tcheou, le 12 octobre 1893.

Les temps sont rudes au *Kiang-nan.* L'année dernière la sécheresse a été très grande, il n'y a pas eu de récolte de riz, les canaux étaient à sec. Cette année voilà que nous avons inondation et en même temps épidémie. J'ai eu jusqu'à 3 extrêmes-onctions par jour, une course de 15 lieues. Mon petit âne en partant est fringant et même un peu indocile. Peu à peu le pas est régulier, puis il allonge le cou. Enfin il se met à *geindre.* Si je lui donne un petit coup de fouet il trottine, mais pas longtemps, puis il s'arrête net, c'est pour me dire de descendre, qu'il n'en peut plus. Vraiment pour mon district, qui a 100 *li* en longueur, un âne est insuffisant.

Voici qui serait une bonne œuvre à faire, je crois: je passerais mon petit âne à mon catéchiste qui est loin d'être aussi grand, aussi pesant et aussi

vieux que moi ; puis je prierais le Père de *Nangkien* de m'acheter une bonne mule. Alors je pourrais faire 15 lieues par jour. Mon âne ne veut point passer les ruisseaux et les canaux, il faut bon gré mal gré descendre et me mettre à l'eau : une mule aurait plus d'audace. Actuellement, en certains endroits, il faut faire plusieurs kilomètres avec de l'eau jusqu'au genou, ailleurs il faut une barque. Voyons, si une personne charitable consent à faire l'aumône d'une mule à un missionnaire à barbe grise qui depuis onze ans a fait ses courses à pied, quelquefois 100 *li* par la pluie, elle fera, par S. Gilles, une œuvre méritoire, et je penserai bien à elle dans mes courses. Ce n'est pas, je pense, la paresse qui me fait désirer une mule ; mais vraiment quand il faut faire à pied plus de 10 lieues, mes vieilles jambes refusent le service, même en temps d'épidémie.

Quand les grandes chaleurs arrivent, on peut perdre la vie dans une course de 10 à 15 lieues à pied. L'année dernière j'ai encore pu les faire pendant la nuit ; mais 15 lieues à l'aller et 15 lieues au retour, ça fait 30 lieues. Puis si l'on vous attend à la maison pour une autre extrême-onction, alors c'est absolument le purgatoire, les jambes et les pieds sont en sang et il faut marcher quand même.

Depuis quelques mois j'ai eu 5 nouvelles familles catéchumènes, plus de 20 personnes. C'est bien peu, me direz-vous. Hélas! Oui, nous glanons ; mais je me suis souvent dit comme « le Chevalier Apôtre » : « Passer les mers, sauver une âme et mourir » !

Actuellement nous sommes bien occupés aux travaux de notre nouvelle construction, l'église de la Reine des Anges. Nous avons là près de 200 chrétiens et une cinquantaine de catéchumènes, et de bons vraiment.

Quand vous pourrez nous envoyer, comme vous l'avez fait dernièrement, quelques ouvrages pour les jours de pluie, vous ne sauriez croire comme vous nous ferez plaisir. Quand nous avons des doubles, nous les passons aux voisins, rien n'est perdu.

Bien que, selon le monde, nous menions une vie misérable, soit souvent pour l'habitation (un gourbi un peu ouvert à tous les vents et ne préservant guère de la pluie), pour la nourriture (du blé broyé avec des choux salés pour assaisonnement), pour les relations (des gens grossiers, comprenant difficilement les choses d'en haut); nous sommes cependant dans la joie, nous possédons le bonheur ici-bas et vraiment le Bon Dieu nous accorde le centuple. Toujours bon nombre de baptêmes d'enfants païens ; que d'anges protecteurs nous aurons là-haut ! — Bon, on vient juste me chercher pour deux extrêmes-onctions. Je vous quitte pour arpenter 8 lieues dans l'après-midi, car il est 2 h. P. M. Une promenade militaire par des chemins affreux.

En union de prières et SS. SS.

Votre Serviteur et frère bien reconnaissant en N.-S.

M. Beaugendre, S. J.

Un naufrage.

Lettre adressée au R. P. Recteur de Jersey.

Ou-hou, 12 octobre 93.

Mon Révérend Père,

P. C.

JE ne puis résister au plaisir de vous communiquer une partie de lettre que je reçois à l'instant du P. de Barrau. Dans le récit que je vais faire, je ne m'écarte aucunement de sa narration, me contentant d'élaguer plusieurs détails d'un intérêt purement local et personnel.

« Depuis huit jours que je vous ai quitté, je me trouve encore à *Nganking*, ou pour mieux dire, je m'y *retrouve*. J'en suis parti la semaine dernière dans une barque conduite par deux jeunes gens de 18 à 20 ans, avec un vent carabiné comme celui qui soufflait depuis quelques jours. Devinez-vous ce qui m'est arrivé? Eh bien, oui, j'ai capoté : nous avons pris un bain dans le *Kiang*. Notre bateau chavira très bêtement, uniquement par la force du vent sur la voile ; sans surprise, sans tirer de bordée, sans aucune manœuvre. Il suffisait pour prévenir cet accident d'un peu de prudence et de prévoyance. Depuis une heure il était tout indiqué qu'on eût bien fait de baisser un peu la voile. Le vent venait de tribord, la barque était fort inclinée à babord ; elle pencha un peu plus, l'eau entra et tout fut dit. Il me semble que le patron aurait dû donner un bon coup de barre vers tribord et en même temps lâcher la voile. (Un amiral ne raisonnerait pas plus juste.) Le Chinois prétend qu'il ne pouvait lâcher sa voile trop serrée. C'est possible, mais le gouvernail aurait pu, en mettant la barque dans le sens du vent, la faire redresser. Qu'en pensez-vous ? Histoire de faire un bout de théorie après coup.

« Voyant l'eau pénétrer dans l'embarcation, sans penser que ma robe si légère pût être un obstacle sérieux, je m'élançai hors de la capote pour n'être pas enseveli sous elle. Une fois dans l'eau, la barque sur le flanc, chacun se débrouilla en diligence. Il y avait deux chrétiens compagnons de voyage du Père et les deux mariniers. Ma robe légère était tellement collée à mes jambes que j'étais comme lié. Mon « *ma koua-tze* » (sorte de pardessus très court à manches très vastes) n'aidait guère le mouvement de mes bras. Et la queue, ce misérable appendice qui se fourre toujours là où il ne devrait pas être, parce que sans doute il n'est à sa place nulle part, serait capable de causer la mort d'un homme en pareille occurrence. Je voulus quitter mon « *Ma-koua-tse* », et cette queue y était tellement engagée, que je désespérais de l'en retirer ; mais je songeais surtout à m'accrocher à la barque. J'y portais la main quand un batelier me mit la main dessus et j'enfonçai. Je me consolai vite d'éviter l'office de bouée de sauvetage. Le

Chinois d'ailleurs se prit à la barque, mais peu soucieux de me faire partager son bonheur, fort préoccupé de lui seul. Je fis des efforts surhumains dans les plis de cette maudite robe et j'arrivai à temps pour attraper une jambe de mon bonhomme qui traînait encore à l'eau. Après quelques instants et quelques rétablissements, je me trouvai à califourchon sur le flanc du bateau. Une fois installé, je remarquai que nous étions tous sauvés. Mes deux chrétiens dans l'eau jusqu'au cou, mais cramponnés au bateau, et les deux mariniers comme moi à moitié hors de l'eau. Mes inquiétudes cessèrent, mais j'invoquai tout de même la sainte Vierge. Une grande barque mandarinale passa près de nous ; nous l'avions dépassée dans notre allure rapide. On cria pour avoir leurs secours : je criai une ou deux fois moi-même. Mais voyant leur indifférence, je pris philosophiquement mon sort en patience. Le vent nous poussait peu à peu vers la rive, mais le courant retardait l'heureux moment d'accoster. Quand nous abordâmes, il y avait bien près d'une vingtaine de minutes que nous voguions à la garde de Dieu.

« La partie poétique d'un naufrage, je ne sais trop où la placer, mais ce n'est certainement pas quand on met pied à terre, trempé et sans habits de rechange. L'évaporation de l'eau se faisait trop vite sous l'action du vent, et nous grelottions ; l'eau du fleuve nous paraissait plus supportable,mais nous devions en sortir.

« Un bon bonhomme venu assister à notre grotesque et piteux abordage me prêta son veston bleu que je mis aussitôt. C'est la première expérience que je faisais du système Kneip, et je dois dire que je me trouvai à l'instant si bien que ça donnerait presque envie de recommencer ; dans d'autres conditions, veux-je dire. Mais hélas ! je ne gardai mon habit qu'une minute ; mon pauvre garçon *Joang* gisait à terre, tremblant de tous ses membres, criant qu'il mourait de froid et pleurant de chagrin. Je lui fis arracher ses vêtements, et il bénéficia du veston, ne pensant pas à Monsieur Kneip, mais se trouvant tout à coup réconforté. Le bonhomme à la veste alla chercher quelques chemises qu'il prêta aux autres. Pour moi je tordis deux chemises de flanelle et les endossai, c'était suffisant.

«Parlons de nos pertes. Hélas ! je remarquai l'absence de bien des choses. Plus de chaussures d'aucune sorte. Mon sac de voyage où se trouvaient mes piastres, disparu, hélas ! disparu. Dans ma précipitation à sortir de la cambuse, j'avais laissé un de mes paniers ouvert ; ma lampe de couleur à photographie intrigue maintenant les poissons du *Kiang*. Je fus longtemps occupé à faire mon inventaire et à le tordre en l'étendant au sec. A quelque chose malheur est bon ; je retrouvai dans une boîte une lettre que je portais au P. Moisan il y a cinq semaines; sans mon naufrage, il ne l'eût pas reçue.

«Vers 3 heures du soir,tout étant à peu près sec,nous reprîmes à travers les prairies, et pieds nus, la route de *Ngan-king*, éloigné de 15 *li*. Mais ne pouvant traverser le fleuve à cause du vent, et ne trouvant que de petites

barques, un batelier nous donna l'hospitalité. Du riz, de la paille, deux couvertures pour la nuit. J'avais attrapé un coup de soleil ; mais cette petite fièvre passa. Le lendemain nous pûmes passer sur l'autre rive et arriver à *Ngan-king*, dans un piteux costume ; pieds nus, chaussés de souliers étonnants. On avait l'air de les regarder. Si ce n'était la disparition de ma valise et des grosses piastres, moi qui suis déjà si ruiné, je ne penserais plus à cet accident. Mais la bonne Providence aura pitié de ma bourse. »

Les aiguilles d'argent.

Histoire d'un procès chinois. — Lettre du P. Bizeul au P. Adigard.

POUR peu que l'on soit enclin au pessimisme, on pourrait être tenté en Chine, de dire que la moitié du genre humain a été créée pour ennuyer l'autre. Les histoires que nous racontons n'ont guère d'autre thème que ce tiraillement mutuel, et nous sommes embarrassés pour rajeunir nos variations.

Voici ce qui se passait au mois de mai dernier dans une chrétienté du P. Mignan.

Mang-fou est un petit village vulgaire qui ressemble aux autres. — Nous y sommes établis depuis 1874, et à cette époque les catéchumènes étaient nombreux. La grande persécution de l'année suivante multiplia les apostats, et depuis lors, les fidèles sont en petit nombre. Nous y avons donc un *Kong-sou*, et c'est un fermier qui en est le gardien. Cet homme, brave homme d'ailleurs, avait à son service un enfant de 12 ans, fils d'un chrétien voisin. La principale occupation de cet enfant était de monter à cheval sur le gros buffle noir aux yeux résignés et de le faire paître le long des rizières. Disons-le en passant : rien de pastoral comme ces jeunes écuyers réunis en escadrons pacifiques, surtout quand il pleut. Le costume est unique : un immense chapeau rond de bambou et feuilles de nénuphars, une limousine de paille ou de filaments d'écorce, le pantalon retroussé jusqu'aux plus extrêmes limites.

Le caprice des bœufs règle l'ordre des cavaliers aux jambes nues, et montés à poil.

Or, il ne pleuvait pas, et nos bœufs étaient au labour ; fantassins aux fourrages coupaient de l'herbe à la limite d'un champ de blé. *Petolo* coupait et taillait en riant des autres. Mais voici venir le propriétaire du champ de blé ; il interpelle mon *Petolo*.

— « Dis donc, gamin, tâche de ne pas couper mon blé, hein ?

— Qui est-ce qui coupe votre blé, vieille tête ?

— Toi, vermine...

— Vermine ? Pas plus que vous ! »

Sur cette parole un peu verte, le païen entre en fureur et calotte l'audacieux *Petolo*. Puis il emporte son chapeau de feuilles de nénuphar. Le pauvre petit se sauve en pleurant fort et gagne la maison paternelle, non pas le *Kong-sou*.

Son père, un chrétien, au récit de la mésaventure se fâche et court sus au païen pour lui demander raison.

— « Ton fils ? dit celui-ci, il coupait mon blé.

— S'il coupait ton blé, ne pouvais-tu m'avertir ? où est-il ce blé coupé ? »

On se dit de gros mots ; le païen prend le chrétien au collet, une lutte s'engage. Un voisin accourt, mais il est tenant du païen. Le chrétien se voit seul contre deux, il fait un suprême effort, pousse violemment son adversaire qui tombe à la renverse. — Débarrassé, le père *Petolo* se sauve.

Le tapage entendu du voisinage excite la curiosité, les amis du païen sont accourus, et tous décident à l'unanimité que le vaincu doit être considéré comme blessé à mort. La chose ainsi réglée, on fabrique un brancard et avec toutes les précautions de gens qui croient que c'est arrivé, le blessé à mort est transporté au *Kong-sou*. Le coupable du meurtre est un chrétien, il paraît logique à tous ces ennemis de la religion qu'elle ait à répondre de tous les actes de ses adeptes, c'est donc aux cris : « au *Tien-tchou-tang*, au *Tien-tchou-tang* », que la troupe en tumulte s'achemine vers la résidence.

Le bruit se répand qu'un chrétien a blessé un homme à mort ; les parents, la mère, la femme, et beaucoup d'autres femmes et enfants accourent. C'est une tempête de malédictions qui éclate. On distingue au milieu la note lugubre des pleureuses.

Disons-le à ce propos, quand on entend pour la première fois ces hurlements spasmodiques de femmes affolées qui sanglotent leurs jérémiades, on a la chair de poule. Plus tard on s'y habitue, voyant surtout combien c'est de commande ; néanmoins il y a un effet physique qui porte sur les nerfs. C'est toujours agaçant d'entendre limer les dents d'une scie avec une mauvaise lime.

Arrivés à la porte de la résidence, on crie : « Ouvrez, ouvrez. »

Le gardien répond : « Je ne vous connais pas, ce n'est pas mon affaire, je n'ai battu personne. »

— « Si, c'est ton affaire, c'est un chrétien qui l'a tué !

— Personne n'est mort.

— Il va mourir...

— Chacun répond de ses actes, pas de ceux des autres. »

La porte restait close. Les disputes se poursuivent à tort et à travers. Le soir arrive, et notre soi-disant moribond passe la nuit dehors près de l'entrée du *Kong-sou*.

Le matin venu, le païen n'avait nulle envie de mourir... Ce n'était pas l'avis de sa parentèle. Ils avaient fait tant d'éclat autour de sa stupide

déconfiture que pendant la nuit tous étaient tombés d'accord sur l'importance d'un décès. La tendre épouse, au petit jour, administra donc en cachette à son mari une forte dose d'opium, et celui-ci se laissa convaincre qu'il était convenable de l'avaler puisque c'était le plus sûr moyen d'assouvir sa haine par la ruine de son ennemi, et d'enrichir sa famille après sa mort.

Aussitôt après, un ami escalada le mur de la résidence, ouvrit la porte par l'intérieur et le blessé fut introduit avec toutes les impropéries de circonstance, qui réveillèrent le pauvre gardien épouvanté. Pour le coup ce n'était plus une comédie d'agonisant aux joues vermeilles, notre païen râlait pour de bon et peu d'instants après son misérable grabat ne portait plus qu'un vilain cadavre. En Chine, se pendre à la porte de son ennemi est une vengeance assez commune ; c'est malheureusement une véritable et cruelle vengeance. Les mandarins raisonnent ainsi, paraît-il : « Il s'est pendu à ta porte, donc tu l'as tué ; oui, tué ; n'es-tu pas la cause de son désespoir ? Tu seras puni, et ta punition consiste à payer une indemnité à la famille dont il était le gagne-pain... Donc des piastres, encore des piastres, tout ce que tu pourras de piastres, sans cela... » et la ruine est consommée : le pendu s'est vengé.

Monsieur *Song*, le gardien du *Kong-sou*, mesura d'un rapide coup d'œil l'abîme sur le bord duquel il se trouvait à son réveil.

La place était prise, il n'y avait plus qu'à débattre le plus chinoisement possible les conditions d'une paix honorable. Nous, occidentaux, ne comprenons rien à pareille jurisprudence, mais ce n'est pas nécessaire. Le vieux *Song* court chez le père de *Petolo*, coupable d'avoir poussé un peu trop fort son agresseur et de s'être tiré d'un mauvais pas *cum moderamine inculpatæ tutelæ*.

— « Nous sommes perdus, lui dit-il. Le cadavre est au *Kong-sou*.

— Le cadavre?.. Ils l'ont donc tué, les misérables. »

Nos deux pauvres Chinois vont frapper aux portes des autorités locales. Les notables se récusent, le garde-champêtre se sauve ; que faire ? Ils partent en diligence pour la sous-préfecture. Le mandarin reçut nos gens avec bonté, et écouta avec attention l'exposé des faits. La grave circonstance d'un empoisonnement était pleinement favorable aux chrétiens, mais les certitudes ne pouvaient naître de vagues témoignages appuyés sur des indiscrétions d'enfants. Soudain, les parents du défunt arrivent et accusent nos gens de meurtre. Le sous-préfet les retint donc en prison jusqu'à plus amples informations. C'était un dimanche. Le P. Mignan donnait la mission dans un autre village, ignorant tout. Le lendemain seulement il apprit la dramatique histoire. Il va trouver le sous-préfet, et avant de rien plaider en faveur de ses hommes dont il ignore l'innocence, il demande qu'on enlève au moins le cadavre de sa résidence, pour éviter un pillage et des

complications dont le mandarin lui-même aurait à regretter les suites. Sa requête est trouvée fort juste, et le grand homme, promettant d'aller le mardi examiner le cadavre, envoie deux satellites avec ses ordres très précis.

Le mardi, le Père expédie un catéchiste qui doit garder le *Kong-sou* et recevoir le mandarin s'il se présentait. Celui-ci arriva à *Mang-fou* avant le catéchiste et s'installa chez le premier notable. Mais les satellites n'avaient point fait transférer le cadavre. Il était toujours à la même place ; hommes et femmes l'entourant et criant. Le catéchiste alla donc chez le notable inviter le mandarin qui vint immédiatement et fit sortir le cadavre. Cette opération, qui semble assez simple, offrit de grandes difficultés. La famille, les amis, deux lettrés, parents du mort, s'interposaient et résistèrent longtemps. Les pourparlers ici sont plus en faveur que les baïonnettes.

« Il faut, dit le grand homme, que tout le monde puisse être témoin de l'examen que je ferai ; l'enclos est trop petit, une vaste place est indispensable. Sortez ! »

On ne sortait point. Il répéta son argument sous toutes les formes, et enfin réussit à se faire obéir.

Les accusés sont même amenés pour assister à la procédure. Le mandarin voulait constater clairement si le païen était mort empoisonné d'opium, ou des suites de blessures. Il introduisit une longue aiguille d'argent dans la bouche du cadavre, la faisant descendre jusqu'à l'estomac ; il l'y laissa environ une demi-heure. Quand il la retire, tout le monde se précipite pour voir; elle était devenue toute noire, indice certain de la présence de l'opium. Le mandarin reprend une contenance plus assurée; il triomphe en montrant ce témoignage qu'en Chine on regarde comme irrécusable. Il passe l'aiguille aux deux lettrés et leur dit :

— « Je vous défie de faire disparaître ces taches par le frottement. »

Ceux-ci regardent, lavent, frottent, mais rien ne disparaît. On replonge une seconde aiguille que l'on retire également toute noire. Une troisième expérience donne le même résultat.

L'empoisonnement est donc constaté.

— « Qu'en pensez-vous ? » dit le sous-préfet aux lettrés.

— Comme il plaira au grand homme.

— « Si ma constatation n'est pas suffisante, dites, qu'avez-vous à objecter? — Rien? — La chose me paraît hors de doute. Passons donc à l'examen des plaies extérieures. »

On déshabille le défunt. Plusieurs plaies apparaissent. Alors les adversaires reprennent de l'audace.

— « Oui, ce sont les chrétiens qui ont fait ces plaies : que le mandarin juge !

— « Examinons ces blessures une à une et avec précaution ; que personne ne trouble l'opération. Silence ! »

On apporte du vin (1) et du sel. Les contusions de devant sont lavées lentement et peu à peu reprennent une couleur presque blanche.

— « Voyez, Messieurs, ces plaies ne signifient rien; l'extérieur seul a été légèrement endommagé. Retournez le cadavre. »

On apercevait sur les reins deux larges taches noires de chaque côté de l'épine dorsale. Le sel et le vin ne sont pas épargnés, mais les taches noires restent noires; il y a donc contusion plus profonde et plus sérieuse. Les assistants triomphent.

— « Le meurtre est constaté, s'écrient-ils ; c'est une partie vitale qui a été atteinte. »

Le mandarin paraît hésitant.

— « Qu'on fasse venir les accusés, » dit-il.

L'interrogatoire recommence.

Le gardien du *Kong-sou* était absent; sa déposition est courte. Le chrétien répète ce qui s'est passé. « C'est en tombant que le païen s'est blessé, car je ne l'ai pas frappé par derrière. »

Deux témoins subornés arrivent.

— « Qu'as-tu à dire ? » dit le mandarin au premier.

— Je suis arrivé aux cris entendus, quand le chrétien se sauvait. »

Les parents s'écrient :

— « Tu nous as dit que tu avais vu la bataille...

— Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dit cela...

— Si, c'est vrai, menteur.

— Non, c'est faux, vous me faites témoin malgré moi.

— Qu'on frappe cet imbécile, » dit le mandarin.

Un satellite lui administre deux forts soufflets.

— « Et toi, qu'as-tu à dire ? »

Le second, interpellé, mais ému, répète la même défaite: il est arrivé quand tout était fini. La lumière ne se faisait pas plus brillante. S'adressant à l'accusé, le mandarin lui dit :

— « Comment est fait le terrain ou le païen est tombé?

— C'est le bord du torrent, il y a quelques pierres.

--- Huissiers, allez examiner les lieux et qu'on m'apporte de ces pierres. »

Les lettrés suivent nos huissiers, mais s'opposent à ce qu'on apporte rien.

— « Oui, disent-ils au retour, il y a quelques pierres.

— « Je vous ai dit de me les apporter. »

Ils reviennent avec deux pierres.

— « Mais cela ne suffit pas, sottes gens que vous êtes, vous ne comprenez donc rien au chinois! Apportez-les toutes. »

---

1. Le vin chinois est une sorte d'alcool de riz.

Il y en avait neuf en tout. Le mandarin les applique une à une aux deux contusions. Il finit par en trouver deux qui cadrent assez bien avec les formes des meurtrissures. Puis pour plus d'exactitude, les pierres sont placées à terre dans le même ordre et dans la même disposition qu'au bord du torrent. Ces deux pierres se trouvent précisément l'une à côté de l'autre.

— « Messieurs, dit le mandarin, vous voyez vous-mêmes le résultat de mon examen. Cet homme a été empoisonné par l'opium; les aiguilles d'argent le témoignent clairement. En second lieu, les coups reçus de son adversaire ne tirent nullement à conséquence, il s'est blessé lui-même en tombant, ces deux pierres sont des pièces à conviction; qu'on les emporte à mon tribunal pour le procès; demain je jugerai en dernier ressort. Maintenant, placez le cadavre dans le cercueil et qu'on le ferme. »

— « Mais nous n'avons pas de cercueil, s'écrient les accusateurs. Nous n'avons pas d'argent pour en acheter; nous n'avons pas d'habits de deuil.

— N'est-ce pas pour vous le plus saint des devoirs? oubliez-vous les exigences de la piété filiale? »

On leva la séance. Le mandarin s'était vraiment montré très impartial. Il eut de plus le mérite de rester à jeun toute la journée, et reprit avec les accusés et quelques-uns des accusateurs le chemin de la sous-préfecture.

Il serait trop long, et fastidieux de détailler tous les *parlements* qui suivirent ces préliminaires où la vérité ne faisait pourtant guère défaut. Nous sommes habitués à voir acquitter purement et simplement ceux qui ont le bon droit. En Chine, la meilleure forme d'acquittement, c'est un arrangement à l'amiable.

On était facilement arrivé à savoir de toute évidence que l'empoisonnement avait eu lieu. La marchande d'opium, amenée au tribunal, avait déposé que la femme du païen lui avait acheté un soir pour 70 sapèques d'opium, disant qu'elle avait des hôtes à régaler. Les parents, voulant avoir à partager des piastres, n'acceptaient pas le compromis proposé qui stipulait une indemnité de 80 piastres, et menaçaient cette femme de la dénoncer comme empoisonneuse de son mari si elle avait le malheur de se contenter de cette petite somme. Effrayée, ne sachant plus où donner de la tête, prise entre le marteau et l'enclume, elle acheta 70 sapèques d'opium et l'avala. Le mandarin donna dix piastres pour lui acheter un cercueil. Les accusés, grâce à la bonté du sous-préfet, ne furent point torturés dans leur prison, mais en fin de compte il fallut pour les en faire sortir et terminer le différend que les innocents promissent 80 piastres. Le pauvre P. Mignan les déboursa pour le bon motif, et tout fut fini à l'*honneur* de la religion.

Encore une fois, nous n'y voyons que du bleu dans ces procès chinois. Avec de l'argent on s'en tire toujours, et quelque chère qu'elle soit, la paix est inappréciable.

Un jour un Anglais disait à Surcouf :

— « Monsieur, vous faites un vilain métier, vous bataillez pour l'argent.

— Et vous ? dit Surcouf.

— Nous, monsieur, pour l'honneur.

— Au fait, reprit le célèbre corsaire, chacun bataille pour ce qui lui manque. »

Un de nos indigènes passant par là eût bien ri du noble insulaire. Rirait-il de nous qui ne bataillons souvent ni pour l'un ni pour l'autre !

S. Bizeul, S. J.

Faveur obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes.

Récit du P. de la Sayette.

Tsong-min, 3 nov. 1893.

DANS une famille dont plusieurs membres sont chrétiens ou ont déjà déclaré l'intention de le devenir, il y a un jeune homme baptisé depuis quelques mois, et dont la conversion et la guérison paraissent vraiment dues à la miséricorde de notre bonne Mère du ciel.

La mère de ce jeune homme est ce qu'on appelle ici *se-niang :* sorte d'entremetteuse entre le démon et les insensés qui consultent ce père du mensonge pour connaître la vérité sur la cause de leurs adversités.

Je crois que ces fonctions de *se-niang* correspondent à ce que nous appelons en Europe : *Medium.* Ici le diable lui-même se choisit ces sortes d'intermédiaires ; il manifeste ordinairement sa présence par des signes extérieurs et sensibles : il jette ces personnes à terre, et leur fait sentir réellement qu'il s'empare d'elles. C'est assurément là un grand malheur ; et cependant la famille s'en réjouit, parce que ces fonctions de *se-niang* sont un gagne-pain fort lucratif. On vient souvent consulter la *se-niang ;* si, dans une famille, il y a quelque malheur, on l'interroge ; elle brûle des bâtonnets d'encens, ordinairement devant des idoles, récite des formules plus ou moins cabalistiques, et semble perdre sa personnalité. Elle répond aux questions qu'on lui pose soit en parlant d'elle-même, soit en faisant parler les morts. Ce procédé est le plus commun : Ainsi un parent défunt se plaint qu'on ne lui a pas donné assez d'argent, ni servi des mets assez délicats. Voilà comment le diable et ses suppôts trompent les malheureux qui les consultent.

Eh bien ! pourtant le fils d'une *se-niang* est devenu chrétien. Comment cela ? Conversion due à la grâce, et à l'intervention de parents qui s'étaient déclarés catéchumènes depuis quelque temps. Le jeune homme en question,

âgé de 21 ans, fils unique et fort intelligent, accompagne ses parents catéchumènes dans leur visite à l'église et au Père. Il est impressionné par ce qu'il voit et entend de la religion chrétienne. — Sur ces entrefaites il tombe malade, et le diable dit alors à sa mère : « Ton fils veut aller au ciel ; qu'il y aille, ce n'est plus ton fils. » La maladie s'aggrave, le jeune homme demande à être baptisé. En l'absence du Père, un chrétien le baptise. La maladie offre des caractères singuliers : Le malade ne parle pas, ne donne aucun signe de connaissance. Après son baptême et avant de tomber dans ce mutisme, il avait dit : « C'est fini, je vais aller au ciel, qu'on récite des prières. » Des chrétiens récitent les prières accoutumées en pareille circonstance, et on appelle alors le Père pour donner l'Extrême-Onction. Quand le Père arrive, un changement singulier s'opère subitement : le malade devient souriant, il cause avec le Père, demande à manger. Après le départ du Père, il redevient muet, perd connaissance et retombe dans le même état. Cela durait depuis deux ou trois mois lorsque, en mai, peu de jours après mon arrivée à *Tsong-min*, nous eûmes l'occasion, mon compagnon et moi, de rendre visite à ce singulier malade. — Je le trouvai bien dans l'état qu'on nous avait décrit : teint pâle, regard fixe dans lequel on ne lit aucune connaissance. Pas une réponse aux questions de mon compagnon. Nous avions un peu d'eau de Lourdes, nous lui en donnons à boire, tout en priant et en excitant les personnes présentes à la confiance dans la vertu de cette boisson, qui n'est pas un remède, mais à qui la sainte Vierge donne l'efficacité de guérir beaucoup de maladies. Nous restons encore un moment après que le malade eut avalé quelques gorgées ; mais tant que nous sommes là aucun changement ne survient. Cependant après notre départ, amélioration manifeste ; si bien que le lendemain on vient nous trouver dans une famille de catéchumènes que nous visitions en nous rendant d'une chrétienté à l'autre. On nous dit : ce que vous avez donné hier au jeune malade a produit son effet, il est mieux ; donnez encore un peu de cette eau. Le Père donne le reste de son flacon d'eau de Lourdes. — Et depuis, nous avons appris par plusieurs personnes de la famille et par des voisins qu'après avoir pris la seconde dose d'eau de Lourdes, le jeune homme s'était trouvé complètement guéri. Il y a environ deux mois que ces événements se sont passés, et nous n'avions pas eu l'occasion de constater par nous-même cette guérison étonnante. Il y a peu de jours nous visitions la chrétienté à laquelle appartient le jeune miraculé. — Cette fois nous n'avons pas eu la peine de nous transporter à sa demeure pour le trouver sur son lit sans connaissance. C'est lui-même qui vient à l'église, assister à la messe et nous saluer après l'office selon l'usage. Ses parents, voisins et amis confirment ce qui nous a déjà été dit : Le malade s'est trouvé parfaitement guéri après avoir bu pour la deuxième fois de l'eau de Lourdes donnée par le Père. Nous avons constaté *de visu* le

changement qui s'est opéré dans la physionomie du malade : Mine excellente, figure souriante, apparence de parfaite santé. — On nous dit que sa mère a manifesté l'intention de se faire chrétienne, elle aurait vendu son bataclan païen. Gloire à Notre-Dame de Lourdes !

Affaire de Yang-lo-tsen.

Récit du P. Geslin.

JE cheminais tranquillement assis sur ma brouette, suivi de mon catéchiste, c'était le 3 décembre, jour de saint François-Xavier ; mon Imitation à la main, j'achevais ma méditation, qui, par une disposition de la Providence, se trouvait être sur la gloire réservée aux tribulations d'ici-bas.

Tout à coup un homme arrive de côté et marche devant nous ; c'est un fumeur d'opium, nommé *Tsangyenhoei.* Quoique personnellement à demi ruiné par son inconduite, il est l'homonyme d'une famille du bourg voisin,la plus puissante de la contrée. En Chine, les gens de même nom se soutiennent même quand ils ne sont plus parents. Pour m'agacer,il trace ostensiblement à dix pas de distance trois croix sur notre route. J'arrive à lui, et du revers de mon parapluie, je le touche à la tête en lui demandant raison de sa provocation. En même temps survient mon catéchiste, fort colère ; il prend le long tuyau de pipe du malotru, et lui donne sur la tête un coup assez sec, inoffensif pourtant. Celui-ci, furieux, se retourne sur le catéchiste, le saisit à la queue et frappe à coups redoublés. Nos deux brouettiers, l'un chrétien, l'autre païen, arrivent au secours, lui administrent des coups de poings et ont toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

Ce fait de tracer une croix pour insulter les chrétiens est fréquent, mais n'a jamais donné lieu à de sérieuses difficultés ; sans le savoir nous avions affaire à un énergumène défiant tout accommodement. Dès lors il se retourne sur l'Européen, et veut battre et toujours battre : mon catéchiste et les brouettiers évitent une lutte compromettante, je reste de même sur la défensive, me contentant de parer les coups. Étant donné les circonstances, c'était ce qu'il y avait de mieux en même temps que de plus évangélique.

L'individu était en face de sa demeure ; immédiatement des voisins, amis ou parents, puis des curieux s'attroupent, deux hommes lui prêtent main forte et me donnent des coups de poing, les autres approuvent, excitent le faiseur de croix qui n'en avait pourtant pas besoin. Sa femme arrive et complique la situation ; entre parenthèses sa « seconde femme » ; pour venger son soi-disant époux, elle crie, tempête, injurie, frappe ; deux fois l'un et l'autre prennent mon panier à l'Extrême-Onction et le jettent au canal, des malintentionnés le poussent au bord opposé et me gênent quand je m'efforce de le repêcher.

J'étais stupéfait d'une situation que je n'avais encore jamais rencontrée dans un district couvert d'églises et habitué au missionnaire. La foule devenait grande. A la fin arrive du bourg non éloigné le policier chinois du quartier. Pour ne pas se compromettre, il ne défend ni l'un ni l'autre. En ce moment mon furieux me lance à l'œil un coup de la pointe de son parapluie, le sang coule, en présence du policier chinois fort embarrassé. Je ne songeais pas à fuir, croyant toujours trouver un expédient pour me dégager.

Je demande à parler au « *tong-ze* » de la localité, fonctionnaire faisant suivant les moments office de maire, de conseiller municipal, de juge de paix, d'avoué ou d'avocat. Son nom de famille était précisément celui de *Tsangyenhoei.* Celui-ci avait couru en avant et prévenu son protecteur : dans le bourg la foule était énorme; le notable accepte à peine de me recevoir, je le trouve hors de chez lui, près du seuil de la porte; ce jour-là il faisait chaud, néanmoins il avait son capuchon rabattu, comme un homme mécontent. Je lui demande protection et refuge, il répond sèchement que c'est inutile. « Est-ce que tu sers cet homme ? dit-il à mon catéchiste. — Oui. — Comment, tu te mets au service de ces gens-là ? Tu auras affaire à moi.» — Nous faisons inutilement des représentations. — « Le policier avec ses domestiques vous accompagnera, il suffit. »

Donc nous défilons dans le bourg : la foule compacte nous presse de toutes parts. A côté de moi j'ai un fils du notable, jeune homme à l'œil mauvais : c'est lui qui un peu plus loin crie : « Il faut le brûler »; d'autres cris semblables se font entendre de temps en temps, non à mes oreilles pourtant. Mon catéchisme dit : « Nous allons à la mort ». Je me contente de rire et ne le crois pas. Au fait la foule est immense, mais silencieuse en général. Nous arrivons à l'autre extrémité du bourg ; là est un terrain de la pagode, commun, irresponsable, point important pour des malfaiteurs. Mon ennemi m'y attendait, muni d'une corde pour m'attacher plus tard au lion de pierre de la pagode : sa troupe l'entourait. Sorti du bourg, je croyais peu à peu me dégager. Tout à coup dix bras me poussent, me culbutent; je reçois un violent coup de poing au côté. Mon chapeau, mes chaussures disparaissent; une main m'arrache en partie ma tresse de cheveux, un autre veut me tourner le poignet ; je me recommandai à Notre-Seigneur, car je me crus perdu. Cependant le policier, responsable de cette agression scandaleuse, me défendait : lui et les siens me dégagèrent, et je me relevai finalement sans blessure sérieuse. La bande d'ailleurs courut à mon catéchiste et à mes brouettiers qu'elle malmena quoique moins rudement. A ce moment que devenir ? L'homme de police me pressait de me réfugier chez lui : je me laissai faire tout en croyant un peu à un guet-apens.

Il fallait retraverser le bourg ; ce fut en triomphe, c'est-à-dire tête nue, cheveux en désordre, marchant sur mes bas, escorté des gendarmes. Le long de la rue, contre mon attente, pas un cri, pas une insulte, pas non plus de

paroles sympathiques ou consolantes. L'Européen ou diable d'Occident en face de l'orgueilleux Chinois avait un dessous solennel et manifeste.

Arrivé chez le policier, je trouvai un repos relatif ; lui et ses gens empêchèrent le peuple d'entrer en désordre : les curieux pénétraient, mais par bandes ou tour à tour. La Providence permit que dans cette alerte violente je gardasse le calme : je conversai familièrement de tout, avec tous. Désormais plus d'injures, en général l'indifférence ; quelques-uns trouvaient de bonnes paroles. D'ailleurs, jamais dans ce bourg le missionnaire n'avait eu de grandes difficultés.

Petit à petit les curieux s'en allaient, la nuit d'ailleurs arrivait. Les deux brouettiers, contusionnés, tombés au canal, semblaient demi-morts; tout à coup mon catéchiste, séparé de moi depuis quelques heures, reparut en état satisfaisant, ainsi que mes bagages, chose curieuse, restés intacts. Un jeune homme m'apporte de vieilles savates pour remplacer mes chaussures, le policier, un de ses chapeaux huileux : je demandai du thé, que je bus sans pouvoir rassasier ma soif, les émotions et la fatigue m'avaient donné de la fièvre. Je dois dire qu'un jeune homme instruit se montra fort gentil, compatissant et respectueux. Il parla des missionnaires et de nos œuvres devant tous en bonne part. Dieu lui rende son aménité et sa politesse !

Vers 11 heures enfin le vide se fit à peu près. Dans les buvettes de l'endroit notre sort s'agitait encore. Le furieux *Tsang-yen-hoei* menaçait toujours, un moment il prend un fusil et veut venir m'assassiner, me disait-on : il m'attend à la sortie pour tomber sur nous et nous tuer, disait un autre. Le moment de s'évader n'était pas encore venu ; en attendant, le policier, sa femme, ses employés, des voisins s'étendaient tour à tour sur un lit pour fumer l'opium.

Enfin vers 3 h., au milieu du sommeil général, nous effectuâmes notre départ pour notre résidence centrale : nous y arrivions au point du jour plus que satisfaits de notre journée et de notre nuit blanche.

Le Père a été battu : cette nouvelle se répandit comme l'éclair. Dans une contrée où jusque-là nous avions joui de la considération, c'était un scandale. Nous étions perdus, si réparation n'était faite. Les administrateurs des églises arrivaient à la résidence effrayés, exaspérés, pleurant ; les chrétiens auraient voulu se battre; les païens en général jubilaient. A la résidence même, nos hommes, domestiques et catéchistes, étaient dans l'exaltation. L'un d'eux, bachelier païen à notre service et qui devait écrire les lettres au mandarin, n'était pas le moins agité ; un chrétien habitué aux tribunaux, craignant un insuccès de notre part ne dormait plus la nuit : il voulut à ses frais monter à Pékin, et porter plainte à l'empereur. Nous eûmes de la peine à les maintenir dans le calme.

Le mandarin réside dans la ville même de notre résidence principale. Je me rendis donc au tribunal avec mon Père Ministre : une foule de curieux

nous y attendaient déjà. A notre arrivée la musique se fait entendre avec trois détonations; les portes s'ouvrent, solennelles et grandes, ce qui ne veut pas dire que dans la demeure mandarinale tout soit du même style ; les herbes croissent en maints endroits, et nombre de chambres attendent un balai pour les nettoyer, un maçon pour les réparer. Le mandarin vient à notre rencontre, il a vécu assez longtemps à *Chang-hai* et connaît les Européens : c'est un homme de belle taille, de plus de cinquante ans : ses traits sont réguliers, ses yeux assez ouverts, il a un air de bonhomie sur sa figure. Il nous offre des cigares, il nous écoute, converse poliment, aimablement: nous semblons en famille. Il paraît sympathique à mes malheurs. Finalement il fait venir le policier témoin de toute l'histoire. Celui-ci, à genoux selon l'usage chinois, répond aux questions de son supérieur. Nous admirons son aplomb : pas un mot de compromettant ni pour le mandarin, ni pour nous, ni pour la famille *Tsang*, ni pour lui-même. Le Chinois souvent est admirable de sang-froid, et maint campagnard, comme réserve et comme calme, en remontrerait à nos diplomates.

Le mandarin nous reconduit avec honneur: de nouveau musique et détonations. Nos ennemis, venus pour constater la réception, branlent la tête et disent: « Les Pères sont bien en cour. »

Toutes ces belles démonstrations étaient pour la galerie. Le mandarin fait venir mon faiseur de croix, l'inculpé, et lui adresse doucement quelques observations : « Tu sais, dit-il, que je ne veux pas favoriser les Européens, mais les circonstances m'obligent de sévir. » Et il le renvoie sans déterminer aucune punition. Mon homme se promène dans les rues, bavarde dans les thés. En même temps des notables s'interposent et envoient leurs cartes en faveur du coupable. Les *Tsang* surtout intriguent près du mandarin. Aussi le peuple disait : nous verrons qui l'emportera du Père ou de la famille *Tsang:* aux yeux du vulgaire, c'était elle qui faisait le procès et engageait la lutte.

Le mandarin, perplexe, prend un prétexte et, sortant de la pagode, arrive à notre presbytère. Je ne sais quel faux pas fait trébucher les porteurs de la chaise, mais en passant le seuil de notre maison, juste en face de la croix, la chaise tombe et le mandarin reçoit une secousse dans son palanquin. C'était un mauvais présage. Dans la conversation qui s'engage, la menace de référer aux supérieurs majeurs lui fait une peur visible : actuellement les consuls sont l'ennui des mandarins, qui voient facilement les canonnières et les marins sur leur dos. Comme preuve d'intérêt il veut visiter nos blessés, c'est-à-dire moi-même, mon catéchiste et les brouettiers maltraités. Moi Européen je ne pouvais m'aliter décemment, mais mes hommes, en Chinois avisés, s'étaient mis au lit, et quand le mandarin compatissant arrive pour les consoler, ils ont l'air de malades à l'extrémité. Le mandarin a une voix émue et promet des médecines de choix.

En sortant de chez nous il consulte un notable, ex-mandarin de la localité, qui lui dit de sévir, autrement il se compromet lui-même. De retour au tribunal, le mandarin, qui s'était contenu devant nous, fait donner 30 coups de bâton aux porteurs de chaise qui l'avaient humilié sur le seuil même de l'église. Puis il réclame le coupable. *Tsang-yen-hoei* s'est évadé : immédiatement un satellite court le saisir à vingt *li* de là dans sa demeure, le ramène, l'interne et lui passe la cangue, que d'ailleurs, moyennant finance, il porte ou laisse à volonté.

Il y a dans les tribunaux chinois un médecin chargé de constater les blessures ou maladies. Nous le faisons venir. Il nous examine et rédige en forme quatre ordonnances indiquant la nature des contusions reçues, leur gravité, leurs conséquences probables, le tout revêtu de sa signature. Nous envoyons ces pièces au tribunal : c'était un témoignage officiel que le mandarin ne pouvait récuser. Mais le voici qui appelle le médecin, lui donne une semonce : « Comment, tu t'en vas rédiger de pareilles ordonnances en faveur de ces Européens ? » Le médecin, effrayé, revient nous dire ses mécomptes, et nous prier d'intercéder en sa faveur. Cependant le mandarin courtois nous envoie à deux reprises des médecines de qualité, capables de nous guérir vingt fois, disait l'étiquette de l'une d'elles. Pressé par mes gens, j'en prends deux fois ; j'ignore son effet sur la blessure du coup de poing, mais c'est un laxatif puissant.

Le procès cependant s'avance lentement, une chose rend les procédures en Chine spécialement difficiles : c'est l'argent. Au tribunal les concierges que vous heurtez les premiers demandent de l'argent, plus loin les porteurs de vos lettres réclament de l'argent, la troisième catégorie, les secrétaires, veut de l'argent, au fond dans sa demeure triplement gardée, le mandarin se réserve souvent une gratification proportionnée ; les entremetteurs, les intéressés, les protecteurs, les faiseurs d'intrigues, etc. réclament leur récompense. Les plus redoutés sont les satellites. Munis de leur mandat d'arrêt, ils abordent la première fois leurs victimes en bons amis ; on boit et s'amuse ensemble, on verse une certaine somme et le satellite revient disant qu'il n'a rien trouvé ; la deuxième fois, après avoir reçu un second à-compte, il se trouve que le délinquant s'est sauvé ; ils font ainsi quatre, six, sept courses, toujours engraissés et toujours déçus dans leurs recherches, enfin ils mettent la main sur leur homme. Celui-ci arrivé au tribunal est jeté dans un réduit, porte la cangue, reçoit des coups selon l'ordre du maître ; mais le réduit, la cangue, les coups changent, diminuent, disparaissent avec de l'argent. C'est pourquoi la grande question des procès ici n'est pas de savoir où est la justice, qui a tort, qui a raison, que veut la loi, mais : combien le condamné a-t-il mangé d'argent ? Le peuple a dit : ils ont dépensé 1500, 3000 francs, ils ont donc perdu le procès et l'honneur, les *Tsang*.

Au fait le mandarin s'en est tiré en homme habile : il avait à ménager la

réputation des Pères et de la puissante famille *Tsang*, qui, assure le peuple, ne craint pas le tribunal et dans les affaires de son quartier a toujours gain de cause. Le mandarin a fait saisir quatre vauriens, plus le furieux *Tsang-yen-hoei*, le faiseur de croix et le meneur de cette équipée ; il leur a fait porter à tous la cangue pendant quelques jours, administrer 100 coups de bâton au bas du dos ; — *Tsang-yen-hoei*, portant le nom de *Tsang*, les a reçus dans les mains. Voilà la sanction, bien inférieure en soi à l'injure, mais vu la haute protection de la famille *Tsang* qui compte un ex-mandarin et un licencié parmi ses membres, elle est suffisante, triomphante devant le peuple, qui dit : les *Tsang* ont perdu le procès, ils ont le dessous, les Pères triomphent ; l'honneur est sauf en conséquence pour l'Église.

V. Geslin, S. J.

La presse catholique en Chine.

Lettre du P. Louis Gaillard au P. M...

Orphelinat de T'ou-sè-wè, près Zi-ka-wei. — Déc. 1893.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je vous adresse ma brochure, le numéro 3 de nos *Variétés sinologiques* (1). Je dis *nos*, parce que j'ai été un peu mêlé à la publication des premiers fascicules, et surtout parce que ce pronom possessif au pluriel peut indiquer que c'est une nouvelle œuvre de nos Missions de Chine. Les voilà parvenues à l'âge adulte : nous avons en effet célébré l'année dernière notre cinquantaine. Ces *Variétés sinologiques* feront-elles un jour leur cinquantaine aussi ? Mystère. Puissent-elles au moins atteindre une douzaine de numéros ! cela représente peut-être le même nombre d'années ; nos successeurs verront plus tard ou alors s'il faut les rendre périodiques. Mais peu importe : *faire bien !* doit être leur devise, à elles, pour le présent. Je vous ai déjà dit que nous avons plus de la moitié de cette douzaine en vue ou sur le chantier.

C'est le fonds qui manque le moins ! Remarquez que le titre a été choisi après examen : il fallait trouver une dénomination assez claire pour indiquer le but ; — assez vague pour ouvrir la porte bien large aux travaux les plus divers dans cette ligne ; — assez neuve pour ne pas usurper un titre déjà pris ou sujet à confusion.

En fait de publications régulières, jusqu'ici nous possédions l'*I-wen-lou*, journal chinois paraissant deux fois par semaine et destiné au public lettré d'Extrême-Orient ; puis le *Messager* mensuel du *Sacré-Cœur*, en chinois

1. Croix et Swastika en Chine ; in-8° de IV-282 pages. *Changhai*, imprimerie de la mission catholique, 1893. (N. D. L. R.)

aussi, mais de lecture plus facile et réservé aux catholiques. En route, le P. S. Chevalier poursuit l'impression de ses Bulletins mensuels et annuels de l'observatoire, sans compter des travaux spéciaux sur la météorologie et le magnétisme; comme le P. Heude, retour de Manille, complète peu à peu sa série de *Mémoires concernant l'Histoire naturelle de l'Empire chinois*. Le reste des publications, assez nombreuses déjà, en chinois, en français, en anglais ou en latin, n'ont qu'un caractère isolé, en dehors de toute uniformité.

Si je rédigeais une tartine de réclame, je dirais que c'est pour « combler une lacune » qu'on a songé aux *Variétés*, dont « l'utilité s'imposait ». Et si pour le moment nous ne pouvons viser sans ambition à une *Revue*, encore moins à un *Journal*, pas même à une humble *Semaine religieuse*, ce n'est pas que « le besoin ne s'en fasse pas sentir », comme on dit encore en jargon de préface. Plus tard nos supérieurs aviseront et examineront si les catholiques peuvent ou doivent avoir leur « organe », en Extrême-Orient comme ailleurs, pour protester et réfuter, pour prémunir et éclairer, pour venger et rétablir la vérité. Car il reste hors de question que le Pape et la Compagnie encouragent l'apostolat par la presse, et que les exigences de l'apologétique deviennent de plus en plus pressantes, en ces pays soumis désormais aux conditions hasardeuses de la civilisation européenne. Aujourd'hui, la vérité y est soit faussée sciemment, soit cachée à dessein, soit altérée de parti-pris, alors qu'elle y était restée tant de siècles inaccessible aux intelligences de bonne volonté.

En fait, la presse y est entre des mains ou païennes, ou anglaises et protestantes. Les journaux de *Hong-kong*, de *Tien-tsen*, de *Tokyo* et de *Chang-hai* sont cotés bons journaux quand ils n'attaquent ni le surnaturel, ni le catholicisme, ni nos œuvres, ni nos personnes.

Tous les télégrammes et correspondances d'outre-mer sont expédiés par des agences hostiles ou plus qu'indifférentes, et en vue surtout d'un public anglais, exclusif et très fermé, malgré ses allures libérales. On ne souffle mot sur les triomples de l'Église ou de la Papauté. Une information favorable aux catholiques, aux nations latines, à nos intérêts les plus légitimes, est ou retardée, ou dénaturée, ou étranglée au départ. Par contre, une publicité maligne exploite tout cas fâcheux pour notre influence ou notre bon renom. Les Allemands nous font un peu moins mauvaise figure, mais ils ne sont pas de notre bord. Quant aux journaux indigènes, dont l'action s'étend chaque jour, ils sont non moins hostiles aux influences étrangères qu'incapables de juger sainement les choses d'Europe.

Diverses tentatives de journaux en français ont échoué, sans grand dommage intrinsèque ni cuisants regrets parmi nous, vu l'honorabilité contestable des rédacteurs, le genre choisi, la politique qu'on y soutenait, et la mince importance des intérêts de notre patrie en Chine.

Restent les *Revues*. Elles sont toutes en langue anglaise. Je voyais l'autre

jour que vous êtes assez renseigné à cet égard, puisque divers publicistes très au fait de ces matières (MM. Cordier, Fauvel, Imbault-Huart, Leduc...) ont écrit sur « la Presse de l'Extrême-Orient ».

La première de ces Revues, assez respectueuse pour nos personnes, nos œuvres et nos idées, bien rédigée, bien posée et non sectaire par système, est la *China Review* de *Hong-kong*. Le R^d^ Eitel la dirige habilement. Malgré certaines invitations, nous ne pouvons y entrer, et plusieurs de nos vues n'y seraient guère admises, en général, et y détonneraient, si d'aventure nous n'étions pas sommairement éconduits.

Après, viennent une dizaine de Revues protestantes de diverses dénominations, notamment *The chinese Recorder*, *The child's paper*, *Illustrated News*, *Missionary Review*, *China's Million*, *The medical missionary Journal*. Sauf cette dernière Revue spécialiste, dont la valeur est indiscutable et toujours croissante, ceux qui les dirigent ou y contribuent croient lutter pour la vérité et gagner le Paradis (avec des abonnés et des taëls), même quand ils déversent sur nous l'injure et les imputations haineuses. Ils ne sont justiciables que de l'opinion publique (leur complice, qui les absout d'avance), et de leur conscience propre, élastique et peu timorée sur ce point. Il leur est loisible d'avancer toutes les énormités et monstruosités, d'accumuler les impairs et les âneries, de persifler, de calomnier sans vergogne, de dénaturer sans bonne foi, de vilipender enfin sans souci des contradicteurs ou des critiques, et à peu près dans chaque numéro, tout ce qui sent le *romanisme*. Il faut s'estimer heureux, quand ces Revues se bornent aux homélies mielleuses et cafardes, aux discussions amphigouriques et pédantes, aux effusions dithyrambiques sur les ferveurs et les exploits des prédicants, deux fois plus nombreux que les missionnaires papistes en Chine, ou bien sur les vertus des 35,000 protestants opprimés ou compromis par les 500,000 catholiques chinois ! En tout cela, c'est l'égoïsme protestant et sectaire qui domine, et vous connaissez sa largeur pratique, n'étant pas de ceux qui se prennent au vernis d'impartiale tolérance dont il se pare, — quand il trouve intérêt.

Indisposer les mandarins contre les soi-disant complots politico-religieux des Français et des catholiques semble être le mot d'ordre de l'Angleterre qui cherche en Chine des appuis. « Vous dites *la perfide Albion* », me rappelait l'autre jour en souriant le commandant d'une frégate russe. Le mot est plus démodé que la chose. Voyez Siam, Madagascar, et autres lieux ! A vrai dire, nous assistons par ici aux passes préliminaires, aux escarmouches préparatoires du grand duel asiatique, souvent prédit, entre l'*Ours et la Baleine*, lutte qui ensanglantera peut-être les eaux du Japon, les défilés du Pendjab ou des Pamirs, les plaines du Turkestan ou les côtes de la Corée. Pour le moment, dans la presse, dans les chancelleries ou sur les marchés commerciaux, on pelote en attendant partie. Pourvu que le vieux coq gaulois,

s'il est de la bataille, couvre encore de son aile la croix du Vatican ! En attendant, nous payons la peine de l'entente franco-russe.

Donc les dispositions intimes de ceux qui écrivent dans ces Revues ne nous sont pas favorables. Parcourez les pages de ces Revues,

« Et vous pourrez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront Messieurs les avocats »

de la thèse contraire. Je ne parle pas des ouvrages anglais, américains, allemands ou même français, sur des sujets locaux ou de circonstance ; car vous pensez bien qu'on ne nous les donne pas à reviser. Si leur nombre s'accroît prodigieusement, les sciences géographiques et ethnographiques, la curiosité blasée à court de passe-temps, la soif d'amusement et de distraction des désœuvrés, y trouve un profit plus réel que la cause de l'évangélisation, la propagation de la foi catholique, ou le relèvement moral du peuple chinois.

Les Bulletins de nos *Sociétés asiatiques*, celle de *Changhai*, celle de *Pékin*, ou même celle du Japon, traitent des sujets qui rentreraient davantage dans notre cadre. Mais là non plus nous ne sommes pas chez nous, et quelques tentatives nous ôtent l'envie de frapper encore à cette porte inhospitalière.

Vous me direz : Et pourquoi ne pas expédier votre prose aux *Missions Catholiques*, au *Month*, aux *Précis historiques*, au *Messager du Sacré-Cœur*, au *Bulletin de l'Œuvre de la sainte Enfance*, et surtout à nos *Études* de Paris ?

Dieu me garde d'en médire ! Ces dernières (envers lesquelles je suis endetté d'une si grande somme de reconnaissance personnelle), ignorent avec quelle conscience, quelle sympathique avidité, elles sont dévorées par nos Pères de Chine, ceux surtout de l'intérieur, noyés dans le vulgarisme de la vie chinoise, sevrés de presque tout régal intellectuel, de toute jouissance esthétique, et surmenés par les tracas de l'administration matérielle. La raison principale de notre abstention relative, malgré d'aimables facilités, malgré les offres les plus engageantes et le plus fraternel accueil dans le passé, c'est que nous visons à des travaux *spéciaux*. Ailleurs qu'ici on ne pourrait reviser ni figurer rigoureusement les noms indigènes, imprimer les caractères ou textes chinois, qui manquent tant à nos anciennes publications, ni même illustrer nos essais de cartes, plans, ou grossiers croquis. L'aspect serait meilleur et les soucis moindres : par contre, les garanties d'exactitude ou de surveillance seraient trop chanceuses.

Nous essaierons donc de nous tirer d'affaire. Mais que nous resterons loin des superbes in-folio de du Halde, des seize volumes des *Mémoires concernant les Chinois*, de l'*Histoire chinoise* du P. de Mailla, du *Novus Atlas*

Sinensis du P. Martini, et de tous ces gros ou menus volumes reliés en veau, décorés de fers, qui, du haut en bas, garnissent si avantageusement les bibliothèques, chez nous ou ailleurs, à l'article *Res sinenses*, *Res Missionum!*

La langue anglaise a détrôné le français ; le personnel des Consulats et de la Douane, les prédicants enfin ont remplacé les vieux jésuites de Chine dans le domaine de la sinologie. Impossible de l'ignorer : c'est évident, et on nous le rappelle si souvent, de vive voix et par écrit !

Je conduisais naguère dans notre bibliothèque de *Zi-ka-wei* le R^d^ Muirhead, un des plus anciens *Shanghailanders*, celui qui, il y a deux mois, a eu l'honneur de haranguer officiellement, en plein air, aux fêtes du Cinquantenaire de la Concession anglo-américaine, la petite armée des Volontaires (250) et des Pompiers, les équipages des navires de guerre, le corps consulaire et municipal, les notables, les invités de distinction, la population européenne de *Changhai* tout entière. Il accompagnait un autre ministre protestant des Indes, couronné comme lui de cheveux blancs et qu'il me présenta comme un orateur de grande notoriété. Or, après échange de vues dont je m'étais permis de contester l'exactitude, et alors que je lui indiquais les plus saillantes des éditions de nos anciens Pères, le R^d^ Muirhead me frappa sur l'épaule avec un geste de protection, et me dit d'un ton de sympathie narquoise : « Vous avez beaucoup de livres ; mais avez-vous le temps de les lire? » A cette impertinence je ripostai avec aplomb : « Certainement oui, j'en ai le temps ! » Un peu démonté, il reprit insidieusement, en persistant à me taper sur l'épaule : « Vos anciens Pères étaient fort instruits en littérature chinoise, et ils ont laissé de remarquables travaux. Maintenant... ce n'est plus la même chose! » Sans relever ce compliment, je me fis un malin plaisir de lui indiquer négligemment la série du *Cursus* du R. P. Zottoli et de lui signaler les nouveaux dictionnaires du P. S. Couvreur : « Connaissez-vous ce récent ouvrage, monsieur?... Et cet autre?... Tenez, en voici encore un qui vient de paraître !... » Amateur de livres, il les ouvrit et ne put dissimuler que sa curiosité était piquée, ni s'empêcher de laisser voir à son compagnon, moins suffisant, qu'il n'avait même pas idée de nos récentes publications. Quant à l'orateur de renom, il me confiait en sortant que de légères différences doctrinales nous séparaient seules, et que, divisés sur terre, nous serions réunis en paradis. Je l'assurai que je l'espérais pour lui,rectifiant sa phrase en y introduisant ce correctif : « ... d'énormes différences ».

Ainsi, nous ne comptons plus ! Le R. E. Faber, un allemand, celui-là, et un auteur assez en vue pour ses connaissances, imprimait, dans une des Revues sus-nommées, que « l'Église catholique elle-même, épuisée, ne peut plus soutenir de nos jours, aucune entreprise apostolique de missionnaires ».

Le « *North China Herald* », journal protestant, ayant fait paraître en janvier 1879 un premier-Changhai sur les Missionnaires catholiques en Chine, rappelant qu'ils s'étaient distingués par leur érudition *(scholarship)*, et critiquant la médiocrité des protestants, ceux-ci répondirent dans le *Chinese Recorder* (X, p. 73) : « Les premiers jésuites étaient des hommes d'un grand savoir ; mais les missionnaires catholiques romains de nos jours ne se sont en aucune manière spécialement distingués sous ce rapport. » Ces éloges nous appartiendraient plus justement, dit l'auteur qui cite 9 noms de sinologues modernes, 9 noms de célébrités protestantes suivis d'un *et cætera.* « Un corps qui les présente, ajoute-t-il, ne craint aucune comparaison avec n'importe quels travailleurs sur ce terrain, encore moins avec les missionnaires papistes, qui, dans l'espace des cent dernières années, ont relativement peu produit en ce genre. »

A côté de ce dédain, vous vous imaginez mal l'hostilité absurde que nourrissent certains prédicants contre nous. En voici un spécimen grotesque ; le R. G.-L. Mason adressait au *Chinese Recorder* de juin 1889 cet entrefilet :

« *Non tali auxilio.* — Dans le *Recorder* de mai, on dit qu'un missionnaire américain a proposé dans un journal de choisir le P. Favier (lazariste) de *Pékin*, pour représentant des missions protestantes auprès du Gouvernement chinois ». C'est peut-être un homme pieux et habile; mais l'influence jésuite en Chine est effrayante *(tremendous)*. L'ordre aspire à dominer le catholicisme. Il professe encore, avec Laynez, un de ses généraux, que l'Église est vassale de la Compagnie et privée de toute indépendance et autonomie. Deux facteurs sont seuls dignes de considération : le Pape et l'Ordre. Les tyrans qui oppriment les catholiques romains ne permettront jamais à aucun prêtre honorable d'accorder la liberté aux hérétiques. Nos affaires aux mains d'un Lazariste seront vraisemblablement administrées en secret par les Jésuites, police cléricale du monde entier. Si cette mesure passe, les agneaux protestants feront bien mieux de se laisser dévorer par le Dragon chinois plutôt que de réclamer l'aide du loup des bords du Tibre ».

Sans doute tous les missionnaires protestants ne sont pas aussi hargneux. Mais que dites-vous de la Revue qui accueille et imprime ces gentillesses sous nos yeux et à notre barbe ? Quelques mois auparavant, en avril, elle insérait, sous la rubrique : « Les missionnaires et les mandarins », un curieux article, bien capable d'égarer l'opinion au sujet du catholicisme. La thèse (la toquade du jour chez ces Révérends), est que « beaucoup des préjugés et une grande partie de l'aversion des Chinois contre les missionnaires protestants est imputable aux méthodes blâmables des prêtres catholiques ». Naturellement, on s'en prend à l'Extrême-Onction. « Et les lettrés sont justement persuadés que les étrangers pratiquent les arts

occultes, à la lecture des récits du *Messager* chinois *du Sacré-Cœur*, ou autres publications de *Zi-ka-wei*, sur les miracles opérés en Chine au moyen de l'eau bénite. » Viennent ensuite le célibat, la confession privée des femmes, le pouvoir civil du Pape, la splendeur du culte, qui montre les étrangers riches et puissants. Ces vertueuses considérations sont pour amener la conclusion suivante : « Aussi, tout en accordant à beaucoup de jésuites les meilleurs éloges pour leur sincérité, leur zèle et leur dévouement, devons-nous clairement expliquer aux mandarins qu'un abîme sépare le Catholicisme Romain du christianisme du Nouveau Testament ; il faut leur répéter que les Protestants n'ont aucune objection contre l'inspection régulière et officielle (proposée jadis) de leurs chapelles, leurs hôpitaux, leurs travaux, leurs usages religieux et leurs méthodes. »

Le Gouvernement chinois travaille obstinément, depuis vingt ans, à extorquer cette inspection officielle, presque consentie par endroits, sur les œuvres catholiques, instruction et bienfaisance, afin de les annihiler plus sûrement. Rappelez-vous la *Déclaration* sournoisement demandée en 1880 aux Congrégations en France ! Ici, ce qui est en jeu, c'est, avec plusieurs clauses des traités, la question même du Protectorat des Missions, battu en brèche par le protestantisme anglais, les menées allemandes et italiennes, et surtout par la diplomatie chinoise. Le régime actuel n'est certes pas l'idéal, ni une garantie bien sérieuse ; mais enfin c'est une nécessité relative et un pis-aller respectable, à conserver pour le moment, vu l'hostilité très mal déguisée des mandarins, auxquels la peur seule du canon impose la tolérance religieuse. En attendant l'ère de pleine liberté, ou la protection *efficace* de chacun des missionnaires par son propre gouvernement, il serait imprudent de désarmer. L'Angleterre qui s'est si bien démasquée à Madagascar et en Ouganda, la Prusse des « lois de mai », l'Italie spoliatrice des États pontificaux, les autres petits états qui se désintéressent des missions ou sont impuissants à appuyer leurs revendications, auraient-ils bonne grâce à se substituer à la France, un peu molle, pas bien méchante, mais protectrice quand même ?

La Chine le désire vivement : donc c'est mauvais signe! Un autre numéro du *Chinese Recorder* (1889) contient des articles non signés, sous ce titre alléchant : « Quelles leçons les protestants peuvent-ils tirer de l'expérience et de l'histoire des Missions catholiques en Chine ? » On y lit entre autres aménités : « L'Ordre des Franciscains et celui des Dominicains représentent chacun un type plus élevé de moralité et de théologie que celui des Jésuites, dont le niveau était dès lors aussi bas qu'on l'a vu depuis et qu'il était auparavant. »

Ensuite on accuse Ricci et ses successeurs de tolérer hypocritement l'idolâtrie (p. 502) et « de mentir pour parvenir à s'installer dans l'intérieur (p. 504). » L'Église recourt à la magie pour sauver les âmes par le mono-

pole de l'eau bénite et du pain consacré. A propos du baptême des enfants moribonds, on se demande « si les bouddhistes païens admettent une croyance plus absurde que celle-là » (p. 506). « D'après les principes ultramontains des Jésuites, les convertis passent de la juridiction de l'État sous celle de l'Église. » J'omets d'autres stupidités blasphématoires.

Somme toute, pourtant, l'article que je viens d'écrêmer renferme autant de louanges que d'injustes reproches et prouve plus d'ignorance que de méchanceté. En août de la même année, le R^d^ Mason faisait accepter dans le même Recueil deux pages violentes et sectaires avec cet en-tête : « Notes sur la terminologie catholique romaine. » La liste comprend une centaine d'expressions chinoises, usitées chez nous et nos chrétiens. Je n'ose traduire cet échantillon brutal du style de ces pamphlets de révérends : « The celibate sensual priest is the corruptor at home, and its name is legion. »

Le D^r^ Edkins, un autre ministre sinologue haut classé, nous accuse d'avoir montré « au temps de la mort de Ricci un ardent désir d'éviter toute opposition aux pratiques idolâtriques ». Malgré les prescriptions papales, « aucun prêtre n'a jamais nié qu'il faut rendre un culte aux anciens missionnaires et leur offrir de l'encens et des prières ».

Le R^d^ Muirhead, mon interlocuteur de plus haut, prétend que nous tolérons chez nos chrétiens le culte prohibé des ancêtres. Il ajoute qu'à la mort de l'amiral Protet, tué par les Rebelles, aux environs de *Changhai*, (qu'il défendait pour le compte du Gouvernement chinois), un « converti indigène, qui assista aux funérailles, lui disait « que les catholiques romains adoptent des pratiques qui, au point de vue protestant, sont les mêmes que celles de la majorité des Chinois. Un catholique qu'il a rencontré lui a avoué qu'à certaines époques il prenait les tablettes funéraires de ses cinq ancêtres, jadis catholiques romains, et qu'il invitait un prêtre pour accomplir le service, appelant non un étranger, mais un de ses compatriotes, parce que le tarif était beaucoup moins élevé. Point de différence entre les catholiques et les taoïstes ; mêmes rites et même phraséologie. En dépit des interdictions du Pape, leurs pratiques actuelles sont absolument celles des païens.»

Ces calomnies ont été débitées publiquement et figurent avec d'autres (p. 58), dans le « Rapport du Congrès des missionnaires protestants tenu à *Changhai* en mai 1890 ».

Sachez aussi que Wells Williams, l'un des sinologues les moins discutés, auteur du dictionnaire chinois le plus en vogue et qui en est à sa troisième édition, a formulé contre le P. Ricci des attaques que l'on réédite périodiquement dans son ouvrage devenu classique sur la Chine : « *The middle Kingdom.* »

J'ajoute encore un long extrait qui vous édifiera suffisamment, non sur les dispositions, mais sur le genre de littérature qu'impriment nos rivaux, sans ombre de contradiction, sans danger de réplique.

Le Rd Williamson, dans un ouvrage en deux volumes qui n'est pas dénué d'intérêt, *Journeys in North China*, reconnaissait il y a 30 ans aux missionnaires papistes quelques vertus et certains mérites. « Pourtant, dit-il, ils ne manifestent aucun zèle intelligent pour élever et éclairer le peuple chinois. Très peu de leurs prêtres, s'il s'en trouve quelques-uns, possèdent cette noble ambition qui caractérisa leurs prédécesseurs Ricci, Schall, Verbiest et autres. Je n'ai jamais rencontré parmi eux d'hommes s'attaquant corps-à-corps à la langue chinoise et s'employant avec ardeur à remédier aux abus énormes qui sautent aux yeux chez les indigènes. Généralement ils se contentent de surveiller les prêtres et les catéchistes chinois, se bornant à des devoirs purement officiels. Jamais ils ne prêchent ni ne publient de livres. Ils établissent des écoles partout où ils peuvent, et tâchent, par le moyen des maîtres indigènes, d'imposer aux enfants leurs catéchismes et de leur enseigner divers métiers : mais aucun effort n'est fait pour répandre l'instruction et les lumières intellectuelles, pour susciter de généreuses impulsions, pour transformer les hommes et les femmes en gens bien renseignés et cherchant la vérité. Ils produisent de bons ouvriers; mais là est toute la somme de leurs résultats. La seule différence à noter entre ces artisans et leurs voisins païens, c'est que les premiers sont de bons cordonniers, ou autres travailleurs, qui vont entendre la messe. »

« Des gens qui ne connaissent rien à la question, poursuit-il, et ne jugent que sur l'extérieur, ont établi des comparaisons entre les missionnaires papistes et protestants. On a exalté au plus haut point l'abnégation de ces prêtres, mais l'abnégation est un mot relatif. C'est chose aisée que de devenir ascète, et il n'y a pas grand mérite, pour un homme instruit, à s'habiller en chinois afin de mener une vie de somnolence routinière. » Puis Williamson prétend qu'apprendre la langue nuit et jour, prêcher partout, répandre la vérité, améliorer les convertis, « dénote bien plus de vraie abnégation, et qu'il n'y a aucun parallèle possible à essayer entre les résultats des deux manières. » (T. I, p. 25.)

Dans une occasion toutefois (p. 317), l'évidence le contraint à rendre hommage à nos chrétiens. C'est le vieux procédé de raisonnement : ceux que je connais sont bons; mais les autres !

Comme consolation, on me représentera que cette prose n'est que l'écho de celle qui, ni meilleure ni pire, se fabrique journellement et partout en pays protestant, voire même en pays catholique, et qu'il n'en faut pas exagérer l'importance. Mais je persiste à croire que, dans notre monde restreint des *Ports ouverts* de la côte de Chine, et même dans le public anglo-américain, il y a plus d'un inconvénient à ce que ces impertinences calomnieuses restent sans réplique ni réfutation. Et d'où partiraient-elles mieux que d'ici ? L'erreur, l'hérésie, la franc-maçonnerie peuvent nous rendre cette justice que, depuis cinquante ans, malgré d'incessantes provocations, nous avons

été sur ce point bien bénins, bien magnanimes, bien endurants, bien débonnaires, bien « évangéliques »! Pourtant, *est modus in rebus;* et ailleurs on agit autrement.

Notez en passant que nos ateliers de *T'ou-sè-wè*, d'où je cause avec vous, sont pour les prédicants « une fabrique d'idoles et d'amulettes », et vous savez avec quelle animosité ou quel mépris ils parlent de « la littérature de *Zi-ka-wei* ».

Le dernier numéro du *Chinese Recorder* (nov. 1893, p. 527), affirme que « les missionnaires catholiques romains actuels offrent un mélange de conciliation et de compromis. Le dragon est souvent peint sur leurs autels et ils tolèrent souvent que leurs convertis prennent part aux cérémonies païennes. » On ferait un volume aussi lourd que ceux de ces prédicants, en résumant leurs dires contre nous, en anglais et même en chinois.

Nos ennemis naturels insistent ordinairement sur le contraste indéniable entre l'insuffisance intellectuelle des missionnaires catholiques de nos jours et la glorieuse pléiade des Ricci, Schall, Verbiest, Amiot, Gaubil, etc. On n'exalte les anciens qu'aux dépens des modernes.

Un très intéressant article anonyme de la *Revue des Deux Mondes*(15 déc. 1886), attribué à M. Cogordan, naguère Ministre plénipotentiaire à *Pékin*, et ayant pour objet le *Protectorat français des Missions*, nous défend plus que nous ne voudrions, puisqu'il attaque les missionnaires Lazaristes : procédé dont nous portons l'odieux, passant pour avoir inspiré ces attaques. « Nous avons repris, dit-il, la première place parmi les missionnaires de Chine. » Il nous sait gré de n'être envoyés dans l'intérieur que quand, âgés de 35 ans, « nous avons passé l'âge dangereux de la soif du martyre », et reconnaît que, savamment disciplinés et gardant toujours le souci d'une culture supérieure, nous ne créons que peu d'embarras à la diplomatie représentative de la France. (Plusieurs fois on nous a rendu cet hommage très fondé.) Mais notre défenseur a le tort de nous citer comme modèles et d'ajouter imprudemment, parmi quelques considérations blessantes du même genre, que « le *Pétang* (notre ancienne maison de *Pékin*), aurait pu devenir, aux mains des Lazaristes, une maison de hautes études ». Nos amis sont parfois cruels.

J'hésite à vous transcrire la copie que je possède d'une lettre de M. de Rochechouart (1888) au R. P. Provincial, sur des œuvres de science et d'éducation à établir à *Nankin* (où les protestants possèdent, — Déc. 1893, — des hôpitaux, une Université, et projettent un Observatoire). En principe il approuve chaudement ces fondations ; mais en développant les difficultés intrinsèques et extrinsèques, relevant notamment notre infériorité actuelle: il écrit : « Ne vous hâtez pas dans cette œuvre... .Soyez bien convaincus qu'il ne s'agit pas d'un fait indifférent et que vous avez affaire à des juges peu impartiaux... Si vous échouez, votre échec aura un retentissement

d'autant plus grand que les conséquences en seront plus graves... Je vous dis ces choses, non pour vous décourager, mais pour vous faire bien comprendre l'importance de votre entreprise et vous signaler les écueils à éviter. Vous devez être bien pénétrés de ce fait, que le niveau intellectuel des religieux établis en Chine est médiocre... Pour être fructueuse, cette œuvre doit être complète, réfléchie et à l'abri de la critique des malveillants. Vous ne devez pas non plus oublier que vos devanciers étaient des sinologues de premier ordre, et que les œuvres de M. Verbiest sont comptées parmi les classiques par les Chinois. Noblesse oblige, dit-on ; aussi les livres du P. X***, quel que soit le mérite de l'auteur, passent-ils bien inaperçus après ceux de ces anciens... »

L'un des fondateurs et directeurs de l'Arsenal de *Fou-tcheou*, endommagé par Courbet il y a 9 ans, avait publié (1872) une habile brochure bien documentée et intitulée : « *La politique française en Chine.* » Les raisonnements très faibles, mais d'allure modérée, y abondent contre l'autonomie de la *concession* française de *Chang-hai*, le maintien du Protectorat des Missions, en somme aussi contre les missionnaires catholiques, accusés (vieille rengaine !) d'usurper des attributions civiles et de se mal prêter au contrôle, désirable et avantageux pour eux, du Gouvernement chinois sur leurs œuvres. On y vante discrètement, quoique avec éloquence et conviction (p. 45), l'action civilisatrice des ministres protestants en Chine, « qui, dit le texte, ont pris sous ce rapport, dans le monde savant, la place qu'occupaient les jésuites au XVIII^e siècle ».

La réfutation de ce pamphlet, tout au profit des thèses gouvernementales chinoises, n'a été que tardive, incomplète et fort peu apodictique (1).

L'un de nos amis d'aventure, qui se sont le plus employés à cette besogne de réfutation, très aisée après tout, est Francis Garnier, tué glorieusement à Hanoi. Et pourtant plusieurs passages de son travail font penser au proverbe : *Mieux vaut un sage ennemi...*, j'ai oublié le texte exact.

Donc, la *Revue scientifique de la France et de l'étranger* (9 oct. 1875), a reproduit cette réponse au factum que Giquel publia d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (1^er Mai 1872). Je vous renvoie à ce travail de Garnier.

1. Cf. le livre « *Le Mémorandum chinois ou violation du traité de Péking* », imprimerie de la Propagande et divers endroits du Journal : *Les Missions Catholiques*, 1872. Il s'agit du projet de règlement relatif aux Missionnaires chrétiens... contenu dans la circulaire du Gouvernement chinois et communiqué aux représentants des puissances étrangères en 1871 », après les massacres de *Tien-tsin*. Une dépêche du Comte de Rochechouart au *Tsong-li-yamen* avait péremptoirement relevé les charges injurieuses qu'il renferme. Un pamphlet haineux du R. P. Ross sous le titre : *Chinese-foreign-policy*, exploite ces griefs imaginaires avec des arguments spécieux et des documents perfidement présentés. Ils reparaissent presque tous dans le nouvel ouvrage en vente à *Chang-hai*, et pas encore réfuté : « *The sources of the anti-foreign disturbances in China* », par le Rév. Gilbert Reid. Dans nos *Études* de 1878, le P. Gagarin avait cru devoir relever très vertement les attaques grossières contre nous du célèbre explorateur russe *Venioukof*, dont les ouvrages sont pourtant très peu lus à *Chang-hai*.

Au milieu d'utopies plaisantes, ou parfaitement indignes d'examen, nous glanons des louanges qui seraient trop flatteuses, s'il ne les avait tempérées par des phrases comme celle-ci : « Les missionnaires catholiques d'aujourd'hui sont sans doute bien loin des Jésuites du siècle dernier. On peut regretter que leur nombreuse phalange n'ait produit que fort peu de travaux comparables à ceux des savants prédicateurs anglais ou américains. » (p. 341.) Il dit deux pages plus loin : « La pacifique influence des Jésuites eût probablement transformé sans lutte le monde oriental. Il est donc à tout jamais regrettable qu'elle ait été aveuglement brisée. »

Du reste, voici un long extrait où vous démêlerez vous-même les considérations utiles à la thèse que je soutiens : « *Le rôle de la France en Chine et en Indo-Chine*... Ceux qui prêchent les doctrines chrétiennes rendent les plus signalés services à la cause de la civilisation européenne en en faisant connaître l'étendue et apprécier la portée. Ces services sont appelés à grandir encore si nos missionnaires comprennent enfin que c'est surtout par une incontestable supériorité scientifique, par l'exposé des résultats pratiques que la science procure qu'ils domineront les populations chinoises. Ils arrivent presque tous aujourd'hui sur le terrain de leurs travaux armés d'un grand savoir théologique, mais ignorant l'histoire, les mœurs, les croyances, la géographie même des peuples qu'ils vont évangéliser. Grâce au malheureux système d'études qui prévaut en France, le plus grand nombre d'entre eux est à peine plus avancé en physique, en chimie, en cosmographie, en hygiène que les Chinois eux-mêmes. Il est impossible de se placer dans des conditions plus difficiles pour entreprendre une tâche plus ardue. Leur isolement est absolu; les livres leur manquent. La seule publication universellement répandue parmi eux, les *Annales de la Propagation de la Foi*, ne raconte que leurs travaux. C'est à peine si quelque lettre d'Europe reçue de loin en loin vient réveiller un instant le souvenir du monde occidental et jeter sa note patriotique aux oreilles des pauvres exilés. Au bout de quinze ou vingt ans de mission, leur naturalisation est complète ; les mœurs, les préjugés, la science chinoise même, si étrange qu'elle soit, sont acceptés par eux, et le céleste empire compte quelques citoyens de plus !

« Il est triste de voir se stériliser ainsi une abnégation et un zèle ardent, qui, plus éclairés, pourraient prétendre à de si grands résultats. C'est par là que s'explique la lenteur extrême des progrès réalisés et que se justifie presque le dédain que les classes savantes de la Chine professent pour « des étrangers obscurs »... Des livres, des publications spéciales, des instruments d'astronomie et de géodésie ne devraient-ils pas être mis à la portée de ces ouvriers dévoués,dont la bonne volonté n'a point de limites et dont l'unique distraction est le travail ?

« Un long séjour au milieu de contrées peu connues, une connaissance complète de la langue, leur donnent des facilités exceptionnelles pour les

recherches de toute nature. Ils ne savent point en profiter, et l'on s'étonne, non sans raison, qu'il y ait encore tant de questions obscures, tant de problèmes historiques, scientifiques et économiques à résoudre dans un pays où vivent depuis si longtemps des Européens. L'intérêt provoqué par les Missions va donc s'affaiblissant en raison même du peu de fruits qu'elles rapportent à la science et à la civilisation. Il faut assurément que cet état de choses se transforme, il faut que l'Église marche et progresse, si elle veut reconquérir en Chine, le rang élevé jadis occupé par elle... »

Il y en a long sur ce ton, et plusieurs des remèdes proposés à notre état d'infériorité étonnent sous la plume d'un homme pratique. Reste ce fait que la plupart des Européens, incapables de contrôler ou appréciant médiocrement le bien spirituel réalisé par les missionnaires dans l'intérieur, s'offusquent de leurs richesses immobilières dans certains *ports ouverts* de la Chine et les gourmandent d'avoir si peu fait depuis tant d'années, soit pour la cause de la civilisation générale, soit au profit de leurs patries d'origine. Des publications scientifiques, historiques ou littéraires les réconcilient seules, bien qu'à tort, avec les missionnaires auxquels ils pardonnent, de ce chef, leurs préoccupations quasi exclusives pour les intérêts spirituels des Chinois. Les ministres protestants bénéficient, à notre détriment, de cette excuse indirecte et de leur avantage marqué sur nous, à ce point de vue restreint (1).

Un *reporter* parisien, débarqué ici il y a deux ans à la suite du légendaire général *Tcheng-ki-tong*, a pris pour thème, en descendant de bateau, ces reproches que je viens d'indiquer. Il en a hâtivement troussé contre nous un article fort dangereux, étant donnés l'état des choses, nos compatriotes d'Extrême-Orient et le public étranger auquel nous avons affaire.

Pour être juste, je vous communiquerai confidentiellement qu'il m'écrivait en quittant *Chang-hai :* «... il est évident que je ne recommencerais pas l'article de l'année dernière. Il est une chose que je pourrai dire, c'est l'accueil si fraternel que j'ai reçu de vous tous, de ces mêmes hommes que j'ai attaqués et qui, suivant le précepte de l'Évangile, ne m'ont pas conservé rancune. Bien au contraire. »

L'attaque passionnée demeure et nous nuit : la rétractation explicite

1. Voici un décret du synode de *Han-Keou*, tenu en mai 1887 et qui a été promulgué dans notre Mission : « Caput II. — 2° *De studio linguæ Sinicæ*. Quo vero evangelici præcones magis idonei fiant ad adducendos populos ad fidem, sed præsertim ad homines superioris conditionis Christi religione imbuendos, eadem S. C. Prop. Fidei mandavit ut specialia studia ac veluti academiæ Sinensis linguæ erigerentur. Quum autem adjuncta, in quibus versamur, obstent quominus nunc temporis hujusmodi studium seu academia in nostra Regione erigatur, visum nobis est viam interea ad id operis esse sternendam. In hunc finem declaramus providendum esse, ut in singulis Vicariatibus pro possibilitate designentur aliqui Missionarii, qui Sinicæ litteraturæ præ cæteris serio incumbant. » Un peu plus loin, on lit dans un autre décret : «... commendamus studium linguæ Sinicæ fovere, etiam characterum, in quod aliqui saltem missionarii sedulo incumbant, ut habeatur facilius directa relatio cum litteratis. »

et loyale n'est guère connue que de moi seul et de son auteur tout pardonné.

Si j'écrivais pour le public, je chercherais ici une transition, par trop usée, pour prouver que je ne divague pas et que je ne perds pas de vue la thèse à démontrer. Ce n'est pas la première fois que nous échangeons des « théories », n'est-ce pas ! Vous rappelez-vous le temps où, téméraires juvénistes, nous fabriquions, au bruit du canon de la guerre franco-allemande, une *chrie* ingénieuse ou quelque amplification bourrée d'éloquence, en pastichant le *Pro Marcello ?* Donc vous suppléerez aux figures de rhétorique. Je ne suis plus du métier: si vous aviez passé près de deux lustres sur les rives du *Yang-tse-kiang*, vous soupçonneriez aussi un tantinet de chinoiserie dans votre engouement, parfois exclusif et excessif, à vous autres civilisés, pour les vénérables productions qui... Par ici ce sont Confucius et Mencius qu'il est orthodoxe d'admirer, et qui « forment » la jeunesse. Des noms en *us* si loin de chez vous ! Mais assez ; j'aime mieux vous dire que tous ceux qui ont rédigé le moindre compte-rendu sur nos *Variétés*, s'accordent à insérer cette réflexion, ou autre remarque équivalente: « nous sommes heureux de constater que les missionnaires jésuites du *Kiang-nan* ont entrepris de renouer les glorieuses traditions des Ricci, Schall, Verbiest, Trigault, Gaubil, du Halde... etc... »

« *Noblesse oblige ;* c'est le refrain qu'on nous chante sur tous les tons. Ou bien quelque muet et discret reproche sur notre long silence se devine parmi les phrases des plus sympathiques accueils.

Au demeurant, nous ne sommes pas assez naïfs pour nous dissimuler les difficultés intrinsèques et extrinsèques de l'entreprise. Je ne concède pourtant point qu'elles nous soient spéciales, ni qu'elles doivent nous arrêter ou décourager. Elles sont bien vieilles: nos Pères qui ont essayé d'écrire, en quelque temps et sur quelque plage que ce soit, les ont rencontrées aussi. Jugez-en !

Il faut, outre des loisirs, du talent, de l'érudition, ou au moins de la science! — Nous tâcherons d'en acquérir, s'il plait à nos supérieurs: un des plus sûrs moyens d'y arriver est l'application du *fabricando fit faber.* Sommes-nous plus radicalement inaptes que d'autres ? Ils nous dépassent à beaucoup de titres; mais nous avons aussi sur eux plusieurs avantages sérieux qui compensent notre infériorité, balancent les chances, et rétabliront peut-être l'équilibre en notre faveur; nous comptons aussi quelques bons atouts dans notre jeu, sans compter, ou en comptant, l'aide mutuelle, les judicieux conseils venus de chez vous, et, par-dessus tout, le secours de la grâce pour cette œuvre de défense religieuse et d'apologétique par la presse.

Il est facile de commencer, dira-t-on, *mais suffire, mais continuer !* — D'aucuns répondent au contraire que c'est le premier pas qui coûte; du reste, Dieu y pourvoira, et notre Province, nous l'espérons, se montrera généreuse, en vue de ces besoins particuliers.

On s'engagera malgré soi dans des polémiques regrettables ! — Regrettables à quel point de vue ? pour quels intérêts ? et pour qui ? Nous ne sommes pas des provocateurs aggressifs ; bien qu'après tout ce serait notre droit d'attaquer l'erreur, et parfois même notre devoir de le faire. Dieu nous garde d'acheter la paix par une lâche connivence ! Sur nos côtes, le protestantisme, qui désarme moins que jamais, semble avoir pour but principal, quoique non avoué, d'empêcher les Chinois de se faire catholiques, d'ameuter le pouvoir contre la France protectrice des Missions, en somme, de disputer à l'Église cette immense portion de son légitime héritage. La situation s'aggrave chaque année : le Céleste-empire est entamé malgré lui par l'influence des idées européennes : comme aux Indes, à Madagascar et en Syrie, la Compagnie aura à compter avec son ennemi-né : le protestantisme.

Sous une autre forme, les frères trois-points, moins ostensiblement intolérants, poussent sourdement, comme partout, leur œuvre de dissolution, bien connue seulement de quelques loges. A propos de franc-maçonnerie luciférienne florissant à *Chang-hai*, vous avez lu d'extravagants récits qui, à distance, jouent le rôle de révélations aussi fondées que piquantes : *Chang-hai* regorge de francs-maçons étrangers, haut placés, dont les noms, les groupements et les dignités s'étalent dans les *Annuaires* locaux sans redouter aucune publicité. De leur bord, les Chinois se forment depuis des siècles en sociétés secrètes dont, pour l'organisation, l'importance et l'extension, les nôtres ne sont que d'inoffensives copies, d'impuissants enfantillages. Mais existe-t-il à côté et au-dessous une ténébreuse et redoutable vente mixte, telle que la voudrait décrire une publication récente, parue en livraisons signées d'un pseudonyme *batailleur*, généralement caractérisée ici par le mot de « mystification » ? Je ne puis l'affirmer ; j'incline à croire que, s'il n'y a pas de feu sans fumée, si *tout* n'est pas faux ou invraisemblable, si l'auteur du roman n'a pas visé surtout à faire tapage (genre Drumont-Taxil,) et à battre monnaie, il se pourrait que la secte ait exagéré, par tactique et à dessein, ces révélations, faciles à démentir, de faits impossibles et controuvés, pour mieux donner le change sur son influence occulte, ses agissements réels, son infamie satanique, ses perfidies politico-religieuses auprès du monde chinois.

Revenons à nos *Variétés*. On n'osera pas objecter, je pense, que ce n'est pas à la Compagnie de se mettre en avant. Il est bien sûr que nous y récolterons encore un regain de jalousie ; reste à savoir si les mécontents auront tort ou raison. Puis, n'est-ce pas notre place ? Si nous récusons cette tâche, qui l'entreprendra ? Notre nombre, nos traditions, notre formation, nos ressources matérielles, notre installation providentielle à *Chang-hai*, ville cosmopolite quasi européenne, l'emporium des deux mondes, au bord du continent asiatique, à portée facile de l'Europe et de l'Amérique, et dans la province la plus riche, la plus accessible et la plus policée, tout cela nous crée

avec des facilités impossibles à méconnaître, des obligations qu'on ne peut décliner. Tout au plus est-ce une affaire de temps. Or, si le temps n'est pas venu pour cet essai jugé prématuré, aux supérieurs d'en décider et de s'outiller pour l'avenir (1).

Nos devanciers de l'ancienne Compagnie avaient les mêmes raisons et prétextes pour se dérober, se taire et différer. La Chine était aussi vaste, ses besoins aussi pressants, le nombre des apôtres plus restreint, les communications moins aisées, Notre Seigneur aussi inconnu ou dédaigné, les ressources financières et matérielles aussi précaires, la liberté ou tolérance plus disputée, l'opposition des sectes européennes moins accentuée, leur influence moins perfide et moins redoutable pour l'Église, les compétitions des autres ordres (émules ou rivaux) très ardentes, l'estime pour ces travaux moins générale et plus contestée dans le monde civilisé.

Or, il serait téméraire de soutenir que les sacrifices qu'ils se sont imposés pour étudier, produire et publier, ont été d'une mauvaise économie et que les Nôtres ont eu tort de ne pas se rendre aux raisons spécieuses qui dès lors militaient si éloquemment pour l'abstention, le silence, l'effacement. Prenant part à la conversation ou aux consultes de nos vieux Pères, nous les aurions entendus peser les mêmes opportunités, soulever des difficultés identiques et leur opposer des réponses aussi décisives, aussi convaincantes.

De « bons esprits », chez nous et ailleurs, hésitent à affirmer qu'à cet égard, comme activité et production, à *Chang-hai*, en Chine, dans la classe des chercheurs que visent à atteindre la science et l'érudition sinologique, la Compagnie ait maintenu et occupe encore son rang traditionnel et désirable. S'est-elle même placée décidément, notablement, incontestablement au-dessus de telle congrégation de missionnaires qui professent que, parmi eux, ce genre d'études n'est après tout qu'une brillante exception ? Ce rang, cette place perdue, doit-on en regretter la perte, ne faut-il pas tenter de la reconquérir, de diminuer au moins la distance qui nous en sépare ?

Achevez la péroraison : l'honneur et les traditions de la Compagnie, le renom civilisateur et scientifique des missionnaires, le profit réel pour leurs missions, l'émulation protestante, l'obligation de défendre l'Église, de combattre la maçonnerie, de lutter contre l'hérésie, contre l'ignorance, l'erreur, la « conspiration du silence » ou les calomnies positives, l'utilité aussi qu'il y a à élever le niveau intellectuel parmi nous et à exploiter A. M. D. G. des ressources grandissantes, ces avantages et ces nécessités parlent assez haut pour motiver, expliquer et justifier notre humble tentative des *Variétés sinologiques*.

1. *Chang-hai* s'accroît et se transforme. Sur la *Concession* anglo-américaine, la population étrangère s'élevait en 1890 à 3,821 résidents, avec 168,129 Chinois. Sur la *Concession* française, on comptait alors 444 résidents, avec 40,722 Chinois ; ce qui donne 4,265 étrangers à côté de 208,851 Chinois. Pour établir le chiffre total de cette agglomération, il faudrait ajouter plus de 100,000 indigènes, massés dans la ville chinoise murée, l'immense faubourg de *Tong-ka-dou* et les divers villages groupés aux abords des *Concessions*.

Excusez-moi de m'essouffler à prêcher un converti. Quand on enfourche son dada favori, il est difficile de ne pas s'emballer et de ne pas « faire faire à Pégase un métier de cheval ! »

Chang-hai, déc. 1893.

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Lettre du R. P. Becker, Supérieur de la Mission du Tcheu-Li S.-E., au R. P. Provincial de Champagne.

Sur les difficultés spéciales et nouvelles que rencontrent les Missions modernes de la Chine.

Tien-tsin, 6 novembre 1893.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

P. C.

VOUS m'avez écrit que vous aviez reçu avec plaisir ma dernière lettre destinée à être publiée dans les *Lettres de Jersey :* cela m'encourage à tenter encore de vous renouveler ce plaisir.

Vous avez déjà reçu notre feuille imprimée des œuvres et ministères de l'année 1892-1893 et vous avez vu que nous avons baptisé 1095 adultes et 15,263 enfants en danger de mort et nés de parents païens. Le nombre de nos chrétiens s'élève maintenant à 40,598. Ce courrier vous porte aussi un autre compte, le compte de toutes nos dépenses pendant ce même espace de temps, de juillet 1892 à juillet 1893. Vous pourrez rapprocher les deux comptes et comparer la dépense et l'effort de 51 prêtres que nous sommes et 8 frères coadjuteurs, jeunes et vieux, valides et invalides, avec le fruit obtenu pour l'extension du royaume de Dieu. Comme vous vous tenez au courant de ce qui se fait dans les autres missions et que vous savez aussi les fruits qu'on y récolte, vous vous joindrez à nous pour remercier Notre-Seigneur de la bénédiction qu'il a daigné répandre sur les travaux et les efforts de nos missionnaires.

Après avoir béni Dieu de ce qu'il a ainsi fait par nous, je vous propose de regarder ce qu'ont fait jadis nos anciens missionnaires, toutes ces chrétientés qu'ils ont fondées dans les diverses provinces de la Chine, chrétientés si fortement constituées qu'elles ont pu résister au manque de prêtres et de secours religieux et à l'épreuve de longues et incessantes persécutions. Ce sont ces anciennes chrétientés qui font dans la plupart des missions modernes le noyau et le germe des nouvelles chrétientés par les auxiliaires indigènes qu'elles fournissent aux missionnaires. Autant que le

permet la pénurie de documents de cette époque, je crois qu'on peut affirmer sans conteste la supériorité des anciennes missions sur les modernes comme nombre, comme qualité et comme solidité des convertis.

Cette supériorité s'accentuera encore davantage si nous mettons en parallèle les ressources et les moyens d'apostolat des anciens et des nouveaux missionnaires. Jadis la Chine n'était pas ainsi ouverte aux Européens, et on n'avait pas tous les avantages des inventions modernes. Il fallait débuter par un long et pénible voyage, où presque la moitié de l'effectif des missionnaires mourait en chemin. Puis arrivé en Chine, on ne trouvait pas de protectorat français, on ne recevait pas de passeport garantissant la libre circulation dans le pays et donnant le droit d'invoquer la protection des mandarins en cas de besoin. Les anciens Pères ne pouvaient pas se réclamer de leurs consuls pour se faire rendre justice. Ils étaient livrés à l'arbitraire des autorités chinoises et complètement perdus au milieu de ce peuple qui se croyait le monopole de la civilisation et ne voyait que des barbares dans tous les étrangers.

Aussi le missionnaire devait-il commencer par se chinoiser, apprenant le langage et la littérature chinoise et se faisant à tous les usages de sa nouvelle patrie. Cette toilette préparatoire se faisait ordinairement à Macao et demandait en général 3 années. Alors quand la transformation était suffisante, on entrait incognito sur une jonque ou par voie de terre, dans le pays qu'on avait à évangéliser. On avait quitté l'Europe, et l'Europe vous quittait à son tour. Plus de journaux réguliers, plus d'objets européens, pour la nourriture, le logement, le vêtement et le reste. On était Chinois à la chinoise, ne pouvant s'appuyer que sur les seuls appuis qu'on parvenait à se créer dans le pays. Seulement les anciens missionnaires avaient le grand avantage qu'il n'y avait pas d'autres Européens qu'eux en Chine. Aussi, contraints par leur isolement de pénétrer dans la société chinoise, ils trouvèrent dans les chauds amis qu'ils se firent, tant à la cour qu'en province, des protecteurs contre leurs ardents adversaires.

De là vient que, inférieurs en nombre aux missionnaires modernes, avec le grand obstacle de la désunion et des querelles des ouvriers apostoliques à propos des rites chinois, étant loin d'avoir toute l'abondance des ressources actuelles des missions, ne pouvant accomplir toutes les œuvres de bienfaisance et de charité chrétienne qu'on fait actuellement, nos anciens purent cependant nous dépasser si notablement en fruits apostoliques.

Examinons maintenant les missions modernes. Quel contraste avec les anciennes ! La Chine est actuellement ouverte aux Européens et de plus en plus envahie par eux. Les missionnaires ne viennent que bien à l'arrière-plan. Les douanes, les télégraphes, la navigation à vapeur sont dirigés par des laïques européens dont la seule préoccupation religieuse est de s'enrichir avec l'argent de la Chine, et dont la vie est loin de tourner à l'honneur de

la religion chrétienne. Les commerçants ne cherchent qu'à inonder la Chine de leurs produits, et tous les gouvernements étrangers ne songent qu'à presser sur ce pays pour y accroître leur influence et faire donner la préférence à leurs nationaux pour les commandes industrielles. Ajoutez à ces pressions pour le commerce les pressions pour l'envahissement même du territoire, des Russes tout le long de la frontière du Nord, des Français au Tonkin, des Anglais en Birmanie, sans compter les convoitises qui viendront aux Allemands et aux autres nations, et vous comprendez quelle affection les Chinois et leur gouvernement ont au cœur pour les Européens. Pour accroître encore cette affection au cœur des Chinois, il y a le mépris et la hauteur avec lesquels les Européens les traitent dans toutes leurs relations avec eux, il y a aussi ces fortes sommes d'indemnités que les puissances les obligent à donner chaque fois que les Européens laïques ou missionnaires ont à souffrir du peuple chinois dans leurs personnes maltraitées ou dans leurs propiétés détruites.

Mais, me direz-vous, les Chinois doivent faire de la différence entre les missionnaires qu'ils savent ne venir en Chine que pour leur faire du bien, et les marchands ou les gouvernements qui ne cherchent que leur profit. La charité des premiers tranche assez sur l'égoïsme des autres. Du reste les Chinois n'étaient-ils pas les premiers, l'an dernier, à demander l'établissement de la hiérarchie catholique dans leur empire ?

Je réponds que tout en faisant la différence entre les missionnaires et les autres Européens, les Chinois embrassent cependant les uns et les autres dans la même commune réprobation. Ne sont-ce pas les missionnaires qui ont eu le plus à souffrir des calomnies sorties du *Hou-nan* et des incendies et ruines qu'elles ont provoqués, il y a 3 ans ? Et pour ces demandes de hiérarchie, ce n'est certes pas l'amour de la religion catholique qui y poussait les Chinois, mais le désir de se débarrasser du protectorat français ou allemand. Je le tiens de personnes parfaitement informées, vu qu'elles étaient personnellement en jeu dans ces graves débats. Ce que la Chine voulait, c'était d'enlever aux grandes puissances européennes leur prétexte pour extorquer à la Chine des Concessions pour leur pays en compensation des torts faits à leurs nationaux ou à leurs chrétiens. Du reste les clauses du concordat entre la Chine et Rome prouvaient bien qu'on n'agissait pas par piété religieuse, puisqu'on mettait à cet établissement de la hiérarchie des conditions inacceptables, comme la tolérance des rites chinois et le respect des autres cultes et de leurs pratiques.

Du reste pour montrer que les missionnaires sont englobés avec les autres Européens par les Chinois dans l'imputation du dessein d'envahir la Chine, je vais redire une conversation que j'eus il y a 4 ans avec notre mandarin de *Hien-hien*, homme fort intelligent et qui avait eu des rapports avec des ministres protestants américains.

Il me fit force questions sur le pape, l'organisation administrative de l'Église, sur l'argent que nous dépensions et sur notre dépendance du gouvernement français. Cet argent, disait-il, vous vient de votre gouvernement ? — Non, ce sont les chrétiens qui le donnent. — En tout cas, quel est donc le but que vous avez en faisant tant de dépenses et en vous fatiguant ainsi vous-mêmes si loin de votre pays ? — Notre but est de faire le bien et d'aider les Chinois à sauver leurs âmes après leur mort. Notre mandarin sourit finement et d'un air d'incrédulité me dit : Il n'y a donc plus de bien à faire chez vous à vos compatriotes ? Et puis, pourquoi votre gouvernement vous protège-t-il tant en Chine, quand il ne vous veut pas en Europe et qu'il vous y persécute ? Tout cet acharnement des puissances européennes pour protéger en Chine les missionnaires et la religion qu'ils prêchent doit avoir une raison d'intérêt national. Mon idée, c'est que vous ne cherchez à tant de frais et avec tant de fatigues qu'à avoir des adeptes dans le peuple ; et les légations de Pékin avec les consuls ne vous protègent avec tant de zèle que dans le but d'avoir pour la France des auxiliaires à l'intérieur de notre pays. Dans le cas d'une guerre avec nous, cela vous aiderait à obtenir des avantages de commerce ou de territoire. Vos chrétiens aideraient certainement les Français dans leur lutte contre nous et rendraient la victoire plus facile. Du reste, ajoutait encore le mandarin, ce qui vient de se passer au Tonkin, indique suffisamment ce que vous voudriez voir se passer en Chine. N'a-t-on pas armé les chrétiens annamites et n'ont-ils pas été les meilleurs auxiliaires des Français ? J'eus beau insister sur le but spirituel du christianisme et me récrier contre des pensées politiques quelconques, je n'arrivai pas à convaincre mon mandarin. Il cessa d'insister par politesse, pour ne pas me contredire, mais il demeura persuadé que la prédication actuelle n'était qu'un mode de propagation d'influence européenne au détriment de la Chine.

Et si vous pensiez que cette appréciation de ce mandarin lui était personnelle, je puis ajouter ici la traduction d'un article du journal chinois de *Tien-tsin* qui vient de paraître dans un des numéros de ces jours-ci, le 27 octobre 1893 ou 18 de la 9e lune de la 19e année de l'Empereur *Koang-siu*. Ce journal appelé *Cheupao* est rédigé en chinois par des Chinois pour les Chinois. *Le journal quotidien*. Voici l'article :

« Préparatifs de défense en face des étrangers. — La première chose à faire serait de nous recruter et de bien exercer un corps de milice dans tous nos villages, en obligeant les familles à s'unir pour fournir des hommes aptes à être soldats. Tant de familles contribueraient pour un soldat, et pour tant de soldats on constituerait un chef pour lequel on devrait aussi contribuer. Ce moyen offrirait 6 avantages.

1° Le peuple aurait un facile moyen de s'illustrer et de gagner des boutons d'honneur.

2° On aurait des soldats qui ne mangeraient pas à rien faire le riz de l'empereur, puisqu'ils resteraient en même temps laboureurs chez eux.

3° En cas d'affaire, on trouverait partout des soldats sous la main sans être obligé de les faire venir de loin.

4° Les chefs de cette milice pourraient être aussi chargés de poursuivre les malfaiteurs locaux de la contrée.

5° Les chrétiens seraient surveillés de près pour les empêcher de donner traîtreusement aux étrangers les renseignements utiles en cas de guerre.

6° Ces soldats laboureurs donneraient de l'émulation aux soldats de profession, par la crainte qu'auraient ceux-ci de se voir devancés.

« Comme garantie du profit d'une pareille milice, il suffit de se rappeler quels avantages de pareils laboureurs ainsi exercés à Canton ont procurés aux deux généraux *Tsouo-tsoungt'an* et *Tseng-kouo-fan* dans la dernière guerre contre les mahométans. Seulement il faudrait avoir soin de bien contrôler le savoir-faire qu'auraient acquis par l'exercice tous ces soldats.

« En pratique, il semble que sur 100 personnes on pourrait exiger 2 soldats, soit 20 pour 1000. Leur nourriture en temps d'exercice serait donnée en commun par toutes les familles tenues à fournir ces soldats. On établirait 2 chefs subalternes pour 100 soldats; les chefs devraient s'occuper de régler les petites affaires surgissant dans le pays. Il est de plus probable que cette organisation amènerait bien des dévouements volontaires et des engagements libres de soldats, surtout si on accordait des récompenses. Pour 200 soldats, on établirait un nouveau chef qui aurait à lui son tribunal et son logement militaire et qui serait chargé de faire faire des exercices d'ensemble 3 ou 4 fois par mois. Il conviendrait qu'on pût obtenir des médailles d'argent comme récompenses pour les soldats méritants. Une fois le mois on ferait de grandes manœuvres de ces bataillons de 200 hommes réunis aux troupes régulières. De même qu'on a récompensé les soldats bien exercés, de même les chefs qui auraient bien formé leurs soldats recevraient des boutons d'honneur. Quant aux dépenses de ces exercices collectifs, on les répartirait en impôts sur le peuple comme on le fait pour les corvées de digues, de routes, etc., imposées par les mandarins. Le gouvernement ne ferait les frais de ces troupes que quand il les utiliserait pour son compte.

« Le second point, poursuit le même journal, serait de prendre des mesures contre les chrétiens. On a jusqu'ici laissé se propager en Chine cette doctrine dont les adeptes se multiplient chaque jour. Vous en trouvez maintenant, non seulement dans le peuple, mais encore même parmi les grands mandarins et jusque dans les familles de lettrés. Quels sont ces hommes qui prêchent en Chine la religion du Maître du ciel? Je ne les connais pas; mais ce que je sais, c'est que si ce ne sont pas tout à fait des insensés, ils doivent avoir un secret motif qui les pousse à agir comme ils

font. Leur propre nation pratique la même religion que prêchent ces missionnaires, et de plus les patronne et les protège dans leur prédication. Cela nous suffit pour nous ouvrir les yeux. Il y a là une raison politique qui explique toute l'activité des missionnaires et tout ce qu'ils ne craignent pas de dépenser ou de souffrir. Rappelons le temps des rebelles, de ces brigands aux longs cheveux, les *Taiping*. Les chrétiens n'étaient-ils pas avec eux, trompant le peuple et fomentant toute cette rébellion ? Oui, cette vermine d'occident, soudoyée par les Occidentaux, était parfaitement connue de tout le monde. Aussi on comprend que les peuples de l'occident, qui ont tous ce même culte chrétien, s'entendent aussi tous ensemble pour nous empêcher d'anéantir chez nous cette religion. Ma crainte à moi est donc que, les chrétiens se multipliant ainsi sans cesse chez nous, il ne surgisse un jour pour nous quelque grave affaire, une grande sédition au cœur même de notre empire.

« Mais, me dira-t-on, les chrétiens sont déjà maintenant trop nombreux. Ce serait bien difficile de les anéantir. Eh bien ! je crois, moi, qu'il y aurait un moyen et un excellent moyen. Le voici : paraissons tolérer, favoriser même le christianisme, pour arriver à en bien connaître tous les adeptes et puis nous ferons paraître deux édits. Dans le premier, pour les vrais Chinois, nous dirons : Peuples de la Chine, vous ne voulez certainement pas vous laisser jouer et duper par les chrétiens, vous ne voulez pas subir leur joug et vous mettre à leur remorque, travaillez donc désormais activement à leur anéantissement. Une prime déterminée est donnée à qui fait apostasier 10 chrétiens, et à qui en fera apostasier 100 et plus, sera donné un bouton d'honneur.

« On ferait un second édit pour les chrétiens, à peu près en ces termes : Vous qui suivez la religion des étrangers, vous aurez désormais à porter l'habillement des étrangers, Vous vous couperez la queue et vous vous coifferez du chapeau des Européens. Vous porterez de plus sur vous une inscription en gros caractères : *Mou-kouo-kiaomenn*, homme de la religion de telle nation (française, anglaise, allemande, américaine).

« Avec ce moyen, on pourra reconnaître de suite qui est chrétien ; et en tuant quelques-uns des principaux, je garantis qu'on fera prendre peur à tous les autres. Oui, je l'assure, j'entends déjà tous ces chrétiens d'hier s'écriant : Moi je ne suis pas chrétien. *Wo-pou-foung-kiao*. Pourquoi en effet tous ces gens se sont-ils faits chrétiens ? Est-ce parce qu'eux-mêmes l'ont désiré ? Mais non. C'est parce qu'on les en a pressés, parce qu'on leur a donné de l'argent, parce qu'en se faisant chrétiens, ils ont espéré se mettre à l'abri des poursuites des mandarins ou des persécutions d'autrui. Et comme d'autre part ils gardaient leur apparence et leur costume de Chinois, sans se distinguer extérieurement en rien des autres, ils avaient donc tout à gagner et rien à craindre. C'est donc l'unique mobile de l'intérêt, de

quelque genre du reste qu'ait été cet intérêt, qui les a portés à se faire chrétiens. Obligez-les donc à couper leur queue, à prendre le costume des Européens, à se faire immédiatement reconnaître comme chrétiens par tous; forcez-les à devenir une caste toute séparée des autres Chinois, et dès lors non seulement toute leur parenté refusera de leur parler, mais même leurs épouses et leur propre famille ne voudront plus les suivre. Oui je l'affirme, il n'y en aura pas un seul à s'entêter ; mais tous auront peur et renonceront à leur nouvelle religion. Voilà le bon moyen d'anéantir bientôt toute la secte chrétienne ; et si les chrétiens s'avisaient de vouloir tenter une révolte, nous viendrons facilement et vite à bout de toute leur opposition. »

Vous voyez donc par ces témoignages actuels, mon Révérend Père Provincial, les sentiments de la nation chinoise par rapport à nous et à la religion que nous prêchons. Ces sentiments ne sont pas récents. Déjà l'empereur *Kang-hi*, dans son testament, recommandait à son fils *Ioung-tcheng* de se méfier des missionnaires européens à cause des tendances envahissantes de leurs nations. Déjà c'est cette crainte de la conquête européenne qui a fait ruiner par les plus horribles persécutions les si belles et si florissantes chrétientés du Japon. Un imprudent pilote espagnol, naufragé sur les côtes de *Nippon*, avait répondu au puissant *Taïcosama* que cela avait été fort simple pour le souverain de l'Espagne de devenir maître de tant de contrées dans le monde, que cela s'était fait par les armes et par la religion. Nos prêtres, avait dit le malheureux, nous préparent les voies en convertissant les nations au christianisme; ensuite ce n'est plus qu'un jeu pour nous de les soumettre à notre autorité. Et cette appréhension de la conquête étrangère avait fait porter et maintenir les édits d'extermination du nom chrétien. C'est encore cette même appréhension de l'invasion européenne qui augmente et porte quelquefois à l'état aigu la répulsion des Chinois contre les missionnaires et leur œuvre de propagande chrétienne.

Il y a deux ans, quand les Hounanais et *Ko-lao-hoei* brûlaient et dévastaient tant d'établissements religieux dans les missions du sud de la Chine, les marchands européens disaient hautement que la haine plus grande des Chinois contre les étrangers était le fait des missionnaires. C'est une calomnie; et si les missionnaires ont eu plus à souffrir, c'est simplement parce qu'ils étaient plus à portée des coups, étant plus avancés et plus isolés au milieu des populations chinoises. Si les Chinois ont plus attaqué les œuvres des missionnaires, c'est qu'en voyant ceux-ci s'implanter au cœur de la Chine et y développer leur influence et leurs œuvres, ils ont cru y voir pénétrer et s'implanter en même temps l'influence des nations européennes avec détriment et péril pour l'empire chinois.

Les Chinois commencent à mieux savoir ce qui se dit et se fait en Europe. Ils voient toutes les nations de l'Europe, fort peu soucieuses de religion

chez elles et fort jalouses de protéger les chrétiens en Chine. Que n'ont pas fait l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie pour battre en brèche le protectorat français et y prendre aussi leur part ! L'Allemagne a son protectorat des missionnaires ses nationaux, l'Italie voulait aussi le sien, mais le Souverain-Pontife a défendu aux missionnaires italiens de s'y soumettre, et l'an dernier l'empereur d'Autriche a fait faire des démarches auprès du Vicaire Apostolique du *Chan-tong* septentrional afin d'obtenir une partie de ce Vicariat qu'il confierait à des franciscains tyroliens dont il prendrait le protectorat.

Plus se multiplient les rapports de l'Europe et de la Chine, plus aussi se creuse l'abîme de réprobation mutuelle qui les sépare. Il faut entendre tout ce que disent ici les Chinois des Européens qui y viennent. Quel dégoût, quelle aigreur et quelle haine! En Amérique, on prend des mesures contre les Chinois comme contre une lèpre envahissante; et les Chinois resteraient en arrière pour rendre haine pour haine, mépris pour mépris ? Non, et leur apparente cordialité de politesse extérieure n'est qu'un masque qui cache leurs vrais sentiments. Et quoi que puissent faire des individualités de missionnaires pour être tout aux Chinois qu'ils veulent sauver et qu'ils aiment comme saint Paul aimait ceux qu'il appelait mes petits enfants que je veux régénérer, tous les missionnaires sont réunis aux Européens par la masse des Chinois dans la même réprobation.

Et comment en serait-il autrement ? Nos vieux chrétiens y contribuent par l'aigreur qu'ils gardent au cœur contre les païens par suite de ce qu'ils ont souffert au temps des persécutions. En 1885, à l'époque de la guerre du Tonkin et de la discussion à *Tien-tsin* du nouveau traité de paix entre la France et la Chine, n'ai-je pas vu les principaux administrateurs de 26 chrétientés aux environs de la résidence de *Hien-hien* venir me trouver ; et que me demandaient-ils dans leur députation solennelle ? Tout simplement que j'allasse à *Tien-tsin* faire mettre dans le nouveau traité que les chrétiens chinois ne paieraient plus aucun impôt, qu'ils donneraient plutôt, si c'était nécessaire, une petite redevance à la France. Voilà ce que nos chrétiens réunis au marché qui se tient à *Hien-hien* avaient trouvé à l'unanimité de plus expédient pour donner du prestige à notre religion. Je vous demande ce que les païens ont dû penser et dire si nos chrétiens ont eu la maladresse de divulguer leur démarche.

Les Européens ne jugent pas autrement des missionnaires et ils ne voient en eux que l'avant-garde de leur influence et de leur civilisation. Aux chambres, quand on défend le protectorat, c'est au nom de l'influence française, et nos marins, nos officiers qui viennent en Chine s'étonneraient de ne pas trouver dans les missionnaires et leurs chrétiens des auxiliaires tout prêts à prendre une part active à leur lutte. C'est ce que me disait en 1865, à *Tien-tsin*, un officier supérieur de marine, qui s'indignait devant moi et blâmait hautement un missionnaire français du sud de la Chine qui leur

avait refusé de servir d'intermédiaire pour faire savoir aux Français la force, le nombre, la position des soldats chinois, ne voulant pas, sous le couvert de son habit de missionnaire et avec la protection des Chinois, agir contre eux. « Nous venons aider les missionnaires, disait-il, ils doivent donc aussi nous aider. »

Du reste l'ensemble des missionnaires, par leurs allures, leurs paroles et leurs actions se sépare de plus en plus des Chinois, de leurs manières, de leurs usages, pour rester ce qu'ils étaient en entrant en Chine, de purs Européens. Aussi leur tendance est-elle de rester Européens en rejetant le costume chinois pour garder la soutane française; plus que les autres missionnaires, ce sont des Français venant propager la religion de la France. Du reste la physionomie européenne devient de plus en plus la physionomie de tous les missionnaires, même de ceux qui gardent encore l'habit chinois et qui veulent encore suivre les coutumes chinoises. Le missionnaire actuel est forcément un Européen. Il reçoit son passeport du ministre français à Pékin, et c'est comme Français, en vertu des traités imposés à la suite de la guerre de 1860, qu'il entre en Chine. Il est amené avec tout le confortable moderne par les bateaux à vapeur, et s'il a quitté l'Europe, l'Europe ne le quittera pas et viendra le poursuivre au milieu de la Chine avec ses journaux, ses brochures, ses nouvelles. Le missionnaire moderne, avec l'argent de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi et les aumônes des généreux chrétiens d'Europe, s'applique à multiplier ses œuvres pour suppléer au déficit de la conversion des Chinois. Ce ne seront partout que régiments d'orphelins et d'orphelines adoptés, des troupes d'enfants écoliers, pensionnaires ou non, des hôpitaux, des pharmacies, dispensaires, etc., etc. Les religieuses même viennent d'Europe avec leurs différents costumes, contribuer à toutes ces œuvres de bienfaisance, mais sous forme européenne.

Autrefois le missionnaire s'abritait le plus souvent chez les chrétiens eux-mêmes, dans une chambre, réservée ou non. Il vivait et faisait son ministère au milieu même des familles chinoises. Maintenant, grâce aux traités, les missionnaires n'ont plus besoin de dissimuler leur présence; et dans presque toutes les chrétientés on a bâti avec le concours des chrétiens, mais surtout aussi avec l'argent de l'Europe, des églises, des chapelles, des écoles, des presbytères. Le missionnaire habite avec son catéchiste dans la maison de la mission et non plus dans les demeures des chrétiens, par suite il est plus isolé, plus séparé des Chinois. La religion chrétienne a donc de tout point une apparence de plus en plus étrangère et non chinoise; et que dire quand les missionnaires agacés de ne pas obtenir plus de succès avec tout ce qu'ils dépensent, se laissent aller à l'impatience, à l'humeur, à l'aigreur contre les Chinois, les rudoyant sans pitié et se désaffectionnant d'eux?

Je devrais encore dire un mot de l'élément des ministres protestants qui complique encore nos difficultés et heurte encore plus les Chinois avec

leurs mœurs antichinoises et leurs voyages en pleine Chine païenne avec les ministresses, ces compagnes inséparables de l'apostolat protestant. Il serait trop long de montrer tout le tort que fait à la religion catholique cette propagande protestante; pour m'en tenir au point que je traite, elle contribue pour beaucoup à faire confondre par les Chinois la religion avec la nationalité, car les Chinois savent fort bien que le protestantisme des Suédois n'est pas celui des Anglais, etc.

Concluons. La propagation de l'Évangile s'offre de plus en plus à la Chine comme une importation étrangère, qu'on leur impose à coups de canon. Aussi le Chinois s'éloigne d'instinct de l'Européen, même missionnaire, et de la religion comme d'une peste et d'une cause de ruine. L'attachement que les chrétiens ont pour nous, attachement qui a bien diminué depuis les temps de persécution, où l'on vivait plus mêlé à eux, cet attachement, dis-je, est attribué à des drogues d'ensorcellement que nous savons faire prendre, ce que les Chinois appellent notre *Mihou-io*. Notre bienfaisance n'est qu'un artifice pour séduire le peuple, ce qui fait qu'on se défie d'autant plus qu'on nous voit faire davantage. Bien des Chinois n'osent pas prendre de nos remèdes, crainte d'ensorcellement, et jadis à *Koang-ping fou* des boutiques ne voulaient pas de notre argent, de peur de le voir se changer en plomb au bout d'un mois.

Quel sera l'avenir du christianisme en Chine? C'est le secret de Dieu. Avec la disposition actuelle des Chinois, il n'y aurait rien d'étonnant si, une complication de guerre surgissant en Europe, et enlevant momentanément aux Chinois la crainte de la répression européenne, ils songeaient à imiter, en partie du moins, le procédé asiatique qu'avait imaginé jadis l'impie Aman pour se débarrasser du peuple juif. En tous cas, la conquête catholique de la Chine me semble être actuellement devenue plus difficile que du temps des anciens missionnaires, malgré le protectorat de la France et la liberté dont nous jouissons en Chine, ou plutôt à cause de ce protectorat.

La difficulté de convertir les hautes classes, qu'ont eue nos anciens Pères dans les derniers temps de leur apostolat, subsiste pour nous tout entière. La tyrannie des rites nationaux continue à peser sur la Chine, empêchant les mandarins de pouvoir se faire chrétiens en gardant leurs charges et empêchant les chrétiens de se présenter aux examens qui confèrent les grades littéraires. Cela est arrivé il y a quelques années à notre frère scolastique Jean *Iang*. Toute présentation des chrétiens aux examens est excessivement précaire, et peut toujours être compromise par la mauvaise volonté de bacheliers païens, auxquels il faut recourir pour se faire patronner. Ce culte des ancêtres et de Confucius continue à nous tenir éloignés des lettrés et de la haute classe. La haine des Européens accroît encore cet éloignement, comme j'ai cherché à l'établir par toute cette lettre.

Que faut-il donc souhaiter pour que la Chine se convertisse ? Que la France reprenne ses traditions chrétiennes, de manière à rendre son protectorat vraiment efficace et fructueux. Pour cela il faudrait une nouvelle guerre, imposant à la Chine par la crainte un nouveau traité. Et alors il faudrait demander la pleine liberté du christianisme, liberté de prêcher et de s'implanter partout en achetant sans entraves tout ce qui est nécessaire pour les églises, les écoles, les habitations des missionnaires, la liberté d'être admis aux examens, donnant les grades littéraires et la jouissance de ces grades sans aucune obligation de rendre à Confucius des honneurs que la conscience chrétienne réprouve, liberté d'être mandarin de tout degré sans être astreint à aller au 1er et au 15 de chaque lune rendre un culte à Confucius ou prier aux pagodes ; suppression de ce joug tyrannique du culte des ancêtres, qui empêche la conversion de tant de païens, ou qui du moins leur donne l'honorable prétexte de la piété filiale, quand de moins honorables motifs du 6e ou 7e commandement les empêchent d'entrer dans la religion du Maître du ciel. Voilà ce qu'il faudrait pour que le protectorat européen devînt efficace et durable en Chine ; et alors si le protectorat suffisait pour faire observer ces conditions et protéger nos convertis contre les lettrés et les Chinois entêtés dans leurs vieilles traditions, alors on pourrait obtenir des conversions en nombre.

Mais tel n'est pas, tant s'en faut, le cas de notre protectorat actuel. Les missionnaires doivent donc s'industrier encore à l'exemple de nos anciens Pères à paraître le moins européens possible pour éviter de heurter le sentiment national de ceux qu'ils veulent gagner et convertir. Ils doivent invoquer le protectorat français le moins possible, s'efforcer le plus possible d'être en bons termes avec les mandarins locaux et les notables du pays, et chercher dans ces Chinois des médiateurs pour les affaires qui surgiront.

C'est la ligne de conduite qu'on a toujours cherché à suivre dans notre mission. C'est la leçon que j'ai reçue du P. Gonnet, quand je suis venu en Chine : « Chinoisez-vous, si vous voulez réussir ; chinoisez-vous dans le bons sens comme Notre-Seigneur s'est humanisé, *habitu inventus ut homo.* » Voilà la parole du vétéran des missionnaires modernes ; cette parole qu'on m'a confiée, je la lègue aux autres missionnaires. C'est le secret du succès apostolique. Il y a de plus l'avantage surnaturel de la mortification complète qu'il faut s'imposer pour arriver à comprimer son européanisme. Il faut mourir à soi pour être apôtre ; et se chinoiser, c'est vraiment mourir à soi.

Voilà, mon R. P. Provincial, une bien longue lettre. Espérons que nous ne dégénérerons pas de nos prédécesseurs dans cette mission du *Tcheu-li :* Européens par le cœur et le dévouement, nous nous ferons tout à tous, tout aux Chinois. Si des prédicateurs évangéliques allemands venaient en France coiffés de leur casque national et appuyés par leur empereur pour chercher à faire des prosélytes, croyez-vous qu'ils auraient beaucoup de

succès ? Ainsi le missionnaire en Chine fera peu de chose s'il vient s'imposer au nom de l'Europe et avec toute la forme européenne.

Nous nous recommandons bien aux prières de Votre Révérence et de tous nos Pères et Frères de la province, dont nous sommes la petite mission, mais petite mission qui a, avec la grâce de Dieu, la prétention de faire ce qu'a fait le grain de sénevé en devenant un grand arbre.

Veuillez, mon Révérend Père Provincial, agréer l'expression de la très respectueuse affection avec laquelle je suis en union de vos prières et SS. SS.

Reverentiæ Vestræ Infimus in Christo servus
P. Becker, S. J.

Sa Grandeur Monseigneur Bulté écrivait à la date du 24 septembre 1893 :

Nous fêtons aujourd'hui même la cinquantaine de Chine du vénérable P. Gonnet. Ordonné prêtre le 2 juillet 1843, il est parti la même année pour le *Kiang-nan*, où il est arrivé en 1844. Il a été supérieur général 4 ans, et ici (à *Tchang-kia-tchoang*) 17 ans en deux fois. Il peut encore dire la messe, mais pas en public.

Lettre du P. Hœffel à Mgr Bulté.

Nan-li-iao, le 8 septembre 1893.

Monseigneur,

P. C.

Votre Grandeur désire que je lui mette par écrit quelques traits pris dans mon district, pour les *Lettres édifiantes* et *curieuses*.—Voici d'abord un trait de mœurs chinoises, qui, s'il n'est pas très édifiant, est au moins assez curieux.

Dans le village de *Tch'eng-kou*, près de *Hou-lou-ing*, un païen de 28 à 30 ans faisait le déshonneur de sa famille par sa mauvaise conduite. Il avait perdu son père à l'âge de 16 ans, et dès lors, n'ayant personne qui pût le morigéner, il se livra à tous les excès que les Chinois ont coutume d'exprimer par la phrase stéréotypée : *Tch'ĕ*, *Hŏ*, *P'iâo*, *Toù* (s'adonner aux plaisirs de la table, à l'impudicité, au jeu). De plus, il fumait l'opium, et volait tout ce qui était à sa convenance. C'est ainsi qu'il avait déjà dissipé deux *K'ing* de terres (14 à 15 hectares). Sa famille, au désespoir, avait plus d'une fois délibéré de se débarrasser de lui par le poison ou le fer, ou de l'enterrer vivant.

Un de leurs parents chrétiens, de *Hou-lou-ing*, leur conseilla d'user d'un dernier moyen, d'exhorter le prodigue à se faire chrétien, et, pour l'éloigner des occasions de mal faire, de tâcher de le faire recevoir, moyennant pen-

sion, à ma petite école de *Hou-lou-ing*. Toute la famille y consentit, y compris le mauvais drôle lui-même ; et moi, qu'on avait eu bien soin de ne pas mettre au courant des antécédents, je l'admis à mon école, dans l'espoir d'attirer à la religion cette famille.

Tout alla bien aussi longtemps que dura l'école de *Hou-lou-ing*. Le soi-disant catéchumène s'abstint de fumer l'opium, ne vola plus, étudia le catéchisme et beaucoup de prières, et songea même à demander le baptême. Je crus prudent d'attendre. Après la dispersion de l'école de *Hou-lou-ing*, il parvint à se faire admettre à celle de *Tai-ming-fou*, qui devait durer un mois de plus.

Retourné à la maison, aux vacances d'été, le malheureux recommença sa vie d'autrefois, plus fort que jamais. Il reprit sa pipe, et se mit à voler de plus belle.

Un jour son oncle le prit à voler un chou dans un jardin d'autrui. Ce chou volé fit déborder le vase. L'oncle alla avertir le grand-père, âgé de 60 ans. Ces deux hommes lui lièrent les mains derrière le dos, et le ramenèrent ainsi à la maison, décidés d'en finir avec lui. Ils le firent entrer dans une chambre, où se trouvaient justement la femme et la mère du coupable. Le grand-père fit sortir tout le monde et resta seul avec son petit-fils assis sur le bord d'un *Kiang*. Il prit une pioche et leva le bras pour le frapper. Comme la chambre était très basse, la pioche alla donner avec grand bruit dans le chaume du toit, et pendant que le petit-fils levait les yeux pour voir d'où venait ce bruit, un grand coup de pioche reçu en pleine figure lui enleva le nez et une partie de la mâchoire. La victime ne bougea pas et ne poussa pas un soupir, et plusieurs autres coups assénés avec vigueur l'eurent bientôt achevée.

La besogne terminée, le vieux bourreau, couvert de sang des pieds à la tête, ouvrit la porte pour laisser entrer la mère et la femme du mort, qui, du dehors, avaient entendu sans grande émotion les coups qui pleuvaient sur lui. Quant au cadavre, on le fourra vite dans un cercueil et on l'enterra le jour même avec force pétarades, et au milieu des cris et des pleurs commandés pour la circonstance. Depuis ce temps il n'est plus question de lui.

Il faut venir en Chine pour voir des choses pareilles. Ces sortes d'exécutions ne sont déjà pas si rares. Pour ma part, j'en ai déjà vu quatre ou cinq. Les mandarins laissent faire, et quelquefois même semblent autoriser les chefs de famille, ou les premiers des villages à se défaire eux-mêmes des vauriens qui les gênent.

II. A *Tcheng-kia-tchouang*, au N. de *Hou-lou-ing*, un païen très honnête et assez riche, à la recherche d'une religion véritable, avait essayé de toutes les religions de son pays, sans qu'aucune pût le satisfaire. Ce brave homme s'appelle *Tchang-wain-fou*. Lorsqu'il eut compris que la religion chrétienne était la seule vraie, il résolut de l'embrasser avec toute sa famille ; et comme

son fils avait un très bon commencement dans les lettres, il parvint à le faire admettre à l'école de *Tai-ming-fou*, pour qu'il pût se préparer aux examens publics. Sa pension fut fixée à 3 *tiaos* par mois (environ 6 fr.).

A la fin de l'année, les chrétiens de *Hou-lou-ing* vinrent me prévenir que *Tchang-wain-fou* allait venir m'apporter l'argent de la pension de son fils, et me prièrent d'être généreux envers ce nouveau catéchumène. En calculant le nombre de mois que le fils avait passés à l'école, il me semblait qu'il me devait une douzaine de ligatures, et je me proposais de me contenter de 7 ou 8 tout au plus. *Tchang-wain-fou* arriva donc à 9 h. du soir, et, au lieu de 10 ou 12 ligatures, me présenta trois billets valant ensemble 17 ligatures, Aussitôt je voulus lui rendre un billet de 7 ligatures. Comme il refusait de le prendre, je le pressai d'en prendre au moins un de cinq. Alors il se mit à genoux, et me dit : « Père, laissez-moi faire ; c'est avec beaucoup de plaisir que je vous donne ces 17 ligatures, et sachez-le bien, je ne me lèverai pas avant que vous n'ayez accepté, dussé-je rester à genoux jusqu'à demain. »

Monseigneur ! On dit souvent qu'on ne voit pas de miracles en Chine. Mais en voilà un, et qui n'est pas petit. Si vous ne voulez pas appeler ce fait un miracle, appelez-le une grande merveille. Tous les jours mes Chinois viennent se rouler par terre devant moi pour recevoir mes sapèques ; mais depuis 18 ans il ne m'est pas encore arrivé qu'un Chinois m'ait prié à genoux de recevoir les siennes. Vive *Tchang-wain-fou !* Ce brave homme, après avoir converti toute sa famille et plusieurs autres encore, a mis à ma disposition suffisamment de chambres pour installer une petite chapelle provisoire, loger le Père, le catéchiste et les bêtes qui traînent mon char.

III. Le 15 de la 1re lune chinoise, pendant que je donnais la mission à *Tchang-toung*, trois de mes catéchistes revenaient de *Tai-ming-fou*, où ils avaient fait leur retraite annuelle. Arrivés non loin d'un village païen à 20 *li* environ au Sud de *Tchang-toung*, ils s'assirent, fatigués de la route, au bord d'une mare à sec pour se reposer un instant. Pendant qu'ils sont là à s'entretenir ensemble, tout à coup une fillette de 9 à 10 ans, qu'ils n'avaient pas vue auparavant, leur crie à tue-tête : « Elle n'est pas encore morte ! Elle vit encore. » — « Qui est-ce qui n'est pas encore mort ? Qui est-ce qui vit encore ? » — « La petite fille qui est enterrée là-bas. » — Aussitôt les catéchistes se lèvent et suivent l'enfant, qui leur montre une petite fille âgée de quelques jours seulement, que ses parents avaient enterrée jusqu'au cou. C'est par une superstition qui a cours dans le pays que les parents ne font enterrer que jusqu'aux épaules les petites filles dont ils veulent se débarrasser, afin qu'elles soient plus tôt dévorées par les chiens ou les cochons qui rôdent dans les champs. Voilà mes catéchistes en train de chercher de l'eau pour donner vite le baptême à la pauvre petite créature qui respirait encore. Dans la mare qui était à sec, ils ne trouvèrent qu'une eau extrêmement trouble, presque de la boue, avec laquelle l'un des trois essaya d'ondoyer la

petite. Quand la fille de 10 ans vit cela, elle leur cria de loin : « *Houem chouei pou souain ! Houem chouei pou souain.* » (De l'eau trouble ! cela ne vaut rien ! cela ne compte pas !) Les catéchistes cherchant de nouveau de l'eau au fond de la mare à sec, trouvèrent un reste de neige qu'ils firent fondre dans leurs mains, et baptisèrent l'enfant avec l'eau assez propre qui en coula. L'opération terminée, les catéchistes voulurent demander quelques détails à la fille de 10 ans, mais elle avait disparu ; ils ne l'avaient pas vue partir, comme ils ne l'avaient pas vue venir. Qui était cette enfant ? Si elle n'était pas l'ange-gardien de la petite enterrée, mais sa sœur aînée, ou une autre païenne, comment pouvait-elle savoir ce qui est nécessaire pour la validité du baptême ? Les mystères de la prédestination sont encore cent fois plus incompréhensibles en Chine qu'on ne le proclame en Europe dans les traités de théologie.

IV. A *Léou-niü-kou* j'avais retardé le baptême d'un catéchumène, parce que, comme il avait été malade depuis 3 ans, il ne me paraissait pas suffisamment instruit. Au printemps dernier, sa maladie devint tout à coup très grave, et le catéchiste de l'endroit,craignant que si on m'appelait moi-même pour le baptiser, je ne pusse pas arriver à temps, le baptisa lui-même. Mais pendant qu'on l'ondoyait, le malade avait le visage tourné en bas, en sorte que l'eau parut au catéchiste glisser simplement à travers les cheveux sans toucher la peau. Celui-ci eut d'abord quelques scrupules touchant la validité de ce baptême et eut l'idée de recommencer ; puis il se rassura, passa un scapulaire au cou du malade et n'y pensa plus. Cependant tous les jours les chrétiens jugeant le moribond sur le point de rendre l'âme, se réunissaient dans sa chambre pour réciter les prières des agonisants, mais le moribond ne mourait jamais. Cela dura assez longtemps. Enfin le catéchiste, réfléchissant intérieurement sur la cause probable d'une si longue agonie, se souvint que le malade n'avait peut-être pas été baptisé validement. Il recommença le baptême sous condition, et quelques instants après, le malade rendait son âme à Dieu. Tout le monde crut voir dans cet événement l'intervention de la sainte Vierge qui ne voulait pas laisser sortir de ce monde sans être baptisé validement un homme revêtu du scapulaire bien qu'il n'eût pas été agrégé à la confrérie.

Je me recommande instamment aux saints sacrifices

de Votre Grandeur

infimus in X° servus

J. Hœffel, S. J.

Conversion de deux colporteurs.

Supplément au rapport annuel du P. Gatellier, S. J.

Loukia-tchouang, 28 août 1893, fête de saint Augustin.

MONSEIGNEUR,

P. C.

BIEN que les chrétiens du *Kou-tch'eng* laissent à désirer par plusieurs endroits, comme tout le monde sait, le Bon Dieu cependant a ses élus partout : « *Novit Dominus qui sunt ejus ;* » le Père de famille sait distinguer dans son aire le bon grain et la paille. Parmi ces néophytes sérieux et fervents, il faut compter un ancien élève du collège de *Loukia-tchouang*, baptisé par le P. Beyer : il s'appelle *Tchao-yn ;* c'est maintenant un colporteur de livres que Votre Grandeur a vu plusieurs fois en visitant ce district. C'est le seul chrétien d'une nombreuse famille dans le bourg de *Hia-kia-tchouang*, annexe de *Ta-houa*. Cette annexe présentait peu d'espoir pour l'avenir : outre lui, on y comptait en tout deux chrétiens avec leur vieille mère et leurs deux enfants, dont l'un païen et l'autre ne pratiquant pas. Ce dernier fit une grave maladie ; à deux doigts de la mort, il fut vivement exhorté par *Tchao-yn*. La crainte du jugement de Dieu et des peines de l'enfer l'amenèrent à se confesser ; malgré ses 24 ans, il fut admis au pensionnat de *Kou-tch'eng* pour s'instruire de la religion : c'est maintenant un bon et fervent chrétien. Son cousin païen a commencé aussi à apprendre ses prières, et il y a espoir de le voir arriver au baptême un de ces jours. Un certain mouvement vers le christianisme se produisit l'an dernier dans ce village, on me présenta des listes de catéchumènes. Un catéchiste y passa l'hiver et le printemps, les prêcha, les instruisit, les réunit chaque soir et les dimanches pour la prière commune. Plusieurs, que la simple curiosité ou un autre motif purement temporel avait amenés, ont cessé peu à peu de se présenter ; mais il reste encore pas mal de monde, et j'espère qu'avec le temps ils pourront arriver au baptême.

La difficulté, c'est que les femmes n'avaient pas suivi le mouvement ; une vierge envoyée au printemps n'avait guère eu de clientèle. A force d'instances, *Tchao-yn* lui envoie sa mère et ses deux belles-sœurs ; insensiblement le courant s'établit, et il y a espoir de fonder là une nouvelle chrétienté. La mère de ce jeune homme pensait depuis longtemps à le marier ; il me faisait part de ses inquiétudes à ce sujet : épouser une femme païenne, c'est contraire aux lois de l'Église, et dangereux pour son âme ; où trouver une chrétienne qui veuille entrer ainsi dans une famille païenne ? Ne vaudrait-il pas mieux pour lui renoncer au monde et se faire religieux ? Enfin près de là surgirent de nombreux catéchumènes, on lui trouva un parti convenable, et la fiancée se prépare au baptême avec ardeur.

Ce printemps, sa mère était allée en pèlerinage à *Ts'onei-mou*, à 10 lieues d'ici ; il y a là une foire célèbre et une pagode de je ne sais quel diable encore plus célèbre dans tout le pays. Au retour elle trouve *(horrendum dictu !)* ses dieux de papier déchirés, ses idoles renversées, ses cassolettes d'encens toutes bouleversées ; elle a deviné le coupable, et décharge sa colère sur son dos à coups redoublés, puis va se plaindre chez la vierge de l'injustice de ce procédé : « Je ne crois pas à son Dieu, et il ne croit pas aux miens, mais serait-il content si j'allais lui déchirer ses images ? Je les trouverai, et lui rendrai la pareille ! » Malgré cet orage, les belles-sœurs et les neveux de *Tchao-yn* continuent d'étudier les prières, et peut-être toute la famille finira-t-elle par embrasser la foi. Nous avons souvent à déplorer la chute de ces chrétiens ou catéchumènes lâches et timides que l'opposition de leurs parents ou voisins fait retomber dans le culte du démon. Par contre les exemples ne manquent pas de néophytes fervents et solides qui non seulement tiennent bon contre les tracasseries domestiques, mais finissent par convertir toute leur famille, ou même un certain nombre de leurs concitoyens.

A deux kilomètres au N.-E. de *Hia-kia-tchouang* se trouve *Hei-wang-tchouang*, où les catéchumènes sont encore plus nombreux et plus instruits. Votre Grandeur sait quelle occasion les amena : une rixe entre chrétiens et païens à propos de la queue coupée à un chien, l'accord avantageux qui s'ensuivit et empêcha un procès, tous ces faits vous sont connus. Peu de temps après vint s'ajouter une famille protestante, dont le chef avait été pendant plus de dix ans au service de l'hérésie, brouettant des caisses de livres et de brochures depuis *T'oung-tcheou* jusqu'à *Tai-ming* et *Kouang-p'ing*, sur un parcours d'environ 100 lieues. Il se rendait dans toutes les villes et gros bourgs aux marchés et foires qui se rencontraient, prêchant la religion à cet auditoire affairé d'allants et venants, vantant sa marchandise, et la vendant à bas prix. Il ne m'a pas dit combien de monde il avait converti dans ces pénibles excursions qui duraient huit mois de l'année ; le résultat le plus certain, c'est qu'il gagnait 8 ligatures (16 fr.) par mois, et arrivait ainsi à nourrir sa famille.

Les protestants ont un établissement considérable à *Pang-tchouang*, assez près de mon district, mais de l'autre côté du canal impérial dans la province du *Chan-toung :* ils sont là deux ministres et un médecin. Celui-ci a de la vogue, et les Chinois vont se faire soigner là de tout le pays environnant.

C'est aussi un moyen de propagande ; car on fait assister les malades au prêche, on leur vend pour quelques sapèques des brochures religieuses. Comme notre colporteur avait marié à un païen sa fille déjà baptisée, il était, je ne dirai pas excommunié, mais coupable à leurs yeux ; cependant les relations continuaient. L'an dernier il leur exposa comme quoi c'était bien dérangeant pour eux de venir exprès dans son humble village et sa misérable chau-

mière exhorter toute sa famille, et bien incommode pour lui qui n'avait pas de char, de la conduire jusque chez eux, qu'il y avait des catholiques dans son hameau, un catéchiste, une vierge enseignante, que le missionnaire y allait souvent, qu'il pensait se réunir à eux. « Il n'y a pas de mal à cela », dit le ministre, « si tu peux vivre avec eux en bonne entente; du reste je serai toujours content de te voir ici. » Mais il a cessé de s'y présenter ; depuis longtemps déjà, sans perdre la foi aux principaux mystères, il avait des doutes sur plusieurs points dont il entendait les ministres discourir différemment, chacun abondant dans son sens et expliquant l'Écriture à sa manière.

Car ils l'ont traduite tout entière en chinois vulgaire, ils la font lire et étudier assidûment à tous leurs catéchistes prêcheurs et excurrents, comme l'unique règle de la foi. Leur manque de chef, de lien religieux, d'unité doctrinale, leur luxe et leur confortable dans le vivre, les habits, le logement, peu conformes au détachement évangélique, à l'exemple de Notre Seigneur et des Apôtres, tout cela tendait à ébranler ses convictions et à le détacher du protestantisme. Ils n'ont gardé que deux sacrements, le Baptême et la Cène, dont ils font de purs symboles. Le ministre baptise les néophytes adultes (pas les enfants) en leur imposant sur la tête la main trempée dans l'eau, et récitant une formule identique à la nôtre pour le sens. A la Cène, on se passe de main en main le plateau qui contient des tranches de pain et la coupe de vin, et chacun en prend sa part. Aux réunions du dimanche, chants de psaumes et cantiques, prière publique, prêche, le tout à peu près comme ils font en Europe. Après un temps d'épreuve assez long, je reçus mon converti dans le catholicisme, en le confessant et rebaptisant sous condition ; il me remit sa bible et tout son fond de boutique de livres protestants. Sa fille aînée, baptisée depuis longtemps, instruite en son jeune âge dans une de leurs écoles, et mariée depuis à un païen, n'a pas perdu la foi, et vient d'entrer aussi avec sa famille dans la vraie religion, en convertissant son mari.

Les païens du village, jaloux contre toute cette recrue de catéchumènes, viennent de susciter un procès au gendre et au beau-père. J'en rapporterai ici quelques détails, comme spécimen de la justice chinoise. — Acte 1^er^. Une certaine veuve dont le champ touche au leur, coupe leur blé à peine mûr, sous prétexte qu'ils avaient empiété sur son terrain.—Acte 2^e^. Le maire du village intervient, fait déposer le blé coupé chez lui jusqu'à la conclusion de l'affaire, et s'en va sur-le-champ dresser un rapport au mandarin. — Acte 3^me^. Les parties intéressées sont appelées à l'audience, chacun est son propre avocat, le chrétien exhibe son contrat légalisé, comportant juste le nombre d'arpents qu'il cultive depuis 60 ans jusqu'ici sans désemparer, la partie adverse présente aussi le sien non légalisé, qui paraît avoir été changé, dit le mandarin, et comporte plus de terre qu'elle n'en cultive de fait. —

Acte 4me. Le mandarin les renvoie à la quinzaine, fait mesurer les deux terrains par le maire et le notaire de l'endroit, dresser un nouveau rapport et partage le terrain en litige, en donnant un peu plus à l'accusateur; puis il corrige de sa propre main les deux contrats, fait signer cet accord par les deux parties, et réduit leurs contributions annuelles en conséquence. Tout le monde convient que le mandarin ne peut ainsi changer à son gré les contrats, réduire les impôts, etc.; mais c'est une affaire décidée, il faut se soumettre. On pourrait en appeler, mais comme notre pauvre homme tout ahuri a donné sa signature, c'est difficile, et il faudrait dépenser plus d'argent qu'il n'en a. Les païens répètent à l'envi que les chrétiens n'ont pas d'influence, qu'ils ont « *perdu la face* », qu'on peut les opprimer, les insulter impunément. Ces pauvres néophytes prennent patience, et tiennent bon contre l'orage. « Quand même je me verrais réduit à mendier mon pain », me disait cet ancien protestant, « tant que le Bon Dieu me donnera n'importe comment un pauvre bol de millet pour ne pas mourir de faim, toujours je bénirai sa Providence, et jamais ne cesserai de le remercier de ses bienfaits ». Daigne le Seigneur leur accorder à tous sa protection contre la jalousie et les tracasseries des païens, et la persévérance dans la voie du salut qu'ils ont embrassée. — Un catéchiste protestant du *Chan toung* s'est aussi converti cette année; mais comme beaucoup de détails se ressemblent, le récit en présenterait moins d'intérêt.

Je me recommande aux SS. Sacrifices et prières de Votre Grandeur,
dont j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,
le très humble et très obéissant serviteur,
J. Gatellier, S. J.

La chrétienté de Changts' oenn.

Lettre du P. Hilt à un scolastique d'Enghien.

Tchang-kia-tchoang, le 20 septembre 1893.

Mon cher Frère.

P. C.

DANS une de mes dernières lettres, je vous ai promis une relation détaillée sur une chrétienté de mon district appelée *Changts' oenn.* Comme nombre, *Changts' oenn* tient le premier rang parmi les chrétientés du nord; vous jugerez de sa piété par les détails qui suivent. L'origine de la chrétienté remonte à quelque trente ans, et comme les autres de cette région justement réputée fervente, elle se distingue par l'honnêteté, le sens chrétien, et par une affectueuse confiance dans le missionnaire. Pour beaucoup de ces braves gens, le *Chenn-fou* (Père spirituel), c'est à peu près le Bon Dieu. A

cause du nombre considérable de chrétiens, des deux écoles de garçons et de filles, des orphelines élevées dans les familles et qu'il faut voir souvent, des paiements à faire, etc., en un mot, à raison de l'importance de la chrétienté, il faut multiplier les visites. Mais là heureusement « *Assueta non vilescunt.* »

C'est fête chaque fois que j'arrive. Aussitôt le char aperçu, le village est en émoi. *Chenn-fou lai leo*, crie-t-on de toutes parts, le père est venu ! Et puis la cloche de se mettre en branle et tout le monde d'accourir. On s'attife, on balaie, on range église et presbytère. Quand j'ai eu le temps de prévenir, comme pour la mission et les fêtes, je vois sortir, à ma descente de char, administrateurs et chrétiens, de la maison du catéchiste. C'est une explosion de joie ! Il y en a qui me font le *Kof' eou* (grand salut avec prostration) en pleine cour, dans la poussière. En ce cas ils sont en grande tenue, spécialement l'administrateur principal qui, pour la circonstance, est toujours fraîchement rasé. J'ai vu une fois une bonne femme, pour me saluer, se mettre à genoux en pleine rue. C'est cette même chrétienne qui, en l'absence de la vierge, baptise et soigne les petits malades païens. — Quant aux rapports des chrétiens avec les païens, ils sont ce qu'ils doivent être, empreints de paix et de cordialité, mais sans compromis pour la conscience. Un jour, à une grande réunion de famille, à laquelle les chrétiens ne pouvaient manquer de prendre part, le repas, très copieux suivant l'usage, était entièrement servi au gras. Or c'était un jour maigre. Nos chrétiens se concertent du regard, et en un clin d'œil leur parti est pris. Ils laissent là bâtonnets et petits plats et mangent... du pain. Nous sommes chrétiens, disent-ils; nos préceptes nous défendent de manger de la viande aujourd'hui.

Au besoin, lorsque les intérêts du Père et de la mission sont en cause, ils savent payer d'audace. Un jour j'envoie mon catéchiste échanger de l'argent dans la ville de *Siuning*. C'était un jour de marché. Quelques heures après, le pauvre garçon revient pâle et défait. On lui avait subtilisé le morceau d'argent, et il ne s'en était aperçu qu'à son arrivée à la banque. La somme n'étant pas considérable, je le consolai, en lui recommandant plus de vigilance pour une autre fois. Je croyais l'affaire terminée. Pas du tout. La nouvelle s'était ébruitée au village. Voici que de tous côtés arrivent des chrétiens de tout âge et de toute condition. C'est d'abord le ban et l'arrière-ban des administrateurs, puis tous ceux qui par leur esprit « processif », leur entente en affaires litigieuses, peuvent donner un avis conforme. « *Chenn-fou* », me disait-on en passant, « ce crime ne restera pas impuni ! » Et ils établissent un *chang-léang* (grand conseil).Contre leur habitude, le *chang-léang* est vite terminé. Le premier administrateur, homme d'une prudence consommée, vient alors me trouver. « Voici, mon Père : Nous avons désigné deux hommes sûrs qui connaissent la ville. Ils ne tar-

deront pas à mettre la main sur le voleur. N'ayez aucune crainte. Nous sommes assurés du succès. »

Dans ces moments se joue souvent le sort de toute une chrétienté. J'étais donc un peu perplexe; mais réflexion faite, je consens à la démarche, tout en recommandant la prudence. Je vois ensuite entrer les deux braves: c'est *Nain* François et *Tchou* Joseph. Le *Nain*, un géant pour la taille et la force, très intelligent, peut-être le plus intelligent de toute la chrétienté, a fait le commerce dans la ville de *Siuning*, dont il connaît tous les escrocs, et jusqu'à la moindre ruelle. Comme conduite, il a parfois de grands écarts; c'est une de ces natures à passions vives qui ne s'amendent qu' avec le temps, mais sont toujours là, quand il s'agit de se dévouer. *Tchou* Joseph est à peu près l'antipode du premier au physique ; à côté de lui c'est un pygmée. Vu l'ensemble de sa personne, son air de bonhomie, qui n'exclut pas la malice, sa voix flûtée, je l'appellerais volontiers le petit furet. Ces deux extrêmes ont été choisis, vous devinez dans quelle intention. C'est pour se compléter. Mœurs indigènes. Cher frère, ne méprisez pas le furet !

Nos deux hommes me saluent et partent. *Nain* François semble respirer les combats ; on dirait Hercule allant à la conquête des pommes d'or. Les voilà arrivés. Le coupable est découvert. Alors a lieu une scène tragi-comique dont vous n'avez pas l'idée en Europe. Le voleur ne veut pas rendre l'argent. Aussitôt le colosse se met en branle, il apostrophe, il tempête, maudit, écume. Il épuise toutes les formules, de l'objurgation. Le furet, avec un calme parfait, laisse tomber ces simples mots : « Cette affaire n'est pas une petite affaire ! » Et il appuie d'un geste significatif. Le colosse reprend. Il élargit le cadre de sa catilinaire. Il parle de *Tien-tsin*, des vaisseaux de feu, il tire le canon du grand pays de France; lorsque le furet, regardant dans la rue du côté de *Changts' oenn*, dit d'une voix très convaincue, et très convaincante : « Le *Chenn-fou* ne tardera pas à venir au tribunal ! » Puis il s'interpose entre le colosse qui lève le bras, et l'escroc qui commence à trembler.

Il va de l'un à l'autre, il est l'ami des deux, surtout du dernier dont il veut sauver la vie ! Avec un accent de persuasion indescriptible, il finit par ces paroles. « Allons, vite, rends-moi la bourse du *Chenn-fou ;* tiens, voilà pour toi ! » Ce disant il montre une poignée de 500 sapèques (75 centimes). Le voleur d'une main rend la bourse et de l'autre reçoit son pourboire ! ! Et ainsi finit la pièce.

Les deux héros rentrèrent à *Changts'oenn* vers 5 h. du soir, couverts de gloire et pleins de joie. La taille de *Nain* François s'était allongée d'une coudée. Le furet souriait doucement. Bon furet ! je fis don à chacun d'un couteau de poche. — Et le pourboire du voleur, me demandez-vous ? Est-ce pour le récompenser de son escroquerie ? — Non, cher Frère, ce n'est pas pour cela; c'est pour le récompenser d'avoir rendu l'argent. Dans nos con-

trées asiatiques, les concepts des choses, leurs définitions sont quelque peu différents des concepts et des définitions que vous connaissez en Europe. Quant à moi, je proclame mon voleur un honnête Monsieur.

S'il avait voulu décamper, qui l'aurait rattrapé ? En Chine, il n'y a pas de police. Bien qu'il eût affaire à forte partie, il aurait cependant pu se faire appuyer par des copains, munis de revolvers, comme cela arrive fréquemment. Il aurait pu aussi, tout en ne me rendant pas mon argent, venir la nuit mettre le feu à mon église et à mon presbytère, pour se venger simplement des menaces proférées contre lui. Il aurait pu encore, avec une bande d'amis, m'attendre dans les champs et me tirer des coups de fusils à travers la toile de mon char. Êtes-vous convaincu maintenant de l'honnêteté, de la générosité de mon voleur ? Si non, je continue...

Mais retournons à *Changts' oenn* pour rasséréner nos esprits.

Un mot sur la manière dont les chrétiens s'occupent de leurs malades. Quelle sollicitude pour les intérêts spirituels ! En plein été, alors qu'ils font leur chrétive récolte destinée à les empêcher de mourir de faim pendant l'année, si quelqu'un est en danger de mort, ils ne reculent pas pour chercher le Père à dix lieues. S'ils ne le trouvent pas, ils se reposeront quelques heures seulement et voyageront le reste de la nuit. C'est ce qu'ils viennent de faire il y a cinq jours. Et comme ils préparent bien les mourants ! Comme ils s'inquiètent du terrible passage ! Je venais un jour d'administrer une sainte fille qui sortait de l'école des Vierges établie à la résidence. La malade était on ne peut mieux disposée. Elle mourut depuis. Quelques mois après je viens à *Changts' oenn*. La mère accourt tout en larmes : « *Chenn-fou*, me dit-elle, sur le point de mourir, Anna a paru inquiète ; je ne sais pas, peut-être était-ce le démon qui la tentait fortement, j'ai peur pour son âme » ; et en même temps elle me remettait des ligatures pour des messes.

Une autre fois, chez un homme très pauvre qui allait mourir, je trouve la chambre remplie de chrétiens, accourus pour prier et pour exhorter le malade.— Dans une annexe, distante d'une lieue et demie de *Changt's oenn*, je compte une seule famille chrétienne ; on vint m'appeler pour une extrême-onction. Dans ces cas l'arrivée du missionnaire est un événement pour les païens ; ils se réunissent en groupes et entourent la maison, tandis que les gamins poussent avec vigueur le cri national qui tient lieu de souhait de bienvenue : « *Jang Koueitze* » diable d'occident ! Cette fois personne ne bougea. C'est que mes chrétiens de *Changts' oenn* se trouvaient au poste. Les principaux administrateurs, en tenue de cérémonie, étaient là pour aider le malade à bien mourir.

Je repassai à *Changts' oenn*, il n'y a pas longtemps. Les administrateurs viennent me trouver un peu émus. « *Chenn-fou*, me disent-ils, vous savez qu'il vient de mourir un vieillard à *Neitsoenn ?* » (C'est une autre annexe qui se compose d'une demi-douzaine de chrétiens, tous apostats.) — « S'est-il

repenti au moins avant de mourir ? » — « Non, il est mort en désespéré ! Quelque temps avant de rendre le dernier soupir, voici ce qu'il a dit : Le moment terrible va arriver pour moi. Que deviendrai-je ? je suis chrétien ; la religion chrétienne est la vraie, je le sais,où ira mon âme ? Et il mourut. » — « Et pourquoi n'êtes-vous pas allés l'exhorter ? » — « *Chenn-fou*, dit un jeune chrétien, aussitôt que j'ai appris la chose, d'après l'avis des anciens de la chrétienté, j'ai vite couru à *Neitsoenn*, pour l'engager à faire l'acte de contrition. Arrivé dans la cour de la maison, sa femme est sortie à ma rencontre. Il venait d'expirer ! »

Là où le missionnaire voit surtout à fond le cœur des bons chrétiens de *Changts' oenn*, c'est quand ils viennent en particulier, hors de la confession, exposer leurs peines et leurs épreuves. Parfois il y a dans la famille ou un apostat ou un païen qui veut empêcher les autres membres de pratiquer. Et quand c'est une femme qui fait ce métier, c'est affreux. Ils demandent alors conseil au *Chenn-fou*, s'entendent avec lui pour le moment psychologique. Il y a quelques mois, à l'époque des baptêmes des enfants de la chrétienté, une bonne et sainte grand' mère vient me parler d'un petit-fils non encore baptisé ; il avait déjà quatre ans, et la famille venait de rentrer à la maison, d'une sous-préfecture voisine, où elle avait habité plusieurs années. La mère est une diablesse qui plusieurs fois a failli mourir de colère ! *(sic.)* — « *Chenn-fou*, comment faire pour baptiser l'enfant ? Elle le verra et fera une scène ! » — « Ne dis rien, lui répondis-je, saisis un moment où elle ne sera pas avec l'enfant et apporte-le vite à l'église. » Ainsi fut fait et bien fait !

L'année dernière un petit chrétien de seize ans vient me trouver au moment où j'allais monter en char pour partir. — « Père, je veux me confesser ! » — « Mais tu vois bien que je n'ai pas le temps maintenant. Le char est prêt ! » — « Ce sera vite fait, entendez-moi ! » Et ces paroles étaient dites avec un ton auquel je ne pus résister. Je le fis entrer dans ma chambre, et en quelques instants ce fut terminé. Le même enfant vint un jour me demander la vie de Notre-Seigneur. « Mais, lui dis-je, tu n'as pas assez étudié pour comprendre ce livre. » — « Si, je comprends ; s'il y avait des caractères difficiles, je me les ferai expliquer. » — « Mais ce livre coûte trop cher ; tu n'as pas assez de sapèques ! » — « On m'en donnera. » — Je faisais à dessein des difficultés : je voulais éprouver cette bonne volonté. Inutile d'ajouter qu'à mon prochain retour, je luis rapportais le livre tant désiré, pour rien.

Je viens de vous donner de la chrétienté une idée générale ; un mot maintenant des chefs qui la conduisent, qui aident le missionnaire. En premier lieu vient *Tcho* Pierre, dont j'ai déjà parlé. Comme tempérament c'est le calme *ut sic*, comme chrétien c'est un modèle, comme administrateur on peut trouver plus habile, mais pas plus honnête, ni plus zélé. C'est mon

bras droit. Il est pour la plus grande part dans tout le bien qui se fait à *Changts' oenn.* Je me tiens derrière lui, le dirigeant un peu, plus souvent me laissant diriger par lui, sans trop le laisser voir. Je me tiens là dans la position qui me convient, admirant l'économie de la divine Providence pour le salut des âmes. Autour de ce patriarche se groupent les autres administrateurs qui lui obéissent comme des enfants. Nommons parmi eux *Tcho* Etienne « le théologal » ; car il y a un théologal à *Chants' oenn !* C'est lui qui résout les objections des païens et répond aux difficultés des chrétiens. C'est lui qui baptise les petits garçons en l'absence du Missionnaire. Quand je fais le catéchisme pendant la mission,il me pose des questions profondes. L'an passé, j'expliquais ce point de la doctrine chrétienne qu'après le baptême les péchés des adultes sont remis sans peine aucune. « Et la justice de Dieu », me dit Etienne, « que devient-elle ? Est-ce qu'il ne faut pas expier les péchés,qu'ils soient commis avant ou après le baptême? Ce sont toujours des péchés ? » — J'ai eu beaucoup de mal à le convaincre, car notre théologal a conscience de son savoir théologique.

Comme tous les Chinois, il a un surnom : *Vain-fa ;* c'est sous ce surnom qu'il est généralement désigné. « Les païens nous ont fait telle difficulté », me dit un jour le premier administrateur, « alors *Vain-fa* (le mot était prononcé avec une certaine emphase), *Vain-fa* est allé au presbytère chercher un livre chrétien, et il a donné la réponse ! » Ils ont dans la chrétienté quelques livres plus étendus que le catéchisme et s'en servent dans des cas comme celui-ci.

Un autre de mes chrétiens sert de courrier pour m'avertir des affaires urgentes, extrême-onction, etc. C'est *Iang* Paul, âgé de 58 ans et baptisé il y a quelques années : C'est un argument vivant en faveur de l'adage : « *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* Il paraît avoir observé parfaitement la loi naturelle. De sa vie il n'a mangé de viande, et ce n'est pas par pauvreté. Il fait maintenant pour Dieu ce que peut-être autrefois il faisait pour des motifs humains. Je dis peut-être, car c'est une âme d'une telle rectitude que je ne serais pas étonné que même avant le baptême il n'observât l'abstinence en suivant *aliquo modo* l'inspiration divine. Il a tout de suite saisi le sens et la pratique de la religion chrétienne. Quels beaux préliminaires de la foi !

Mais *Changts' oenn* a produit mieux que ce bon chrétien, mieux que le théologal, mieux dans un sens que le patriarche *Tcho* Pierre en personne. Je veux parler du bon Jean-Baptiste. Jean-Baptiste est un saint, mais un saint qui dans le commerce de la vie n'a pas de « *fou* » comme disent les Chinois, en bon français qui n'a pas de chance. Comme preuve à l'appui de la seconde partie de mon assertion, je vous raconterai une petite affaire que ce brave homme a encore en ce moment sur les bras. Une de ses parentes, fille unique, ne trouvait pas de mari à sa convenance au *Siuning.* On recourt

à Jean-Baptiste, qui après plusieurs autres essais infructueux trouve l'industrie suivante : convertir un jeune païen de sa connaissance et puis faire le mariage. Comme représentant de la Ste Église, je réponds que ce jeune homme peut se faire chrétien comme tout le monde, et que pour garantie il peut passer par l'école des catéchumènes de la Résidence. En attendant, je défends d'échanger les billets de fiançailles.On fut content du catéchumène. Il dut, au milieu de l'année, retourner dans sa famille, qui convint alors avec les parents de la fille, mauvais chrétiens, de passer la porte dans l'espace de quelques semaines. Le jeune homme n'était pas baptisé. C'était un scandale dans toute la chrétienté. Naturellement Jean-Baptiste, le négociateur, n'était pas ménagé. Il était dans tous ses états. En bon chrétien qu'il est, il voyait aussi les conséquences désastreuses pour les âmes, une série de péchés mortels qui allaient se commettre et peut-être l'apostasie de la famille chrétienne. Il souffrait beaucoup. Comme *Pennt' ang* (curé), je souffrais autant que lui ; je priais de mon mieux, et c'était tout ce qui me restait à faire. Cependant Jean-Baptiste vient chez moi, triste et abattu. Nous tînmes conseil. Il devait envoyer un courrier secret au jeune homme pour le prier de venir à la Résidence recevoir le baptême. Au dire du Père chargé de l'école des catéchumènes, il était prêt. En finissant, je recommandai au bon Jean-Baptiste de prier le Sacré-Cœur, et lui montrant une image du Sacré-Cœur, appendue au mur de ma chambre, je lui expliquai la dévotion. Il était tout yeux et tout oreilles pendant ce petit catéchisme. — Dieu bénit la démarche. Le jeune homme fit dix lieues de voyage et vint recevoir le baptême à la Résidence. Depuis il pratique et se montre constant. Néanmoins on cause encore, et le dos de Jean-Baptiste continue à recevoir des coups. Les malins disent : Ce jeune homme s'est fait chrétien pour se marier. Drôle de chrétien ! Pour dire toute la vérité, il y a chez certains un bon grain de jalousie, parce que les biens de la famille de la fille vont passer en partie à ce jeune homme, au lieu de revenir à la parenté qui a des garçons. Ainsi le veulent les usages chinois. Les filles ne doivent pas hériter ; les biens doivent être donnés aux plus proches parents. Cet usage est plus ou moins conforme à la justice. Dans ces cas on laisse faire, on se garde bien de troubler les consciences.

Quant au motif qui a déterminé le jeune homme à se convertir, il doit être double. A côté du motif humain est venu s'ajouter un motif surnaturel. Dans ces circonstances, on parle peu, on explique la doctrine et on laisse agir la grâce, se tenant strictement dans le rôle d'homme d'Église; sortir de là, c'est bouleverser tout, s'attirer des inimitiés et se rendre impossible. — Plus tard voici encore ce qui pourra arriver : Ceux qui se disent frustrés dans leurs droits, crieront, réclameront, pourront faire la compensation occulte, voleront en dessous (je vous assure que personne ne le verra), etc., etc. Et moi, curé, je laisse en paix les deux partis que j'absous tous les

deux. Cette loi qui déshérite les filles, me paraît probablement injuste. L'un des deux partis a raison et l'autre n'a pas tort, et les deux croient être justes et sont dans la bonne foi.

Quand les deux partis recourent à vous comme arbitre et vous donnent leur confiance, vous choisissez quelques administrateurs sérieux et habiles qui arrangent les choses à l'amiable et font une part à chacun. Si non, vous restez tranquille et ainsi vous édifiez plutôt que vous ne malédifiez.

Et maintenant, après avoir fait la révérence au bon, au saint Jean-Baptiste, parlons de nos écoles de *Changts' oenn*. Je commence par l'école des filles. Elle a d'abord été dirigée par la vierge *Li Malia*, une des premières du vicariat, pieuse, adroite, lettrée, pharmacienne, éloquente un peu trop. C'est son seul défaut. C'est elle qui a formé la chrétienté par les femmes qu'elle dirigeait un peu comme abbesse, et par les administrateurs qu'elle conduisait à son gré. La vierge *Li Malia* dut quitter, il y a trois ans, pour affaires de famille urgentes. Le poste était très important et comme école (15 élèves sans compter les femmes qui vont surtout le dimanche causer religion), et comme pharmacie (au moins 100 baptêmes d'enfants païens par an) ; il fallait ne pas le laisser vacant. Mais qui mettre ? Il fallait une personne pieuse, instruite et ferme, et le remplacement devait être fait à bref délai. Or, les vierges capables occupent des postes d'où généralement il est impossible de les enlever et l'on était au milieu de l'année, époque défavorable pour les placements et les changements. Je compulse mon cahier de mission. Je passe en revue le *Siuning* et le *Hien-hien*, je ne trouve rien. Toutes les vierges capables étaient employées. L'idée me vint alors d'une veuve de 34 ans, de *Chants'oenn* même. Elle avait toutes les qualités requises. Comme instruction, elle était au-dessous des vierges, mais dépassait les élèves et surtout les chrétiennes du village. Comme caractère, elle est réservée, ce qui vaut mieux que la science et que tous les livres réunis. Après une élection en règle, fondée sur les informations prises le plus délicatement possible auprès des chrétiens, j'offris le poste vacant à la personne en question. Elle accepta, et aujourd'hui elle tient l'école et la pharmacie avec succès ; je la préfère à l'ancienne vierge, dont cependant elle n'a pas l'entrain.

École des garçons. Il y a eu d'abord successivement deux catéchistes à la tête de cette école. Aucun des deux n'a réussi. Le premier est un des hommes les plus orgueilleux que j'aie rencontrés dans ma vie. Il faut venir dans un pays païen pour voir de pareils types d'amour-propre et de suffisance. Dans les commencements, l'école était assez remplie, car le maître était très instruit et en livres chrétiens et en livres païens. Puis peu à peu mon homme passant sa journée à dormir sur le *kan* (lit chinois), à l'occasion traitant les chrétiens et les administrateurs avec une hauteur de mandarin, l'école se vida et il restait encore un élève ! Pendant ce temps,

j'étais aux prises avec le typhus. Après mon rétablissement, je réglai mes comptes avec mon homme qui dut regagner son foyer. Il était furieux, et dans le village on jubilait.

Son successeur, excellent garçon, très pieux et sérieux, faisait parfaitement la classe ; élèves et catéchumènes répondaient très bien aux examens. Mais... (toujours il y a des *mais* dans les affaires chinoises), mais il était un peu *laoche*, trop simple. Aussitôt arrivé, il fut invité à dîner par un des deux récalcitrants qui font bande à part, et par lui il fut mis dans le sac. De là des heurts, des froissements ; la paix était troublée. L'époque des changements arrivée, j'envoyai mon jeune homme à *Heoukiathoang* pour instruire les catéchumènes. La place restait inoccupée. Les lettrés, qui ont besoin de sapèques,se mettent en quête d'un emploi dans la sainte Église (!) et, pour arriver à leurs fins, font flèche de tout bois. Les yeux se tournaient donc du côté de *Changts'oenn*. Comme importance, comme bénéfices matériels, le poste éveillait les convoitises. Depuis quelque temps déjà, quand je passai à *Kokiathoang*, chrétienté voisine, la voix d'un certain jeune catéchiste *Ko* (quelque malin l'a baptisé *Coquino*), voix d'ordinaire muette aux prières, m'arrivait au tympan jusqu'à l'autel. C'était comme un clairon. Tiens ! me dis-je, voilà Coquino qui devient pieux ! Qu'est-ce que cela peut bien être ? Est-ce qu'il crierait famine ? J'eus bientôt l'explication de l'énigme.

Un jour que je me rendais de *Vangkiathoang* à *Changts'oenn*, je fis rencontre d'une demi-douzaine d'administrateurs de *Kokiathoang* et de *Changts'oenn* qui allaient arranger un grave désaccord survenu entre deux familles de *Vangkiathoang* et de *Changts'oenn*. Qui vois-je au milieu de ces hommes âgés et graves ? Coquino habillé de beaux habits noirs, tenue correcte et pleine de dignité ! Il m'envoya un sourire gracieux. Coquino choisi pour arbitre dans une pareille affaire, cela me paraissait un peu fort. J'étais aussi frappé de ce sourire, Coquino ne pouvant sentir son *pennt'ang* (curé), qui jamais n'a voulu l'employer comme catéchiste et probablement jamais ne l'emploiera. On fait le *Chang-léang* (conseil), à l'issue duquel un oncle de Coquino se penche vers l'oreille d'un administrateur de *Changts'oenn* et y laisse tomber quelques mots significatifs que celui-ci saisit à merveille. Il se détache du groupe et vient dans ma chambre. « *Chenn-fou*, il y a ici un jeune homme de *Kokiathoang* qui a étudié six ans à la résidence, eh bien... » Je lui coupai la parole, je n'étais pas de bonne humeur. « Eh bien, quoi ? » — « Est-ce qu'il ne pourrait pas faire l'école ici, à *Changts'oenn?* » — « Non, et qu'on ne m'en parle plus ! » — Et l'intercesseur se retira, peut-être un peu mécontent du ton, pas du tout du refus. On ne voulait pas de Coquino ! Mais un Chinois ne peut refuser un service, même quand il est contre ses idées : la demande était donc faite uniquement pour la forme. Ainsi, toi, Coquino, retourne à tes pénates.

Cependant restent à instruire et enfants et catéchumènes et chrétiens de *Changts'oenn*. Quand une école va bien, les chrétiens vont se chauffer pendant l'hiver au feu du fourneau et en même temps demandent à s'instruire, posent des questions, des objections, etc. Immense est le bien que peut alors un catéchiste zélé. Pensant à tout cela, je fais venir mon patriarche *Tcho* Pierre. Lui aussi avait remarqué la comédie Coquino et en était médiocrement content. Je lui dis : « Voyons un peu, comment allons-nous faire? Il faut cependant s'occuper de notre école. » Et j'ajoutai quelques mots vagues. — « Attendez, *Chenn-fou*, me répondit-il, nous allons faire un *Chang-léang*. » Les bons Chinois font des *Chang-léang* pour des riens. Le *Chang-léang* fini, il vient me trouver. Il paraissait content. « *Chenn-fou*, nous avons tenu conseil et réfléchi, et voici ce que nous avons décidé. Le Père verra si c'est bien. *Vain-fa* (notre théologal) fera l'école, aidé par *Soenn-chenn* et *Li-loan* que vous connaissez. » C'était justement mon choix. « Seulement », ajouta-t-il, « cette année nous sommes inondés, il reste le chauffage et l'éclairage. » — « Qu'à cela ne tienne, je ferai ces frais. » Et ainsi fut fait. L'école réussit très bien ; plus de querelles, plus de désunion ; tout le monde est content, surtout le *pennt'ang*. Nous continuerons cette année. Chaque catéchiste a reçu l'an passé une récompense. Seul *Vain-fa* n'a pas encore été récompensé. En ce moment on imprime à la résidence une petite théologie chinoise, ce sera le salaire de *Vain-fa*. *Vain-fa* le théologal n'est pas un homme comme un autre. Une image, un tableau ne serait pas à sa hauteur.

Je termine par les catéchumènes de *Changts'oenn*. Chaque année, il y a quelques bons baptêmes d'adultes ; ce sont des catéchumènes que les chrétiens détachent du groupe des païens. Ils étudient un peu lentement ; en général il leur faut deux ans au moins de probation. J'en connais un qui prend son catéchisme avec lui dans les champs ; dès qu'il a un moment libre, il repasse et étudie. S'il y a des passages difficiles, il attend qu'il rencontre un chrétien pour se les faire expliquer. J'ai aussi des baptêmes d'adultes *in extremis*. Il y a quelques années je faisais le tour de mes chrétientés du *Siuning* et j'avais l'intention de ne pas me rendre cette fois à *Changts'oenn*. Cependant, je ne sais comment, j'arrivai au village. A peine assis, un administrateur, le patriarche, vient me parler d'un païen poitrinaire qui se mourait et qui demandait le baptême. Les informations que je pris n'étaient pas flatteuses pour le malade ; elles me révélèrent un homme qui avait tout fait. Les solutions cependant étaient faciles ; il ne lui restait plus rien, il n'était donc pas gêné par la restitution. Des parents païens le nourrissaient à contre cœur et désiraient sa mort. Il pouvait encore un peu marcher. Les chrétiens l'aidèrent donc à venir au presbytère. Je le questionne, il répond parfaitement et en homme qui a la foi. Je n'en revenais pas. Je le retournai de toutes les façons, et toujours les réponses étaient bonnes.

Bénissant la miséricorde du Bon Dieu, je préparai mon catéchumène à la contrition, toujours avec la même facilité, puis nous allons à l'église pour le baptême. Le patriarche devait servir de parrain. C'était pour prendre soin de cette pauvre âme après mon départ. Le démon devait évidemment revenir à la charge et essayer de ressaisir sa proie. Avant de verser l'eau, je fis faire au malade, l'acte de contrition et l'exhortai encore un peu. Alors, se tournant vers un chrétien, *coram populo*, à haute voix, il lui demande pardon et le prie de lui faire la remise d'une grande injustice. « Je n'ai plus rien », lui dit-il, « tu le sais ; si je pouvais te rendre ton bien, je le rendrais. Ce sera comme une aumône que tu me feras. » Puis je le baptisai. Voyant de pareilles dispositions, je lui expliquai le sens des sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction que je lui administrai tous les deux. Nous avons le pouvoir de confirmer les malades. Je finis par le scapulaire. Il comprenait tout et vite. Or savez-vous qui avait prêché cet homme? C'est le bon Jean-Baptiste. C'est lui aussi qui a converti *Iang* Paul le jeûneur. Avais-je tort de vous le présenter comme un saint?

En union de prières Servus in X°

F. Hilt, S. J.

Les pêcheurs du lac Mo-tcheou.

Extrait d'une lettre du P. Mangin au F. de Violaine, à Enghien.

Tchang-kia-tchoang (Hien-hien), 10 novembre.

Mon bien cher Frère,

P. C.

Le 11 octobre je partis pour le Nord, que le mauvais état des chemins m'avait empêché de visiter plus tôt ; en 3 semaines je visitai les districts des PP. du *Jenn-kiou* et du *Ho-kien*. Depuis longtemps je me proposais de voir les 5 chrétientés qui se trouvent à la partie la plus septentrionale du vicariat, dans le lac de *Mo-tcheou*. *Mo-tcheou* se trouve sur la grand' route impériale à 170 *li* de *Hien-hien*, environ à 300 *li* (30 à 35 lieues) de Pékin. Autrefois c'était une grande ville, c'est encore un gros bourg ; la foire qui s'y tient au printemps durant un mois, est une des plus célèbres de toute la Chine ; les commerçants du Midi y viennent vendre leurs magnifiques soieries ; ceux du Nord y apportent de riches pelleteries ; de toutes parts on y conduit les plus belles mules, que viennent acheter les eunuques des princes du sang et des grandes familles de la Capitale ; le prix en est de plusieurs centaines et parfois milliers de taëls (le taël vaut de 5 à 6 fr.). Toutefois *Mo-tcheou* a perdu de son importance et sa foire va diminuant chaque année en proportion de l'expansion du commerce international à *Tien-tsin*. Nous n'avons là qu'une toute petite chrétienté, 2 ou 3 familles

converties il y a 100 ou 200 ans par les anciens missionnaires de Pékin. Le lac de *Mo-tcheou* n'est autre chose qu'une grande plaine basse envahie par les eaux, de sorte que ses dimensions varient avec les crues d'eau; toutefois on a fait la part du lac proprement dit : pour empêcher ses eaux de vagabonder au hasard, on l'a entouré d'une digue en terre plus ou moins entretenue et plantée de saules, ce qui en été ajoute à la poésie du paysage. Le lac ainsi restreint, peut avoir de 30 à 40 *li* du Sud au Nord et plus de 20 *li* de l'Est à l'Ouest. (Le *li* vaut de 5 à 600 mètres.) Le lac est alimenté par les pluies annuelles, qui y sont considérables, et par le *Ta-ts'ingho*, fleuve qui le traverse dans la direction Est-Ouest et va aboutir à *T'ien-tsin*. Monté en barque à *Mo-tcheou* dans les plaines inondées, je me dirigeai vers *Si-ta-ou* dans la direction sud-ouest, à 15 *li*. *Si-ta-ou* se trouve sur le bord extérieur de la digue ; c'est un des petits ports-marchés où viennent se ravitailler les habitants du lac. Nous avons là une dizaine de familles chrétiennes depuis 25 ans ; il y a du bon et du médiocre ; à part une seule famille un peu plus à l'aise, toutes les autres ont à peine de quoi subsister. Le lendemain, la famille aisée mettait à ma disposition sa barque et deux rameurs, et nous partîmes pour *Ta-chou-liou-kia-tchoang*, à 20 *li* au Sud ; c'est un autre port, où peuvent aborder d'assez grosses barques venant de *Tien-tsin*. Nous avons là actuellement quatre où cinq familles chrétiennes ou catéchumènes ; la première fois que je les visitai, il y a un peu plus de 2 ans, il n'y avait qu'une seule famille baptisée; nous n'y avions que 2 toutes petites chambres contiguës chacune de 10 pieds carrés ; l'une servait de chapelle et l'autre de chambre à coucher ; l'an passé on a bâti deux autres chambres pour chapelle ; il manque encore une chambre pour le catéchiste ; nous espérons acheter la maison de notre voisin de l'Ouest : l'année est mauvaise et il a, dit-on, un pressant besoin d'argent ! J'ai été fort content de cette petite chrétienté, il y a de la vie et de l'avenir.

Ces chers chrétiens sont bien pauvres : chaque année éprouvés par les inondations, ils ne retirent rien des quelques arpents de terre qu'ils possèdent au Sud ; ils ne subsistent que du profit de leur pêche. Chaque famille a sa barque : tous les petits garçons savent la manier : l'eau est leur élément le plus familier ; chaque matin, après un pauvre déjeuner, ils partent, ou avec leur papa ou avec leur frère aîné, et vont pêcher ou arracher les herbes sauvages qui poussent dans l'eau : c'est le seul combustible qu'ils puissent se procurer. Il y a là quelques jeunes gens tout nouvellement baptisés qui sont à l'aise avec le missionnaire comme de vieux chrétiens. Vous savez que les Chinois donnent à leurs garçons des noms tirés très souvent des circonstances de leur naissance ; je constatai qu'il y avait là deux frères : l'aîné a 18 ans, il s'appelle « *Mai-cheou* » moisson de blé, l'autre s'appelle « *Kain-tao* » route sèche. Je lui demandai s'il n'avait pas 15 ans ; oui, me répondit-il, comment le Père le sait-il? « C'est, lui dis-je, que tu dois être né

l'année de la famine et de la grande sécheresse ! » Il se mit à rire. L'année de sa naissance, on vit en effet le fond du lac, et les voitures remplacèrent les barques pour les transports entre villages.

Le lendemain matin, le père de *Kain-tao* mit à ma disposition sa petite barque, et nous partîmes pour *K'iuen-t'eou*, au Nord à 20 *li;* le vent soufflant du Sud gonflait la petite voile et nous poussait rapidement, non sans soulever aussi les vagues, ce qui faisait osciller notre barque, procurant à mon catéchiste, peu habitué à voyager sur l'eau, des sensations de surprise qu'il n'avait jamais connues. Le temps étant très pur, nous voyions fort distinctement les montagnes du Nord-Ouest de Pékin : semblant émerger de l'eau, elles se détachaient en formes blanchâtres sur le fond bleu du ciel. Après une bonne heure de barque, nous arrivâmes à *K'iuen-t'eou* où notre arrivée était annoncée. Ce village tout entier entouré d'eau a un aspect particulier : les maisons y sont basses et entassées les unes sur les autres, presque sans cour en avant : l'espace coûte cher, et il n'y a dans tout le village aucun terrain vide ; il n'y a que de petites ruelles très étroites serpentant entre les différents corps de maisons ; jamais une voiture n'a paru là ; des enfants de 10 et 12 ans n'ont jamais vu ni cheval, ni bœuf, ni mule, mais seulement le petit âne qui mout le grain ; pour se payer la vue d'un char, il faut pousser jusqu'à *Si-ta-ou* ou quelque autre port riverain. Il y a quelques familles riches, mais, somme toute, le village est très pauvre, les habitants ne vivent que du profit de leurs pêches, de la culture de l'indigo et des roseaux qui servent à couvrir le toit des maisons. Il y a trois ans, l'année étant particulièrement mauvaise, deux riches familles du village firent pendant les mois d'hiver des distributions gratuites de petits pains de millet, un par personne ; elles y dépensèrent plusieurs milliers de francs. Nous avons à *K'iuen-t'eou* des familles, chrétiennes depuis plusieurs générations, auxquelles se sont ajoutées quelques nouveaux chrétiens ; malheureusement tout ce monde est trop absorbé par les soins de la vie matérielle, au détriment des intérêts spirituels ; j'eus cependant pas mal de monde à la messe, et au temps de la Mission tous viennent remplir leurs devoirs. Nous avons là un catéchiste médecin qui distribue gratuitement des remèdes et fait bon nombre de baptêmes de petits païens.

Les chrétiens de *K'iuen-t'eou* attendaient ma visite avec une certaine impatience, ayant deux faveurs à solliciter : la première était l'achat de quelques pieds carrés de terrain, pour agrandir la cour et se préserver du voisinage gênant du docteur *Tch'enn*, notre riche voisin du Nord, qui convoite aussi ce terrain pour y faire construire une pagode, disent les uns, une étable, ou même quelque chose d'indispensable et qu'il ne veut pas avoir dans sa propre cour, disent les autres. La chose me parut utile, et sans doute, ils sont actuellement en voie de négocier cet achat. La seconde faveur était plus importante encore, et au dire de chacun devait amener au christia-

nisme tous les villages du lac. Depuis longtemps je savais ce dont il s'agissait ; je les laissai cependant développer leur séduisante proposition. La pêche est la grande occupation des habitants du lac ; les plus beaux poissons qui figurent sur la table des riches viennent du lac : brochets et saumons y abondent. Ce préambule posé, voici ce que les chrétiens me racontèrent et que je vous livre sans en garantir la parfaite authenticité. Il y a une dizaine d'années, la pêche au cormoran était permise et se faisait en grand dans le lac. Il arriva que le sous-préfet de *Nain-tcheou*, à l'Ouest du lac, voulut manger du cormoran : on lui fit observer que le cormoran sert à pêcher le poisson mais ne se mange pas ; d'ailleurs le prix en est trop élevé. « A quoi sert donc ce volatile, s'exclama le sous-préfet, s'il n'est même pas bon à être mangé ? » et de son autorité propre, il défendit de nourrir des cormorans sur tout le territoire de sa juridiction. Son aversion pour le cormoran fit qu'il le poursuivit jusque chez ses voisins : il demanda au sous-préfet de *Jenn-k'iou* de vouloir bien porter la même défense ; bien plus, il obtint du vice-roi un édit prohibant la pêche au cormoran comme destructive du poisson. Les cormorans, proscrits et traqués par les gens du tribunal, ne disparurent pas tous, mais le nombre en diminua sensiblement. Peu à peu les premières rigueurs cessèrent ; d'ailleurs..... il est avec les tribunaux chinois des accommodements ! Que ne fait-on pas avec de l'argent ? Actuellement la pêche au cormoran, officiellement proscrite, se fait publiquement, mais deux fois par an les satellites, qui ont la liste de tous les propriétaires de cormorans, vont leur réclamer 500 sapèques (1 fr.) par tête ; si quelqu'un refuse de payer ou ne produit pas le chiffre exact de ses cormorans, les satellites le menacent de toutes les rigueurs du mandarin, et dès lors il faut bien s'exécuter. Inutile de dire que le sous-préfet ne sait rien de tout cela, et si par hasard le vice-roi lui demandait s'il y a encore des cormorans sur son territoire, il pourrait, en toute sûreté de conscience, répondre qu'ils en sont tous bannis. Qu'est-ce donc qu'on voulait de moi ? C'est bien simple : une toute petite démarche auprès du vice-roi pour qu'il revînt sur sa défense et accordât pleine latitude aux habitants du lac de se servir du cormoran pour la pêche. — Très bien ; mais qui me répond de la sincérité des promesses de christianisme faites par les intéressés ? — Les chrétiens eux-mêmes, et ceux surtout qui connaissent ce genre de promesses, n'osent se porter garants et se contentent de dire : « Que le Père essaye ! » Je leur réponds : « Qu'ils se fassent d'abord chrétiens ! » — Et puis comment traiter cette affaire ? Quel rapport la prohibition vice-royale a-t-elle avec le christianisme ? Donc inutile d'insister, que les païens continuent leur pêche et qu'ils donnent chaque année la redevance exigée par les satellites : si parmi eux il y a des âmes de bonne volonté, la lumière qui brille dans les ténèbres éclairera leur esprit et les amènera, par une voie moins sujette à l'illusion, à la connaissance de notre sainte religion.

Le prix des cormorans pêcheurs varie beaucoup d'après leur habileté : les plus ordinaires valent au moins 5 ligatures, c'est-à-dire 10 fr. ; les plus habiles se paient 30 et 40 ligatures. Un bon cormoran peut rapporter en une seule journée jusqu'à 10 ligatures, 20 fr. Les pêcheurs partent dès le matin, souvent deux ou trois barques avec deux hommes par barque ; sur les bords du bateau sont fixés des bâtons sur lesquels perchent les cormorans ; j'ai vu des barques qui en comptaient jusqu'à 10 rangées de deux de chaque côté, soit 40 cormorans ; ils sont retenus par une chaînette de fer dont on les délivre au moment de la pêche ; chaque bête a dans le cou un anneau de fer qui l'empêche d'avaler le poisson ; les plus petits seuls peuvent passer. Quand les barques ont pris le large, on pousse les cormorans à se jeter à l'eau ; les bateliers crient et chantent tant pour effrayer les poissons que pour exciter l'ardeur des pêcheurs ; sur chaque barque, un des hommes, debout, frappe du pied deux planchettes de bois dont le bruit étourdissant augmente l'ardeur des cormorans et ahurit le poisson. Les cormorans plongent et disparaissent tout entiers à la recherche du poisson ; quand ils ont saisi leur proie, ils reparaissent, et on la leur saisit dans le bec. Parfois un seul gros poisson de 10 et 15 livres est poursuivi, traqué, saisi par plusieurs cormorans ; après les belles prises, on leur jette en récompense quelque menu fretin ; les paresseux reçoivent des coups d'aviron. Le soir, pêcheurs et cormorans rentrent au logis bien fatigués, mais si la journée a été heureuse, qu'importent les fatigues ! Pendant toute la saison d'hiver, les cormorans mangent sans travailler, c'est pourquoi cette pêche qui semble si productive est cependant dispendieuse. Dans nos allées et venues à travers le lac, nous avons rencontré bon nombre de pêcheurs ; quelle animation ! de tous côtés on entend le bruit des planchettes mêlé aux clameurs des pêcheurs ; de tous côtés on voit les cormorans plonger dans l'eau et reparaître triomphants, leur proie au bec. « Si le mandarin faisait soudain une apparition sur le lac, » dis-je à mes bateliers ! Il ne vient jamais ! mais si on apprenait sa visite, les pêcheurs se cacheraient dans les joncs qui de toutes parts poussent dans les terres hautes et ne permettent pas à la vue de se porter bien loin. Couper et rentrer les joncs sera la grande occupation de l'hiver ; les transports se font sur des traîneaux que les conducteurs, assis à l'arrière, poussent au moyen de deux bâtons ferrés dont ils frappent la glace, communiquant ainsi un mouvement rapide au traîneau. Aucun de nos chrétiens ne se nourrit de cormorans, bien plus par raison de pauvreté que par crainte de la défense vice-royale.

Une autre industrie est l'élevage des canards : on en voit des bandes de plusieurs centaines soit en liberté, soit menées au pâturage par deux ou trois barques qui les poussent devant elles ; les œufs sont salés et se vendent sur tous les marchés, grande ressource pour les jours maigres.

Les canards sauvages sont aussi nombreux ; quels beaux coups de fusil pourraient se permettre les chasseurs !

De *K'iuen-t'eou* je partis pour visiter en passant *Ho-kia-tchoang* où je vis notre petit presbytère en ruines : l'eau a pénétré dans la cour, où elle a séjourné longtemps : les murs se sont en partie effondrés.

Cette ruine physique n'est, hélas ! que la triste image de la ruine morale de cette petite chrétienté : elle va chaque année s'affaiblissant ; la pauvreté, les soins de la vie et l'insouciance des parents pour l'instruction de leurs enfants en sont les tristes causes. Les chrétiens des environs refusent de contracter des alliances avec des gens si tièdes, et ainsi, par les mariages païens, les familles retournent promptement au paganisme. De là je retournai à *Mo-tcheou*, où mon char m'avait attendu trois jours, et je me rendis à *Wo-fou-t'ang* pour la retraite de 20 catéchistes appartenant aux districts des PP. Wibaux et Baudoux. C'est là un ministère très consolant et très important, car de la ferveur et du vrai christianisme de nos auxiliaires indigènes dépendent la ferveur et le christianisme de nos néophytes.

Adieu ; en union de prières.

Tuus in X°.

Ign. MANGIN, S. J.

Incendie à Fang-Kia-Kata.

Lettre du P. Bataille au P. Chérot.

Fan-Kia-Kata, le 20 octobre 1893.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

AU feu ! Au feu ! Tels furent les cris par lesquels notre petit village de *Fan-Kia-Kata* fut réveillé à onze heures du soir le 4e jour de la 1re lune de l'an XIX de notre empereur *Koang-siu*, c'est-à-dire le 20 février 1893.

Désagréablement surpris dans mon premier sommeil par ces cris désespérés, en deux temps et trois mouvements j'étais debout et habillé. Un coup d'œil rapide jeté par la fenêtre me mit l'effroi dans l'âme. A la réverbération des flammes et à leur intensité, je crus que notre petite église était en feu. Vite, courons au secours du Bon Dieu ! Je sors, je regarde, quelle chance, je me suis trompé ! Le feu était plus loin. Mais alors c'est à l'orphelinat? Et à en juger par la flambée, tout est déjà perdu ! Je cours vite organiser le sauvetage de la petite famille. Méprise deux fois heureuse, le feu n'était pas au logis des enfants, mais au coin de leur maison. Là, douze gros tas de chauffage, tiges de sorgho ou de maïs sèches, sous le

souffle furieux d'un vent de tempête, lançaient sur le village des flammes et des brandons enflammés si effroyables que nous fûmes pendant trois quarts d'heures dans l'appréhension de voir tout le quartier avoisinant réduit en cendres. Le sauvetage s'organise de soi-même. Nos domestiques déménagent les couvertures, le linge, et tout ce qu'on peut emporter de l'orphelinat. Les petites orphelines se réfugient à l'église avec leurs maîtresses et prient le Bon Dieu de ne pas laisser brûler la pauvre maison qui les abrite. Ailleurs nos paysans, dont les maisons sont menacées, emportent leur petit mobilier et l'entassent sur la route où les femmes et les filles le gardent en récitant le saint Rosaire ou les litanies de la sainte Vierge.

C'était vraiment un spectacle grandiose, sinistre et édifiant. Je ne parle pas du courage, de l'audace et de la bonne entente dont nos gens ont fait preuve.

Une maison est particulièrement menacée. Elle n'est qu'à cinq ou six pas du foyer de l'incendie. Si elle prend feu, il faudra faire le sacrifice de sept ou huit maisons au moins, et voir ainsi sept ou huit familles sans abri. On ne fera pas la part du feu si belle sans la lui disputer. Des hommes courageux sautent sur le toit, le tapissent de couvertures mouillées qu'ils arrosent encore avec l'eau qu'on leur passe. Mais les flammes bondissant sous l'action de l'ouragan, s'élancent par-dessus leurs têtes, parfois même leur sautent au visage et les forcent bientôt à descendre et à abandonner un sauvetage si périlleux. Les couvertures doublées de coton contiennent une bonne quantité d'eau et peuvent rester sept ou huit minutes sans être endommagées par le feu. Alors, il se fit un calme relatif, et, les flammes s'élevant moins haut, il fut permis aux sauveteurs de remonter sur le toit et de renouveler la provision d'eau. Pendant ce temps, d'autres hommes dispersaient le chauffage et se rendaient ainsi maîtres de l'incendie qui avait duré une heure. On continua d'arroser le brasier et on le surveilla toute la nuit. Le lendemain à 10 heures de la matinée il en sortait encore de la fumée et de la vapeur.

Quand le feu fut presque éteint, vers minuit, on rapatria les meubles, les paquets d'habits et les ustensiles de cuisine aux gîtes de leurs légitimes propriétaires et en leurs places respectives. Rien ne manque ; les orphelines rentrent à l'école, les maîtresses les passent en revue. Hélas! il a disparu une enfant de six ou sept ans. On cherche, on appelle : pas de réponse. Mais on a vu un homme s'enfuir vers le Nord-Ouest. Vite on court dans cette direction, on ne voit plus rien. Quelle inquiétude ! Que de conjectures! Un quart d'heure après, des gens rentrant chez eux, voient une petite fille blottie dans un coin de leur porte, à demi-morte de frayeur, pressant sur son cœur l'unique objet de ses soucis, ce à quoi elle tenait le plus sur la terre, une paire de petits souliers neufs. Respirons enfin et reconduisons vitement à la bergerie cette petite brebis égarée.

Pendant que chacun rentrait chez soi pour se reposer des émotions et du travail, soudain éclate un incendie encore plus sinistre que le nôtre à *Siao-Wang-Kiao*, petit village situé à deux kilomètres au Nord de *Fan-Kia-Kata*.

Le lendemain, quand on se fit part de ses impressions, tous les soupçons désignèrent, comme auteur de notre accident, un malfaiteur de *Siao-Wang-Kiao* qui avait eu jadis de mauvais rapports avec une païenne récemment convertie et qui s'était retirée à *Fan Kia-Kata* avec son mari et ses enfants. Ce mauvais drôle voulait ainsi se venger et forcer les chrétiens à renvoyer ces nouveaux-convertis.

Les soupçons qu'on avait conçus à *Fan-Kia-Kata* furent bientôt connus des gens de *Siao-Wang-Kiao*. Eux aussi désignaient le même individu comme étant l'auteur de l'incendie allumé chez eux. Chez nos voisins, le désastre avait été beaucoup plus considérable que chez nous. Deux corps de logis, formant en tout six petites chambres, avaient été ruinés par le feu. De plus, le propriétaire, en voulant opérer le sauvetage de son immeuble, eut l'imprudence de monter sur le toit de sa chaumière. Ce toit, fait de terre et de boue et déjà à demi brûlé, s'effondra sous le poids du bonhomme, qui fort malencontreusement tomba à cheval sur une poutre et resta suspendu dans le brasier sans pouvoir ni remonter ni descendre. Il eut les deux jambes brûlées et le surlendemain il mourait des suites de ses blessures. Dès le premier jour, une accusation avait été déposée contre l'auteur présumé de l'incendie et contre son frère. Quand la victime eut rendu le dernier soupir, sa parenté dressa une accusation pour avertir le mandarin du triste dénouement que ce crime venait d'avoir.

Deux ou trois jours après, notre mandarin, selon qu'il en avait le devoir, fit une descente sur les lieux avec son officialité de satellites, greffiers et médecin.

Deux satellites étaient venus dès la veille, pour saisir les deux inculpés; c'était trop tard, l'un des deux, le plus coupable ou le moins audacieux, avait déjà pris la fuite pour se mettre à l'abri des perquisitions de la justice. L'autre fut saisi et garrotté. Le lendemain, quand le mandarin eut dressé son procès-verbal, il l'interrogea sommairement, le fit lier et conduire en prison. Il y resta plus d'un mois et fut mis plusieurs fois à la torture. Toutefois comme on ne put établir la preuve juridique de ses crimes, il fut provisoirement relâché. Quant au fugitif, il fut déclaré coupable. Par suite de cette condamnation, s'il reparaît dans la région, il sera saisi, passera en jugement et l'exil forcé succédera à l'exil volontaire.

A propos d'incendie, j'ajouterai que cette année a été particulièrement féconde en sinistres de ce genre. C'est d'ailleurs facile à allumer, les récoltes, herbes, pailles, chauffage restant en dehors des cours et des villages sur les aires où on les a mises en tas au temps de la moisson.

Mais est-ce que tout cela n'est pas gardé? Si fait. Toutes les nuits, plusieurs veilleurs circulent autour de chaque village en frappant sur un morceau de bois creux destiné à cet usage, pour avertir ainsi les villageois que leurs sentinelles sont au poste et signifier aux malfaiteurs qu'ils feront mieux de s'en aller ailleurs exercer leur industrie. Le plus souvent ces incendies sont des vengeances, vengeances de plaideurs malheureux ou opprimés ou bien vengeances de mendiants à qui l'on a refusé l'aumône. Or le désir de la vengeance est si vif dans ce pays qu'il finit presque toujours par tromper l'attention des veilleurs, quand leur complicité n'a pas été achetée. Ils ont d'ailleurs bien des moyens pour cela. En voici quelques-uns.

Ils se servent de paquets de poudre ou de petites boîtes d'allumettes chimiques que le commerce européen leur vend à bon marché. Comme mèches ils prennent de ces bâtonnets de soi-disant encens qu'ils ont toujours à leur portée pour brûler devant les idoles. Veulent-ils faire leur mauvais coup, ils s'en vont faire un tour dans la campagne, rôdent autour des tas de chauffage et quand le moment favorable est arrivé, ils battent le briquet et tout en allumant leur pipe, allument aussi la mèche du paquet incendiaire, qu'ils déposent délicatement au bon endroit. Pour eux, ils continuent leur route et sont dejà loin quand l'incendie éclate. S'ils ne peuvent arriver à l'endroit qu'ils veulent brûler, ils attachent l'engin incendiaire à la queue d'un rat préalablement pris et tenu en réserve et le lâchent à portée des tas de paille ou de chauffage. L'animal effarouché y cherche un refuge et allume l'incendie. Voilà les industries que suggère l'esprit du mal et le désir de la vengeance.

Lettre du Père Tapiot à Monseigneur Bulté.

Excursion dans les deux sous-préfectures de l'Extrême Sud de la Mission, qui n'ont pas encore été évangélisées.

Toung-ming, le 16 décembre 1893.

MONSEIGNEUR,

P. C.

JE suis en excursion dans l'Extrême Sud. C'est le 11 que je quittai *K'ai-tcheou*, pour tenter une trouée dans le paganisme, et porter plus loin l'étendard de la croix. J'étais accompagné de trois catéchistes, parmi lesquels *Siu-Paolou*. Je débutai par *Wang-Kouo-ts'uenn ;* nous avons là quelques bons catéchumènes. Ce village, à 60 *li* au sud-est de *K'ai-tcheou*, n'est ouvert au christianisme que depuis 2 mois seulement ; mais la chaude réception qu'il me fit, montre que la foi pénétrera facilement dans ces cœurs. Les catéchumènes étaient venus à ma rencontre, avaient organisé une réception, préparé un local : tous les villages environnants étaient accourus;

une foule énorme encombrait les rues, avide de voir le missionnaire d'Europe. Je satisfis à leurs désirs, en me montrant, en causant avec eux : je passai la soirée avec les catéchumènes, occupé à prêcher, et à répondre à leurs multiples questions. Le lendemain je célébrai la Ste Messe et après le déjeuner, je pris le chemin de *Siu-tchenn :* j'étais fort content de la journée.

Je dois ici dire un mot de l'origine des chrétientés de *Wang-Kouo-ts'uenn*, et de *Tchou eul-tchai*, sa voisine. C'est à deux jeunes lettrés, formés à notre école catéchuménat de *K'ai-tcheou*, qu'en sont dus les commencements. Ces 2 jeunes gens, bien instruits de la religion chrétienne, et pleins de zèle, s'en retournèrent chez eux avec la grâce du baptême, et répandirent la bonne semence dans leurs familles d'abord, dans le village ensuite, et les heureux fruits de leur apostolat tendent déjà à se propager aux alentours. Cette école-catéchuménat, tenue par *Li Johan*, donne d'excellentes recrues. Elle est composée de lettrés de 25 à 35 ans, devant passer un an à étudier les prières et les saints Livres. Ils ne sont que huit afin de pouvoir faire un choix, et d'éviter les inconvénients d'une agglomération. Depuis la fondation de cette école (oct. 1892), six sont déjà baptisés, et deux viennent d'être employés comme aides-catéchistes. Ils ne sont pas entretenus dans l'espérance d'être catéchistes ; il n'y a nul engagement de notre part : tout au plus leur laisse-t-on entendre que s'ils montrent leur talent, en établissant le christianisme dans leur village ou aux environs, le Père pourrait se servir de leur concours.

Le 12, je suis arrivé à *Siu-tchenn*. Ce gros bourg est, non pas au sud du Fleuve Jaune, comme le marquent toutes les cartes, mais à 20 *li* au nord. Il est administré par un petit mandarin qui commande 30 soldats. Ce pays n'est point calme ; le voisinage du *Chan-toung* facilite l'incursion des voleurs. Aussi ce mandarin a fort à faire le jour et la nuit. Voulant lui dire un mot de nos catéchumènes, et les appuyer auprès de sa personne, je lui fis visite. Il me reçut avec beaucoup de politesse, et me fit préparer une chambre dans son *ia-menn*. « Restez avec moi, disait-il, vous serez mieux qu'à l'auberge. » J'eus bien de la peine de résister à ses instances, mais j'étais à peine rentré chez moi qu'il m'envoya un grand dîner, et me rendit ma visite. Tout le bourg était sur pied : les lettrés eux-mêmes, qui, disait-on, répandaient le bruit que notre religion était prohibée dans l'empire, voulurent voir, et s'enquérir de notre doctrine : ils vinrent me faire visite ; ils étaient une dizaine. Je les reçus ; la conversation dura assez longtemps : sans allusion aucune, je montrai que la religion était prêchée en Chine avec la permission des Empereurs, que beaucoup d'édits la recommandaient, et que nous étions en rapports constants avec le vice-roi et les mandarins. Ils savaient que nous avons des catéchumènes dans plusieurs villages voisins. J'espère beaucoup dans cette région, et l'appui de ce petit mandarin nous

rendra grand service pour établir pacifiquement nos œuvres. Mais nous devons nous hâter ; car les Protestants ont déjà passé par là.

Parti de *Siu-tchenn* le 13 au matin, j'espérais passer le fleuve en face de *Houangtchouang*, où nous aurons bientôt des catéchumènes. N'ayant pas trouvé de grandes barques, je dus pousser à l'ouest jusqu'à *Chen-tzeu-iuen*. Arrivé là, le vent était si fort, que je renonçai à passer, et m'en allai à *Cha-Kou-tsouei* pour trouver un local pour la nuit. Le lendemain à 8 h. je montais en barque et à 9 h. j'atteignais l'autre bord.

A 12 *li* du *Houang-ho*, sur la route de *Toung-ming*, s'étale *Kao-ts'uenn*, magnifique résidence du *tao-t'ai*, pour la surveillance des travaux du redoutable Fleuve ; il y a là de nombreux soldats, et une ligne télégraphique, à la disposition du *tao-t'ai*. Cet établissement, comme site, est admirable, il est bâti sur un tertre, et doit former un très bel îlot en temps d'inondation.

J'entrais en ville à 11 h. ½. A la voir par les dehors, cette ville semble misérable, moitié ensevelie dans les sables du fleuve. Cependant elle est très peuplée, et son commerce est assez florissant. Seul, dans cette grande ville, objet de l'indifférence des uns, objet de mépris pour les autres, que faire pour lutter contre ce froid du paganisme ? Installé à l'auberge, je prends mon bréviaire et je prie. Mais je ne laisse pas de mettre mes gens en campagne. J'envoie un catéchiste au faubourg du nord, visiter deux familles, qui jadis s'étaient inscrites comme catéchumènes : il les vit, et leur parla longuement : mais la moisson n'est pas mûre.

Les espérances sont ailleurs. Je reviens de *Hai-t'eou-tsi* et *Houang-tchouang*. Là j'ai trouvé de vieux catéchumènes, l'un du P. Octave, et l'autre venant du *Chantoung*, où il faisait le commerce. Ce fut une joie bien sincère des deux côtés ; depuis de longues années, ils n'avaient pas vu de missionnaire. C'est une bonne semence pour l'avenir. Celui de *Houang-tchouang* est lettré et médecin ; sa réputation est grande dans le pays ; il avait appris autrefois ses prières ; il ne les a pas toutes oubliées. Pendant longtemps il causa avec *Siu-Paolou*, et lui fit promettre de revenir, disant qu'il voulait être chrétien, et se mettre à la tête d'un mouvement vers le christianisme. L'influence dont il jouit lui assure presque le succès. Ce médecin n'est autre que le frère de celui qui fut le premier catéchiste de *Kai-tcheou*,il y a vingt ans.

L'autre catéchumène est de *Ts'ien-io*, à quelques *li* de *Houang-tchouang*. Il n'est pas moins chaud que le premier : mais il n'a, ni la même influence, ni le même savoir faire. *Siu-Paolou* a séjourné dans ce village, et dans une soirée il a réussi à grouper autour de lui trente et quelques personnes, qui l'écoutaient avec beaucoup d'intérêt.

Ces deux catéchumènes vont servir d'assises à l'église de *Toung-ming*. Là sûrement nous pouvons espérer de fonder, à bref délai, une ou deux chré-

tientés. Cette terre a été arrosée des sueurs du P. Octave, et du haut du ciel, il prie encore pour ceux qu'il a évangélisés.

La grâce s'apprête donc à passer sur cette terre déserte, nous devons être là pour la recueillir, et lui faire porter des fruits. Pour cela il faut un pied-à-terre, et quelque œuvre qui nous gagne les cœurs. Dans la ville de *Toung-ming*, il est facile de se procurer une propriété ; je crois que pour 200 *taëls*, nous aurions une propriété suffisante, portant une dizaine de chambres. Le médecin catéchumène de *Houang-tchouang* se chargera de l'affaire. Je soumets ce projet à Votre Grandeur ; c'est à Elle à juger de l'opportunité de la chose. Nous pourrions regretter plus tard d'avoir tergiversé. Du reste, on ne fait rien sans établissement, et les catéchumènes du Sud sont trop éloignés de *K'ai-tcheou*, trop bien barrés par le fleuve, pour venir souvent se mettre en rapport avec le Père ou les catéchistes.

Demain 17, 3e dimanche de l'Avent, après la Messe, départ pour *Tch'ang-iuen*.

Tch'ang-iuen, 18 décembre 1893.

Parti de *Toung-ming* hier de bon matin, je pensais arriver ici d'assez bonne heure, puisque la distance n'est que de 80 *li*. Mais je ne comptais pas avec le fleuve. Je suis arrivé à 11 heures à *Tchou-linn-tsi*. Il me fallut remonter à 3 *li* au Nord : c'est là que se trouvent les barques. Le temps était superbe, et j'espérais passer en ¾ d'heure comme la première fois. Mais là le fleuve n'est pas le même ; ce sont des courants qui vont dans tous les sens, à cause des bancs de sable qui émergent çà et là. Aussi dans certains endroits, la force du courant était telle que nos bateliers ont dû descendre dans l'eau, pour tirer la barque et l'empêcher d'aller à la dérive. Ajoutez que ce jour-là, le fleuve roulait d'énormes glaçons, qui, venant se heurter contre la barque, l'endommagèrent au point qu'elle faisait eau, et qu'un homme fut sans cesse occupé à la vider. On avait levé l'ancre à 1 heure, et nous arrivions à l'autre bord à 4 heures, 15 *li* de parcours. Il était nuit quand j'arrivai à *Lou-kang-tien ;* là je passai la nuit dans une mauvaise auberge ouverte à tous les vents. Le lendemain à 10 heures j'arrivais à *Tch'ang-iuen*.

Cette ville, dont les remparts sont en briques, fut autrefois riche et commerçante. Depuis nombre d'années, visitée par le terrible *Houang-ho*, elle a perdu tout son lustre et tout commerce. Elle semble déserte ; toutes les boutiques qui paraissent avoir eu quelque éclat, sont fermées. Les villages sont beaucoup moins nombreux que dans le *K'ai-tcheou* et le *Toung-ming-hien*, et les terres paraissent être d'un bon rapport. Ce pays est absolument vierge; il n'a aucune connaissance de la religion, et il semble étranger à tous les faux bruits qu'on répand contre les missionnaires. Je n'ai pas ouï dire que les protestants y aient prêché ; à nous donc de planter la croix sur ce

sol, et de gagner à JÉSUS-CHRIST cette nouvelle terre ! Là sans doute nous n'avons pas encore de point d'appui ; mais je trouverai parmi nos chrétiens de *Wang-tcheou* une porte d'entrée dans ce pays. Ce matin à la sainte Messe, j'ai prié Notre-Seigneur de prendre possession du *Tch'ang-iuen-hien*, et de nous donner de bons ouvriers pour obtenir sa conversion.

K'ai-tcheou, 21 décembre. — De *Tch'ang-iuen*, je repris la route du Nord en traversant l'extrémité du *Ho-nan*. Je visitai *Nan-hou*, où nous avons quelques catéchumènes ; ils sont moins sûrs que partout ailleurs. Mais j'avais hâte d'arriver à *Si-tzeu-ngan*, où j'étais attendu, et où je fus reçu par tout le village avec des marques de sincère bienveillance. Nous aurons là, j'espère, une belle chrétienté ; les catéchumènes sont nombreux et fervents, et tous les villages environnants sont ébranlés. Par les écoles, nous pouvons obtenir de magnifiques résultats.

Je suis rentré hier soir après 10 jours de courses. Puissent-elles être fructueuses pour le salut d'un grand nombre ! Je pars demain pour *Sonug-kia-iao*, où je passe la fête de Noël.

Les séminaristes vont très bien : je suis fort content d'eux.

Je recommande le Sud aux SS. SS. et prières de Votre Grandeur, dont je reste toujours

Infimus in Christo servus,

E. JAPIOT, S. J.

Grâces dues au scapulaire.

Extrait d'un rapport du P. Simonel, 1892-93.

LES chrétiens de ce district, s'ils ne sont pas exempts de défauts, ont au moins la plupart une foi solide. Emportés par la passion, ils peuvent tomber, mais aussitôt leur conscience les remet en face des grandes vérités et les fait se relever. Ils ont en particulier une grande confiance en la sainte Vierge, et personne ne voudrait mourir, non seulement sans les derniers Sacrements, mais encore sans le scapulaire du Carmel. Voici à ce sujet quelques faits édifiants.

— Un nouveau chrétien, assez tiède, allait succomber à une maladie de poitrine, sans aucun espoir d'être assisté par un prêtre. Déjà trois fois on avait recommencé les prières des agonisants. Tout à coup le malade, privé de parole, fait signe qu'il désire un scapulaire ; bien qu'il ne soit pas de la confrérie, on lui en passe un au cou. — Bientôt la parole lui revient, et il se met à prier. Le lendemain, apprenant que le missionnaire, bien qu'inattendu, était arrivé dans la chrétienté, il le demande aussitôt, reçoit avec piété les derniers Sacrements, et ensuite reprend assez de forces pour aller, un mois après, se confesser et communier à l'église, à la fête de l'Assomption. Jus-

qu'ici cet homme, qui est très pauvre, ne paraît pas suffisamment guéri pour qu'il puisse échapper à la mort; mais on peut espérer qu'il terminera sa vie bien chrétiennement.

Au même endroit dans une famille chrétienne, une femme refusait seule le baptême. Elle tombe malade, et dans son délire elle demande à plusieurs reprises le baptême et le scapulaire. L'accès étant passé, des chrétiens, en l'absence du prêtre, l'ondoient et la revêtent du saint habit dont elle ne veut plus désormais se séparer. — La guérison suivit de près cet acte de foi. —

Un autre nouveau chrétien, plus que tiède, pris d'une maladie très douloureuse, se convertit et voulut recevoir le scapulaire. Quelques mois après, l'excès de la douleur lui faisant perdre la raison, il attenta trois fois à sa vie, et trois fois il affirma aux chrétiens, accourus à son secours, avoir vu une belle dame arrêter le coup. Enfin délivré de cette tentation, il mourut patient et résigné.

Une nouvelle chrétienne, mariée à un joueur, et réduite à la dernière misère, ne demandait jamais au missionnaire que l'aumône d'un scapulaire chaque année. Un jour, un mois après la mission, elle revint en demander un second. Étonné, le missionnaire demande des explications. Cette famille, logée chez un païen dans une cour remplie de paille de sorgho, avait été réveillée la nuit; la cour était toute en feu, et la pauvre maison entourée de flammes. Cette femme arrache son scapulaire, le jette au milieu des flammes, qui aussitôt s'éteignent, n'épargnant que la maison et tout ce qui appartenait à ces pauvres gens. Mais le scapulaire? Après l'avoir cherché inutilement, appelé tous les chrétiens à son aide, n'avoir rien retrouvé, elle s'était décidée à faire une assez longue course pour en demander un second. Nos chrétiens ne doutent de rien, et la sainte Vierge semble les traiter comme ses enfants. Mourir sans le scapulaire, surtout après l'avoir quitté, c'est un grand malheur, et il est bien difficile alors de consoler et de rassurer les parents.

Ce qui les éloigne surtout des protestants, qui prêchent dans quelques bourgs, ce sont les blasphèmes de ceux-ci contre la sainte Vierge. Ils peuvent être tentés par l'argent, mais jamais un ancien chrétien ne consentira à s'éloigner de Marie.

V. Simonel, S. J.

Conversion d'une païenne.

Récit du P. Siao.

HWANG-HIANG se trouve une pauvre veuve de 61 ans, appelée *Tchang-wang-cheu*, que j'ai baptisée il y a trois mois. Autrefois fort dévote aux idoles, elle ne cessait de brûler de l'encens et de faire des prostrations en leur honneur. Mais ses divinités ne lui faisaient pas sentir leur protection: la pauvre vieille voyait ses infirmités s'aggraver tous les jours ;

ses yeux en particulier étaient si malades qu'elle ne pouvait plus coudre. Sur ces entrefaites, une bonne chrétienne, chargée d'une école de filles dans le même village, entreprit de l'instruire de notre sainte religion. La vieille femme fut bientôt frappée de la beauté des vérités chrétiennes, si bien qu'un jour, en rentrant chez elle, elle prit et brisa toutes ses idoles, malgré les protestations des siens. Après ce coup, le Bon Dieu la mit à une épreuve bien dure, en lui ôtant presque complètement l'usage de ses yeux. Ses proches ne manquèrent pas de lui dire que les dieux se vengeaient de son impiété. Mais elle, soutenue sans doute par la grâce, tint ferme sous l'orage. Il était touchant de voir cette nouvelle catéchumène étudier le catéchisme et les prières, tâche bien méritoire à son âge : tous les matins, elle allait à l'école apprendre quelques phrases ; quand elle les avait retenues non sans peine, elle retournait au logis en les répétant sans cesse pour les imprimer dans sa mémoire. Oubliait-elle un ou deux mots, aussitôt elle revenait sur ses pas se les faire enseigner de nouveau ; et cela plusieurs fois par jour. Tant de foi toucha le cœur de Dieu : elle recouvra l'usage de ses yeux sans prendre aucun remède, et voit aujourd'hui mieux que jamais : elle peut non seulement coudre, mais enfiler elle-même ses aiguilles. Ce bienfait extraordinaire accrut encore sa ferveur ; elle a surtout une dévotion spéciale à la Passion de Notre-Seigneur, qu'elle ne peut entendre raconter sans fondre en larmes. Quand elle priait, on eût dit qu'elle voyait Dieu sensiblement, tant elle était pénétrée de sa présence. Quelques jours avant Pâques, elle vint me demander le baptême. La voyant si bien disposée, je le lui promis ; cette nouvelle la remplit de consolation. Mais les démons jaloux lui firent expier son bonheur. Pendant la nuit qui précéda le baptême, ils la tourmentèrent de toutes manières. Tantôt elle sentait de très vives douleurs d'entrailles, tantôt elle voyait sa chambre s'enflammer, de sorte qu'elle ne put dormir un instant. Quand vint le jour, elle était épuisée au point de ne pouvoir se tenir debout. Mais le désir du baptême lui donna la force de se traîner jusqu'à la chapelle. A peine en eut-elle franchi le seuil qu'elle sentit ses forces lui revenir. Après la messe, je la baptisai, selon son désir, sous le nom de Marie. Elle me disait alors : « Je sens que JÉSUS est dans mon cœur, mon cœur et ma mémoire ne peuvent plus se détourner de JÉSUS. J'aime Marie comme ma bonne mère. » Dix jours après, Sa Grandeur Mgr Bulté, étant venu au village, l'admit au sacrement de Confirmation.

MALABAR.

Lettres du P. Charles Bonnel à son frère.

Changanacherry, 1er octobre 1893.

MONSEIGNEUR est revenu de Magnanez un peu mieux portant ; mais voici que le séjour d'une semaine ici lui rend toutes ses premières infirmités. Notre palais est vraiment dangereux, inhabitable. Depuis trois mois que je suis ici, je n'ai pas été un jour vraiment vaillant et bien portant ; sans être positivement malade, j'ai toujours été assez mal à l'aise et incommodé pour n'être bon à rien toute la journée. Voici deux mois que mon état d'affaiblissement m'empêche de dire mon bréviaire. Monseigneur m'a autorisé à le remplacer par 3 chapelets, et bien souvent je n'ai pas même eu la force de les réciter.

Évidemment cet état ne peut continuer. Les travaux de plâtrage de la chambre de Monseigneur toute voisine de la mienne ont rendu celle-ci très malsaine. Monseigneur ne veut pas que j'y habite plus longtemps ; il pressent bien que ce ne serait pas sans grave danger pour ma santé, et comme il ne sait trop où me loger dans son diocèse, il m'envoie à Mangalore... mais oui ! à Mangalore ! où je me soignerai de mon mieux pendant un mois et demi au moins. Je ne reviendrai ici que complètement guéri, ou bien je n'y reviendrai plus. Je pars ce soir pour Aleppey, où j'espère trouver prochainement un bateau pour Mangalore. C'est l'affaire de 3 jours de navigation. A plus tard les détails du voyage et de l'installation là-bas.

Saint-Aloysius' College, Mangalore, 15 octobre.

Quel bonheur pour moi de pouvoir dater une de mes lettres de Mangalore, où j'ai si longtemps désiré de me trouver ! Il est vrai que je ne suis ici que de passage, mais enfin je m'y trouve si bien que je ne puis penser que je serais mieux ailleurs. Je reviendrai plus loin sur le bien-être que je savoure ici. Commençons par le récit du voyage sur mer, qui dans son ensemble a été des plus agréables. Comme je te l'ai appris par lettre, j'ai quitté Changanacherry le dimanche 1er octobre, à 8 heures du soir. La voiture de Monseigneur m'avait conduit jusqu'à l'embarcadère, où m'attendait la barque qui devait me conduire à Aleppey. Généralement la barque est éclairée pour la nuit par une petite lampe accrochée à l'intérieur. Cette fois-là aucune lumière. Je soupçonne quelque chose et comme je voyage toujours parfaitement outillé, je tire une queue de rat de mon sac de voyage, je fais de la lumière et procède à la visite du *boat*. Je ne fus pas longtemps sans apercevoir blotti dans un coin un de mes catéchistes caché derrière mes malles : « Qu'est-ce que tu fais ici ? — Je vais à Aleppey. — Ah ! ah ! tu crois que tu vas aller ainsi à Aleppey dans mon *boat* sans m'en demander la permission ? File tout de suite et garde-toi de recommencer ce jeu-là. » Il fallut que le pauvre diable s'exécutât à l'instant

même. C'était lui bien entendu qui avait soufflé la lampe pour mieux se cacher. Son sans-gêne est des plus achevés. Quand je faisais, il y a quelques mois, le catéchisme aux nouveaux chrétiens, j'avais cru pouvoir lui confier la garde de mon déjeuner et de mon dîner; le gaillard ne se gênait pas pour boire dans la sacristie le vin de ma gourde et allonger avec de l'eau claire le peu qu'il y laissait. Il essaiera bien encore de me jouer quelques tours, mais je t'assure qu'il ne me prendra pas souvent ; je connais ce vieux coquin. Et dire qu'il est catéchiste et qu'il n'y a dans tout Changanacherry personne de plus honnête pour le remplacer !

Lundi, 2 octobre, à 6 heures, arrivée à Aleppey. Je vais droit à l'église syriaque, où je m'installe comme chez moi, donnant des ordres à tous les domestiques et au vicaire lui-même. C'est la bonne façon de se faire respecter et obéir. Monseigneur nous l'a recommandée, elle ne manque jamais d'obtenir les meilleurs effets. Après ma messe aux saints Anges, je visite la ville en pousse-pousse. La ville est trois fois longue comme Roubaix en sa plus grande diagonale. Trois canaux parallèles et en parfaite ligne droite mènent des milliers de barques des lacs à la mer. Le long de ces canaux superbement ombragés, sur chacune de leurs berges, se trouvent d'innombrables boutiques de Juifs et de Mahométans, des villas de gentlemen, et des palais, de vrais palais entourés de parcs de toute première beauté.

Je me rends d'abord aux bureaux de la *British Indian Company* pour y prendre des informations sur l'arrivée et le départ du 1er steamer en partance pour Changanacherry. Il arrivera jeudi et partira le jour même à midi. Me voilà prisonnier dans Aleppey pour trois jours : enfin la cage est si belle que je me résigne à y vivre.

Le lendemain, mardi soir, je me mets en grande tenue européenne — soutane et ceinture noire— et je vais rendre visite à Monseigneur de Cochin, alors en résidence en son palais d'Aleppey. Monseigneur est des plus gentils pour moi, me fait visiter le palais de fond en comble et m'amuse avec ses singes, ses perroquets et ses chiens savants. C'est la distinction, la grandeur et la simplicité réunies. Il me reproche de n'être pas descendu chez lui (je me le reproche *in petto*), il m'invite à venir dîner le lendemain au palais. Évidemment, j'accepte. A 6 heures du soir, un landau princier s'arrêtait à la porte de la cure où j'habitais. Monseigneur en personne et son secrétaire Monsignor de Souza me rendaient ma visite. C'était on ne peut plus de courtoisie. Après une demi-heure de causerie familière, Monseigneur remonta dans son landau (deux valets par devant, deux laquais par derrière, deux valets coureurs aux brides des chevaux, tous en livrée éclatante) et l'équipage disparut au grand galop. Le lendemain, mercredi, comme je me rendais à 10 heures chez Sa Grandeur, un des agents de la *British* arrête mon pousse. Le steamer vient d'arriver. Il n'a pas de cargaison à

prendre ; il partira aujourd'hui même à midi. Pas une minute à perdre. J'envoie mon Butler avertir Sa Grandeur de l'incident et de mon impossibilité de me rendre à son invitation. Au galop de mes conducteurs, mon vandi revient à la cure. Le curé est parti, sa porte est fermée à clé. J'envoie un courrier demander la clé au curé. Tandis que j'attends, une lettre de la *British* m'arrive me disant que si je veux partir à midi, il faut venir au plus tôt. Midi passé, il serait trop tard. Il était 11 heures ¼. Enfin le courrier arrive; je prends mon bagage, je promets une roupie à mes conducteurs s'ils me font arriver à temps ; ces impertinents, pour me forcer à leur offrir deux roupies, refusent de courir. Il s'en faut de peu que je ne leur casse le cou avec ma canne. Nous arrivons à midi 20. Le steamer, grâce à l'amabilité de l'agent de la *British*, m'attend encore. On me donne mon billet. Le canot m'attend au rivage. La mer était des plus houleuses, vagues de 1 m. 50 de haut; le canot dansait comme une coque de noix, nous piquions d'inénarrables canards. Malgré cela je tenais bon comme un vieux loup de mer, aussi à mon aise que quelques minutes auparavant dans mon vandi, sans le moindre sentiment de mal de mer.

Après une heure de canot nous arrivons, pas mal éclaboussés au *Huzara* qui doit me transporter à Mangalore. La cabine 2e classe (4 lits) était inoccupée, assez confortable pour quelqu'un qui a fait vœu de pauvreté, je m'y installe. Dîner excellent, 4 ou 5 plats de viande sans compter le dessert, 6 repas par jour. Appétit dévorant. Depuis 3 mois je ne mangeais plus ; une fois sur mer, l'appétit m'est revenu, féroce, furibond. Je mangeais tout et de tout. Le garçon de service était horripilé. Outre cela, sommeil grandiose, 10 heures durant, chaque nuit. Vive la mer qui rend ainsi l'appétit et le sommeil aux voyageurs! A Calicut, le steamer doit prendre une grosse cargaison et stopper du matin au soir. J'engage à raison de 3 roupies un joli *boat* pour toute la journée. Les vagues sont longues d'environ 100 mètres et hautes de 3 ou 4 mètres. Le *boat* s'engouffre parfois tellement que je ne vois plus que la mer, mer, mer de tous côtés. Deux Pères Jésuites sont installés à Calicut, où ils ont une très jolie résidence. Je vais les voir. Ils m'accueillent à bras ouverts et m'hébergent tout le jour. A 4 heures, je retourne au *Huzara*.

Le dimanche 8, nous arrivions en vue de Mangalore. Contrairement à ce que dit Élisée Reclus, un farceur qui ne l'a jamais vue, la ville apparaît sous la forme d'une forêt. Toutes ses maisons sont cachées sous les arbres. Seul le collège Saint-Louis apparaît tout éclatant de blancheur sur le sommet de la colline où il est situé.

Nous franchissons en barque une passe des plus dangereuses, et je mets enfin le pied sur la terre de Mangalore.

Le supérieur de la mission, le R. P. Cavadini, m'attend sur le quai avec le vandi de Monseigneur. Je me rends à la résidence où Monseigneur Pa-

gani me reçoit et m'embrasse comme un fils enfin retrouvé. Après toute une journée passée auprès de Sa Grandeur, j'ai été conduit par elle au collège Saint-Louis, qui par sa position sur la colline est plus salubre que la résidence. — L'architecture du collège est monumentale et de fort bon goût. Il est formé d'un long bâtiment de plus de 100 mètres de long, tiré en fer à cheval par la chapelle et la grande salle de théâtre. Le rez-de-chaussée d'un bout à l'autre contient toutes les salles de classe. Le premier étage est occupé entièrement par les chambres des Pères et des Frères. Au centre sont surajoutés deux étages qui aboutissent à une plate-forme d'où l'on jouit du plus ravissant panorama. Les classes et les chambres des Pères sont bordées de deux vérandas qui ont toute la longueur du bâtiment.

Le collège ainsi construit est délicieusement aéré, et offre toutes les conditions de confortable et de salubrité que l'on peut désirer. Grâce aux soins exquis du P. Ministre, le R. P. de Bonis, la perle des ministres, j'ai été remis en quelques jours des excès de fatigue qui avaient engagé Monseigneur Lavigne à m'envoyer ici. J'ai pu même mettre au service de la maison mes crayons et mes pinceaux, voire même ma plume.

Dès la première semaine nous avions à célébrer la fête du R. P. Recteur. J'ai orné de mes dessins le gâteau d'honneur. J'ai en outre composé une pièce de vers français pour la réception de Sir Wenlock, le gouverneur de Madras qui venait nous visiter. Pour la même circonstance, j'ai exécuté pour la décoration de la salle de théâtre les armes de la Grande-Bretagne et celles de Lord et Lady Wenlock. Je vais maintenant réparer les décors du théâtre. Cela me prendra un bon mois ; c'est juste le temps que je dois encore passer ici, si je ne veux revenir à Changanacherry que complètement guéri.

Changanacherry, 7 février 1894.

... Le petite vérole sévit ici depuis près d'un mois et fait d'innombrables victimes. La petite vérole est ici « le mal qui répand la terreur ». Les mères abandonnent leurs enfants, les maris leurs femmes, les femmes leurs maris, les amis leurs intimes, et faut-il le dire ? le prêtre lui-même n'a pas le courage le plus souvent d'obéir à ses obligations et, n'obéissant qu'à la crainte, refuse aux malades les consolations de notre sainte religion.

Au commencement, il en était ainsi à Changanacherry : on avait jusqu'à 40 morts par semaine et parmi eux pas un n'avait vu le prêtre.

Comme j'étais revenu ici convalescent, Monseigneur se refusait à me sacrifier ; enfin, vaincu par mes instances, il m'accorda de demander à Monsieur le curé de Changanacherry la faveur d'aller visiter ses malades. L'offre fut acceptée avec des sanglots de reconnaissance, et voilà 12 jours que je bats le pays du matin au soir, ayant distribué jusqu'ici 56 Extrêmes-Onctions. C'est énorme comme chiffre, vu les distances énormes qu'il me

faut souvent franchir pour arriver à un pauvre moribond. Une fois Monseigneur m'offrit son vandi et me força d'accepter. J'en eus assez pour une fois. Que peut faire un vandi dans les petits chemins de la forêt et dans les rizières qui nous avoisinent. J'étais obligé à tout instant de descendre pour m'engager dans des chemins où il ne pouvait pénétrer ; puis je perdais un temps précieux à revenir le prendre. Puis il fallait rallonger les chemins ; puis le vandi penchait si souvent, au risque de tomber et de rouler dans des ravins, qu'au retour je déclarai à Monseigneur le vandi impraticable, et Monseigneur se rendit à mes raisons. Que Dieu soit béni de m'avoir donné de si bons pieds et de si vigoureux jarrets et de bons souliers par-dessus le marché. Avec cela, je vais partout dans les chemins les plus difficiles et les plus escarpés. En fait de promenade, rien de plus poétique : rencontres de troupeaux de vaches et de buffles, rencontres d'éléphants dans les chemins les plus étroits.

Il n'y a rien de tel pour développer la dévotion aux saints anges gardiens. Collines à franchir, ravins à descendre comme on peut, fourrés à percer, rien ne manque aux charmes de l'excursion ; mais le grand charme est au bout quand on arrive dans la pauvre hutte de sauvage qui abrite un moribond et quand on peut, avec les derniers sacrements, lui laisser de bonnes et solides paroles de consolation.

Quelle pauvreté partout ! jusqu'à présent je n'ai nulle part trouvé une table pour déposer la boîte à chandelles qui me sert à emporter les choses nécessaires à l'Extrême-Onction. Les chambres des pauvres malades sont comme des niches à chien où il faut entrer parfois en rampant et où souvent on ne peut pas entrer du tout, faute de place. Alors on s'en tire comme on peut. Mais ce qui console par-dessus tout, c'est la foi ardente de ces pauvres mourants. Le plus souvent, j'ai à peine commencé les prières de l'Église qu'ils lèvent les mains au ciel et avec des larmes ils prient à leur façon. J'en ai été parfois touché moi-même jusqu'aux larmes. Que de traits je pourrais citer de la ferveur de nos chrétiens, mais je serais trop long. Je n'en rapporterai qu'un seul. Un pauvre homme se mourait. Je vais le voir. Malgré son état de faiblesse, dès mon arrivée, il se jette à genoux sur le sol nu, et se met à prier à haute voix et avec une incomparable ferveur. Arrive le moment de la confession. Il me pose quelques questions que je ne comprends pas. Là-dessus, il appelle en pleurant ses amis et leur explique que comme le Père ne comprend pas tout ce qu'il dit, sa confession sera nulle et que s'il meurt il ira en enfer. Grâce à Dieu je comprenais assez de malayalam pour comprendre ses plaintes, et je me hâtais de le rassurer en lui disant que,comme il le récitait dans son *Confiteor*, il se confessait à Dieu et à moi, qu'il suffisait donc que le Bon Dieu comprît une partie et moi l'autre et que par suite sa confession serait excellente. Il se rendit à mes raisons et reçut avec joie l'absolution et l'Extrême-Onction.

Après la cérémonie, pour m'exprimer sa reconnaissance, il en agit avec moi comme beaucoup d'autres malades, il me prit les deux mains dans les siennes et me les pressa sur ses lèvres. Ce contact est assez dangereux, mais comment ne pas s'y prêter de bonne grâce ; cela entre du reste dans les fonctions de notre ministère de consolation, et le Bon Dieu est là pour décider ce qu'il en sera de notre santé.

En voici assez sur mon petit ministère où j'aurais pourtant tant d'autres histoires édifiantes à raconter. Demain vers trois heures, je pars dans les montagnes et les forêts à 60 lieues d'ici, pour évangéliser les pauvres sauvages. Malheureusement, n'ayant que juste l'argent du voyage, je ne pourrai rien fonder. Quel crève-cœur ! J'ai écrit à Roubaix pour intéresser plusieurs bonnes âmes à mon œuvre de la conversion des païens. Qu'en arrivera-t-il ? Sans argent, pas de bien réel à faire ; rien, absolument rien à organiser.

Au Maduré, pas bien loin d'ici, le Bon Dieu s'est choisi un martyr en un de nos jésuites natifs. Mgr Barthe, évêque jésuite de Trichinopoly, n'hésite pas à le proclamer martyr. Croyons bien que le cher défunt est maintenant au ciel dans la phalange de ceux qui ont versé leur sang pour l'Agneau.

Je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de te transcrire la lettre du P. Cartier au P. Ricard sur cette mort si édifiante, *omissis omittendis* naturellement.

« Le mardi soir, 9 janvier, vers 4 heures, le Père Amirdam me laissa ici et partit plein de santé, d'énergie et d'entrain, tout content d'être désigné pour servir de guide ou d'ange gardien au P. Alchin, trois ans professeur à Mangalore, et envoyé à Londres où il devait être un des rédacteurs du *Month*.

« Notre cher P. Amirdam filait à toutes roues vers Tuticorin, quand à trois milles d'ici, près de Palayakayel, les chrétiens accoururent lui dire qu'un méchant païen, prêtre d'idoles et mauvais sorcier, empiétait et bâtissait même sur le terrain de leur église. N'écoutant que son zèle et sa charité, le Père alla sur les lieux, fit opposition selon les lois du pays et dit d'appeler la police dont la station n'était qu'à 50 pas à peine. On m'assure que le Père, dans cette circonstance, parla et agit avec un calme et une mansuétude qui ne lui étaient pas ordinaires. Pendant qu'on attendait la police, le brutal païen frappa le Père sur le dos un peu au-dessous de l'épaule gauche avec une barre de fer, d'un coup tellement violent que le manche en bois fut brisé et vola en éclats. Ce terrible coup priva-t-il de suite le Père de sa connaissance ? Il semble que non, car on me dit qu'il tomba ou se mit à genoux, croisa les mains sur la poitrine et leva les yeux au ciel. C'est dans cette attitude de prière qu'il reçut le coup probablement mortel. Un second païen, plus brutal encore que le premier, le frappa sur la tête, de haut en bas, c'est-à-dire verticalement, avec l'extrémité aiguisée d'une autre barre de fer et lui fit une horrible blessure d'au moins 3 doigts de profondeur. Le

sang ruisselle à gros bouillons, le sable en est tout imprégné, le Père sans connaissance et comme mort, est étendu dans cette mare de sang. N'importe, on le frappe à coups redoublés, un peu partout, mais surtout à la poitrine. Un troisième sauvage, armé d'une grande serpe, allait lui couper la tête et les membres, quand un brave chrétien arrêta au péril de sa vie la main sacrilège, et aidé par les autres chrétiens réussit à arracher le Père à ces cannibales en le portant dans sa maison.

« Vite on me fait avertir. J'arrive à pied, malgré une forte courbature, en traversant 5 ou 6 rivières qui m'en séparent, porté sur les épaules des braves gens qui ont voulu m'accompagner. Il est déjà nuit, environ 7 heures. Je me hâte de donner l'Extrême-Onction et tout ce que je puis donner, en me pressant de peur de ne pas achever avant le dernier soupir. Le mourant vomit des flots de sang et diverses autres matières ; convulsions affreuses, cris parfois un peu articulés mais dont on ne comprend rien. On a arrêté le sang des principales blessures, mais il coule toujours abondamment de l'oreille gauche ; les yeux lui sortent de la tête. A plusieurs reprises ils semblent s'arrêter sur moi ; je lui montre le Christ, le ciel, une image de la sainte Vierge, mais je ne crois pas qu'il ait rien compris ou même qu'il m'ait reconnu. — J'envoie à Tuticorin demander un médecin, mais c'est la nuit, on est à plus de quinze milles et les chemins sont impraticables.

« Vers minuit, froid universel chez le mourant ; toute la figure se tuméfie. Le cœur palpite à me soulever la main quand je la place dessus... A 5 h. ½ arrive le P. Peyret qui amène un médecin de Tuticorin. « Pas d'espoir, rien à faire. » Nous récitons les prières des agonisants. A 10 h. même état. Le médecin insiste pour qu'on emporte le moribond à Tuticorin. On part vers 11 h. Le mourant arrive dans le même état qu'au départ. Mais un peu avant 4 h. tout était fini, il reposait dans la paix du Seigneur. — L'autopsie prouva que quoi qu'on eût fait, on n'eût pu le sauver. Et voilà comment, mon Révérend et bien cher Père, nous avons maintenant au ciel un nouveau martyr. Personne ne lui contestera ce titre, car il est bien mort victime de sa charité pour les chrétiens.

« Un procès va commencer. Les coupables sont riches, soutenus par les païens les plus influents. Qui peut en prévoir l'issue ? Les roupies sont si puissantes. »

Une lettre de Mgr Barthe à Mgr Lavigne dit les merveilles de foi produites par cette sainte mort sur les chrétiens du pays. Il y eut des scènes admirables et touchantes entre les chrétiens qui se disputaient en pleurant la terre arrosée du sang de leur bien-aimé Père.

Tout à toi en N.-S.

Ch. Bonnel, S. J.

Lettre du Père Charles Bonnel au R. P. Provincial de Champagne.

Changanacherry, 16 février 1894.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Je vous ai promis dans ma dernière lettre de vous écrire plus assidûment suivant l'importance des ministères qui me seront confiés. Je veux aujourd'hui vous tenir ma parole et vous relater ma première tournée apostolique, qui n'a été, à vrai dire, qu'une tournée d'exploration, simple affaire de tâter le terrain à évangéliser.

Le jeudi 8 février, à 3 h. et demie, je quittai Changanacherry dans une charrette à bœufs assez longue pour que je puise m'y étendre pour y dormir la nuit et pour contenir à la fois les quelques petites caisses de provisions que j'avais à emporter. Dans le fond de la charrette, une couche épaisse de foin me servait de matelas. Ce foin dévait servir de plus à alimenter nos bœufs pendant la route. Je m'y installai comme je pus, et l'on partit. Mon cocher, tout fier de voyager avec un Européen, laissa bientôt les brides à un de ses amis, alla s'enivrer dans une maison le long de la route, et vint me rejoindre soûl comme un Polonais. J'en eus bientôt des preuves. Il commença par me prêcher avec larmes la dévotion à la Ste Vierge, puis jeta le vandi sur un talus, puis dans un fossé, puis le lança au milieu d'un troupeau de buffles, de là à travers champs, enfin se mit à chanter, à crier, et à dire mille extravagances. Jugez, si vous pouvez, de ma situation; les bœufs appartenaient à mon ivrogne, il n'eût pas consenti à en laisser la conduite à un autre que lui. Nous étions trop engagés pour revenir, la route d'ailleurs n'était pas trop dangereuse jusqu'à Cottayam; je le laissai déblatérer tout ce qu'il voulut, et aller de l'avant par tous les chemins qui lui plurent. A 9 h. et demie seulement, nous arrivions sans accident, grâce à Dieu, à la résidence des PP. Carmes à Cottayam.

Le R. P. Bernard, supérieur général des Carmes tertiaires du diocèse, me fit un très gracieux accueil, et jugeant que je ne pouvais voyager prudemment de nuit avec mon cocher ivre, me retint chez lui. Le lendemain à 6 h. et demie, après ma messe, nous quittâmes Cottayam, mon cocher un peu rassis, voire même assez humilié de l'aventure de la veille. Le but du voyage, ce jour-là, était Moutholy, où je devais prendre le P. Romuald que Monseigneur m'avait assigné comme compagnon de voyage. J'ai déjà dit, je crois, dans mes lettres que notre diocèse n'est qu'une immense forêt d'une prodigieuse fertilité. Mon petit voyage m'en a bien convaincu. Pendant toute la journée, mes bœufs trottèrent à travers les bois, franchissant les collines et descendant les ravins avec la même allure. A

mesure que nous avancions vers l'est, les collines grossissaient, et vers la fin de la journée avaient presque les proportions des montagnes. Le soleil jetait la lumière à profusion, les grands arbres de la route en atténuaient à peine l'intensité ; avec cela, la chaleur était rôtissante, et les cahots du vandi terribles ; aussi ne fut-ce que le corps harassé de fatigue que j'arrivai le soir vers 6 heures en vue de Moutholy. Une rivière assez large nous en séparait. Pas de pont, pas de barques. Il fallut me déchausser pour traverser la rivière avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Puis il fallut faire pendant dix minutes l'ascension du Mont rocailleux à la cime duquel est construit le couvent, et ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'enfin j'y arrivai.

L'accueil fut simple, cordial, à la façon indienne. Le P. Romuald m'attendait. C'est un carme d'une trentaine d'années. Il sait une centaine de mots anglais, son malayalam est d'une pureté douteuse ; mais enfin Monseigneur n'avait que lui à m'offrir pour le moment.

Le lendemain nous quittâmes ensemble Moutholy et nous nous rendîmes à Pala, à quelques milles de là, où nous avons un catéchuménat et environ 50 nouveaux chrétiens. La journée se passa à prendre des arrangements pour la fête du lendemain, car je voulais que mon arrivée au catéchuménat fût grandement fêtée. J'avais apporté avec moi des bannières, des vêtements d'enfants de chœur, et divers instruments de musique, enfin de jolis ornements pour la messe. Je fis tout porter à la chapelle. Le lendemain dimanche, vers 6 heures et demie, les porteurs me menaient en chaise à la chapelle des nouveaux chrétiens, à Kanadi Buroumbe. Pour y arriver il fallut traverser des fondrières, gravir des pentes abruptes, passer des torrents, enfin essuyer tous les inconvénients, qu'il y a à circuler dans des broussailles d'épines ; mais qu'est-ce que cela pour un missionnaire ? Et puis la forêt était si belle, les points de vue si ravissants, le tout si éblouissant de poésie que je ne songeais guère aux petits accidents de la route. Au chant cadencé des porteurs, tous accouraient pour me voir passer. Les chrétiens s'agenouillaient, les païens joignaient les mains et saluaient de la tête. Après 3/4 d'heure de cette marche un peu triomphale, nous arrivâmes à la pauvre chapelle où nous attendaient les nouveaux chrétiens. Après la messe, chemin de croix, petite allocution en malayalam, puis installation en règle d'un catéchiste. Les nouveaux chrétiens, tout heureux de cette dernière faveur, m'accompagnèrent à quelque distance de la chapelle avec des acclamations.

A 10 heures et demie, nous étions de retour à l'église de Pala. A 2 h. nous la quittions pour nous rendre en vandis à Kadamad. Nous étions désormais en plein dans les montagnes. Le coup d'œil était d'une incomparable majesté. Les crêtes des montagnes couraient d'un bout de l'horizon à l'autre à des hauteurs vertigineuses. Nulle part je n'avais vu plus riche végétation. Il n'y a pas là un pouce de terrain inexploité par

la nature. Les arbres sont énormes, les fourrés massifs, les plantes, accrochées à toutes les fentes de rochers, s'élèvent en masse serrée jusqu'aux sommets des monts, où elles trouvent encore assez de bonne terre pour les dominer de 15 à 20 mètres de hauteur. Çà et là quelques torrents coulent des montagnes comme des laves d'argent. Le spectacle est féerique, et c'est celui qu'on a sous les yeux jusqu'à cent milles de là, jusqu'au versant oriental de la chaîne des Ghâtes, dont ces monts font partie. Vers 6 h. du soir, à la nuit tombante, nos vandis arrivaient à l'église de Kanada, où nous devions passer la nuit.

A six milles de là dans les montagnes, une cinquantaine de païens demandaient à « apprendre nos prières » : c'est ainsi qu'on appelle ici apprendre la doctrine chrétienne. Je leur envoyai à mes frais un catéchiste zélé, choisi parmi les chrétiens du pays, et je leur fis en même temps la promesse que bientôt j'irais moi-même habiter quelque temps parmi eux. Le lendemain dès l'aurore, nous nous dirigeâmes vers Pravitanam, où une dizaine de païens tout au plus demandaient le baptême. Tout ce que je puis leur accorder pour le moment, c'est un catéchiste à une roupie par mois, et qui fera par suite fort peu de besogne. Je laissai néanmoins aux païens l'assurance que je reviendrai bientôt les voir.

A 2 heures nous quittâmes Pravitanam pour nous rendre à Placennal, où se trouve un de nos plus importants catéchuménats. Il fallut pendant quatre heures, sous les ardeurs brûlantes du soleil, franchir des forêts, des abîmes, des rampes rocailleuses, des jungles et des broussailles sans autre route que celle que mes porteurs nous ouvraient. Ceux-ci ne connaissaient pas autrement la route que par la direction sud sud-ouest que je leur avais marquée au départ. Heureusement, nos bons anges nous vinrent en aide, et un schismatique jacobite qui habitait cet horrible désert s'offrit à nous guider à travers les taillis et les rocs jusqu'à 2 milles de Placennal. Là un petit catholique bien gentil nous servit de guide jusqu'à l'église, par des chemins que nous n'aurions jamais trouvés nous-mêmes. Ce bon petit gamin, tout fier de servir de guide à un Européen, trottait si prestement devant nous que nous pouvions à peine le suivre. Il arriva à un ruisseau large de 3 à 4 mètres, profond de 2 à 3. Pour tout pont il n'y avait là qu'un tronc d'arbre gros de 12 à 15 centimètres. En un clin d'œil notre petit guide l'eut traversé. Je me hasardai à sa suite et arrivai juste, mais tout juste, à l'autre bord pour ne pas trébucher dans la rivière. Le P. Romuald et nos porteurs, pour ne pas tenter l'aventure, remontèrent le ruisseau à cinquante pas de là, et le passèrent avec de l'eau jusqu'à mi jambe. A cent mètres plus loin, second ruisseau avec un pont du même genre, puis un troisième et un quatrième. Je finis par m'exaspérer de toute cette série de dangers, et me promis de passer à pied déchaussé le premier ruisseau qui se rencontrerait. Par bonheur, il n'y en eut plus. Il y a dans cette opération de passages de

rivière un exercice de gymnastique que vous pourriez recommander aux scolastiques d'Enghien.

A peine fus-je arrivé à Placennal, que tous les nouveaux chrétiens de l'endroit accoururent pour me baiser les mains et m'apporter leurs sandakams c.-à-d. leurs sujets de plainte. Ils étaient nombreux. Le curé de Placennal les négligeait, et Monseigneur l'en avait vivement réprimandé par lettre quelques jours auparavant ; les anciens chrétiens les méprisaient et empêchaient ainsi la conversion de nombreux païens, enfin les païens les insultaient et les battaient. Je leur promis de mettre fin très prochainement à ce déplorable état de choses, autant qu'il serait en mon pouvoir, et je leur dis que désormais ils auraient en moi un très bon père et un zélé protecteur. Personne ne s'occupait de leur instruction ni de celle de leurs enfants, je leur donnai un bon catéchiste pour remédier à ce déficit. Ils en furent extrêmement heureux. Le lendemain, messe solennelle avec chant et musique, puis allocution et distribution générale de médailles, de chapelets, d'images et de scapulaires. Toute la matinée fut consacrée à leur faire préparer une salle d'école très convenable, près de l'église, et à prendre des mesures pour faire cesser les innombrables vexations dont ils étaient l'objet.

A l'est de Placennal se trouve un pic superbe « l'Illika Kalleu », qui domine tout le pays des montagnes et qu'on voit même de Changanacherry, à 60 milles de distance. Je me proposai d'y ériger une Croix monumentale pour annoncer l'ouverture des travaux apostoliques dans le pays et pour servir de signe de ralliement à tous les nouveaux chrétiens du Malabar. Monseigneur, à mon retour, applaudit fort à mon projet, et dès aujourd'hui je vais écrire à un excellent ami pour en obtenir la somme nécessaire, une cinquantaine de roupies.

De Placennal je me rendis dès 2 h. de l'après-dîner à Aritra, toujours à pied, car les routes sont impraticables aux voitures. J'eus deux larges rivières à passer en sautant de mon mieux de rocher en rocher. Après une demi-heure de repos au presbytère, je repris ma route et m'engageai de nouveau dans la forêt. Après une heure et demie de marche, à la tombée de la nuit, j'arrivai enfin avec mon compagnon à Pouniar.

Nous avons là peut-être le meilleur prêtre de tout le diocèse. C'est un homme d'une quarantaine d'années, zélé, actif, intelligent et qui se ferait couper en mille petits morceaux pour l'amour de Notre-Seigneur. — De plus, comme tous les braves cœurs, il est joyeux, quelquefois même légèrement malicieux. Monseigneur l'aurait déjà pris comme vicaire-général si sa présence n'était absolument nécessaire à Pouniar, où il a à lutter vigoureusement contre l'astuce des païens.

Je fus reçu par lui à bras ouverts, nous nous connaissions déjà intimement depuis deux ans. Il n'avait qu'un regret, c'est que sa pauvreté (il donne tout aux pauvres) ne lui permettait pas de me traiter comme il

aurait voulu. Je l'eus vite consolé sur ce point. Il a dans l'immense territoire de sa paroisse deux catéchuménats importants, que nous soutenons comme nous pouvons. Il m'invita à visiter dès le lendemain matin celui de Péroungolam, à 5 milles de Pouniar au cœur des montagnes.

Pour y arriver, il fallait traverser une épaisse forêt infestée par les tigres, les panthères et les serpents. Les tigres, depuis deux mois, troublent le silence de la nuit à Pouniar par leurs terribles rugissements et ils y font de nombreuses victimes. Ces considérations n'étaient pas de nature à nous arrêter, et le lendemain à 6 heures nous partions, le curé, le P. Romuald et moi, sous escorte de deux porteurs. Pour toute arme défensive, le curé avait une canne avec laquelle il n'aurait pas tué un chat, et moi une canne-épée que j'eusse volontiers remplacée par un bon révolver. Tout en gravissant les rochers, en traversant les rivières tantôt de roc en roc, tantôt à bras d'hommes, et en pratiquant un chemin à travers les lianes et les épines de la route, je faisais ma méditation de propos délibéré sur l'Aveugle né, de propos indélibéré sur les inconvénients qu'il y aurait à rencontrer un tigre ou un boa.

Dans les escalades que nous eûmes à faire, je bénis souvent Dieu de m'avoir donné de si bons jarrets. Je me livrais là à des exercices auxquels je ne m'étais guère livré au gymnase d'Enghien. Mon compagnon, le P. Romuald, moins bien membré, se faisait soutenir par deux hommes pour gravir les rochers et traverser les broussailles, quant au curé de Pouniar, il se trouvait chez lui dans cette nature abrupte, hirsute et sauvage. Il ouvrait lui-même les taillis, et montrait la route en grimpant comme un chat sur les pentes à gravir. Nous arrivâmes après une heure de marche dans une jungle où, pendant toute la nuit, on avait entendu le rugissement des tigres. Le sentier qui la traversait était extrêmement sinueux, et je m'attendais à chaque instant à voir paraître un tigre. Heureusement, il n'en fut rien. Un échantillon de la malice du bon curé. Comme en traversant la jungle je manifestais en riant mon appréhension que nous pourrions bien être croqués sur place : « Ne craignez rien, me dit-il, si le tigre avait à choisir entre nous trois, c'est vous l'Européen, qu'il choisirait ! » Nous nous enfonçâmes de nouveau dans la forêt, puis nous remontâmes la pente d'une montagne et tout à coup nous nous trouvâmes en présence de la petite chapelle de nos catéchumènes. Le P. Romuald suait et soufflait à faire pitié. J'étais encore tout frais. Comme vous voyez, Mon Révérend Père Provincial, mes jambes, grâce à Dieu, ne sont pas trop mauvaises.

Une quarantaine de nouveaux chrétiens nous attendaient dans la chapelle ou plutôt dans la hutte qui leur sert de chapelle. Après la messe et la petite allocution familière, nous déjeunâmes, puis le curé me mena à 200 mètres au-dessus du niveau de la chapelle, à un vaste terrain boisé que nous avions obtenu gratuitement du gouvernement et où Monseigneur avait permis

déjà qu'on bâtît une église dès qu'on aurait les fonds voulus. L'emplacement était merveilleusement choisi pour une église centrale des nouveaux chrétiens. En face, se trouvait le plus magnifique amphithéâtre de montagnes boisées qu'on puisse voir au monde. Dans le fond de la vallée roulait un large torrent où les nombreux rochers assuraient au missionnaire une foule de ponts naturels. La montagne à laquelle se trouvera adossée l'église, domine celle-ci de 2 à 300 mètres et la protégera dans la saison des vents et des pluies. L'endroit choisi pour l'église est assez plat pour qu'on puisse aménager devant le portail deux superbes terrasses, reliées par un vaste escalier taillé dans le rocher. A cinquante mètres au-dessus de l'église, un nouveau gradin préparé par la Providence servira d'assise à une résidence à deux chambres d'abord, et à laquelle on pourrait plus tard donner des proportions plus considérables pour un centre de mission.

Au dire du curé de Pouniar et des chrétiens du pays, tous les païens des montagnes se convertiront sans la moindre difficulté dès que les missionnaires européens viendront résider auprès d'eux. Nous en avons rencontré quelques-uns sur notre route en allant à Peroungolam et en en revenant. Tous nous saluaient avec de grands signes de respect. Il y a vraiment beaucoup à faire dans ces parages. L'air y est salubre, l'eau n'y manque jamais et est passablement bonne à boire, la fertilité est prodigieuse et assure des revenus à la future résidence.

Quant à la présence des tigres, des jaguars, des serpents et des éléphants sauvages, c'est une question de détail que le Bon Dieu résoudra lui-même. Il y a là trop d'âmes à convertir pour qu'on ne s'y rende pas pour y porter la grâce de l'Évangile. Pour se préserver contre les attaques nocturnes, les gens du pays ont établi des sortes de blockhaus, perchés sur des bambous. Là ils veillent chaque nuit à tour de rôle, armés de fusils à pierre : la précaution n'est pas inutile. Pendant le jour, les montagnards, qui sont tous bûcherons, se défendent à coups de cognée. Ils font très bonne besogne.

A 10 h. ½, nous étions de retour à Pouniar. En fait d'animaux mal faisants, je n'avais rencontré qu'un énorme scorpion noir, dont la piqûre semble plus mauvaise encore que celle du cobra. D'un coup de canne, j'en délivrai le pays. Pendant toute la route, le soleil avait été brûlant. Vers 10 h. il commençait déjà à nous rôtir, il était temps que je trouvasse un abri. Les natifs, à cette époque-ci de l'année, refusent de travailler à ciel découvert de 10 h. à 2 h. Monseigneur m'a donné aussi des règles nettes à ce sujet. J'obéis. — Le soir je rentrai à Aritra, où le curé, d'une trentaine d'années, s'offrit à m'accompagner dans les montagnes. Il est actif, assez vigoureux, très zélé, intelligent, a fait de bonnes études de théologie à Mangalore où il a étudié l'anglais. Il me sera bien autrement précieux que le bon P. Romuald. Monseigneur m'a promis qu'il me le donnerait comme

compagnon s'il persévérait dans ses sentiments et si nous pouvons trouver assez d'argent pour subvenir à sa subsistance. Un autre brave prêtre, de Païngolam, s'offre à nous accompagner. Tous les natifs qui s'offriront à nous aider dans les montagnes où il y aura tant à souffrir pour les âmes, seront infailliblement des âmes généreuses.

A deux milles d'Aritra, à Thodanad, nous avons un catéchuménat et près de 80 nouveaux chrétiens. J'allai les visiter le lendemain, dis la messe à leur chapelle avec grand charivari de chants et instruments de tout genre et les remplis de joie en leur donnant un catéchiste. Tous ces catéchistes nous coûtent beaucoup, et nous sommes très pauvres; mais comment laisser dans l'ignorance ces pauvres gens si abandonnés, si méprisés même, partout ? Et puis pourquoi douter du bon Maître? Nous travaillons pour lui, jamais il ne nous abandonnera.

De Thodanad, je pus me rendre en vandi jusqu'à Kanñyara palli. Nous avions toujours les forêts et les montagnes à traverser. Pendant vingt minutes, nous longeâmes un abîme d'au moins 300 mètres de profondeur, et au fond duquel gisaient d'épaisses forêts. C'est tout ce que j'ai jamais vu de plus beau et de plus terrible tout à la fois. Dans ces passes difficiles, la protection des Saints Anges n'est pas de trop, on le sent. Vers 1 h. de l'après-midi, nous atteignîmes Kanñyara palli, où le curé nous reçut très cordialement.

L'église est au milieu des bois, et ces bois sont très mal fréquentés. Vers 2 heures, je vis de ma fenêtre, à 60 pas, un tigre énorme, de trois mètres de long, qui après quelques secondes s'enfonça sous les broussailles et disparut. J'en avertis le curé. On courut chercher des fusils. Mais ceux qui étaient allés les chercher n'avaient garde de revenir. Enfin après ¾ d'heure, un éléphant privé passa près de l'église. A la demande du curé, le cornac fit une courte battue dans les broussailles, mais ne découvrit rien ; le tigre, averti par les cris des Indiens, avait eu le temps de détaler. C'est à Kanñyara palli que le P. Ricard fut arrêté une fois pendant un jour et demi, les éléphants sauvages ayant envahi la route.

A 6 h. du soir, je quittai Kanñyara en vandi, où je tâchai de dormir comme je pus. Après toute une nuit de trot et de galop, nos bœufs arrivèrent enfin vers 7 h. ½ du matin au palais de Monseigneur à Changanacherry.

Monseigneur approuva tous mes plans et tout ce que j'avais établi sur ma route.

CEYLAN.

Lettre de Mgr Zaleski au Rédacteur des Missions catholiques à Cracovie.

(Traduit du polonais.)

Kandy, ce 10 oct. 1893.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOUS me pardonnerez d'avoir tant tardé à répondre à votre dernière lettre ; mais je suis si occupé que je ne trouve pas même le temps de tracer quelques mots.

Je dois présider, l'hiver prochain, sept synodes provinciaux à Bombay, Agra, Calcutta, Madras, Pondichéry, Vérapoly et Colombo. Il faut les préparer. J'ai appelé à mon aide, de Trichinopoly, le R. P. Faseuille, de votre Compagnie ; avec lui, avec le R. P. Benziger et le R. P. Supérieur des Bénédictins, je travaille toute la journée. Ce soir, je me suis fait des loisirs pour vous envoyer quelques nouvelles. Il n'y a qu'une semaine que je suis revenu de Trichinopoly, où j'étais allé assister au jubilé du R. P. Verdier, jésuite, un des missionnaires les plus méritants des Indes. J'aimerais à écrire un récit de cette excursion, pour les missions ; mais le temps me manque.

A mon passage à Tuticorin, les Paravers de saint François-Xavier me demandèrent instamment « au nom de la sainte Trinité » de rester avec eux un jour. Je leur promis d'y rester trois jours en revenant, et leur recommandai de m'apporter leurs enfants à bénir. La joie fut grande, et, le jour fixé, l'église était pleine de bébés en grande toilette.

Les travaux du séminaire avancent. Il y a présentement 26 séminaristes. Nous attendons dans une semaine deux professeurs de Belgique. Je vous envoie la photographie des premiers séminaristes avec le R. P. Grosjean, Recteur, et cinq jeunes bénédictins qui font leurs études au séminaire.

Vous serez heureux d'apprendre que la nouvelle Mission a été confiée aux Pères de la province de Belgique. Cette mission sera fondée dans l'île de Ceylan et formera deux diocèses : le diocèse de Galles, au sud, s'étendra jusqu'à 16 kilomètres de Kandy. Celui de Trinquemalé occupera presque toute la côte orientale, et ira presque jusqu'au centre de l'île. Provisoirement, il sera administré par l'évêque de Galles.

Ce champ de travail est vaste et relativement facile ; Dieu aidant, on peut espérer voir dans quelques années de nouvelles chrétientés, là où règnent encore les ténèbres du paganisme...

✠ LADISLAS-MICHEL,

Archevêque de Thèbes, délégué apostolique.

AFRIQUE AUSTRALE. — MISSION DU ZAMBÈZE.

Transfert d'une partie de la mission à la province d'Angleterre.

(D'après les *Letters and notices.*)

Lettre de notre T. R. P. Général.

Fiesole, 8 décembre 1893.

Mon Révérend Père,

P. C.

Enfin, après maints délais, quelque chose de définitif peut être statué au sujet de la mission du Zambèze. Maintenant que les missions de la Jamaïque et du Honduras ont été transférées à la province du Maryland et à celle du Missouri, la province d'Angleterre pourra recevoir et développer la mission du Zambèze. En ce jour, donc, fête de l'Immaculée Conception, je confie la mission du Zambèze à la province d'Angleterre, et je prie Dieu, Notre-Seigneur, que ce transfert soit pour sa plus grande gloire, pour le plus grand profit spirituel et de la province d'Angleterre, et de la mission du Zambèze...

Dieu donne à cette mission d'être l'une des plus florissantes de la Compagnie, et de se montrer pleinement digne du renom de nos anciens Pères. Il en sera certainement ainsi, si le véritable esprit de la Compagnie remplit tous les Pères choisis pour cette mission...

Je remercie Votre Révérence d'accepter cette mission, je remercie la province d'Angleterre, et je vous bénis de tout mon cœur.

Je me recommande à vos saints sacrifices.

De Votre Révérence le serviteur en Notre-Seigneur,

Louis Martin, S. J.

A l'heure présente, 20 Pères, 8 scolastiques et 18 frères coadjuteurs occupent la partie de la mission qui appartient désormais à la province d'Angleterre. Ils sont répartis entre Saint-Aidan's College, Dunbrody, et huit ou neuf autres stations.

MISSION PORTUGAISE DU BAS-ZAMBÈZE.

Tristes nouvelles.

(Extrait des Missions Allemandes, *de Février.)*

Au mois de juillet de l'année dernière, six missionnaires, dans la force de l'âge, étaient partis de Lisbonne pour cette mission. Ils abordèrent heureusement à Quilimane au mois d'août, et aussitôt le supérieur de la Mission les dispersa dans différents postes.

Le P. Etterlé resta dans la Mission Saint-Joseph de Khamasua près Inhambane, auprès du Père Courtois ; le Père Torrend, l'auteur de la nouvelle grammaire Bantu, fut chargé de fonder une nouvelle station à Qualane près de Quilimane ; le P. Vollers, Hollandais, et le P. Platzer, Bavarois, remontèrent le Zambèze, faisant route sur Boroma, pendant que deux jeunes Pères français, les Pères Loubière et Perrodin, devaient aller raffermir la station de Milanjé, qui est située sur le plateau qui s'étend entre le lac Schirwa, les monts du Milanjé et les Namuli-Piks. Le chemin qu'ils avaient à suivre présentait plus de difficultés : ils avaient en effet à traverser des forêts sauvages et une contrée marécageuse. Il faut d'ordinaire une bonne semaine pour accomplir ce trajet.

Comme on ne recevait d'eux aucune nouvelle, on commença à concevoir des inquiétudes sur leur sort ; des bruits circulaient sur leur mystérieuse et triste fin. Hélas ! ces rumeurs n'étaient que trop fondées. Nous empruntons les détails suivants à une lettre du P. Marquez, S. J., datée du 4 novembre de l'année dernière :

« Le P. Loubière et le P. Perrodin ont succombé à la fièvre pendant leur voyage. Depuis leur départ de Quilimane, c'est-à-dire depuis le 5 septembre de cette année, nous n'avions reçu d'eux aucune nouvelle, quand, un jour, nous eûmes la visite inattendue de quelques noirs qui nous apportèrent au collège le corps du P. Perrodin, nous donnant pour tout renseignement qu'ils avaient trouvé le cadavre sur la route de Milanjé. Le corps était déjà en décomposition, recouvert seulement d'une mauvaise pièce de vêtement, de provenance complètement inconnue. Les nègres avaient aussi rapporté son bréviaire, contenant sa lettre d'obédience. Enfin le 2 octobre arrivait de Milanjé une lettre dont voici la substance : le Père Perrodin avait envoyé un message à Milanjé, suppliant instamment qu'on vînt le plus tôt possible à son secours, car le P. Loubière était déjà à l'agonie, à cinq journées de marche seulement.

« Quelques jours après, des gens venus de Milanjé nous annoncèrent que le P. Loubière était mort le premier. Après l'avoir enterré, le P. Perrodin, rebroussant chemin, revenait à Quilimane, quand il fut lui-même vraisemblablement saisi par la fièvre et y succomba, après quoi les porteurs le dépouillèrent complètement et détalèrent au plus vite. Tel est en résumé le récit de la triste expédition de ces deux vaillants missionnaires. »

Le P. Perrodin aura dû écrire sa lettre à Milanjé, le 12 septembre ; cette lettre arriva à destination dans les environs du 17 septembre, de sorte que le secours immédiatement envoyé aurait pu lui parvenir le 21.

Cependant le P. Loubière était déjà enterré, et le P. Perrodin revenait sur ses pas. C'est pendant ce dernier voyage qu'il eut à faire le sacrifice de sa vie.

Captivité de deux missionnaires.

Lettre du P. Hubert Vollers au R. P. Damerval.

Boroma, Mission St-Joseph, 6 nov. 1893.

Mon Révérend Père,

P. C.

Un jour, un de mes co-novices me disait : *Carissime*, tout passe : le Zambèze passe ; le Frère Vollers passera, mais il ne passera jamais le Zambèze. La prophétie ne s'est point réalisée, et me voilà fixé pour longtemps, j'espère, sur les rives de ce fameux fleuve. J'y ai passé, et pour sûr, j'ai senti que j'y passais : ce voyage, mon premier sérieux en Afrique, a donc été une école, où j'ai appris à « *abundare et esurire* ». Et maintenant que me voilà parvenu au but, je me sens plus heureux et plus content que jamais ; et c'est une bonne fortune, car la joie en ces pays de fièvres fait encore plus de bien que la quinine : aussi osé-je espérer que le bon Maître m'en gardera toujours une bonne dose.

Je voudrais vous écrire longuement : la matière ne ferait pas défaut, mais mon temps est pris par l'étude du *Chi-Nyungué* (langue de Tété) : puis je suis chargé avec le P. Friedrich de surveiller et d'instruire 80 négrillons. Je veux cependant vous faire part des joies et des épreuves qui ont marqué notre voyage.

Partis de Lisbonne le 20 juillet, nous sommes arrivés à Inhambane le 20 août. Dès notre départ de Portugal, le R. P. Provincial avait désigné le P. Joseph Etterlé pour cette station. Nous trouvâmes là, à notre grande surprise, le R. P. Moura, supérieur de la Mission : depuis longtemps il soupirait après le jour où de nouveaux missionnaires lui seraient envoyés pour combler les vides, mais il ne s'attendait point à nous voir arriver si tôt. Sa joie n'en fut que plus vive : je n'essaierai point de vous dire celle qu'éprouvait le bon Père Courtois, lui qui vivait seul ici depuis bientôt trois ans ; il fut aux anges quand il apprit que le P. Etterlé lui restait comme compagnon. C'était ce dernier, suivant les plans du R. P. Supérieur, qui devait aller à Boroma, mais le R. P. Moura ne voulut rien changer à la détermination du R. P. Provincial, et en conséquence, je fus désigné pour Boroma, ce qui m'a procuré le plaisir de naviguer sur les eaux du Zambèze.

Le 23 août, nous arrivons à Beira, à l'embouchure du Pongué : c'est la tête de ligne du chemin de fer, qui joindra la côte et le Mashonaland. Le gouverneur-général de la Compagnie de Mozambique, le colonel Alvaro Machado, nous fit très bon accueil : nous lui apportions d'ailleurs des nouvelles toutes fraîches et très flatteuses de son fils, qui est élève de nos Pères à Campolide de Lisbonne, et que nous avions vu au jour de notre

départ. Il fit tout pour décider le R. P. Supérieur à fonder une station dans le vaste district de Beira, et il offrait toute sorte de secours ; mais nous sommes si peu nombreux : que ne sommes-nous une centaine de plus ! Ce 23 août fut un jour de fête pour nous : c'était l'anniversaire de naissance du R. P. Moura ; il « faisait des années », comme on dit en Portugal : nous eûmes un petit extra à bord : une sorte de concert fut donné en son honneur. Les officiers de l'*Africa*, et plusieurs messieurs anglais, nous témoignèrent ainsi leur sympathie. Ces gentlemen, tous protestants, étaient en excellentes relations avec nous : ils avaient été au Mashonaland, et y avaient connu le P. Hartmann, dont ils nous parlaient fort longuement et en termes très élogieux. Ils retournaient à Fort Salisbury pour établir la ligne télégraphique qui doit unir le Mashonaland avec Téte et le Nyassa : c'est ni plus ni moins le fameux télégraphe qui unira bientôt le Caire au Cap de Bonne-Espérance à travers toute l'Afrique. Ils nous ont promis de venir nous voir à Boroma, et cette visite nous sera fort agréable.

Le 25 août nous abordions enfin à Quilimane ; nous y surprenons les PP. Desmaroux et Marquès, que notre arrivée comble de joie. Nous voici donc neuf de la Compagnie réunis ensemble : c'est pour bien peu de temps, et le R. P. Supérieur, sachant avec quelle impatience nous sommes désirés dans les stations, donne à chacun son *status*. Les PP. Laurent Loubière et Perrodin iront à Milanje. Le P. Torrend restera à Quilimane. Le P. Platzer et moi, nous aurons à remonter le Zambèze ensemble jusqu'à Boroma, où je resterai, et mon compagnon ira jusqu'à Zumbo, où le P. Czimmermann travaille seul depuis deux ans.

Dès le 1er septembre, tout est prêt pour notre voyage : c'est le premier vendredi du mois ; je renouvelle le sacrifice de ma vie, et en avant pour Boroma! Nous nous embarquons sur nos *escalers :* ce sont de petites barques de grandeur moyenne, très légères, et faciles à la rame. A l'arrière est adaptée une cabine en bambou, recouverte de nattes de paille, et où s'abritent les passagers. Par la chaleur qu'il fait, rien n'est moins plaisant que ce voyage sur le Zambèze : les moustiques empêchent de dormir, et la fièvre, dont les attaques sont fréquentes, affaiblit très vite : ajoutez à cela des transpirations surabondantes. Voilà des compagnons de voyage fort peu agréables. Il nous fallut quarante et un jours pour atteindre Boroma : que de difficultés pour remonter ce fleuve, parfois tout parsemé d'îles et de bancs de sable : que de détours à faire pour trouver un passage à nos barques ! Que de fois nos mariniers ont dû sauter à l'eau pour pousser nos embarcations, pour les tirer d'un endroit sablonneux ! On dépense des heures et des heures à ce travail. Sans doute le paysage est parfois bien beau, mais comment en jouir, quand on est brûlé par la fièvre !

Le 17 septembre nous arrivons à Senna : déjà le P. Platzer était malade de la fièvre depuis plusieurs jours. J'avais été plus heureux jusque-là, mais

mon tour vint, et je pus être soigné par mon compagnon, qui se trouvait mieux. Le 18 septembre, nous fîmes une rencontre bien agréable, celle du F. Rieder : il revenait de Zumbo, et redescendait le fleuve pour aller à Quilimane, et de là s'embarquer pour Inhambane. Le 20, nous arrivons à Singal, où se trouvait alors le colonel Paiva de Andrada, de l'armée portugaise, occupé avec 300 hommes à construire un fort. Je descendis pour saluer le colonel, et je lui demandai s'il y avait quelque danger à continuer seuls notre voyage. Il me dit qu'il n'y avait en ce moment aucune révolte à craindre, et que par conséquent nous pouvions continuer en toute sécurité notre route. Cette réponse ne satisfaisait point trop nos mariniers : ils étaient remplis de frayeur, et voyaient la guerre partout. Leur terreur fut bientôt au comble, quand, le 22 septembre au soir, nous fîmes la rencontre de nègres, qui semblaient être des fuyards : ils vinrent dire à nos gens que nous ne pouvions continuer ce voyage, qu'il y avait dans cette contrée une guerre sérieuse. Je ne savais trop que penser de ces noirs, et ne voyais guère à quel parti je pouvais me résoudre, quand mes mariniers me supplièrent de ne pas aller de ce côté. A ce moment, nous nous trouvions près d'une grande île, et nos barques étaient déjà engagées dans une des branches principales du fleuve : je crus devoir changer notre direction, et comme la nuit approchait, nous allâmes camper sur la rive d'une autre île, où se trouvaient quelques noirs. C'était des soldats portugais qui se rendaient à Gwengmé : ils étaient sous les ordres du colonel Paiva. Ils parlaient bien portugais : je les questionnai pour savoir ce qu'étaient tous ces bruits de guerre, et jusqu'à quel point je devais tenir compte de la terreur de mes gens. Ils me dirent que tout était en paix de ce côté, et ne tardèrent pas à partir. Un canot vint bientôt aborder au même endroit : il était monté par des noirs armés : ils viennent auprès de nous, nous regardent longtemps, et la nuit venue ils s'abouchent avec nos matelots, et tous passent la nuit ensemble. Le matin, arrive un autre canot, monté de même par des noirs armés : ils viennent à nous et nous demandent de nous arrêter un instant près de la hutte de leur *Munouamambo*, sorte de capitaine noir : il voulait, disaient-ils, nous confier deux hommes, que nous emmènerions avec nous à Téte. Nous devions en effet passer devant son village : nous nous y arrêtons, toujours suivis des deux canots. A peine avons-nous débarqué, qu'une multitude de noirs se présente devant nous ; un grand nombre portent des fusils : le spectacle n'était point fait pour nous rassurer. Soudain arrive Chapananga, le chef de l'endroit : c'est un homme gros et gras : sa figure est sauvage, et son regard ne dit rien de bon. Il tient en sa main un énorme couteau. Il m'aborde et me fait sa demande : je lui réponds que je regrette bien de ne pouvoir lui rendre ce service, que mes *escalers*, comme il le voit lui-même, sont déjà trop chargées, et j'ajoute qu'il fera bien mieux d'attendre l'arrivée du colonel Paiva, qui a de nombrenx moyens de transport, et ne lui refusera certaine-

ment pas ce service. Au nom de Paiva, notre nègre est saisi d'une véritable fureur : il s'agite, se démène et brandit son couteau, comme s'il voulait nous couper la tête à tous.

Toute critique qu'était la situation, nous restions calmes et tranquilles. Chapananga donne ordre à ses gens de ne pas nous laisser partir : la chose nous était d'ailleurs impossible, car nos mariniers avaient dû sortir des canots. Il s'en va donc à sa hutte, et nous restons là sur la rive, attendant que notre sort fût enfin décidé. Chapananga nous fait dire de ne pas continuer notre voyage : il ne peut, dit-il, laisser personne aller plus loin sans permission. Le P. Platzer va alors le trouver lui-même ; il lui montre le passeport que le gouverneur de Quilimane nous avait remis : peine inutile, Chapananga n'en fait aucun cas, et prétend que nous ne passerons pas. Le Père ramassant alors toute l'énergie que la fièvre lui avait encore laissée, insiste davantage, et lui dit avec force que personne ne peut nous arrêter, puisque nous sommes munis de passeports : mais notre homme n'en devient que plus furieux, et bientôt il vient lui-même au rivage. Il commence par s'adresser à nos mariniers ; il menace de leur couper la tête à tous : ceux-ci, épouvantés, tombent à genoux, et les mains levées vers lui, le supplient de ne point leur faire de mal. Chapananga se tourne alors vers le P. Platzer : « Celui-là, dit-il, je lui ferai couper la tête », et là-dessus il s'en va.

Nous étions là, ne voyant aucun moyen de nous tirer d'une pareille situation, quand un noir nous arriva de la part du chef, qui nous réclamait un présent. Je lui envoie cinq pièces de coton. Il me fait dire qu'il n'est pas satisfait, il entend que je lui donne de l'argent, et je lui envoie 12 roupies ; mais ce nouveau présent ne le satisfait pas encore, et il lui faut des cartouches. Je lui fais répondre que nous n'en avons pas pour lui donner, et ses gens reviennent vers nous. Ils ont reçu l'ordre d'ouvrir toutes nos caisses, et d'examiner tous nos bagages. Fort heureusement le P. Platzer avait caché le revolver dans son matelas, et les cartouches dans une paire de souliers, qu'il avait cachés au plafond de la petite cabine de bambou. Ils ne les trouvent donc point ; mais ils se rattrapent sur les autres objets, et ils vont dire à Chapananga qu'il leur est impossible de trouver des cartouches. Je reçois alors l'ordre d'aller trouver le chef. J'étais bien faible, et la fièvre m'avait enlevé mes forces au point que je ne pouvais me tenir debout.

D'autre part je n'étais pas sans inquiétude sur le sort qui m'attendait ; et ne sachant pas si je reviendrais vivant, je me jetai aux pieds du P. Platzer : il entendit ma confession et me donna l'absolution les larmes aux yeux. Je me fis porter par des noirs à la hutte de Chapananga. Grâce à Dieu, l'anxiété ne m'accablait pas trop, et je me sentais heureux à la pensée d'avoir la tête coupée et d'aller au ciel.

Bientôt j'aperçus mon homme debout et appuyé contre un arbre : il tenait en main le couteau dont il nous avait déjà menacés, et autour de lui étaient

assis une cinquantaine de noirs qui formaient son conseil. Il eut soin de cacher son couteau, quand il me vit approcher, puis il me fit asseoir sur une natte à côté de lui. Il me demanda ce que je voulais ; je lui répondis que je demandais la permission de continuer mon voyage. Chapananga fit part de ma demande à son conseil : un vieux nègre prit alors la parole, et répondit que c'était chose impossible : nous devions rester dans l'île, et tous nos bagages devaient être remis au chef, afin qu'il les examinât de nouveau. Bref, nous étions prisonniers. Aussitôt on nous assigna une place dans le quartier des femmes, à environ 4 minutes de la hutte du chef.

Permission nous fut donnée cependant de prendre nos provisions, notre bréviaire et une couverture avec quelques ustensiles de cuisine. Le P. Platzer, était à bout de forces ; fort heureusement je pus encore faire un peu de cuisine, et donner au Père les soins nécessaires. Que devenaient pendant ce temps tous nos bagages ? nous voyions les noirs passer près de nous, et porter nos caisses au quartier de Chapananga : là elles étaient ouvertes presque toutes, et chacun volait ce qu'il pouvait : ils ne manquèrent point de boire le vin que nous avions apporté pour la mission.

Parqués comme nous l'étions, et brisés de fatigue, nous ne pouvions préparer les aliments qui nous eussent été nécessaires: et d'ailleurs nous nous attendions à chaque instant à être tués. Le soir venu, nous nous étendîmes sur notre natte à la belle étoile, mais bientôt une troupe de noirs arrive. Ils en veulent aux objets qui nous restent encore : ils ouvrent notre caisse de provisions, et celle de nos ustensiles de cuisine, et accaparent tout, excepté ce qu'ils croient être du poison. Bien plus, les voilà qui tombent sur moi, et m'arrachent la couverture que le chef m'avait laissée ; puis revenant à la charge, ils m'arrachent avec violence ma soutane, et je dus rester ainsi n'ayant sur moi que mon pantalon et ma chemise ; comme c'était le soir, je tremblais de froid, et craignais bien d'être saisi par la fièvre. Ces énergumènes voulurent encore m'arracher ma chemise : du coup, je résistai avec énergie, et leur fis comprendre que je n'y consentirais jamais : ils se retirèrent, mais je dus rester trois jours et trois nuits ainsi légèrement habillé : ajoutez que nous étions dans un endroit sale et dégoûtant. Aussi en quel état était le peu d'habits qui me restaient ! Encore si nous avions pu prévoir comment tout cela finirait !

Le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, notre prière montait fervente vers le ciel, et nous demandions à la sainte Vierge qu'elle voulût bien faire cesser notre captivité. Ce jour-là commençait ma treizième année de Compagnie. Vers 10 heures nous arrivèrent des compagnons de captivité : M. Solla, portugais, venait d'être arrêté comme nous. Il avait avec lui son fils, un enfant âgé de six ans seulement. Le pauvre homme était abattu, nous tâchâmes de relever son courage. J'essayai, mais en vain, de réciter

du bréviaire, et de méditer : les noirs venaient près de nous, cherchant encore à nous voler et à nous insulter.

Le lundi, 25 septembre, un grand changement s'opéra. Les noirs cessèrent de nous harceler, et le chef lui-même ne semblait pas sans inquiétude : nous apprenons en effet que le grand chef Tramoemba, dont Chapananga n'est que le vassal, n'approuvait pas sa conduite à notre égard; il lui avait même envoyé l'ordre de nous laisser partir avec ce qui restait de nos bagages. De fait, le mardi matin, Chapananga vient à nous : « Quand le soleil, nous dit-il, sera là, ce soir, vous pourrez partir. » C'était déjà quelque chose, mais il y avait un autre obstacle à notre départ : nos mariniers avaient disparu avec une barque. Qu'était-il donc arrivé ? Le dimanche, Chapananga les avait expédiés pour Tété ; nos gens, qui deux jours auparavant, s'étaient jetés suppliants à ses pieds pour qu'il leur laissât la vie sauve, ne s'étaient point fait prier pour consentir au départ. Ils s'étaient entassés à la hâte dans une seule barque ; jusqu'aux passes des Lupata tout alla bien, comme nous l'apprîmes plus tard. Mais arrivés à l'endroit où le Zambèze roule ses eaux furibondes en un défilé dont la largeur varie entre 300 et 40 mètres, ils ne purent manœuvrer aisément leur embarcation trop chargée, et trois d'entre eux tombèrent à l'eau, et s'y noyèrent.

Le moment fixé arriva donc, et rien n'était prêt pour notre départ : la nuit se passa à attendre qu'on vînt nous mettre en liberté, et le lendemain matin nous trouva toujours dans la même situation. Vers midi Chapananga vint enfin me trouver. « Vai-se embora, » me dit-il en portugais, allez-vous en. Il ne dut point prendre la peine de nous le dire deux fois. Nous nous rendons à la hâte au rivage, où ma soutane m'est remise, et nous nous embarquons. Et les mariniers, où les avait-on pris ? Chapananga en avait cherché partout et il se décida à nous donner de ses gens. Au départ il me menace de sa vengeance si j'ose mal parler de lui à Paiva ou au commandant militaire du prochain poste : pour toute réponse, je lui dis que le *cacice* (prêtre) ne fait point la guerre. Nous nous éloignons de cette île, dont nous nous souviendrons, mais nous ne sommes qu'à demi rassurés encore : nos nouveaux rameurs sont des gens de Chapananga. Que valent-ils, et quels ordres ont-ils reçus de leur maître ! Nous remettons notre sort entre les mains de Dieu, et en avant.

Dès le jour même nous vîmes bien que nos nègres n'étaient point des gens sur qui nous pussions compter : le soir venu, nous rencontrons en effet un indigène à la longue barbe. Il vient pour parler à M. Solla, notre compagnon de captivité, que nous emmenions avec nous : il l'avertit que deux de ses domestiques avaient passé la nuit dans son village, et étaient déjà en route pour Tété. Pendant cette conversation, nos rameurs étaient fort intrigués; ils s'imaginent que cet homme vient s'informer des détails de notre captivité, et qu'il veut nous venger, et comme nous avions mis pied

à terre, dès que le soleil fut couché, ils prennent la fuite et nous plantent là. Que devenir ! L'indigène, dont les paroles avaient effrayé nos mariniers, fut notre salut : il retourna à son village, et avertit son maître de notre situation. Celui-ci vint nous voir, et s'occupa de nous trouver des mariniers : il nous prodigua tous les soins possibles, et voyant le besoin que nous avions d'une nourriture un peu réconfortante, nous envoya un excellent dîner composé de riz, de poulets et de bananes, le tout fort bien préparé.

Enfin le 29, dans l'après-midi, nous arrivons à Gwengwé ; c'est un poste militaire portugais dont le commandant est M. de Sacramento. Nous étions fort heureux de nous trouver en lieu sûr : pourtant le capitaine n'était pas sans inquiétude. Les noirs des environs menaçaient d'attaquer le fort, et il fallait se tenir sur le qui-vive. Inutile de vous dire que nous fûmes parfaitement traités. Le jour de la fête des SS. Anges, le capitaine nous demanda de dire la Messe en public : nous n'avions plus de vin de messe, les gens de Chapananga l'avaient bu. M. de Sacramento nous donna une bouteille de Porto, et nous assura qu'il était pur. La messe fut célébrée sous un grand arbre : le capitaine était en grand uniforme, et les soldats étaient sous les armes ; derrière eux se tenaient des noirs en grand nombre. A l'issue de la messe, je baptisai deux petites négresses, enfants de soldats déjà catholiques. Nous dûmes rester 7 jours à cette station : car les mariniers qu'on nous avait donnés, ne devaient pas aller au delà : le capitaine avait fait tout son possible pour en trouver de nouveaux, mais ses efforts n'avaient point abouti. D'autre part, le moment était favorable pour partir : le chemin de Tété, fermé quelques jours auparavant à cause de la révolte des noirs, était maintenant ouvert ; ceux-ci, en effet, après avoir comploté l'attaque du poste, avaient renoncé à leur projet, en voyant qu'un chef de la contrée n'y voulait pas prendre part, et leurs troupes s'étaient dispersées.

Grâces à Dieu, nous n'eûmes pas à regretter cette longue attente. Bientôt en effet nous arriva le colonel Paiva : il était déjà au courant de nos tristes aventures, mais il n'y croyait qu'à demi, et se défiait des récits que les noirs lui avaient faits à notre sujet. Il nous fut facile de lui dire l'exacte vérité. Dès lors nos jours furent plus fortunés : le colonel était arrivé sur un petit steamer, commandé par le capitaine Teixeira de Barros : sur son invitation, nous prîmes passage à bord pour Tété. Je ne saurais dire avec quelle attention délicate on nous traita : pourtant la fièvre ne me quittait guère, c'était le résultat des misères endurées au village de Chapananga. Le 9, nous arrivâmes à Tété ; nous comptions bien ne nous arrêter là que peu de temps, nous avions hâte de voir nos Pères de Boroma : nous dûmes pourtant y rester deux jours ; on nous retint pour un enterrement, qui eut lieu le 10 ; car il n'y avait aucun prêtre à Tété. Le 10 au soir je me trouvai très malade, et désireux que j'étais d'arriver vite à Boroma pour m'y reposer plus à mon aise, j'urgeai le départ. Le 11 au matin nous partîmes, et le

même jour à 5 heures du soir, nous apercevions Boroma, le but de notre voyage. Nos Pères avaient appris notre captivité : aussi en quelles angoisses ils étaient plongés depuis une huitaine de jours ! Ils avaient commencé une neuvaine, à laquelle prenaient part les Religieuses et les enfants de l'école ; et même à Tété plusieurs messieurs accompagnés de noirs bien armés étaient partis pour venir nous délivrer : nous les avions rencontrés à notre départ de Gwengwé.

Comme nous arrivions à Boroma, les enfants de l'école étaient sur la rive : quand ils aperçurent la barque montée par deux missionnaires, ce fut une explosion de joie indicible : ils se mirent à crier, à sauter, et notre arrivée fut vite connue des Pères qui apprirent ainsi en même temps notre délivrance. Le voyage avait été dur ; et à la suite de ces fatigues de 41 jours j'eus encore à Boroma quelques fortes attaques de fièvre. Maintenant je vais bien : j'ai pu me mettre au travail dès le jour de l'ouverture des classes en la fête de S. Hubert, mon Patron. Déjà je commence à balbutier un peu la langue *Chi-Nyungnwé*. J'aurais encore beaucoup à raconter, mais gardons-en un peu pour le ciel, où l'effusion des sentiments se fera tout à l'aise, comme jadis à Enghien.

Le P. Platzer nous a quittés le 3 novembre pour se rendre à Zumbo, où le P. Czimmermann l'attend avec impatience. Chapananga nous a volé une bonne partie de nos habits et des objets que nous emportions, autant de choses bien précieuses pour nous. C'est une grande perte pour la mission : nous allons voir si l'on parviendra à nous faire indemniser. Remerciez Dieu qu'il nous ait gardé la vie pour le salut de nos pauvres noirs.

Hubert Vollers, S. J.

Travaux récemment accomplis dans la mission du Bas-Zambèze,

d'après une relation du P. Torrend.

17 novembre 1893.

Mission de Zumbo.

ZUMBO est le poste le plus éloigné de la côte que possède le gouvernement portugais dans l'Afrique Orientale : environ 700 kilomètres le séparent de Quilimane, capitale de l'immense district de la Zambézie. Le P. Czimmerman partit de Boroma pour Zumbo, le 16 janvier 1892. Le voyage était des plus périlleux, comme l'avait prouvé la triste fin du R. P. Gabriel, quelques années auparavant : cet excellent missionnaire était mort, épuisé par la fièvre et la misère, à quelques journées de Zumbo.

Le voyage du P. Czimmerman, grâce à Dieu, grâce aussi sans doute à

l'énergie de ce Père, à la connaissance qu'il possède des indigènes, fut plus heureux. Il parvint à Zumbo le 16 février 1892. Cependant il n'avait pas échappé aux fièvres, et dut passer d'abord quelques jours au lit. Aussitôt sur pied, il se mit à parcourir le pays en tous sens, à la recherche d'un emplacement convenable pour une mission. Sa première visite fut pour le prazo Mazombue. Il y trouva de bons terrains, mais une population relativement peu dense ; de plus, les communications avec le Zambèze eussent été difficiles. Le Père se dirigea alors vers le prazo Mandombue, appelé communément *la Foire*. C'est une ancienne mission des Pères Dominicains, que l'on dit avoir été florissante lors du départ de ces Pères, à une date que j'ignore. Les indigènes ont gardé bon souvenir de leurs premiers apôtres. L'emplacement est des plus favorables pour un poste de mission. Malheureusement, au moment même où le Père Czimmerman allait s'y fixer, une dépêche du gouverneur de Tette lui annonçait que, d'après le traité récemment conclu, le prazo Mandombue appartenait à la zone anglaise et par là sortait des limites assignées à notre mission. Il fallut se remettre en quête. Le Père visita le prazo Pangura, sur le Zambèze, à six heures en aval de Zumbo. Nouvelles difficultés. Les chefs et habitants du prazo désiraient beaucoup garder le missionnaire, mais son arrendataire (1) ne voulait pas souffrir de mission chez lui, encore moins céder le prazo. Les négociations durèrent jusqu'en juin 1892, et n'aboutirent pas. A cette époque, les prazos de la région de Zumbo furent mis en adjudication. Le Père Czimmerman ne vit point de meilleur parti que d'en louer un. Son choix tomba sur le petit prazo Ricico, qu'il loua au prix de 225 francs par an. Aussitôt il écrivit au gouvernement pour obtenir qu'on lui cédât ce prazo comme terrain de mission, et en même temps le prazo Mazombue, qui l'avoisine, et dont j'ai parlé plus haut.

Le P. Czimmerman se rendit donc au Ricico le 15 juillet, et commença sans retard à élever une maison avec chapelle. En peu de temps il acheva résidence, école, maison pour les orphelins, et autres dépendances, et dès lors se livra aux travaux de l'apostolat. Tout d'abord il parcourut les environs, invitant les noirs à venir le dimanche entendre la messe et l'instruction religieuse. Dès le premier dimanche, il y eut une telle affluence que beaucoup de personnes durent rester dehors. Le zèle se soutint les dimanches suivants, et n'a pas diminué jusqu'ici. L'école est fréquentée, et l'orphelinat se remplit. Le P. Czimmerman, au mois de janvier dernier, comptait déjà cinquante enfants, entretenus pour la plupart aux frais de la mission, quelques uns rachetés de l'esclavage. Les baptêmes non plus ne font pas défaut. La dernière lettre du Père, en date du 29 janvier, enregistrait 110 baptêmes de noirs, parmi lesquels plus de 50 fils de chefs.

Tout fait espérer qu'avec la grâce de Dieu nous aurons sous peu à

1. Fermier et protecteur du prazo.

quelque distance de Zumbo une des plus florissantes missions de l'Afrique Australe. Au mois d'août dernier, le P. Platzer, Bavarois, récemment arrivé d'Europe, est parti de Quilimane pour aller aider le P. Czimmerman. Il a été pillé en route par le chef d'un îlot du Zambèze, mais s'en est tiré la vie sauve. Dieu daigne nous le conserver longtemps ! Nous sommes si peu d'ouvriers pour ce champ immense.

Mission de Boroma.

Cette mission est celle qui donne jusqu'ici les résultats les plus consolants: les Portugais qui la visitent s'étonnent de ce qu'ont fait là, depuis trois années, des missionnaires si éloignés de la côte. Ces progrès, publiés par les journaux portugais, ont fait sensation dans le pays et si le Portugal, comme on l'espère, rapporte sous peu ses lois contre les ordres religieux, les relations publiées sur la mission de Boroma ne seront pas pour rien dans cet heureux événement.

Les fruits recueillis à Boroma sont dus, en grande partie, à l'activité du P. Czimmerman et à la sagesse du P. Menyharth. L'emplacement de la mission avait d'abord été mal choisi. Pour être plus près du Zambèze, on s'était installé dans un terrain bas et marécageux. Le résultat de cette imprudence fut la mort de quatre précieux Frères coadjuteurs, dont on attendait de grands services, à raison de la connaissance qu'ils avaient de différents métiers. En janvier 1891, le R. P. Aloy, supérieur-général des missions du Bas-Zambèze, visita Boroma, et un de ses premiers ordres fut de transporter le centre de la mission, coûte que coûte, en un lieu plus salubre. On choisit un plateau peu distant de l'ancienne résidence. Là on commença une maison de pierre et de chaux destinée aux missionnaires, sans compter d'autres constructions. Des Portugais qui ont passé récemment par Boroma, ont vu cette maison presque achevée. Dès qu'elle sera prête, on élèvera une grande église et d'autres édifices solides et durables. Chaux, briques, planches, poutres, tout est préparé sur place par les noirs, sous la direction des Pères. Autour de la mission se groupent déjà les maisons de familles chrétiennes, tandis qu'à distance on découvre une douzaine de grands villages. La générosité de bienfaiteurs autrichiens et hongrois a permis cette fondation pleine d'avenir.

Les travaux scientifiques du missionnaire vont de pair avec les constructions. Le P. Menyharth a recueilli de nombreux spécimens de la faune, de la flore et des minéraux de la région. Il a envoyé la plus grande partie à divers cabinets d'Europe, et compte publier bientôt le résultat de ses études. Il a découvert plus de vingt essences d'arbres fruitiers qui peuvent s'améliorer par la culture et la greffe. Plus précieuses encore sont les observations météorologiques du même Père. Mais, hélas! un magnifique baromètre Fortin, que j'avais apporté d'Europe, et que le P. Vollers portait à Boroma,

a été volé avec bien d'autres choses par le même chef dont je disais tout à l'heure qu'il a pillé le P. Platzer.

Avant tout, les missionnaires de Boroma s'occupent de l'instruction religieuse des naturels du pays. On fait déjà dans leur église provisoire toutes les cérémonies catholiques. Les sermons et catéchismes en langue cafre y sont de presque tous les jours. En outre les missionnaires vont de village en village, enseignant et donnant des secours aux malades. Je n'ai pas le nombre exact des familles admises dans la religion catholique, mais autant que je me le rappelle d'après les dernières lettres du P. Menyharth il y en a déjà une trentaine. D'ailleurs c'est à l'école que les Pères donnent leurs principaux soins. Ce n'est pas rien d'avoir pu établir une école à Boroma : le pays est plein de préjugés contre tout ce qui est instruction, et il ne manque pas de gens pour entretenir ces préjugés, en disant que l'école a pour but de faire des élèves autant d'esclaves, qu'un beau jour on les entassera tous dans un vapeur qui les portera à Quilimane, etc. — Malgré tout, l'école des garçons compte aujourd'hui plus de cent élèves. Celle des filles, dirigée par les sœurs, en a presque autant. La plupart de ces élèves sont baptisés. On leur enseigne le catéchisme et l'histoire sainte, la lecture, l'écriture et le calcul, la grammaire cafre et la grammaire portugaise. Quelques-uns des meilleurs élèves sont capables de faire une lecture en portugais pendant le repas des missionnaires.

Sur les terrains de la mission vivent aussi une quarantaine de femmes, rachetées — comme la plupart des enfants — de l'esclavage et de l'esclavage le plus dur. Elles sont confiées aux soins des sœurs. De plus la mission tient une école industrielle, d'environ 25 élèves : maçons, forgerons, charpentiers, tailleurs, cultivateurs surtout.

La mission de Boroma comptait, au commencement de cette année 1893, trois Pères, trois Frères coadjuteurs, et six Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Un des Frères coadjuteurs, vétéran des missions de ce pays, vient de revenir à Quilimane et d'y mourir saintement. D'autre part, le P. Vollers est parti au mois de septembre pour aller soulager les autres Pères, surchargés de travail. J'ai déjà dit comment il a été pillé en route avec le P. Platzer.

En résumé, la station de Boroma est un grand centre de civilisation chrétienne. Si l'immense Afrique-portugaise en possédait un bon nombre dans les mêmes conditions, elle se transformerait en peu d'années.

Mission d'Inhambane.

La fondation de cette mission fut décidée en principe au mois de mai 1890 par Monseigneur Antonio Dias Ferreira, évêque des Thermopyles et vicaire apostolique de Mozambique. Mais six mois se passèrent en essais infructueux pour le choix d'un emplacement favorable : des protestants américains avaient déjà ouvert une mission non loin d'Inhambane, et pris

pour eux le meilleur endroit. Aussi le choix qu'on fit des bords de la rivière Bembe pour une mission catholique ne fut-il qu'un pis-aller. Au mois d'août de cette année-ci, les protestants, sans doute peu satisfaits d'avoir tout près d'eux un missionnaire catholique, qui disait à tout le monde la vérité sur leur compte, finirent pas se retirer. Naturellement, notre P. Courtois s'empressa, tout en gardant la station existante, de faire les démarches nécessaires pour acquérir une partie du terrain abandonné par la mission protestante. Ainsi la mission d'Inhambane se trouve en possession de deux stations, l'ancienne sur la rivière Bembe, et la nouvelle résidence du Père, plus près d'Inhambane.

Les gens du pays paraissent en général plus intelligents et plus religieux que ceux des autres points de la côte portugaise. Le P. Courtois ne compte encore qu'une trentaine de baptêmes ; mais il faut considérer que les travaux d'installation lui ont pris tout son temps durant les premiers mois. Puis venait l'étude de la langue. J'ai été surpris, en passant par Inhambane au mois d'août dernier, de l'entendre parler couramment la langue du pays, une des plus difficiles langues Bantoues. Le P. Etterlé, Alsacien, travailleur peut-être encore plus infatigable que le P. Courtois, vient de lui être donné pour compagnon. Il a déjà fait pendant quelques jours l'expérience des fièvres africaines ; heureusement elles n'ont pas diminué ses forces. On fonde de grandes espérances sur cette mission d'Inhambane. Aussi, malgré notre disette de Frères coadjuteurs, vient-on de lui en envoyer un, et des meilleurs. Hélas ! trois autres avaient succombé à la fièvre en peu de temps. Ce qui démontre la nécessité d'installations aussi salubres que possible. En général, il faudrait un étage à chaque résidence de missionnaires, dans ces régions marécageuses ; mais c'est un luxe que le plus souvent nous ne pouvons pas nous permettre.

Une des difficultés que rencontre le travail d'évangélisation à Inhambane vient des Maures, établis depuis des siècles dans le pays. Ils s'inquiètent peu du pauvre peuple, mais font tout ce qu'ils peuvent pour gagner à leur religion tous les roitelets indigènes et autres hommes influents. Je dirai plus loin que je rencontre le même obstacle dans les environs de Quilimane ; il paraîtrait cependant que les difficultés créées par les Maures sont plus grandes à Inhambane qu'ici. J'ai remarqué moi-même, en passant par Inhambane, que des enfants musulmans, auxquels on a appris à lire et à écrire dans une école tenue par le curé de cette ville, montrent pour la religion de Mahomet un véritable fanatisme. La plupart gardent bien le vendredi et le Ramadan.

Les protestants ne sont jamais arrivés à avoir beaucoup d'influence aux environs d'Inhambane. Pour en acquérir, ils se faisaient appeler *padre*, comme les missionnaires catholiques. Il paraît que le tour leur a peu réussi.

Mission de Milanje-Namuli.

Comme son nom l'indique, cette mission est destinée à s'étendre sur tout le pays montagneux situé au Sud-Ouest et à l'Ouest du lac Shirwa.Son centre actuel est sur le versant du Tumbini, montagne qui appartient au groupe des monts Milanje. Le P. Dupeyron a choisi ce site vers le milieu de l'année 1891.On comprend que depuis lors tout son temps a été employé à élever les bâtiments les plus nécessaires et à apprendre la langue du pays. Néanmoins il a pu s'occuper sérieusement de l'instruction des gens du pays et faire plusieurs baptêmes d'adultes. En outre il a ouvert l'école, et la preuve que l'ouvrage ne lui fait pas défaut, c'est qu'il demande à grands cris des auxiliaires. Malheureusement les hommes manquent, et aussi l'argent. Mais il faut bien aller de l'avant quand on fait l'œuvre de Dieu. Nous venons de perdre deux vaillants missionnaires qui se rendaient à Tumbini : les Pères Loubière et Perrodin ; c'est une des plus grandes épreuves dont il ait plu à Dieu d'affliger cette mission. Le récit de cette double mort est déjà connu en Europe, nous en avons appris la cause il y a cinq à six jours seulement par des gens venus de Milanje. Les deux Pères ont succombé à une fièvre bilieuse, contractée à la suite des difficultés qu'ils eurent avec leurs porteurs. Ceux-ci refusaient d'avancer, et prenaient la fuite quand on voulait les y contraindre. La scène se renouvelait tous les jours. Les Pères commencèrent alors à éprouver ce que c'est que la fièvre africaine.Dans cette extrémité, ils n'avaient même personne pour les secourir ou les aider à cuire leurs aliments. Les gens de Milanje racontent qu'ils cessèrent de manger et ne burent que de l'eau, ce qu'on leur avait recommandé de ne pas faire. Mais l'homme dévoré par la fièvre met la main comme inconsciemment sur tout liquide qui vient à sa portée. Ils sont bien excusables.

Dieu a ses desseins en nous privant de ces précieux auxiliaires, quand nous sommes déjà si peu ! Que sa sainte volonté soit faite. Du ciel, ils ne manqueront pas de nous aider.

Le site de Milanje est d'ailleurs un des plus beaux et des plus sains que l'on puisse imaginer. La population est fort dense dans les environs. Un des plus grands obstacles à sa conversion est la croyance aux sorciers, avec les mauvaises habitudes qu'elle engendre. Qu'une personne meure d'accident ou de vieillesse, ou de n'importe quelle mort naturelle, on ne manque pas de l'attribuer au sorcier. Est-ce un crocodile qui a mangé le malheureux, est-ce un lion qui l'a mis en lambeaux,dans tous les cas il y a eu un maléfice lancé par un sorcier. Dès lors la première chose à faire est de découvrir le sorcier. On a recours pour cela à des procédés immondes, qu'on ne peut décrire. Puis dès qu'un individu a été déclaré sorcier, on le condamne à boire un poison très violent appelé le *muave.* S'il en meurt, on s'en va convaincu qu'il était réellement coupable. S'il vomit le poison, comme il arrive parfois

à ceux qui savent comment réagir contre le *muave* ou qui en connaissent l'antidote, c'est un signe d'innocence ; on cherche ailleurs le coupable. Le P. Dupeyron a déjà fait beaucoup pour détruire ces funestes préjugés qui causent tous les ans la mort d'un grand nombre d'innocents. Jugez-en par cet extrait d'une de ses lettres : « Il n'y a pas dix jours que le cas s'est présenté dans le village même qui se trouve au pied de la mission. J'apprends la nouvelle comme je me rendais à la chapelle pour dire la sainte messe. Révolté par tant de sauvagerie, je laisse tout, et me rends à la course sur les lieux, résolu de tout tenter pour sauver la vie du malheureux, ou du moins lui administrer le saint baptême. C'était au milieu des champs cultivés, près de la forêt, qu'avait lieu le *magambo* (procès). J'essaie toutes les preuves pour montrer l'absurdité de tels jugements ; mais je remarquais bien que l'accusateur n'en était nullement ébranlé. Cependant, soit par crainte de déplaire au missionnaire, soit pour tout autre motif, on finit par abandonner le procès, et le sorcier supposé n'eut pas à boire la coupe empoisonnée. »

Mission de Kualani.

Il y a déjà un certain nombre d'années, nous avons ouvert à Quilimane un collège pour les enfants des blancs et des chefs. Ce collège n'a pas donné les résultats qu'on s'en promettait : la faute n'en est pas à nous, mais aux parents qui d'abord ne payaient pas la pension promise, puis croyaient l'éducation de leurs enfants terminée aussitôt que ceux-ci savaient un peu lire et écrire. Par suite le nombre des élèves, au lieu d'aller en augmentant, tomba peu à peu, et maintenant se réduit, si je ne me trompe, à 12. Aussi songe-t-on à le supprimer. Il sera, nous l'espérons, avantageusement remplacé par la mission que nous ouvrons présentement à un endroit appelé Kualani, à trois kilomètres de Quilimane, sur une grand'route dite Nikuala. Nous avons, en effet, acquis là un terrain et il y avait un commencement de maison habitable quand j'arrivai à Quilimane au mois d'août dernier. Je fus mis en charge de cette mission le 8 septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame, et reçus ordre de reprendre les travaux, dès qu'on aurait réglé quelques difficultés pendantes. Je m'épris tout d'abord de l'œuvre qui m'était confiée. Ce qui m'y attachait le plus était de voir quelle dense population cafre fourmille alentour, et de penser que jusqu'ici on n'a rien ou presque rien fait pour elle. Je n'ai encore traversé que trois prazos, formant chacun un carré d'environ 20 kilomètres de côté. Or, imaginez que l'un de ces prazos, l'Anguazi, sur lequel s'établit en ce moment notre mission, compte environ 70000 âmes, selon les calculs de M. Amaral, ancien administrateur de ce prazo. Le second prazo, l'Andoni, égale à peu près l'Anguazi. Le troisième prazo, le Nameduro, compte seulement 20000 âmes, ce qui est déjà un chiffre respectable. On traverse ainsi, autour de Quilimane, un

bon nombre de prazos où la population varie de 15000 à 40000 âmes. Et dites-moi s'il n'y a pas là de quoi enflammer le zèle d'un missionnaire ! Voir tant d'hommes qui vivent sous un gouvernement catholique, et qui pour être admis dans le sein de l'Église n'ont d'autre obstacle que leur ignorance et leurs vices, d'ailleurs corrigibles avec la grâce de Dieu !

Après avoir acheté un terrain, la première chose était de pourvoir à la vie des missionnaires : d'où la nécessité d'élever une maison ayant au moins un étage et bien aérée ; nécessité aussi d'exécuter des travaux de drainage pour assainir le sol. Je me mis à l'œuvre dans les derniers jours de septembre, et m'installai comme je pus dans un coin de l'habitation primitive, pour n'être pas obligé de retourner toutes les nuits à Quilimane, ce que d'ailleurs les chaleurs excessives ne m'auraient pas permis. A cette époque, le R. P. Supérieur-général partait pour visiter les missions de l'intérieur. Il ne me laissa presque aucun argent pour ces travaux : je devais m'ingénier moi-même pour me procurer des ressources... Les ressources ne venant pas, j'en suis réduit à faire des dettes en attendant qu'il plaise à Dieu de payer son œuvre. Car j'ai bien confiance que l'œuvre que je fais est sienne, et toute pour sa gloire.

Le plus cruel est que, obligé de passer moi-même toute la journée dans les travaux manuels, je ne trouve pas un moment pour m'occuper du ministère, encore moins pour écrire des relations, des lettres et des livres que j'aurais en vue, pas même pour étudier la langue du pays. Il n'y a pas bien longtemps je publiai la « Grammaire comparée des langues Bantoues de l'Afrique australe ». En venant ici, je rêvais des additions à ce travail. Je rêvais aussi d'autres travaux philologiques dans le même genre. Adieu tout cela ! C'est la truelle qu'il faut manier au lieu de la plume. Car *primum est vivere*...

Il va sans dire que je n'ai point à raconter de travaux apostoliques. Tous les matins, je dis la messe, avant l'heure du travail, dans le recoin qui me sert provisoirement de chambre ; et j'ai la joie d'y voir assister plusieurs des ouvriers que j'occupe, bien qu'ils n'y aient pas été invités et ne soient pas même chrétiens. Le dimanche, je la dis sous un grand manguier, exposé au vent qui m'éteint continuellement mes cierges. L'assistance est très variable. Le premier dimanche, j'eus environ 105 personnes. Puis, le nombre baissa jusqu'à 30. Depuis lors il remonte progressivement : ces derniers temps il s'élevait à 90. Après l'Évangile, je donne une instruction en portugais : beaucoup me comprennent, surtout les hommes accoutumés à travailler à Quilimane. Quand cette brève relation arrivera en Europe, j'espère être capable de faire cette instruction en langue de Quilimane. Je crois pouvoir assurer aussi que le nombre de personnes assistant à la messe augmentera sensiblement aussitôt que nous pourrons l'accompagner d'un peu de chant. Déjà un certain nombre d'enfants viennent le dimanche s'exercer à chanter

des cantiques que je leur compose tant bien que mal, et des adultes prennent intérêt à ces exercices, quelque peu harmonieux qu'ils soient.

Lorsque la mission sera bien établie à Kualani, les voies seront ouvertes pour la faire rayonner sur le prazo Anguazi et sur les prazos voisins. L'arrendataire d'un de ces prazos a déjà une école toute prête. Nous avons à former des catéchistes et à les établir dans les différents centres.

Je m'attends à des difficultés de la part des musulmans. Ils ont entre les mains presque tout le petit commerce, et sur le fleuve Likugu se livrent à une vraie propagande. Ici même ils n'ont pas encore manifesté d'opposition à notre œuvre, mais je sais qu'ils la surveillent, et ils sont assez fanatiques pour y mettre obstacle s'ils la voient prospérer.

Je prie les lecteurs de cette relation, d'excuser sa brièveté et ses autres défauts. Il a fallu toute la force de l'obéissance pour me faire trouver le temps de la rédiger telle qu'elle est.

ÉTATS-UNIS.

Une congrégation de jeunes employés dans la ville de Troy.

(État de New-York.)

Extraits d'une lettre du P. Quin dans les Woodstock letters.

LA congrégation des jeunes employés dans la ville de Troy, réorganisée il y a moins de deux ans, est visiblement bénie du ciel ; elle compte à présent trois cents membres ; c'est un chiffre maximum que je ne veux pas dépasser. 36 postulants sont prêts à remplir aussitôt tout vide qui se produirait. Cette congrégation n'est pas la réunion d'une élite peu nombreuse ; elle comprend pratiquement tous les enfants catholiques de la ville, bons, mauvais ou indifférents, de 13 à 17 ans. — Elle est universelle comme l'Église ; outre le contingent ordinaire d'Irlando-Américains et d'Irlandais cosmopolites, elle compte dans ses rangs des Français, des Polonais et des Allemands. — Une paire de patins est promise à qui amènera le premier Italien, et deux paires à qui capturera un jeune nègre.

La fréquentation des sacrements et un service religieux hebdomadaire constituent la partie spirituelle de nos exercices. — Les enfants portent le scapulaire, ont un chapelet et promettent tous de prendre le « pledge » (serment de s'abstenir des boissons alcooliques) à la demande du directeur. Ils tiennent leur congrégation en grande estime, et ne veulent pas la quitter, même pour entrer dans celle des jeunes gens, à moins d'y être forcés par l'âge.

Quiconque désire faire partie de la congrégation de St-Louis de Gonzague, doit remplir trois conditions : payer vingt-cinq sous comme cotisation

pour les 6 mois suivants, avoir fait sa première communion et atteindre une taille que des enfants au-dessous de 13 ans atteignent rarement. Des embarras d'argent peuvent faire dispenser de la condition financière; un cours préparatoire à la première communion reçoit ceux qui ne satisferaient pas à la seconde; à la troisième il n'y a aucune exception, sinon pour les enfants qui ont 15 ans sonnés. L'entrée est remise à l'époque où l'on aura atteint la taille « orthodoxe ». — Cette rigueur doit sans doute graver dans ces jeunes intelligences l'idée qu'une dispense pour manque de taille ne peut être accordée que par le Pape. La seconde condition est un excellent stimulant à la première communion. Le catéchisme comprend 8 ou 10 enfants au plus; il est donc facile de leur donner tous ses soins; aussitôt que l'un d'entre eux est préparé, il fait sa première communion et cède la place à un autre. En moyenne, de 15 à 20 enfants attendent impatiemment leur tour pour entrer au catéchisme.

Un exemple fera voir sur quelle matière je travaille. Un de mes écoliers a joué des tours à la police pendant une grande partie de sa préparation à la réception des Sacrements. Il compte maintenant parmi « les tisons sauvés du feu »; depuis sa première communion, un changement radical et vraiment touchant s'est fait en lui. Il y a aussi de bons enfants à Troy. En frappant à la porte de la congrégation, ceux-ci n'ont d'appréhension qu'au sujet de la 3^{e} condition, qui consiste à atteindre une taille déterminée. Mais, dira-t-on, quel est ce nouveau procédé de recrutement pour une congrégation? Je réponds que sans lui une organisation comme la nôtre serait à peine possible. La congrégation que je dirige comprend des enfants de 17 ans, et, parmi les enfants d'un âge inférieur, ceux-là seulement que ces aînés voudront bien accepter comme camarades. Or l'expérience m'a prouvé qu'ils n'accordent pas leur sympathie aux enfants qui, ayant au moins treize ans, n'ont pas une taille assez élevée. Cette taille mesure, à notre toise, 4 pieds, 9 pouces. — De fait, entre jeunes gens, la camaraderie ne s'établit-elle pas souvent sur une égalité apparente d'âge, estimée sur la similitude du développement physique, plutôt que sur une égalité réelle?

En outre, il serait parfois impossible de connaître l'âge exactement sans de grandes difficultés, et les supercheries seraient aisées à qui désirerait vivement se joindre à ses aînés. Placez au contraire le candidat sous la toise, et son insuffisance deviendra si manifeste qu'il n'aura aucune tentation de faire violence à sa véracité. Une fois, l'une des victimes de cette rigueur s'en alla gaîment, revint trois semaines après et, à ma grande surprise, atteignit la mesure obligatoire. Je sus plus tard qu'il s'était préparé à une nouvelle épreuve de la toise en adaptant à ses souliers de solides et épais talons.

Un candidat qui remplit toutes les conditions, obtient tout d'abord du Père directeur, un billet d'admission. Muni de ce billet, il se présente

au secrétaire, qui lui assigne sa place à la chapelle. Malheur à qui tenterait d'entrer dans un autre banc que le sien ; il serait compté comme absent de la réunion, et trois absences entraînent la suspension. Par ce moyen, les enfants se sentent individuellement surveillés. En outre chaque banc a son dignitaire, nommé « End boy » (ou chef de file) ; chargé d'ouvrir et de fermer l'entrée du banc, il est responsable de la tenue de ses subordonnés et du bon ordre au moment de la sortie.

J'arrive maintenant au programme des réunions. La réunion hebdomadaire se tient le dimanche soir, à 7 heures et demie. Comme dans les collèges, il y a deux coups de cloche : le premier pour réunir les congréganistes autour de l'église, le second pour les faire entrer. Ils se répandent dans l'édifice en une masse compacte, remplissent le portail, les bas-côtés, les bancs ; il semble que la maison de Dieu soit prise d'assaut. La promptitude de ce mouvement n'est pas due à un remarquable esprit d'obéissance chez les congréganistes, mais à l'influence d'un policeman qui se tient à la porte de l'église, prêt, au premier son du second coup de cloche, à exécuter les règlements de police en dispersant les groupes qui obstruent la rue. Quelle bénédiction, dans ces temps où les États sont si dégénérés, que l'Église puisse s'appuyer du moins quelque peu sur le bras séculier !

Aussitôt que les congréganistes sont assis en ordre, on commence par le chant d'une hymne. Tout enfant capable de siffler est tenu de chanter. Après l'hymne, je donne différents avis. Puis vient la récitation de l'office de la sainte Vierge sous une forme abrégée; les enfants savent les répons par cœur. Après l'office, une instruction dont la brièveté est presque en rapport avec l'importance; elle dure environ dix minutes, non compris les histoires. On chante ensuite une nouvelle hymne,pendant laquelle une quête est faite pour les pauvres. Enfin la réunion se termine par la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. A la sortie, les dignitaires font de leur mieux pour maintenir l'ordre ; on doit défiler banc par banc, en remettant les médailles, les livres de cantiques et les bannières distinctives de chaque division.

Les dignitaires sont au nombre de vingt-cinq. Le préfet et les deux assistants sont élus par la congrégation tout entière. Les autres choisissent eux-mêmes leurs successeurs, sur une liste de candidats présentée par le P. Directeur.

Le préfet dernièrement élu tient une petite épicerie. Parmi les autres dignitaires il n'y en a qu'un allant encore à l'école ; les autres travaillent soit dans les moulins soit dans les magasins. Un des conseillers est habile jockey ; il faut excuser son absence à l'époque des courses.

Aux réunions, des absences se produisent, cela va sans dire : quand la seule cause est la négligence, la suspension est proclamée et notifiée au délinquant par un document imprimé, de dimension formidable, que le

secrétaire lui envoie. Cette solennelle missive est parfois reçue comme une sorte de bulle d'excommunication et me ramène le coupable en toute hâte.

Les motifs surnaturels ne sont pas les seuls sans aucun doute qui retiennent les jeunes Troyens dans le sentier de la fidélité à leurs obligations de congréganistes.

Les jeux et les divertissements y contribuent pour une large part. Tous les enfants américains ont la fièvre du « Base-ball » (jeu de paume) ; et, comme tous les fiévreux, sont bien disposés à l'égard du médecin spirituel qui commence son traitement en satisfaisant leur soif. Pendant l'hiver, mes jeunes athlètes remplacent le jeu de paume par le patinage. Nous sommes élevés à la hauteur d'une réclame ; un marchand me cède ses patins au prix de fabrique en raison de la vogue que nous attirons à son établissement. Les prix sont distribués en dehors de toute réunion et par le sort. Le secrétaire envoie un avis à chacun des gagnants ; celui-ci, pour recevoir l'objet désiré, doit venir au presbytère présenter cet avis au Père Directeur. Les congréganistes sont amenés de la sorte à perdre cette timidité enfantine à l'égard du prêtre, qui plus tard devient souvent un sombre éloignement. Jamais cet inoffensif hameçon n'a manqué d'amener doucement le poisson entre mes mains. Parfois on envoie le petit frère ou la grande sœur réclamer la bonne aubaine ; mais invariablement je réponds que « Jimmy » ou « Mikey » doit venir lui-même. Presque toujours celui-ci hésite quelque temps, puis se décide à retirer son prix. Ainsi tombent les barrières entre le Directeur et les membres de la Congrégation.

L'automne dernier je me hasardai à confier à toutes ces mains des torches allumées. La première retraite aux flambeaux eut lieu à l'occasion du centenaire de Christophe Colomb. Ce n'était qu'un essai, dont le résultat devait décider de l'avenir. A mon grand étonnement aucun désordre ne se produisit durant une marche de trois heures. Les retraites aux flambeaux étaient instituées. L'élection des dignitaires fut célébrée par une seconde exhibition.

Deux fifres et des tambours nous précédaient. La foule nous acclamait au passage ; quelques personnes illuminèrent en notre honneur. Les figurants étaient partagés en groupes de 60, et devaient concourir à qui pousserait les plus fréquents et les plus retentissants vivats. Ils y mirent tant d'ardeur que le nombre des vivats eût suffi pour toute la durée d'un voyage présidentiel.

Aux défilés succédèrent des courses sur une grand' route ; les concurrents étant presque tous des ouvriers, elles eurent lieu le soir. Chacun reçut un billet qu'il dut remettre en atteignant le but. De grands feux de joie furent allumés, auprès de ce même but ; le combustible, heureusement, ne manquait pas.

Dernièrement j'ai adopté pour mes congréganistes un insigne en celluloïde, de la dimension d'un quart de dollar, qui se porte à la boutonnière.

Il représente une croix bleue sur un fond blanc avec une bordure rouge. Malgré son caractère religieux, comme il est aux couleurs nationales, les enfants l'ont reçu et le portent volontiers. Pour assurer sa conservation, j'en ai fait la clef qui ouvre tous les trésors ; il faut le porter pour obtenir des prix, des livres, et même les attestations de présence aux réunions. — Mes trois cents congréganistes arborent ainsi l'image de la croix dans toute la ville.

L'un des traits caractéristiques de la congrégation, l'encouragement à la tempérance, n'a pas encore atteint son plein développement. Tous ceux qui se sont placés sous la protection de saint Louis de Gonzague ont accepté de s'engager, sur l'invitation du Père Directeur, à s'abstenir de toute liqueur spiritueuse jusqu'à l'âge de 21 ans. Par mesure de prudence, je n'ai jusqu'ici exigé d'aucun enfant l'accomplissement de cette promesse. Mais plusieurs s'y sont déterminés de leur plein gré. Quel bienfait pour cette ville si tous les enfants pouvaient être gagnés à la cause de la tempérance ! Le nombre des ivrognes est si grand que l'on peut à juste titre s'étonner qu'il ait été possible d'établir ici de florissantes congrégations d'hommes et de femmes. Ce fait seul prouve le zèle de leurs fondateurs.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Le troisième congrès des Indiens Sioux catholiques.

D'après les Missions Allemandes, nov. 1893.

DU 4 au 6 juillet de cette année a eu lieu à la mission de Saint-François (Sud-Dakota) des Jésuites allemands la troisième assemblée catholique des Indiens Sioux. Nous empruntons à un témoin oculaire (1) le récit de cet événement significatif de la mission indienne.

La vapeur, rapide comme la tempête, nous emporte à travers la prairie où broutent encore de place en place les derniers restes de ces troupeaux de buffles, jadis si nombreux. A Crookston, tout au nord du Nébraska, nous sommes reçus par le P. Jutz, S. J., supérieur de la mission Saint-François. Nous montons dans sa petite voiture, qui, par une plaine ondulée, sans arbres, ni buissons, nous conduit au Dakota. La partie S. O. de ce pays, grande à peu près comme la Belgique, est tout ce qu'on a laissé aux Peaux-rouges. Enfin à l'horizon, une petite église blanche se laisse voir et nous souhaite la bienvenue. C'est la mission Saint-François où doit se tenir l'assemblée. Peu après nous, arrivait aussi la première caravane de nos hôtes sauvages. Nous leur laissons le temps de dresser leurs tentes, et puis en compagnie d'un missionnaire nous nous rendons à leur camp. A peine les Indiens eurent-ils vu les robes noires, qu'ils sortirent de leurs voitures

1. Le P. Hillig, S. J.

et de leurs tentes et se mirent à nous saluer avec un amical : « *Hau kola, hau kola* » ou Bonjour, mon ami, nous tendant leurs mains brunes. Il y a peu d'années dans ma vie où j'aie donné autant de poignées de mains qu'en ce seul jour et le suivant.

On attendait pour le soir la grande caravane de Standing-Rock. Le soleil se couchait quand on commença de l'apercevoir du côté du nord. Tout d'abord ce ne fut qu'un nuage de poussière. Puis au-dessus du nuage on vit la partie supérieure des voitures recouvertes des toiles de tente. Comme les voitures se suivaient en ordre serré, de loin elles ne formaient pour l'œil qu'un ensemble dont le dos arrondi et ondulé donnait l'illusion d'un serpent géant rampant lentement dans la poussière. Plus le monstre approchait, plus ses anneaux se déliaient pour former bientôt des parties distinctes traînées sur des roues et tirées par des poneys Sioux. C'était un grand train d'au moins 70 voitures. Et sur les flancs de la caravane couraient encore des troupeaux entiers de chevaux, poulains et chiens. Dans ses voyages l'Indien emmène toujours avec lui tout son bétail. *Hau ! Hau !* nous criait-on de toutes les voitures à mesure qu'elles passaient devant nous. Et nous répondions : *Hau ! Hau !* Ces voitures de voyage de nos Indiens rappellent à s'y méprendre celles des Tsiganes. Les gens mêmes qui y sont assis, par la couleur et les traits de leur visage, présentent une grande ressemblance avec le peuple nomade de la vieille Europe. Sur le siège sont assis l'homme et sa femme. C'est l'homme qui conduit. Dans le fond de la voiture, vraie tente de voyage, le reste de la famille se loge pour le mieux au milieu des coffres, ballots et pots de toute espèce. Sur les deux côtés de la voiture sont attachées les perches qui servent à dresser la tente. Un cheval qui marche à côté porte la toile de tente. En moins d'une demi-heure les tentes sont dressées, et déjà le café ou la marmite est sur le feu.

Dans l'après-midi du 3 juillet on se mit en mesure de recevoir Monseigneur. De bonne heure un coup de cloche avait appelé tous les Indiens à l'église.

Vers 3 heures on se forma en procession. En tête, marchaient les femmes et les jeunes filles, toutes parées d'une collerette bleu de ciel et la tête couverte d'un large voile de même couleur. On les eût presque prises pour des sœurs bleues. Les hommes qui suivaient portaient de larges écharpes brodées et une plume sur leur chapeau, le tout rouge-feu. La mode du Dakota était bannie ; et la plupart des hommes avaient les cheveux coupés ras. Plusieurs ne s'étaient dépouillés que le matin même de leur belle chevelure noir d'ébène. C'est ici le signe que l'on a brisé avec la vie sauvage ; et c'est toujours un dur sacrifice pour le Peau-rouge. Après les hommes vient la fanfare, composée de 15 musiciens, jeunes Indiens pour la plupart. Enfin les missionnaires Bénédictins et Jésuites, fermaient la marche. Car tous les pasteurs étaient venus avec leurs troupeaux, pour faire fête à Mgr Martin Marty, O. S. B.

Au bout d'une demi-heure, la procession revenait avec son premier Pasteur. On sonna les cloches, et dans l'église eurent lieu les cérémonies de réception. Un chant populaire, enlevé par plusieurs centaines de Dakotais les clôtura. Quel chant ! une façon de chant de guerre, comparable au vent de la tempête d'automne. On sentait au fond bouillonner la vieille nature du sauvage. Si peu que le ton montât, c'était un tel retentissement que les voûtes semblaient vouloir éclater. — C'est ainsi qu'ont dû chanter les vieux Germains, quand Tacite les entendit pour la première fois.

Le premier des trois jours de fête s'ouvrit par une grand'messe en présence de Monseigneur. Quel beau coup d'œil du haut de la tribune. A droite, du côté de l'épître, les femmes avec leurs voiles bleu de ciel de la veille ; à gauche, rien que des hommes, tous habillés de la même manière, des têtes toutes aussi noires les unes que les autres. C'est le P. van Rossum, supérieur des Jésuites allemands dans l'Amérique du Nord, qui célèbre la grand'messe. Comme ils sont recueillis, ces fils de la Prairie, qui, il y a 7 ans, 10 ans au plus, ne savaient encore rien de notre sainte religion !

Le P. Digmann, qui chez les Indiens n'est connu que sous le nom de *Pontiuhiu-sapa* c'est-à-dire Barbe-noire, fit un sermon en dakota sur les deux routes qui mènent à l'éternité. Sermon goûté, et interrompu seulement de temps à autre par les cris d'un baby qui s'impatientait sur le dos de sa mère. Le service divin fini, Monseigneur donna sa bénédiction ; et tous se retirèrent dans un ordre parfait au village de tentes. Bientôt le calumet de la paix, allumé de tous côtés, lançait dans les airs d'épais nuages de fumée.

A 3 heures de l'après-midi, eut lieu la première réunion. Monseigneur fut conduit avec pompe au lieu de l'assemblée, et tandis qu'il parcourait les rangs, les Indiens tombaient à genoux et recevaient avec recueillement sa bénédiction. C'est Pierre, le *Grand Dindon*, qui a dressé le plan du hall : vaste salle octogonale avec bancs circulaires, recouverts de verdure pour les membres actifs de l'assemblée, et tout au milieu, quelques bancs sans dos pour les missionnaires. Devant ces bancs est une chaise pour le président d'honneur, Sa Grandeur l'Évêque, et une seconde pour le rapporteur. Une table sert de pupitre à ce dernier et de tribune aux orateurs.

La séance commence : après une courte prière, Monseigneur prend la parole. A sa gauche se tient son interprète, un métis. A peine une phrase est-elle achevée qu'aussitôt celui-ci la rend en dakota. Il avait tout l'air de réciter une leçon, pourtant il n'en était rien. Dans son discours Monseigneur félicita d'abord ces pauvres gens d'être venus si nombreux de si loin (ceux de Standing-Rock avaient eu huit jours de voyage), et par une semblable chaleur. Il voyait là une preuve de leur amour de l'Église. Il recommanda aux parents d'aimer leurs enfants, aux maris leurs femmes. Ce dernier point est particulièrement important pour nos Indiens, qui par habitude considèrent leur femme plutôt comme leur servante que comme leur compagne.

Puis il insista sur le précepte du travail, leur montra combien ils seraient plus libres si au lieu d'attendre leurs rations du Grand'Père (le Président) ils apprenaient à se nourrir eux-mêmes. Enfin il leur recommanda d'envoyer leurs enfants aux écoles qu'il avait fait élever en grand nombre rien que pour eux.

Quand Sa Grandeur eut fini, on décida que chaque orateur viendrait à son tour parler des progrès de sa communauté ; personne ne devait garder la parole plus de 10 minutes. Ici s'éleva une difficulté, car ces braves Indiens ne se rendent pas bien compte de ce que c'est qu'un espace de 10 minutes. Il fut donc décidé qu'on les avertirait quand il en serait temps. Cette circonstance aussi bien que le manque de préparation — personne, en dehors du premier, n'avait été averti qu'il devait parler, — furent cause que l'éloquence Indienne n'atteignait pas en cette occasion un plein développement.

Le premier qui s'avança fut le *Taureau des Nuages ;* il était préparé. J'avais même été témoin de la répétition de son discours qu'il fit d'avance en présence d'un missionnaire. Mais par malheur le sort voulut qu'après les deux premières phrases il restât bouche béante ; puis après la troisième, et encore après la quatrième. C'était visible dès l'abord. Son visage et son bras trahissaient par leur tremblement, l'émotion qui l'avait gagné. Les regards de l'assistance vainquirent son courage et annihilèrent sa mémoire : « J'ai élevé mon cœur vers Dieu, nous dit-il, et je veux le fortifier dans la bonne voie. Autrefois j'ai été un Dakota ; mais j'ai reçu la prière des Blancs, et je veux m'y tenir. Vous êtes venus ici pour prendre connaissance des progrès que nous avons faits dans la religion. — J'espère que vous apprendrez ici bien des choses édifiantes. » Et il en resta là.

La *Pipe Blanche* parla à son tour : « Nous voudrions travailler de bon cœur, et apprendre à connaître Dieu, mais écoutez cela : Nous n'avons pas d'église ni de prêtre. Comment donc pourrions-nous faire des progrès ? »

Jeune Cœur de Feu est appelé à prendre la parole et nous dit entre autres choses : « Je suis de Standing-Rock où nous avons une école. Voici ce que j'ai à vous dire : J'ai amené les gens de ma tribu à se couper les cheveux et je les ai invités à soutenir l'école en y envoyant tous leurs enfants. » Le *Grand Ours* s'écrie : « Écoutez-moi. J'ai entrepris une grande œuvre pour la cause de Dieu : Je dis ce que je pense. La Robe noire s'est établie là-bas à la *Pierre plantée*. Voici dix ans que je passe près d'elle ; et c'est elle qui m'envoie vers vous. Ecoutez donc, Sicangu ; faites attention à la parole qu'on vous apporte ! Amenez vos enfants à l'école, à cette école. Regardez-moi ; c'est pour votre bien que je parle. »

L'orateur suivant, Antoine Claymorr est un métis. Je n'ai jamais entendu une voix aussi semblable au son de la trompette. Mon tympan était presque émoussé, après avoir été soumis environ cinq minutes à l'action brisante de ce diapason. Quelle conviction et quel feu dans cette parole : « Notre

évêque est ici, nous dit-il, et pour deux jours encore sa présence doit nous réjouir. Nous comprenons son œuvre et les paroles qu'il nous a adressées. Obéissons donc à cette parole, même lorsqu'il ne sera plus avec nous ; ne devons-nous pas suivre les commandements de Dieu ? et pourtant nous ne voyons pas Dieu. Suivons courageusement sa parole ; est-ce que saint Paul ne dit pas que nous devons gagner le ciel par la lutte ? On ne nous en demande pas trop : nous tenir fermement à notre foi, et aux statuts de notre société. La victoire est à ce prix. Dieu, le tout-puissant, nous tend sa main, prenons-la seulement, etc... »

Le *Solitaire* parla de la sorte : « J'ai reçu la foi, et j'y ai engagé mes enfants. L'œuvre de Dieu ne s'effondrera pas ; on nous l'a dit, sachons donc prendre du courage dans cette pensée. Dans ce pays-ci, le diable travaille ; il veut attirer le monde en enfer. Mais fidèles aux vœux de notre baptême, envoyons nos enfants à l'école, à la bonne, nous gagnerons le ciel où nous nous retrouverons tous.—Je vois ici un rameau de l'Église de Dieu, et mon cœur est content. »

Le *Hibou jaune* s'avança: « Écoutez-moi ! je vous tends la main. Nous ne regardons pas derrière nous ce que nous y avons laissé. Nous fréquentons les sacrements et nous en croyons la *Robe noire.* Je pense souvent aux deux routes, la blanche et la noire, et par ce moyen je suis toujours heureux. »

« Je vous tends la main, — dit le *Bon Bouclier.* — Nous avons vendu notre patrie et nous n'avons plus rien ; mais nous avons trouvé la vraie religion et nous la voulons garder. »

Après les hommes, ce fut le tour des femmes à parler ; Anne *Tire-le-chat* commença : « Notre communauté est petite, mais nous nous donnons de la peine et nous prions. Notre peuple est nombreux, mais il marche encore dans les ténèbres ; peu à peu, pourtant, il se convertit. »

Après Anne, Susanne *Belle-Maison*, une jeune fille de 20 ans, est invitée à prendre la parole au nom des siens. Un sourire à peine voilé passe sur tous les visages. Puis tour à tour Madeleine *Saute par-dessus-la grêle*, Louise *Passe devant*, *Belle figure*, et *Bonne-aigle* s'avancent modestement, et parlent d'une manière posée des intérêts de leurs communautés.

Tandis que les hommes accompagnaient leurs paroles de gestes fort variés et expressifs, les femmes au contraire se hasardaient à peine à remettre en place leur coiffe bleue. Enfin la série des orateurs féminins fut close par *Skeluta hinapewiu*, c'est-à-dire, *L'oiseau rouge qui émerge hors de l'eau* elle était visiblement très souffrante : « Je vous tends la main, dit-elle. J'ai honte de parler ici, et d'ailleurs je suis malade. Nous travaillons dur ; voici sept mois que nous avons jeté la bonne semence, et déjà on voit les fruits. Il est vrai, nous n'avons pas encore d'église, mais nous nous sommes mis courageusement à l'œuvre. »

Pendant que les flots d'éloquence coulaient, une voiture chargée de deux

gros tonneaux s'approchait du lieu de l'assemblée. C'étaient des rafraîchissements de premier choix : l'eau claire des fontaines, pour les auditeurs et pour les orateurs. Monseigneur but le premier, puis les missionnaires, et tous, chacun à son rang, jusqu'au sale gamin indien qui grouillait sur la place, tous burent à la même coupe.

L'opération terminée, Sa Grandeur se leva pour clore la réunion par quelques mots, expliquant l'ordre de la journée du lendemain. Et comme une prière avait commencé la séance, une prière la termina.

Je voudrais que tous ceux qui s'intéressent en quelque manière aux missions eussent vu le spectacle que nous avons eu aujourd'hui. Encore que je me sois appliqué à rapporter le principal des divers discours entendus, je ne me vois en aucune manière capable de rendre l'impression profonde, disons mieux l'enthousiasme, qui s'est emparé de nous en cette occasion. La primitive Église vit encore. Du vieux tronc planté il y a vingt siècles, un rejeton a poussé ici. On craint que la race des Peaux-Rouges ne s'éteigne à bref délai ; espérons qu'auparavant elle se tournera vers Dieu, et que la religion chrétienne, qui a élevé et nourri les peuples d'Europe depuis leur enfance jusqu'à leur maturité, aidera celui-ci à bien mourir !

Le soir, après le souper des Indiens, on tira un beau feu d'artifice, au grand ébahissement du Dakota. Et puis, ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain nous apporta pas mal d'ouvrage : à 8 h. grand' messe du R. P. Jutz S. J., et sermon du R. P. Strassmaier, O. S. B. Tout de suite après la messe, devait avoir lieu la seconde séance. Monseigneur et les missionnaires se rendent au lieu de réunion ; mais quelqu'un qui ne paraît pas, c'est l'Indien. Qu'y a-t-il donc ? — Le matin même on avait fait cadeau de six bœufs aux Indiens, et ces braves ne pensaient pas pouvoir délibérer tranquilles, avant d'avoir mis chacun leur part en sûreté. — Ce qui, du reste, fut vite fait. La séance commença. Il s'agissait de rendre les comptes de l'année. Les caissiers des divers groupes mettaient en regard ce qu'ils avaient reçu d'argent, et ce qu'ils en avaient dépensé et dans quel but. Comme les Indiens ne sont pas encore très ferrés sur notre système de numération, il se trouvait sur leurs notes de singuliers mécomptes, comme 1000 dollars au lieu de 10 *cents ;* mais en lisant, ils disaient la chose comme elle était dans leur esprit, de sorte qu'ils ne se trompaient pas. Le but que Sa Grandeur se propose en faisant rendre ces comptes, est d'habituer le pauvre enfant de la prairie à un peu d'ordre dans le maniement de la monnaie, chose que,de lui-même, il ignore tout à fait. Ce fut aussi bien édifiant d'apprendre comment en grande partie l'argent avait été dépensé pour les pauvres, les hôpitaux ou les églises. Tout rayonnant, un Indien mit sur la table devant Monseigneur une bourse contenant 500 marks ; c'était pour la construction d'une église. Qui connaît l'extrême pénurie de nos Indiens en argent, s'étonnera à bon droit des fruits qu'a si vite portés ici la charité chrétienne.

Restait à résoudre une dernière question : Où se tiendrait le prochain congrès ? — Sa Grandeur proposa aux Indiens de ne plus tenir dans l'avenir de congrès général, mais de se diviser en 4 groupes, qui se réuniraient tous les ans, et qu'il visiterait alternativement tous les 4 ans. Les Indiens restaient soucieux et silencieux. Enfin l'un d'eux, un géant, se leva ; on voyait dans ses yeux qu'il n'était point de cet avis. Point de séparation, mais au contraire l'union ; ce fut tout son discours : « Nous devons nous instruire les uns les autres ; et comment cela se fera-t-il, si nous ne nous voyons pas ? Et qu'adviendra-t-il de nos enfants, si tu ne viens les confirmer que tous les quatre ans ? » A peine eut-il fini de parler qu'un autre se lève : Vois la corde qui retient la tente ; elle est solide, et personne ne peut la briser. Détors-la et tu verras comme tous les brins s'en rompent facilement. » Tous les orateurs, les uns après les autres, parlèrent dans le même sens. « Bien, dit Monseigneur, puisque la fatigue ne vous fait pas peur, je suis avec vous. » — Le reste de la journée fut consacré à la préparation de la Communion du lendemain. Les confessionnaux étaient assiégés ; la grande nef de l'église toute remplie d'Indiens recueillis et priants. On se sentait surélevé dans cette atmosphère d'union et de paix qui enveloppait la mission et le camp indien.

Le 3e jour fut le couronnement du tout. Ce fut le jour de la Communion générale et de la confirmation. L'église était comble, et l'ordre le plus exemplaire y régnait ; le recueillement des fidèles semblait encore plus profond ce jour-là que les deux précédents. Presque tous étaient venus non pas seulement pour assister à la messe, mais pour recevoir leur Sauveur dans la sainte Communion, et beaucoup pour recevoir le Saint-Esprit. Le moment désiré arriva : à peine le dernier « *Domine non sum dignus* » prononcé, ces formes sombres se lèvent de leurs bancs, et s'avancent graves et humbles, eux les derniers descendants des terribles Sioux, pour recevoir le Roi de paix et de charité. Je fus particulièrement touché en voyant les mères s'approcher de la sainte table avec leur enfant sur le dos. Le Sauveur en descendant dans la mère, ne dut certes pas manquer de bénir aussi l'enfant d'une manière toute particulière. — Après la Ste Messe, Confirmation : presque tous les confirmés étaient des adultes, hommes et femmes un peu de tous les âges. Ils ont bien besoin du Saint-Esprit, ces malheureux qui ont à lutter contre l'idolâtrie qui règne tout autour d'eux, quelquefois même sous leur toit. La cérémonie finie, comme si l'enthousiasme trop longtemps comprimé avait besoin de se détendre, éclate le cantique : Grand Dieu, nous te louons, nous savons ta force ! accompagné par les trompettes et la fanfare. — Ce fut comme la clôture de ce magnifique congrès.

Visite à la réserve des Pieds-noirs.

Lettre du P. Bougis au P. de Beaucourt.

Holy Family Mission, kipp. P. O. Mont. 10 oct. 1893.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LE mois dernier j'ai voyagé par monts et par vaux, à cheval, en charrette, voire même en chemin de fer. D'abord j'ai visité la Réserve des Pieds-Noirs dans le but d'instruire les adultes et de baptiser les enfants. Un soir, après une longue chevauchée, je m'arrêtai, à la nuit tombante, au camp de M. *Beaucoup de plumes de queue*, chef pied-noir. Ses sujets étaient au nombre d'une vingtaine. Sept enfants n'avaient pas encore été baptisés. Je les régénérai à Dieu et instruisis les parents dans la doctrine chrétienne. La prière finie, comme il se faisait tard, je voulus m'assurer un gîte pour la nuit. Dormir à la belle étoile n'était pas pratique, surtout à cause des chiens sauvages qui rôdaient dans l'endroit. *Snuw'atsio*, en français, *Beaucoup de plumes de queue*, avait, outre sa loge, une cabane d'hiver. C'est dans sa cabane que je m'installai. Son lit sur lequel je reposai, contenait, vous pensez bien, autre chose que des plumes. Je m'y attendais, et du reste il eût été difficile de se reposer, étant donné la musique sauvage qui se prolongea bien avant dans la nuit au son monotone et étourdissant du tambour.

Le lendemain matin, à 6 heures, j'étais en selle. Après avoir visité la *Rivière au blaireau*, la *Rivière Queue Blanche*, le lac, et m'être arrêté aux camp de *Petit Chien*, *Petit hibou*, *Robe de Veau*, *Mangeur de fer*, je désirais voir au pied des montagnes les camps de *Partout chef*, *Ours*, *Grand Brave*, *Cheval courant après le bison*, *Corne* et *Grue courante*. *Corne* venait de s'en aller avec *Trois Soleils*, et 34 autres Pieds Noirs à la visite des Têtes-Plates sur le versant ouest des Montagnes Rocheuses.

La semaine suivante je visitai la partie nord de la Réserve. J'eus quelque consolation le 11 septembre au soir, au camp de *Queue de Veau*. Sous la tente de ce chef, j'eus à l'instruction près de 20 sauvages. C'est peut-être plus qu'il ne m'est arrivé d'en avoir jusqu'ici, à cause de l'éparpillement de cette peuplade. Le lendemain, pluie continuelle. Je descendis la rivière Cut Bank, sous l'averse et en proie aux rhumatismes. Dans ma visite j'eus 12 baptêmes.

Lors de mon retour à la Mission, j'appris l'arrivée du Révérend Père Supérieur. Il y avait plus de deux mois que j'étais resté seul. Le Père venait me remplacer une semaine ou deux, afin de me permettre de faire ma retraite annuelle dans la Mission de Saint-Paul des Gros-Ventres. Je partis donc

pour le pays des Gros-Ventres, dans les petites Montagnes Rocheuses. Mon voyage de 230 milles se fit en chemin de fer et en charrette. A Harlem, à 185 milles est de la Sainte-Famille, je rencontrai le R. Père Eberschweiler, que je connais depuis longtemps. Il est tout seul avec un domestique dans une chétive maisonnette. Sa paroisse s'étend sur la ligne du chemin de fer à une longueur de 200 milles et tout le long de la « Rivière au lait » où les Assiniboines et quelques familles de Gros-Ventres se sont établis sur un site de 43 milles de long. De Harlem à la mission de Saint-Paul la distance est de 40 milles. Je fis cela en charrette. Sur tout le parcours, rien qu'un désert dévasté par l'incendie. A 7 milles avant d'arriver au pied des montagnes, toute une compagnie de Gros-Ventres est campée au bord d'un ruisseau. Partout « tepees » ou « wigwams » très rapprochés les uns des autres, jusqu'à ce qu'on arrive au flanc même de la montagne, d'où la croix de la mission domine et protège la vallée. Une grande bâtisse en pierre, tout juste finie, érigée au prix de 13,000 dollars,sert de résidence aux Nôtres et d'école à 150 garçons. A 150 mètres plus haut est le couvent des Sœurs Ursulines et leur école pour 150 filles. La chapelle avec salle attenante peut abriter environ 500 personnes. C'est vraiment une belle mission, et le travail qui s'y est fait depuis 7 ans qu'elle est fondée a déjà produit de grands résultats. Maintenant il reste à bâtir un autre édifice en pierre pour les Ursulines et une grande église au centre. Les enfants sont avancés dans les études. Outre le travail intellectuel, les garçons s'occupent du jardinage, de la ferme, de l'élevage des bêtes à cornes et des moutons. Les filles sont partout très occupées, qui à la cuisine, qui à la buanderie, dans la salle à coudre, etc. Leurs travaux à l'aiguille sont très satisfaisants. Mais ce qui surtout est très avantageux et très consolant pour le Missionnaire, c'est que son monde est à portée de lui. En un jour il peut aisément visiter sa tribu, étant donné que les Gros-Ventres sont tous groupés ensemble et ne vivent pas éparpillés comme les Pieds-Noirs dont la Réserve est beaucoup plus vaste.

Dès mon arrivée je parcourus le camp des sauvages. Beaucoup parlent le pied-noir. Jenny, chef de la tribu et capitaine de gendarmerie, est un Gros-Ventre dans toute la compréhension du terme. C'est un vieux guerrier qui, dans la chaleur de ses discours, est prêt à montrer 26 blessures qu'il a reçues dans ses batailles avec les Pieds-Noirs. *Vache du soleil tachetée de blanc et de jaune*, *Ours qui dort*, sont d'autres chefs typiques. Ces sauvages sont toutefois inférieurs aux Pieds-Noirs tant au physique qu'au moral. Le Pied-Noir est grand, droit comme une flèche, gai, vif, éloquent, aimable. Le Gros-Ventre a le teint plus sombre, est de taille moyenne, trapu, endormi.

Les petites Montagnes Rocheuses sont pittoresques. Des forêts de sapins sveltes et magnifiques en couvrent les flancs et les sommets. Il y a un défilé qui mérite d'être signalé. C'est un chemin de 3 mètres de large, encaissé entre deux rangées de murailles rocheuses perpendiculaires, aux couleurs

les plus variées. Un pont naturel lie deux de ces hauteurs entre elles. Il y avait à peine trois jours que j'étais arrivé au pays des Gros-Ventres, quand je reçus l'ordre inattendu de m'en retourner dans la Réserve des Pieds-Noirs, pour procurer des enfants à l'école de Saint-Pierre et être présent à la visite du Révérend Père supérieur général et du Révérend Père Sasia, visiteur. Le soir je commençai mon triduum de rénovation, et me remis en route le lendemain matin. Après trois jours de voyage, j'étais de nouveau au pays des Pieds-Noirs.

Hier, 10 octobre, un Frère scolastique a emmené d'ici 10 enfants pour son école à Saint-Pierre.

Notre école est loin de se remplir. L'agent des Pieds-Noirs, le capitaine Cooke, se plaint de la désobéissance de ses sujets.

Il me citait quelques exemples qui aident à comprendre le caractère de ses subordonnés. Un garçon reçoit l'ordre de retourner à l'école du gouvernement, à Fort Shaw, à 90 milles d'ici. Le jeune homme refuse. — « Le choix, dit le capitaine, est entre l'école ou la prison. » — « C'est bien, je choisis la prison. » — « Sachez que cette prison est très rude. » — « Je suis pour la prison, quelque dure qu'elle soit. » Le capitaine désespérant d'obtenir satisfaction de pareil écolier, lui fit mettre les fers et ordonna de le conduire en cet état à l'école.

Non seulement les hommes mais aussi les femmes se distinguent par leur insubordination et leur entêtement. Madame *Big Nose* « Gros Nez » répondait l'autre jour à l'agent qu'elle ne lui obéirait pas.

La semaine dernière, le capitaine Cooke, à l'aide de la police pied-noir, a fait une excellente capture. Il y a un mois, de nuit, un train de chemin de fer venait tout juste de quitter une station à 500 milles d'ici, quand un homme masqué sort du tender de la locomotive et, le pistolet au poing, s'approche du mécanicien: « Arrêtez, dit-il, à l'endroit que je vous indiquerai ou il y va de votre vie. » A quelques milles de là, un feu était allumé sur les rails du chemin de fer : « Arrêtez ». — Le mécanicien arrête. Quatre autres hommes masqués, armés de revolvers, montent et se dirigent droit au coffre-fort. Ils ne peuvent l'ouvrir. Ils menacent de faire sauter le wagon à l'aide de dynamite. Mais bientôt ils constatent que personne ne peut leur livrer le contenu. Puis ils passent dans tous les compartiments. C'est une question de bourse ou de vie. Ils emportent en plaisantant, diamants, montres, or, argents, etc. Un voyageur reste sourd à leurs sommations. Un voleur lui tire un coup de revolver. L'affaire faite, ils disparaissent.

Aussitôt après le vol, ils montèrent à cheval et sans arrêt, firent plus de 50 milles. La semaine dernière on sut qu'ils étaient dans la Réserve des Pieds-Noirs. Bientôt ils furent traqués par la police. A 20 milles d'ici ils tuèrent un blanc et blessèrent un soldat pied-noir. Quelques jours après, les Pieds-Noirs tuèrent un des voleurs, en blessèrent deux autres, dont un mor-

tellement, et firent la capture d'un quatrième. *Petit chien*, capitaine des Pieds-Noirs, s'est distingué dans cette affaire. Tels sont, mon bien cher Père, les gens au milieu desquels nous vivons. Voleurs, menteurs, vauriens, l'écume du peuple. Les vols de cette nature ne sont pas rares. A l'heure qu'il est un *Squawman* (1) nous cherche chicane. Je n'ai certes pas peur de ses menaces.

Recommandez-moi, je vous prie, au bon souvenir de nos Pères et Frères.

Infimus in X^to servus et frater,

P. Bougis, S. J.

Disgrâce d'un délégué aux affaires indiennes.

D'après la Revista catolica *de las Vegas.*

Le délégué aux affaires indiennes aux États-Unis sous la présidence de Harrison (1888-92) fut un certain M. Morgan, anticatholique militant, que sa haine pour la religion fit destituer. Lui-même le racontait il y a quelque temps aux fidèles de la « Fairmount Baptist Church » à Newark N. J. « Lorsque j'entrai en charge, je trouvai les écoles catholiques dans un état déplorable. Les maîtres étaient absolument au-dessous de leur tâche. Aussi je fis partir sans délai tous ceux qui étaient catholiques romains et mis à leur place des hommes d'une valeur reconnue. Mais à peine cette expulsion était-elle terminée, que le président Harrison vit se présenter devant lui une députation composée de l'archevêque Ireland et de quatre autres prêtres, qui le supplièrent de me retirer cet emploi. Tout aussitôt les astucieux jésuites publièrent un opuscule où mon nom, intact jusque-là, se trouvait traîné dans la boue en même temps qu'ils allaient toute une bande agir auprès de sénateurs influents pour les décider à me remercier immédiatement de mes services. Le P. Sherman faisait partie de la troupe, mais de lui je ne veux rien dire, à cause du grand respect que j'ai toujours eu et que je garderai toujours pour la mémoire de son illustre père. »

Malheureusement pour M. Morgan, ses explications d'aujourd'hui concordent peu avec les faits qui furent alors dévoilés, actes d'une injustice manifeste, abus de pouvoir formels, qui furent seuls cause de sa destitution. Et si le P. Sherman voulut être un des accusateurs, lui le fils d'un homme si vénéré de M. Morgan, c'est une preuve que la conscience du délégué devait lui avoir déjà reproché bien des choses. Ses coreligionnaires d'ailleurs ne le jugeaient pas autrement que ceux qu'il persécutait, et le sénateur Vest, un protestant, écrivait de lui à cette époque : « C'est un fanatique à l'esprit étroit, qui ne connaît rien du tout aux affaires indiennes, et son principe est que le gouvernement a le devoir d'empêcher par tous les moyens qu'aucun Indien se fasse catholique. »

1. Ce nom désigne une profession infâme.

CANADA.

Au pays des Otchipwés.

Lettre du R. P. Artus à sa famille.

Garden-River, janvier 94.

A TRENTE, cinquante et soixante-dix milles Ouest du Sault Ste-Marie Canadien, et sur le rivage Nord du Lac supérieur, se trouvent la baie de Goulais, la baie de Badjiwanang et la mine de Mamins. Dans les deux premières localités nous avons 25 et 20 familles plus ou moins sauvages, dans la troisième il n'y a que trois maisons de métis où l'on ne parle guère que l'anglais. Le Père chargé de visiter ces gens ayant désiré que je m'y rendisse afin de prêcher en sauvage à ceux qui ne comprennent que cette langue, je suis parti pour cette expédition le mercredi 3 janvier. En été on peut profiter des petits vapeurs de pêche qui vont de point en point charger le poisson, mais en hiver on n'a pas cette ressource. Il faut partir armé de raquettes, et accompagné par quelques chiens traînant, sur un *tobagan*, les paquets du voyageur. Le tobagan est une sorte de traîneau fait d'une simple planche très mince et d'un bois très souple ; il est long d'environ deux mètres et large de 20 à 25 centimètres ; à l'une des extrémités il est relevé en rouleau, et c'est là que sont fixées les cordes de l'attelage. Ce véhicule primitif est très commode dans des chemins de neige fraîchement tombée parce qu'il enfonce peu.

Quand la glace est fortement prise dans les baies, on peut aussi se mettre en route avec un cheval léger et un petit traîneau à patins ; mais on s'expose, si l'on a quelque tempête de neige, à des difficultés de voyage dont on aura une idée à la fin de ce récit.

Mercredi matin, 3 janvier, ayant dit la Ste Messe à 7 h. et ayant bouclé ma chapelle, endossé mon gros capot d'hiver et mis mes raquettes au point, je partais avec un guide sauvage et ses 3 chiens pour la baie de Goulais. « Les chemins sont mauvais, il va neiger tout le jour, et la glace n'est pas solide dans la baie, me dit mon homme, il va falloir marcher bon pas pour arriver ce soir très tard. » — Là-dessus nous pressons la marche ; et bientôt nous avons laissé derrière nous le Sault Ste-Marie. — Mais voici venir un sauvage d'une localité plus ou moins voisine. Il nous aborde et m'annonce qu'il vient me chercher pour une pauvre malade qui me demande à 20 milles environ de là et dans une autre direction que celle où j'allais. Que faire? Mon guide pour la baie de Goulais ne peut attendre à demain pour partir; et si je le laisse aller, qui me conduira dans ces missions et par ces chemins que je ne connais pas ? De l'autre côté, voilà une pauvre femme qui demande les derniers Sacrements. Mon parti est vite pris. Je vais à la malade, la Providence saura bien me procurer un moyen de visiter les gens pour lesquels je m'étais mis en route. — Voici donc mon guide qui s'en va tout seul, chargé d'annoncer mon arrivée prochaine ; et moi

« j'embarque » (c'est l'expression canadienne) dans le traîneau du sauvage que nous venons de rencontrer. Par la neige et le grand froid, nous allons tout le jour. Vers 5 h. nous arrivons à un endroit où nous devons laisser notre poney. La neige est profonde, environ deux pieds et demi, et il n'y a pas de chemin. Pendant que mon homme met son cheval à l'écurie, j'entre dans une maison sauvage qui se trouve là. On m'y fait aimable accueil. Nous causons otchipwé, c'est une fête pour ces braves gens qui, depuis des années, n'ont pas été visités par un missionnaire capable de causer aisément dans leur langue. Il y a là un bon vieillard très malade : je conviens avec lui que le lendemain matin, en revenant de chez la femme qui m'avait envoyé chercher, je lui apporterais le Bon Dieu. — Avant de quitter cette maison, je suis invité à prendre une tasse de thé avec une tranche de pain. Pour mon compagnon et pour moi j'acceptai avec gratitude. — Et maintenant, en avant les raquettes ! par monts et par vaux, à travers la forêt ! De place en place nous voyons sur la neige les traces récentes d'un chevreuil, d'un renard, de mille lièvres blancs... jusqu'à ce que l'obscurité se faisant trop noire, nous ne savons plus trop par où nous diriger. L'instinct sauvage est là pourtant qui conduit mon homme : et le Bon-Ange de la malade nous aidera à ne pas nous égarer. — Vers 8 heures du soir nous arrivons enfin. Vite ! où est la pauvre femme? — Là-bas, dans le coin, par terre, près d'un méchant poêle. — Faible déjà, elle a été abandonnée presque sans feu, le 1er janvier, par ses grands garçons qui s'étaient en allés glisser sur le lac : le soir la malheureuse avait été trouvée presque gelée. Je l'exhorte, nous prions ensemble, et je la confesse. Elle est contente alors. Et maintenant retournons-nous et voyons cette habitation sauvage perdue au milieu des bois, où demain le Roi du ciel daignera descendre pendant le St Sacrifice. A la façon des maisons de nos Indiens, il n'y a qu'un seul appartement ayant à peu-près 15 pieds de côté : une seule petite fenêtre, une porte de planches assez mal jointes. En fait de meubles, deux poêles, trois ou quatre vieilles boîtes vides pour servir de chaise, une méchante table en bois grossier, deux espèces de lits faits d'un misérable grabat recouvert des vieux habits que l'on ne peut plus porter tant ils sont déchirés ; sur une sorte d'étagère clouée au mur, un peu de vaisselle, et deux lampes à pétrole, en plus deux coffres où sont renfermées les provisions et les couvertures, avec quelques pièces de linge. — Il s'agit de convertir ce misérable réduit en chapelle. Une couverture suspendue dans un angle fera tous les frais du confessionnal ; un drap jaune sur la table, et voilà l'autel ; j'y ajoute deux grandes images d'Epinal représentant les SS. Cœurs de Jésus et de Marie ; les gens, en tout 6 personnes, s'agenouilleront à terre.

Maintenant tout est prêt pour la prière du soir. Je chante deux Noëls en sauvage, je fais une exhortation, et nous récitons le chapelet. Le tout dure un peu plus d'une heure. Alors chacun à son tour vient se confesser ; et puis

on songe à la nuit : chacun prend son coin, et pour moi, en compagnie d'insectes variés, je prends possession d'un des lits. Ce sont des nuits comme cela qui comptent pour le ciel. J'ai fait là ma provision de poux pour le reste de mon voyage. — Dès 6 h. du matin, je dis la Ste Messe, je prêchai encore, je donnai la communion à tous, et je priai de tout mon cœur pour ces braves gens. — La Messe finie, et ma chapelle bouclée, le maître de la maison tire de sa chaudière une pièce informe de viande : elle avait été débitée sans doute à coups de hache, étant gelée : c'était du chevreuil. Avec des pommes de terre, cela fit un très bon déjeuner. — Vers 8 h. je quittais cette famille consolée et reconnaissante. Il fallut alors de nouveau jouer de la raquette ; j'avais la jambe lourde pourtant, car la nuit m'avait peu reposé ;... mais je portais sur mon cœur le S. Sacrement pour le bon vieux dont j'ai déjà parlé. En arrivant chez lui, je trouvai la maison pleine de sauvages et métis des environs, que l'on avait avertis de mon passage. — Tous assistèrent dévotement à la communion du vieillard, et moi, les voyant ainsi réunis, je pensai qu'il fallait en profiter : en sorte qu'à leur grande satisfaction je me mis à prêcher et à chanter. Quand j'eus fini, il fallut songer à retourner au Sault Ste-Marie, afin de repartir le lendemain matin pour la baie de Goulais. Un jeune métis vint se proposer, demandant comme une faveur de m'accompagner : j'acceptai ses services, et, comme le chemin de neige avait été fait depuis la veille par un bon nombre de lourds traîneaux chargés de bois de chauffage, nous arrivâmes le soir avant la nuit. C'était le jeudi soir.

Le vendredi matin, le même métis qui m'avait ramené la veille du Gros Cap (c'est le nom de l'endroit où j'avais vu la malade) vint me prendre avec un traîneau à patins très léger, conduit par un petit poney gros comme un fort chien. La veille, sauf le quartier de chevreuil du déjeuner, j'avais fait trop maigre chair ; nous emportâmes donc quelques provisions : du lard, du pain, du thé. — Jusqu'à midi il fit un beau froid, et nous pûmes, au grand trot de notre petit cheval, faire beaucoup de chemin. Nous étions seulement fort ennuyés de temps en temps quand nous rencontrions de pesants traîneaux chargés de bois qu'on amenait à la ville. Un Français n'a pas idée de la difficulté qui se présente alors. Quand il a tombé deux, trois pieds de neige, ou plus, là où les voitures passent constamment, la neige se presse, et se gèle en glace solide : c'est le chemin ; mais à droite et à gauche de ce passage qui a juste la largeur suffisante pour une voiture, la neige est comme du sable mouvant. Quand deux voitures se rencontrent, il faut nécessairement que l'une d'elles, la plus légère, sorte du chemin et entre dans la neige ; quelquefois les chevaux s'y refusent : on les y jette malgré eux et, surtout quand ils ne sont pas plus gros que notre poney, ils sont comme ensevelis ou plutôt noyés dans cette poudre blanche au milieu de laquelle ils se débattent et d'où ils ont toute la peine du monde à faire sortir le traîneau

qu'ils ont après eux. — Nous avons eu ce jour-là à répéter ce petit exercice sept ou huit fois ; et chaque fois il va sans dire que nous avons été près de verser. — Vers deux heures nous jugeâmes à propos de donner du repos à notre cheval et de prendre notre dîner. Sans plus de façons, nous nous arrêtons près d'une petite rivière : à coups de hache nous abattons des branches d'arbres, et voilà bientôt un magnifique feu qui pétille sur la neige.

Nous cassons la glace de la rivière pour remplir d'eau notre chaudière : dix minutes après l'eau est chaude à point pour recevoir le thé. Et alors *Benedicite !* et, en avant les fourchettes... du Père Adam. Assaisonnée d'un bon appétit une tranche de lard bien gras est un met délicieux... si vous en doutez, venez au Canada prendre part à l'un de ces dîners improvisés dehors par un froid de 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro.

Après dîner nous repartons ; mais la neige se met à tomber. Il est environ 3 h. ½. Encore deux heures de marche, et nous sommes au fond de la baie. Reste à la traverser d'un bord à l'autre sur la glace, si glace il y a ; ce sera l'affaire de 3/4 d'heure ; ou bien à en faire le tour, en allongeant notre voyage de 10 milles. Nous y voilà ! La glace est prise... mais elle n'est pas assez forte, il faut prendre le chemin le plus long, aussi n'est-ce qu'à 7 h. ½ du soir que nous entrons dans le village. On m'attendait : il y a du feu dans l'église. Pendant que je prends une tasse de thé, on sonne la cloche, et les gens se réunissent pour la prière. C'est aujourd'hui la veille de l'Epiphanie : j'annonce les exercices pour le lendemain : Grand'Messe, Vêpres et Catéchisme, je parle, chante et prie en sauvage : c'est une joie pour ces braves gens. Quand tout est fini, les hommes viennent tous me donner la main et échanger quelques paroles de salut.

Goulais Bay, ou, comme l'appellent les sauvages, *Kitechi Wikwedong*, est une jolie baie au fond de laquelle une vingtaine de familles sauvages ou métis sont venues s'établir pour vivre de la pêche. Les gens sont tous catholiques, ils ont construit, il y a plus de 30 ans, une petite église d'assez bonne apparence à l'extérieur, mais dont le plâtrage intérieur menace de tomber entièrement d'un jour à l'autre. Cependant lorsque j'entrai là le soir, il y avait aux murs et au plafond tant de guirlandes de verdure et de fleurs de papier que j'ai été très agréablement surpris de trouver une chapelle aussi propre et aussi bien décorée. Derrière l'autel il y a une petite sacristie avec un lit, deux chaises, une table et une armoire : c'est là que le Père se retire. Il va prendre ses repas chez un sauvage qui reçoit des autres les provisions nécessaires. — Dans deux ou trois familles on parle un peu français ; dans 4 ou 5 autres, un peu d'anglais ; mais tous parlent habituellement le sauvage. Ils sont capables de se faire comprendre en anglais pour les choses de leurs métiers, pour le travail, mais, comme ils le disent eux-mêmes, ils ne peuvent pas suivre une instruction à l'église en une autre langue que

l'otchipwé. Aussi n'ont-ils cessé de me manifester leur contentement de ce que je leur prêchais en cette langue. Je restai chez eux le jour de l'Epiphanie, le lendemain dimanche, puis le lundi, ayant deux instructions par jour pour toute la congrégation et deux catéchismes pour les enfants, le reste du temps étant employé à visiter les malades et les vieillards et à entendre les confessions. Tous, sans exception, je crois, sont venus recevoir la Ste Communion.

Le lundi soir à la prière, j'avertis que le lendemain de bonne heure je désirais partir pour Badjiwanang, et que je comptais sur l'aide de quelques jeunes gens pour me rendre à destination. Plusieurs viennent alors se proposer, et l'on décide qu'après avoir dit la sainte Messe à 6 h. et déjeuné à 7 h., nous nous mettrons en route avec un tobagan, traîné par trois chiens. Il y a un long portage à faire à travers la forêt, où le sol est couvert de 4 et 5 pieds de neige. Nous serons cinq, tous en raquette. Trois forts jeunes hommes marcheront devant armés de haches pour faire le chemin dans le bois et tasser la neige ; puis viendra le tobagan, et puis en dernier lieu, comme à la procession, le missionnaire. Toute la nuit il fit un très mauvais temps ; en sorte que le lendemain mes braves n'avaient pas envie de partir. Il fallut les secouer, et leur laisser entendre que nous ne ferions ce jour-là que la moitié du chemin. Vers huit heures nous partons. Nos raquettes creusent un profond sillon dans la neige, et les haches abattent force branches d'arbres. On ne va pas vite à ce prix. Vers une heure nous faisons halte pour souffler un peu et prendre le thé ; puis nous continuons notre route. Comment ne nous sommes-nous pas égarés vingt fois? Je n'y comprends vraiment rien. Toujours est-il que vers 3 h. ½ le portage était fait, et nous nous trouvions juste au point voulu sur le bord du lac Supérieur en face de la baie de Badjiwanang. C'est là que mes guides pensaient camper : mais je les en dissuadai, vu qu'il faisait encore clair malgré les nuages et la neige qui tombait. Aussi bien n'avais-je plus besoin de ceux qui m'avaient battu le chemin dans la forêt ; je les renvoyai donc, et ayant persuadé les deux autres, nous nous avançons sur la glace, faisant de 3 minutes en 3 minutes un trou pour en mesurer l'épaisseur ; nous avions là 3 pouces en moyenne : c'est assez pour porter un homme à pied ou un traîneau à chien ; pour un cheval il faut 4 ou 5 pouces au moins ; 10 ou 15 pouces pour deux chevaux. Nous voilà donc en marche pour couper une large baie, que nous n'aurions pas pu contourner en moins de deux heures. Un demi-mille avant d'arriver à la pointe, nous remarquons que tout dernièrement la glace a été cassée là par un coup de vent, et que les morceaux non encore resoudés peuvent nous céder sous les pieds. Aller de l'avant est très dangereux, mais retourner sur nos pas pour faire le tour de cette baie ! Demandons à nos bons anges de nous faire mettre le pied sur des morceaux solides, et avançons toujours. Mon premier guide va devant,

avec un gros bâton dont il frappe chaque endroit où il veut mettre le pied. Nous sommes bientôt au milieu de ce passage difficile : mais voici un craquement, puis un autre... les morceaux se brisent de nouveau ; mon homme me regarda avec une certaine terreur peinte sur sa figure. Que faire ? Avoir confiance en Dieu et avancer toujours. C'est ce que nous faisons, et après avoir chacun à notre tour vu la glace céder sous nos pieds et nous être raccrochés à d'autres glaçons plus solides, nous arrivons enfin au rivage, le cœur battant fort de la peur que nous venions d'avoir. — Il est maintenant 5 h. ½. Nous cassons un morceau de pain et nous repartons encore sur la glace, pour couper une dernière baie. S'il ne nous arrive pas d'accident nous serons rendus à destination dans une heure ½. Mais voici l'obscurité, et une neige épaisse qui tombe ; nous nous dirigeons au jugé. Malheureusement nous jugeons mal, et quand nous croyons arriver, nous nous apercevons que nous sommes encore loin. Bien qu'il gèle, il y a beaucoup d'eau sur la glace à cause du vent qu'il a fait dernièrement : il en résulte que nous marchons dans l'eau, et que cette eau gelant sur nos chaussures, nous avons bientôt aux pieds de grosses masses gelées et fort gênantes pour la marche. Je ne sentais pas le froid pourtant, ayant pris la précaution de mettre les unes sur les autres (ne riez pas ; on n'a pas ici la vanité du petit pied) cinq paires bien comptées de gros bas de laine. Il faudrait qu'il fît bien froid pour pénétrer cette épaisseur de bon tricot serré. Vers 9 heures du soir (il y avait treize heures que nous étions partis), nous arrivions aux premières maisons, et nous annoncions la messe du lendemain pour 9 heures du matin. Encore une demi-heure, et voilà la petite église ; une autre petite demi-heure, et nous sommes chez Davian ; c'est le nom du métis qui a coutume de recevoir le missionnaire chez lui. Nos chiens sont épuisés, et nous aussi. On nous offre un bon souper, au lard comme toujours, et puis nous nous couchons. Mais... trop fatigué pour dormir, je demande seulement au Bon Dieu de n'avoir pas de migraine demain.

A Badjiwanang, comme à la baie de Goulais, les sauvages, qui comptent environ quinze familles, vivent de la pêche, été comme hiver. Ils sont de sang moins mêlé qu'à l'autre village, et la langue indienne y est plus nécessaire encore. Ils ont une toute petite chapelle de billots équarris, avec portes et fenêtres mal fermées : c'est aussi pauvre que possible. — Dans les environs du village il y a quelques familles canadiennes ; et puis deux ou trois maisons de Méthodistes. — Mercredi et jeudi, nous avons eu à Badjiwanang les mêmes exercices qu'à la baie de Goulais : réunion quatre fois par jour à l'église, sans compter les confessions. Les confessions ! Il y a bien des chrétiens de Paris qui se passeraient de l'absolution au grand détriment de leur âme, s'il la leur fallait acheter au prix des peines que mes pauvres gens ont à endurer. La petite chapelle est trop petite pour que personne y reste pendant que quelqu'un se confesse ; ceux qui attendent doivent donc

rester à la porte. Or, ces deux jours-là, il faisait un froid tel que malgré le poêle qui chauffait de son mieux dans l'église, j'y étais littéralement gelé. Et dehors, avec ce froid, il ventait avec une violence extrême, et la neige tournée en poudre fine fouettait les figures comme avec des milliers de pointes d'aiguille. — Qui aurait eu moins de foi, serait parti ; mais ces braves chrétiens savaient que je ne pouvais rester au milieu d'eux, et ils ne voulaient pas manquer l'occasion de se confesser dans leur langue à un Père qui les comprenait bien. Le vendredi matin j'avais tout mon monde à la Table sainte. Avouez que s'il y a du mal chez ces Indiens, il y a aussi du bien.

Après la messe, trois hommes viennent me prendre pour aller jusqu'à Mamins, à près de 20 milles plus loin. Chemin faisant nous passons au fond d'une baie où nous voyons le singulier effet produit par la tempête d'hier. La glace a été toute cassée, et broyée, et roulée, et projetée sur le rivage, semblable à des galets de cristal amoncelés maintenant en tas de 5 à 6 pieds de hauteur. La grève en est toute couverte, et la marche est très difficile. Vers 4 h. du soir nous arrivons. A Mamins il y a trois familles de pêcheurs métis. En hiver ils vivent au milieu du bois, assez bien installés dans des chantiers bien chauffés ; en été ils ont des habitations de meilleur aspect sur le bord du lac. Ce sont de bons chrétiens, à l'exception d'un homme, qui est protestant ; ils ont de nombreux enfants ; j'en ai compté dix d'âge à préparer déjà leur première Communion. Ici les parents parlent sauvage, mais les enfants ne parlent qu'anglais. — Le soir je fis la prière, je prêchai en anglais et je confessai tout le monde, petits et grands. — Le samedi, à la messe, nouvelle instruction. Puis ayant fait mon action de grâces et pris mon déjeuner, je retournai à Badjiwanang pour le lendemain dimanche. Heureusement ce jour-là il faisait un beau temps clair et froid. A la grand'messe, aux vêpres, j'eus tout mon monde, et, en plus, plusieurs protestants dont trois ont promis de se faire instruire à ma prochaine visite pour devenir catholiques. — De Badjiwanang je redescendis alors à Goulais-bay, et de Goulais-bay au Sault, à peu près avec les mêmes difficultés de voyage que j'avais eues pour monter : je vous en fais grâce. J'aurais voulu pourtant que vous nous vissiez en deux circonstances particulièrement. Après avoir traversé sur la glace au grand trot de notre poney la baie de Goulais, nous arrivons à l'endroit où treize jours avant il y avait un chemin passable, il n'en est plus trace, et nous ne voyons que d'épaisses dunes de neige amoncelées par le vent, et plus ou moins gelées, qu'il nous faut percer à grand' peine pour permettre à notre traîneau de passer. Mais voici bien une autre difficulté : cette neige nouvellement remuée n'offre aucune résistance sous le sabot du cheval qui y enfonce jusqu'à moitié ventre, et qui refuse de faire un pas de plus. Force nous est de le dételer, de le tirer par la bride jusqu'à un endroit où la route devient moins mauvaise... ; et puis

de nous mettre en sa place pour amener aussi jusque-là notre traîneau. A deux reprises il nous a fallu faire ce métier de cheval pendant plus d'un mille. Cela m'a fait penser au meunier du bon Lafontaine. — Si nous avions eu des chiens et un tobagan pour cette partie de notre voyage, nous n'eussions pas eu ces ennuis.

Enfin le mercredi 17 janvier j'étais de retour à Garden-River, très fatigué, mais très content de mon expédition.

Ceux qui liront ce récit, auront une idée exacte des courses apostoliques que nous avons à faire dans cette partie du Canada, je veux dire dans toutes les missions sauvages qui y sont confiées à nos Pères. Nous n'y faisons guère de miracles, bien que la foi de nos gens attribue au passage et à la bénédiction du missionnaire bien des faveurs et guérisons ; nous entretenons nos catholiques ; de temps en temps nous convertissons un ou deux païens, et quelques protestants ; et nous achetons cela au prix de fatigues que plusieurs pourront trouver très grandes, et de voyages qui tout pittoresques et poétiques qu'ils sont sur le papier, n'ont d'autres charmes que ceux que les pensées de la foi y font trouver.

Je demande une prière pour nos sauvages et pour leurs robes noires.

Un missionnaire otchipwé,

GASTON-ANDRÉ ARTUS, S. J.

Des principales singularités du langage Otchipwé (1)

L'OTCHIPWÉ est un idiome Algonquin. Il est parlé par les sauvages habitant les rives des deux grands lacs Américains, Huron et Supérieur, ainsi que par certaines bandes disséminées sur la rive nord du lac Michigan. Il n'existe pas de littérature, ni même de monuments écrits d'aucune sorte de ce qu'a pu être dans les siècles passés cette langue sauvage. Quelques essais de grammaire, peu satisfaisants parce qu'ils manquent de synthèse, sont dus à des missionnaires de ce siècle, hommes trop occupés par le travail de leur ministère pour avoir eu le temps de faire la philosophie de ce langage et d'en établir les systèmes et la syntaxe. Deux dictionnaires, incomplets assurément, mais déjà d'une grande valeur, ont été patiemment élaborés par Monseigneur Baraga, évêque catholique de ces régions, et par le Révérend Monsieur Wilson, ministre protestant.

Nous n'entreprenons ici que de faire connaître aux amateurs de linguistique les principales curiosités de ce parler Indien. Nous dirons successivement un mot de ce qui mérite le plus notre attention à propos de chaque partie du langage.

1. Le R. P. Artus a bien voulu nous écrire la grammaire à vol d'oiseau de cette curieuse langue agglutinante. Nous pensons que son travail intéressera les linguistes.
(N. D. L. R.)

I. — Du Substantif.

Disons d'abord que le substantif n'est pas d'usage élégant en Otchipwé. La forme verbale est de choix, et tout particulièrement le participe à tous ses temps et à toutes ses personnes.

Un styliste sauvage saura parler sans mettre guère autre chose dans sa phrase que des verbes. Nous reviendrons sur ce point.

A. Formation du substantif.

Le substantif existe pourtant. Il est simple ou composé, primitif ou dérivé.

Les mots simples sont rares, et ce qu'il y en a est d'un emploi plus restreint encore, le génie de la langue tendant à réunir dans une même expression un grand nombre d'idées à la fois :

Les mots composés sont souvent formés d'une agglomération, non pas de mots simples complets, mais de racines diverses, avec quelquefois deux ou trois suffixes, v. g. :

Kashkabikaiganikewinininsish.

Ce mot signifie : « le méchant petit serrurier », et se décompose ainsi : *kashk*, idée de fermer ; *abik*, idée de pierre ou de métal ; *gan*, indique l'instrument ; *ike*, idée de fabriquer ; *inini*, homme ; *ns*, diminutif ; *ish*, ajoute un sens péjoratif. Les lettres non traduites sont là pour l'euphonie. Traduisez maintenant le mot donné en le prenant par la fin, vous aurez : « le mauvais petit homme qui fait l'instrument de métal pour fermer. » — « *Bisosideshiwiniassin :* pierre d'achoppement » se décompose de même : *aszin*, pierre ; *win*, suffixe formant mot abstrait ; *shin*, idée de tomber à terre ; *side*, pied. — *Biso*, dont le sens nous semble indiquer que l'on se heurte contre une chose. La pierre qui cause l'action de se jeter à terre en se heurtant le pied.

Souvent, et spécialement quand il s'agit des parties du corps, la même idée exprimée par un mot simple, se rendra en composition par un mot tout différent, qui n'est jamais rencontré seul, v. g. :

Oshtigwanima : tête, est remplacé en composition par... *indibe ; Nin mangindibe*, j'ai une grosse tête ; — *Odjanjima*, nez, devient : *djane :*

Pindakodjane, il prise du tabac.

Quelquefois aussi la composition se fait de deux ou plusieurs mots, déjà eux-mêmes composés de plusieurs racines ou syllabes suffixes réunies, v. g.

Ikkitowinimasinaigan : le dictionnaire. Ce mot est formé de *Masinaigan :* livre, et *ikkitowin :* mot, tandis que chacun des substantifs composants est constitué par une racine et une syllabe suffixe.

— *Niganossewinini*, le guide, est formé de *Niganosse :* il va en avant, *inini :* l'homme ; tandis que *niganosse* est lui-même formé de *nigan :* en avant et *osse :* idée de marcher.

Mais la grande majorité des substantifs est dérivée des verbes. Ainsi la terminaison *win*, s'ajoutant ou se substituant à certaines personnes de certains verbes donnera des substantifs abstraits : v. g. *Dibaamage :* il paie, *dibaamagewin :* le paiement. — *Bitchinawesi :* il est en colère. *Bitchinawesiwin :* la colère. — *Migadiwad :* qu'ils luttent, *migadiwin :* la lutte.

D'autres substantifs se terminent en *an :* la syllabe *gan*, substituée à la dernière syllabe d'un verbe de métier, vous donnera l'instrument, v. g.

Pakiteige : il frappe, *pakiteigan :* le marteau.

Madaige : il gratte, *madaigan :* le grattoir.

La syllabe *kan* marque le lieu où se fait l'opération signifiée par le verbe dont elle remplace la dernière syllabe, v. g.

Ashkikomanike : il travaille à extraire du plomb.

Ashkikomanikan : la mine de plomb.

Jominaboke : il fait du vin. *Jominabokan :* maison où l'on fait le vin.

B. Du genre.

Masculin, féminin, neutre sont choses inconnues en grammaire Otchipwée. Les êtres femelles sont distingués des mâles par des mots différents ou par l'addition d'une syllabe ou du mot lui-même qui signifie le sexe féminin, v. g.

Pijiki : un bœuf, *ikwepijiki :* la femelle du taureau.

Mais les genres se retrouvent sous une autre forme. Certains parlent du genre animé et du genre inanimé : nous croyons plus exact de dire genre noble et genre vilain. Au premier appartiennent tous les êtres animés et quantité d'êtres qui ne le sont pas, mais qui en raison de leur utilité ont reçu droit de noblesse, tels :

Opwagan : la pipe, *opin :* la pomme de terre, *akik :* la chaudière, *odaban :* le traîneau.

Maintenant, pourquoi *Wakaigan*, maison ; *Nibagan*, lit ; *Ninde*, mon cœur, etc..., objets d'importance pourtant, sont-ils restés dans leur roture ? Pour répondre, il faudrait savoir quel est au juste le criterium de l'Otchipwé, jugeant de la valeur des choses. — Les grands lacs américains ne se trouvent pas dans les Indes anglaises, et pourtant il y a là entre le genre noble et le vilain une distinction de caste très tranchée. Sans compter que les déclinaisons sont différentes, que les pronoms en rapport sont différents, voulez-vous donner à votre action un objet, un terme vilain ou bien un noble ? Prenez garde, il vous faut avoir recours à deux formes verbales et à deux conjugaisons qui ne se ressemblent pas, ex. :

Il voit son père : *O wabaman ossan.*

Il voit une maison : *O wabandan wakaigan.*

Passons !

C. Déclinaison.

La déclinaison est peu de chose, mais elle offre une particularité de syntaxe très intéressante.

Nous avons le nominatif et le vocatif singuliers et pluriels, et quelque chose comme l'objectif. Ce quelque chose est ce qui distingue la 2e et la 3e *troisième personne.* J'explique : S'il arrive que dans une phrase vous n'ayez qu'une troisième personne, elle est première, et ne prend aucune désinence particulière, fût-elle complément du verbe : v. g.

Je vois mon père. *Nin wabama Noss.*

Que si vous avez dans la phrase deux troisièmes personnes, celle qui joue le principal rôle grammatical est première, l'autre est seconde : ex.

Pierre voit son père. *Pien o wabaman ossan.*

Pierre sujet, est première troisième ; son père complément est seconde troisième, et remarquez que la syllabe « *an* » lui a été donnée pour que nul n'en ignore. — Maintenant, et c'est là notre triomphe, supposez que vous ayez cette phrase :

Pierre voit Paul et son père ;

En français, qui vous dira si Pierre voit le père de Paul ou le sien propre? Nous, sauvages, nous avons pour le dire l'emploi de la 2e ou de la 3e troisième personne. Père se rapporte-t-il au sujet ? il devient 2e troisième. S'il se rapporte au complément il devient 3e troisième. Dans le premier cas vous aurez :

Pien o wabaman Paulan ossan gaie ;

dans le second :

Pien o wabaman Paulan ossini gaie.

Où l'on voit que « *an* » étant caractéristique de la seconde troisième personne, « *ini* » est caractéristique de la troisième.

Tel est le principe montré par un exemple; en donner les diverses applications nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise d'ajouter que les pronoms, verbes ou participes en rapport avec une seconde ou une troisième troisième personne en portent la caractéristique autant qu'il est utile pour empêcher toute ambiguité du discours.

II. — Adjectif.

Il n'y a en Otchipwé qu'un très petit nombre d'adjectifs. Nous ne voudrions pas nous engager à en trouver une vingtaine.

Mino veut dire bon ; *matchi*, mauvais ; *oshki*, nouveau... ; mais ces mots sont plutôt des adverbes. Ils sont invariables et ne sont jamais employés comme attributs. Comme déterminatifs, ils s'incorporent le plus souvent au verbe ou même au substantif, v. g. :

Oshkiaia, un être nouveau ; *minopogosiwin*, le bon goût ; *matchitwa*, il agit mal...

Le participe passé des verbes tient la place de l'adjectif attribut.

III. — Pronom.

A. Personnel.

La principale particularité est ici que nous avons un dédoublement de la première personne du pluriel selon que notre interlocuteur est compris ou non dans le sujet. Nous avons ainsi :

Kinawind, dans le premier cas ; *ninawind*, dans l'autre.

Un autre détail est que les trois personnes du pluriel ont des formes différentes suivant qu'elles précèdent ou non immédiatement le verbe :

Nind : nous, *kid :* vous, *o :* ils, devant le verbe.

Ninawind et *kinawind :* nous, *kinawa :* vous, *winawa :* eux, dans le cas contraire, si, par exemple, le verbe est sous-entendu.

B. Possessif.

Les pronoms possessifs sont les mêmes que les personnels. Souvent ils se contractent avec l'objet possédé :

Nind inawemagan : mon parent, *Ninga :* ma mère.

Ki pakwejigan : ton pain, *koss :* ton père.

Le possessif n'est pas seulement indiqué par le pronom, mais aussi par les terminaisons que prennent les substantifs, en rapport avec les pronoms. Ces terminaisons varient suivant les trois personnes du singulier et du pluriel et selon que l'objet possédé est un ou multiple. On voit que c'est là l'équivalent d'une vraie déclinaison ou pour mieux dire d'une conjugaison, car les formes changent pour le présent et pour le passé. Donnons un exemple de la conjugaison possessive dans le cas d'un substantif noble à l'imparfait.

Nind akikoban: la chaudière que j' avais.
kid akikoban: » » » tu »
od akikobanin: » » » il avait.
Nind ou *kid akikobanan:* » » » nous avions.
kid akikowaban: » » » vous aviez.
od akikowabanin: » » » ils avaient.
Nind akikobanig: les chaudières que j' avais.
kid akikobanig: » » » tu »
od akikobanin: » » » il avait.
Nind ou *kid akikonabanig:* » » » nous avions.
kid akikowabanig: » » » vous aviez.
od akikowabanin: » » » ils avaient.

N'ayant pas de génitif, comment traduisons-nous la relation de propriété entre deux substantifs? En exprimant le possesseur d'abord, puis immédiatement le possédé précédé du pronom o. v. g. Le livre de Pierre. *Pien o masinaigan :* Pierre son livre.

C. Relatif.

Il n'existe pas en Otchipwé. On le remplace par l'emploi du participe.

L'homme que j'ai vu, sera traduit par : l'homme ayant été vu par moi. *Inini gawabamag.*

La femme qui vient, ou, la femme venant : *Ikwe baijad.*

IV. — Conjonction.

Elle existe, mais peut très souvent n'être pas employée ; certains modes ou certaines modifications des verbes en tiennent lieu facilement, ex :

Si je le vois: *Kispin wabamag*, ou simplement : *wabamag.* — Chaque fois que je pense : *Api enendaman*, ou simplement *enendamin.*

La conjonction *Tchi* avec le subjonctif répond au *zu* allemand devant l'infinitif ; elle peut, elle aussi, se supprimer souvent sans rien changer au sens.

V. — Le Verbe.

1. Son rôle.

En Otchipwé, plus peut-être qu'en toute autre langue, le Verbe est roi. Il se prête à tant de modifications diverses par voie de préfixes, de suffixes et d'inflexions, comme aussi par incorporation de mots et de racines, qu'il pourrait presqu'à lui seul suffire au discours. Voici pour en donner une idée, une prière en sauvage, avec sa traduction juxtalinéaire.

Toi qui es mon Seigneur, je me repens parce que je t'ai offensé
Debenimiian, *nindanwenindis* *ginishkiinan*

lorsque j'ai péché ; extrêmement tu es considéré comme saint
gibatadiian ; *ondjita* *kikitchitwawendagos*

voilà pourquoi je le déteste que j'ai mal fait ;
mi *wendjikashkendaman* *gibatadodaman ;*

Toi à cause de (toi) je le hais dans la mesure
Kin *wendjijingendaman* *epitch*

que tu es bon, que tu es aimable aussi. Aie pitié de moi,
onijishiian *sagiigosiian* *gaie.* *Jawenimishin*,

Jésus, à cause de (lui) efface mon péché; jamais
Jesos *ondjigassiamanwishin ;* *kawin wika*

je ne veux faire mal à l'avenir.
ningawibatadodansi.

Comme il pourra arriver que tu en décides pour moi,
Gedinenimiwanen

voilà toujours qu'il me soit fait.
mi *kaginig* *gediian.*

Nous avons ici quinze verbes, un nom propre, un pronom personnel complément, et sept conjonctions ou adverbes. La proportion des verbes est énorme.

II. Ses espèces.

Les verbes Otchipwés sont transitifs ou intransitifs. Mais il y a un grand nombre de groupes différents des uns et des autres.

A. Principaux groupes de verbes intransitifs.

1) Les verbes neutres proprement dits. —

Ils indiquent un état ou une action qui reste dans le sujet. v. g. *Nind akos.* Je suis malade. *Nin madja.* Je pars. *Nin wab.* Je vois.

Notons en passant qu'à l'exemple de ce dernier verbe tous les verbes actifs ont leur forme neutre. v. g. *Nin nondage.* J'entends (sans signifier quoi). *Nokwesige*, il parfume.

2) Les repréhensifs. —

Ils signifient que le sujet a quelque méchante habitude. La présence des trois lettres *shk* avant la terminaison en est la marque caractéristique. v. g. *aw kwiwisens nibashki.* Cet enfant aime trop à dormir ; *niba*, il dort. *Giwashkwebishkiwag.* Ils ont l'habitude de s'enivrer. *Giwashwebiwag*, ils s'enivrent.

3) Les substantifs. —

Ils sont immédiatement formés d'un nom qui peut lui-même être déjà dérivé d'un autre verbe et ils expriment que le sujet a la nature de ce que veut dire ce nom. La lettre *w* ou la syllabe *iw* ajoutée à la dernière syllabe forme le verbe, v. g. *Ikwe*, femme ; *nind ikwew*, je suis femme. *jiwitagan*, sel ; *jiwitaganiwi*, il est sel.

4) Les substantifs d'abondance :

Ils sont dérivés d'un substantif et expriment au moyen de la syllabe *ka* qu'il y a quantité de ce que signifie le mot dont ils sont formés, v.g. *Assin*, pierre ; *Assinika*, il y a beaucoup de pierres. *Opin*, pomme de terre ; *Opinika*, il y a beaucoup de pommes de terre.

5) Les verbes personnifiants. — Ils indiquent qu'une action propre à une personne est attribuée à un être inanimé. Il y a deux formes de ces verbes, l'une consiste à ajouter *magad* au verbe intransitif ordinaire. v. g. *aw ininidagwishin*, cet homme arrive. *Dagwishinomagad tchiman*, le navire arrive. — La seconde forme est en réalité une voix particulière du verbe transitif. v. g. *Nin nissigon nishtigwan*, littéralement : je suis tué par ma tête (façon de dire un violent mal de tête).

B. Quelques-uns des principaux groupes de verbes transitifs.

1) Les verbes transitifs proprement dits. *Nin sagia noss*, j'aime mon père. *Nin mokawiodjima*, je le quitte en pleurant.

2) Les verbes causatifs.

Ils signifient que le sujet rend une autre personne sujet elle-même d'une autre action. v. g. *Nin modjigendamia*, je le fais se réjouir ; *nin mawia*, je le fais pleurer ; *nin wabandaa*, je lui fais voir.

3) Les réfléchis. v. g. *sagiidiso*, il s'aime ; *nin jawenindis*, j'ai pitié de moi.

4) Les transitifs à deux compléments de genres différents, l'un noble, l'autre vilain. v.g. *Nin bidamawa o masinaigan*, je lui apporte son livre. *Nin Gisisamawa wiias*, je lui fais cuire de la viande.

III. Sa conjugaison.

1) Les voix.

a) Du verbe transitif. — Il y a douze voix. Huit pour l'emploi du verbe transitif avec un complément de genre noble et quatre dans le cas d'un complément de genre vilain.

Ces voix sont : α) dans le cas d'un complément noble :

Actif positif; Actif négatif; Actif dubitatif-positif; Actif dubitatif-négatif
Passif » ; Passif » ; Passif » » ; Passif » »

β) dans le cas d'un complément vilain :

Positif, Négatif, Dubitatif-positif, Dubitatif-négatif.

Prenons comme exemple l'indicatif présent, 1re personne du singulier du verbe : voir.

Avec un complément noble :

Je le vois.	Je ne le vois pas.
Nin wabama.	*Kawin nin wabamassi.*
Je suis vu.	Je ne suis pas vu.
Nin wabamigo.	*Kawin nin wabamigossi.*
Je le vois peut-être.	Je ne le vois peut-être pas.
Nin wabamadog.	*Kawin nin wabamassidog.*
Je suis peut-être vu.	Je ne suis peut-être pas vu.
Nin wabamigomidog.	*Kawin nin wabamigossimidog.*

Avec un complément vilain :

Je vois cela.	Je ne vois pas cela.
Nin wabandan.	*Kawin nin wabandansin.*
Je vois peut-être cela.	Je ne vois peut-être pas cela.
Nin wabandanadog.	*Kawin nin wabandansinadog.*

Avant de passer outre, remarquons que chacune de ces terminaisons changerait, si nous voulions prendre un complément pluriel au lieu du singulier que nous avons supposé.

b) Du verbe intransitif. — Il se conjugue simplement au Positif, au Négatif, au Dubitatif positif, au Dubitatif négatif.

Voilà certes de quoi effrayer celui qui aborde l'étude de l'otchipwé ; voici maintenant pour lui rendre courage. Bien qu'à notre connaissance cette synthèse n'ait pas encore été faite, nous pensons que tous les verbes

actifs pourraient se ramener à deux conjugaisons principales, à trois au plus, et les verbes neutres de même. — Quant aux douze voix dont nous venons de donner une idée, il est évident que chacune d'elles se distingue des autres par un signe caractéristique constant. Ce signe qui se retrouve à tous les modes et à toutes les personnes de tous les temps se modifie, il est vrai, dans le cours de la conjugaison, mais suivant des règles que nous croyons invariables. Quelles sont ces règles? Le temps nous manque pour les bien préciser : ce pourra être un travail intéressant dans l'avenir. En attendant, nous ne condamnerons pas le lecteur à voir ici en de longues listes les quelque six cents formes de chacune des dix ou douze conjugaisons qui nous ont été mises sous les yeux quand il nous fallut apprendre cette langue indienne.

Un mot, avant de passer outre, sur l'emploi de la voix dubitative. — Tout ce qu'un Otchipwé n'a pas vu de ses yeux ou entendu de ses oreilles, est pour lui chose douteuse. Il le marque dans la forme qu'il donne au verbe. Il est à croire qu'on est un peu grec dans ce pays sauvage, et c'est pour cela sans doute qu'on n'y accorde pas grande foi au récit des autres. — Parlez-vous par exemple de ce qui est raconté dans l'histoire du monde antérieurement à votre propre existence ou simplement de ce qui s'est passé quand vous tourniez le dos, la forme que vous prendrez, si vous ne vous décidez à secouer ce joug de scepticisme, équivaudra à ceci : « Il se peut qu'en telle circonstance tel événement se passât.» Disons qu'au moins pour ce qui regarde les faits fondamentaux de la religion chrétienne certains missionnaires s'affranchissent de cette règle et sont compris comme ils le veulent.

2) Les modes.

Les modes sont en otchipwé les mêmes qu'en français à la différence qu'il n'y a pas d'infinitif. — Par compensation, le participe prend une importance qu'il n'a peut-être en aucune autre langue. Il se conjugue en effet à toutes les personnes et à tous les temps. Voici par exemple le participe présent actif affirmatif avec complément noble de 3e personne du singulier:

singul.	1re pers.	*Nin waiabamag*, moi qui le vois.	*win waiabamag*, lui que je vois.
	2e »	*Kin waiabamâd*, toi » » »	*win waiabamâd*, lui » tu »
	3e »	*win waiabamad*, lui » » voit.	*win waiabamadjin*, lui qu'il voit.
pluriel	1re pers.	*Ninawind waiabamangid* / *Kinawind waiabamang* nous qui le voyons.	*win waiabamangid*, lui [que nous voyons. / *win waiabamang*, lui [que nous voyons.
	2e »	*Kinawawaiabameg*, vous qui le voyez.	*win waiabameg*, lui que vous voyez.
	3e »	*winawa waiabamadjig*, eux qui le [voient.	*win waiabamawadjin*, lui qu'ils [voient.

3) Les temps.

Ils sont les mêmes qu'en français. Toute la difficulté de la conjugaison est pour le présent et l'imparfait : les autres temps se dérivant de ces deux premiers par la simple addition en manière de préfixe d'une ou de deux

syllabes invariables. Le même procédé est suivi pour former le conditionnel et aussi pour modifier dans certains cas le sens des verbes.

α. Au présent, ajoutez :

gi, vous aurez le passé : *nin giwabama*, je l'ai vu.
ga, » » le futur : *nin gawabama*, je le verrai.
gagi, » » le futur passé : *nin gagiwabama*, je l'aurai vu.
da, » » le conditionnel présent : *nin dawabama*, je le verrais.
dagi, » » » » passé : *nin dagiwabama*, je l'aurais vu.

β. A l'imparfait, ajoutez *gi* et vous avez le plus-que-parfait :
nin giwabamaban : je l'avais vu.

γ. A toutes les formes du verbe ajoutez *wi*, vous avez l'idée de volonté :
nin wiwabama, je veux le voir;
nin giwiwabama, j'ai voulu le voir ;
ajoutez *de*, vous avez l'idée de suffisance :
nin dewabama, je le vois suffisamment.

4) Les personnes.

Rappelons seulement ici le dédoublement de la première personne du pluriel dont nous avons déjà parlé.

Et disons quelques mots de l'une des plus grandes difficultés des conjugaisons otchipwées aux quatre voix actives à complément de personnes. — Tout verbe actif renferme en chacune des formes de ces quatre voix l'indication du pronom de 1re, 2e ou 3e personne du singulier ou du pluriel qui convient au complément. De sorte que *Nin wabama* ne veut pas dire seulement : je vois, mais : je le vois. Il en résulte que pour les temps chaque forme du verbe se modifiera autant de fois que son sujet aura de rapports avec des pronoms de diverses personnes.

Exemples de quelques-unes des formes de l'indicatif présent : rapport de sujet

de 1re pers. du sing. à compt. de 2e du sing. *Ki wabamin:* Je te vois.
» » » » » » » » du plur. *Ki wabamininim:* Je vous vois.
» » » » » » de 3e du sing. *Nin wabama:* Je le vois.
» » » » » » » » du plur. *Nin wabamag:* Je les vois.

rapport de sujet

de 2e pers. du sing. à compt de 1re du sing. *Ki wabam:* Tu me vois.
» » » » » » » » du plur. *Ki wabamimin:* Tu nous vois.
3e » » » » » de 1re du sing. *Nin wabamig:* Il me voit.
» » » » » » » » du plur. *Ki wabamigonan:* Il nous voit.

Cette difficulté est, de toutes, celle qui cause le plus de peine à qui veut apprendre l'otchipwé.

5) Dernière observation.

L'inflexion de la voyelle initiale des verbes.

Pour tenir lieu du pronom relatif ou de certaines conjonctions, la langue otchipwée fait subir à la première voyelle du verbe une modification constante.

a long	devient	*aia.*	*Nin wabama.*	—	*waiabamag.*
a bref	»	*e.*	*ate.*	—	*eteg.*
e	»	*ai.*	*Nind enimia*	—	*aienimiad.*
i long	»	*a.*	*Nin giwabama*	—	*gawabamag.*
i bref	»	*e.*	*Nind inendam*	—	*enendaman.*
o	»	*we.*	*Nind ondinamas*	—	*wendinamasod.*

Rencontrez-vous cette inflexion, vous êtes averti qu'il y a là un participe ou une phrase incidente.

Jésus *après qu*'il eut été condamné par	
Jesos gaishkwadibakonigod	
ceux qui sont les chefs suprêmes,	il fut maltraité.
maiamawiniganisinidjin,	*gimatchidodawa.*
Celui qui ne se repent pas	*celui* qui pèche
Aianwenindisossig	*baiataijiwebisid*
comme il ne le veut pas	il sera puni
enendansig	*takotagia.*

C'est pour la phrase otchipwée un très grand avantage que de n'avoir pas à se charger comme tant d'autres langues pourtant plus civilisées d'un nombre toujours trop considérable de relatifs et de conjonctions.

VI.

Il n'y a en otchipwé ni prépositions ni articles. L'adverbe existe, mais son emploi ne présente rien de remarquable. Comme l'adjectif, il s'incorpore souvent au verbe.

VII.

Arrêtons-nous ici. Nous avons d'ailleurs mis sous les yeux du linguiste patient et indulgent qui aura voulu nous lire, chacun des points qui nous ont paru remarquables dans ce parler indien. Peut-être un jour aurons-nous le loisir de faire un travail complet, dont l'utilité serait grande pour les missionnaires commençants. Nous terminerons par une traduction juxta-linéaire de l'Oraison dominicale.

Notre père (que nous avons actuellement)		dans le ciel,	toi qui y es,
Nossinan		*gijigong*	*ebiian,*
plaise à Dieu que	on le sanctifie	ton nom ;	
apegish	*kitchitwawendaming*	*kid ijinikasowin ;*	
plaise à Dieu que	il arrive par ici	ton règne ;	
apegish	*bidagwishinomagak*	*kid ogimawiwin ;*	
comme tu le penses ;	plaise à Dieu que	cela arrive	comme
enendaman	*apegish*	*tjiwebak*	*tibisko*

dans le ciel, de même aussi sur la terre.
gijigong *mi go* *gaie* *aking.*
Donne-le-nous maintenant qu'il fait jour notre pain de maintenant
Mijishinam *nongom* *gijigak* *nin pakwejiganiminan*
autant que nous en usons chaque fois qu'il fait jour ;
minik *eioiang* *endassogijigak ;*
pardonne-nous aussi comme nous t' avons offensé comme nous leur pardonnons
bonigidetawishinam *gaie* *gaijinishkiigoian* *egibonigidetawangidwa*
à ceux qui nous ont offensés. Point aussi ne nous conduis dans la tentation
gaijinishkiiangidjid. *Kego* *gaie* *ijiwijishikangen* *gagwedibeningewining*
écarte de nous toutefois ce qui est mal. Qu'il en arrive ainsi !
midagwenamawishinam *dash* *maianadak.* *Migeing !*

MISSION DU NAPO.

Lettre du R. P. Tovia.

(*Du commencement de* 1893.)

AQUITO, centre d'action de nos ennemis, on travaille activement à notre perte. Aux Indiens qui se rendent en cette ville on dit qu'ils ne doivent pas faire attention à nous ni nous obéir, mais plutôt nous garrotter et nous jeter dans le Napo ; en un mot, on fait tout pour nous rendre odieux et méprisables à leurs yeux. Le résultat est assuré. — L'Indien accueille toujours bien ce qui flatte ses instincts sauvages et l'éloigne de la vie civilisée du christianisme. Déjà l'on parle d'un soulèvement, et cette fois, s'il a lieu, il sera plus radical que le précédent : on commencera par nous massacrer en attendant, comme disait certain paysan de mon pays; ensuite on verra ce qu'il faudra faire de nous. Pour le moment ils ont commencé par s'éloigner de nous et se sont enfoncés dans la forêt. Ceci est déjà un mauvais signe et à lui seul peut ruiner la mission, car sans Indiens quelle mission peut-il y avoir ? Sans compter que nous ne pouvons nous passer d'eux pour différentes choses indispensables à notre existence, et voudrions-nous supporter avec patience notre isolement, nous ne le pourrions pas. La cabane qui nous sert de logement tombe en ruine : les pilotis qui la supportent sont entièrement pourris ; il suffirait d'un coup de vent pour tout renverser : que cela arrive quelque jour, il nous sera impossible de la rebâtir à neuf à nous seuls. Cela ne peut se faire qu'avec une forte équipe d'Indiens. Comme ils ne viendront pas, nous serons donc sans abri : Or, il est impossible de résister longtemps aux intempéries de notre climat. — Ainsi sans bruit ni tapage, rien que par le fait de leur disparition dans la forêt, ils auront anéanti notre mission ; car le mauvais temps et les pluies se chargeront bien d'abat-

tre notre cabane, et il est clair que le nid détruit, il ne reste plus aux pierrots qu'à s'envoler ou à périr misérablement.

Telle est, paraît-il, la consigne venue de Quito, et assurément rien de plus facile ni de plus efficace. Ceux qui ont donné aux Indiens pareil conseil, savaient bien ce qu'ils disaient : sans doute ils ont déjà mené la vie des forêts et savent comment les choses se passent ici. Faire venir des ouvriers de Quito pour reconstruire notre maison serait une dépense au-dessus de nos ressources, et au surplus ce serait encore insuffisant; car chercher dans la forêt les arbres qu'il nous faut, les abattre, les débiter et apporter planches et poteaux, il n'y a que les Indiens qui puissent le faire.

Malgré cette perspective si peu encourageante, les Frères Mejicana et Garriga fabriquent activement briques et chaux, deux choses qu'on n'a pas vues ici au moins depuis le déluge. Ils comptent bien bâtir une église et un « couvent » comme l'on dit ici : les fondations, sinon toute la bâtisse, seront solidement maçonnées. On dirait, à voir se dessiner les préparatifs d'une installation si durable, que tout va bien et que nous marchons vent-arrière. Mais imaginez, mon Révérend Père, la figure de nos bons Indiens quand ils voient les Frères cuire des pierres et pétrir de l'argile : à nos explications ils opposent un visage je ne dirai pas d'airain mais de brique et de chaux, et s'en vont répétant la phrase traditionnelle : « Nos anciens n'ont jamais fait pareille chose, nous non plus nous ne le ferons pas.» Un Indien demandait ces jours-ci à un autre: « Quand donc les Pères d'Archidona partiront-ils ? » Ce à quoi il fut répondu : « Eh comment donc partiraient ils ? ne voyez-vous pas qu'ils vont élever des murs comme on en élève à Quito ? » — A Loreto non seulement ils ne viennent plus rien vendre aux Pères, ni une banane ni un œuf, mais la nuit même ou pendant que les Pères disent la messe, ils vont dans notre jardin couper des régimes de guia et de bananes, voler des épis de maïs et faire tout le dégât qu'ils peuvent, afin que les Pères n'aient plus rien à manger.

Vous le voyez, mon Révérend Père, on ne peut prévoir ce que l'avenir nous réserve. Depuis que le vicariat a fait sa consécration au Sacré-Cœur, il semble que le démon redouble d'efforts contre cette mission, si pauvre cependant qu'on ne sait vraiment pas pourquoi elle lui inspire une telle rage. C'est depuis lors en effet que s'est déchaînée cette tempête, la plus forte que nous ayons subie depuis vingt ans que nous naviguons sur cette mer orageuse. Quel en sera le dénouement nous ne le savons pas : mais ce que je puis affirmer à Votre Révérence, c'est que nous sommes tous parfaitement tranquilles, chacun à son poste, voyant venir au loin ces grandes vagues menaçantes que de Quito la haine et la perfidie soulèvent contre nous. Elles arrivent, elles vont s'abattre sur nous; mais nous attendons avec calme que la volonté de Notre Seigneur se fasse; les événements seuls nous la feront connaître, cette divine volonté. Nous sommes prêts à donner notre

vie si le Seigneur veut bien l'accepter, ou, s'il le faut, à souffrir aussi longtemps qu'il plaira à sa divine bonté ce martyre de l'âme mille fois plus cruel que la mort elle-même. Dans l'un comme dans l'autre cas, Votre Révérence comprendra quel grand besoin nous avons de prières et de plus que cela encore, pour que nous procurions dignement par notre vie ou par notre mort la gloire que Notre-Seigneur a le droit d'attendre d'enfants dévoués de sa Compagnie. Priez bien pour nous, mon Révérend Père, et demandez qu'on prie pour nous dans toutes nos maisons, en particulier au noviciat du Murice ou de Grenade, car je ne sais plus au juste où il se trouve.

Si on nous massacre, Votre Révérence ne manquera pas d'envoyer ici une autre expédition, car je suis bien sûr que si notre sang vient arroser cette terre desséchée et stérile, il lui fera porter des fruits que d'autres viendront recueillir à notre place: nos péchés, hélas! nous ont rendus indignes de les contempler, ces fruits !

Les mois se passent sans que nous arrive ici la lettre de Notre Père Général dont me parle le dernier mot reçu de vous ; elle était adressée à ceux qui furent attaqués à Loreto. Je regrette vivement que cette lettre de notre Père se soit égarée. Votre Révérence comprendra en effet que, après le S. Sacrifice de la messe, la communion et la prière, ces lettres sont la seule consolation qu'il nous soit donné de connaître dans ces forêts. Celle que Votre Révérence a écrite au Frère Coroso est arrivée à destination.

Ce pauvre Frère, on lui a lié fortement les pieds et les mains, puis, à coups de pieds, on l'a fait rouler du haut en bas de l'escalier : lorsqu'il atteignit le sol,il était baigné dans son sang et privé de sentiment, ce que voyant un des blancs qui commandaient la bande des Indiens, s'écria : « Personne ne lui a rien fait, il est tombé tout seul. » Les Indiens le saisirent alors par sa soutane et l'emportèrent avec brutalité jusqu'à l'autre coin de la place, où se trouvait la maison qui sert de prison.

Il était si défiguré par le sang et la boue qui s'était collée sur sa figure, qu'on ne le reconnaissait plus. Quand il revint à lui après un long évanouissement, il se vit dans les fers, on avait retiré les cordes qui l'attachaient ; mais toute évasion était impossible avec les fers aux pieds.

Adieu, mon Père. Je supplie encore une fois Votre Révérence de faire beaucoup prier pour nous maintenant que la tempête s'élève. Déjà on a fait sortir des prisons de Quito et remis en liberté ceux qui s'étaient compromis dans l'affaire de Loreto, et bien entendu les Indiens les plus coupables, quinze en tout, sont revenus plus décidés qu'auparavant après tout ce qu'ils ont entendu là-bas *non ad deponendam sed ad confirmandam audaciam.* Le P. Salazar écrit que les Indiens d'Archidona se tiennent en ce moment aussi à l'écart qu'ils l'étaient à la veille du soulèvement de Loreto. Que du haut du ciel Notre-Seigneur dirige tout selon son bon plaisir !

Nous avons avec nous le P. Sebastiani de la Province de Rome, qui vient remplacer le P. Fonseca.

De Votre Révérence le très affectionné serviteur

Gaspar Tovia, S. J.

Extrait d'une lettre du F. Léonard Gasso au P. J. Capell.

Quito, 6 octobre 1893.

D'ARCHIDONA, le F. Garriga écrit que, grâce à Dieu, on gagne les Indiens ; car malgré le peu d'inclination qu'ils ont à bâtir des maisons dans les villages, l'an dernier il s'en est bâti plus de 100 à Archidona. Aujourd'hui la difficulté est de les habituer à vivre ordinairement par groupes. Notre école a jusqu'ici recueilli une cinquantaine d'enfants. Tout en bâtissant pour les abriter, le Frère leur enseigne quelque peu la maçonnerie.

Le P. Tovia, qui ne passe point une année sans accident, n'a point manqué cette fois à ces habitudes. Il y a deux ans, il perdit un ongle de pied ; l'an passé, un coup de massue lui brisa une côte ; cette année un chien l'attaqua et lui abîma une main. Il est en voie de guérison ; néanmoins un doigt reste contracté. *Sic itur ad astra!*

BRÉSIL.

Extrait de lettres du P. Magouet au P. V. Delaporte.

État de St-Paul. Collège St-Louis. Itú.

Le 12 juillet 1893.

IL y a déjà six mois que je suis à Itú, j'ai eu le temps de m'habituer à mes nouvelles fonctions de Père spirituel des élèves de notre collège, et à celles d'aumônier de religieuses et de leurs pensionnaires. J'ai beaucoup plus d'ouvrage que je n'en avais pendant mon professorat, mais c'est bien là ce que j'aime, et, quand je me sens débordé, je m'ingénie à m'en tirer le moins mal possible. Du reste, ici tous les Pères sont accablés de besogne, et tous sont enchantés. Les élèves sont au nombre de cinq cents internes, il y en a pour tous les cours, et treize Pères se partagent entre eux la surveillance et l'enseignement. Je ne compte pas le P. Recteur, le Ministre, un Père occupé dans le ministère au collège et dehors, et enfin votre serviteur. Cette maison jouit d'une excellente renommée, les parents nous témoignent une confiance sans bornes, et nous voyons d'une manière évidente

que le Bon Dieu nous protège. Il y a quelques jours un de nos grands élèves était sur le point de mourir, déjà il avait reçu les sacrements, il n'y avait plus d'espoir. On priait beaucoup, des promesses avaient été faites, et ne voilà-t-il pas que notre mort ressuscite et se rétablit en un rien de temps ! Ce fut vraiment une grâce extraordinaire, car si cet enfant était mort, la plupart des familles retiraient leurs enfants, par crainte d'une épidémie semblable à celle qui, l'année dernière, a désolé la ville d'Itú et nous a obligés, sur l'ordre du gouvernement, à fermer le collège. Si l'on eût été contraint, encore cette fois, à prendre la même mesure, je crois que c'en était fait de notre œuvre en cet endroit.

14 octobre 1893.

J'ai reçu la belle poésie que vous avez faite pour le Père Général, et aussi votre discours pour la distribution des prix de Vaugirard. Tout cela est magnifique et devrait contribuer à me soulever du terre-à-terre où je me traîne toujours.

Merci bien pour vos bons et utiles souvenirs ; oui, très utiles ; grâce à eux, je puis me délusitaner parfois, et me persuader complaisamment que de toutes les langues la plus belle est la nôtre.

Je ne vous parle pas de politique, attendu que je n'y entends rien. Voici un mois que Rio de Janeiro est bloqué et bombardé par la flotte de l'Amiral Custodio de Mello. Les marins veulent obliger le Général Peixoto à donner sa démission de Président de la République. Y réussiront-ils ? Leurs bombes seront-elles assez persuasives ?

Pendant ce temps les autres états se révoltent aussi et prennent fait et cause pour l'Amiral. C'est un vrai gâchis, et il n'est pas facile de prévoir comment le Brésil sortira du pétrin. Pour le moment, on ne pense guère à nous ; il est bien à désirer qu'on nous rende toujours le même service. Nos deux collèges font florès ; celui d'Itú est sans contredit une des maisons les plus importantes de toute la Compagnie, et c'est la première de toute l'Amérique du Sud. Celui de Novo-Friburgo sera peut-être plus prospère encore, dès qu'il sera assez vaste pour abriter tous les enfants que l'on voudrait y placer, et auxquels il faut maintenant, pour force majeure, refuser tout accès.

Notre Père supérieur voyage à cette heure dans l'État de Minas Jeraes, où nous aurons sous peu un noviciat ; ces jours-ci l'affaire doit être décidée et la maison fondée.

L. Magouet, S. J.

NÉCROLOGIE.

Le P. Georges de Saint-Maixent (1).

Mort à Arcachon, le 26 avril 1893.

GEORGES-ALBERT-MARIE de Tailfumyr de Saint-Maixent est né au château de Saint-Agil (Loir-et-Cher) le 30 juillet 1835, en la vigile de la fête de saint Ignace.

Il était le troisième garçon d'une noble famille qui devait lui laisser, avec un beau nom, un bel héritage de vertu. De Dieu il reçut une âme droite, bonne et aimante. Le ciel et la terre le prévenaient ainsi, dès le berceau, de leurs plus signalées faveurs.

L'amour de la famille occupe et sanctifie toute sa jeunesse ; il en jouit et il en vit ; il y goûte tous les charmes que peut donner l'accomplissement de cette douce loi du Seigneur : « Tes père et mère honoreras, afin de vivre « longuement. » — Cette première fidélité à être enfant comme Dieu veut que nous le soyons, ne fut pas sans influer sur toute la suite de son existence : il prend déjà ces habitudes de soumission et de bonne humeur qu'il montrera plus tard dans la vie commune de la Compagnie, ces vertus simples et aimables par lesquelles il a gagné tant d'âmes à Dieu ou les a fortifiées dans le chemin du devoir.

On le conçoit aisément, cette vie de famille ne fleurit point ici-bas spontanément et par la force des choses ; elle s'épanouit surtout, et se maintient avec ses précieuses joies, dans les demeures transformées par l'âme d'une mère très chrétienne.

Aucun de ceux qui l'ont vu de près, ne nous démentira ; ce qu'ils admiraient le plus dans le P. Georges de Saint-Maixent, c'étaient les qualités de son cœur. Eh bien ! si nous en jugeons par la correspondance et les souvenirs d'il y a cinquante ans, Georges dans sa jeunesse avait largement ouvert tout son cœur aux sages leçons et à l'affectueuse influence de sa mère : Dieu le permettant, M^me^ de Saint-Maixent eut le bonheur et le mérite d'ébaucher dans l'âme de son fils le beau travail que la grâce de la vocation et celle du sacerdoce sont venues accomplir plus tard. De là entre la mère et l'enfant une intimité peu commune que ni le temps, ni l'absence n'affaibliront jamais.

Les séparations cependant ne devaient pas manquer. Georges avait à peine dix ans, quand il perdit son père, qui mourut subitement dans la petite chambre même où couchait l'enfant. Réveillé par cette scène de douleur, il en conserva un souvenir ineffaçable. Il ajouta depuis ce jour à sa prière du soir, qu'il faisait à haute voix, une petite prière qu'il disait tout

1. Nous extrayons ces souvenirs d'une biographie plus étendue, parue il y a deux mois.

bas, sans vouloir jamais la faire connaître. A partir de ce cruel moment, son frère Fernand brisa généreusement une carrière qui lui souriait : pour se consacrer entièrement à sa mère et à son jeune frère, il quitta l'armée, où il venait d'entrer comme officier de cavalerie. Le second, Paul, resta au service. Entre les trois frères exista toujours la plus touchante union.

Georges termina ses études au célèbre collège de Pontlevoy. Il se donna avec ardeur à sa vie d'écolier, s'efforçant, écrit-il lui-même, d'envoyer de bonnes notes à sa mère, « pour lui faire paraître la séparation moins longue ». On raconte que deux de ses camarades ayant mérité par un acte d'indiscipline d'être renvoyés de la pension, le jeune de Saint-Maixent intervint, se fit garant de leur bonne conduite, obtint leur grâce et agit si bien qu'il les maintint dans le devoir. Son application et ses succès le mirent d'ailleurs en évidence, car lorsqu'en 1851 la Conférence de Saint-Vincent de Paul fut établie et reconnue à Pontlevoy, Georges fut un de ses vingt premiers membres.

Il eut pour professeur de rhétorique le vaillant abbé U. Maynard. L'année suivante, en 1853, il terminait ses études par une pleine réussite à l'examen du baccalauréat ; à la fin de cette dernière année, un prix spécial lui fut décerné, prix d'honneur donné par le suffrage des maîtres et des élèves, lequel n'avait pas été mérité à Pontlevoy depuis dix ans.

Mais voici un trait qui peindra mieux que tout le reste ce que les années de collège avaient fait pour la formation de cette âme. Georges de Saint-Maixent quittait Pontlevoy à la fin de 1853 ; il avait dix-huit ans ; un avenir magnifique s'offrait à lui, le plus heureux selon le monde, et une position brillante au sein même de cette famille qu'il aimait tant et dont il était si aimé. Tous ces trésors légitimes que Dieu avait mis sur sa route, ne l'éblouirent point. Dès janvier 1854, il pensait à les sacrifier.

Depuis quand l'idée d'une vocation plus parfaite avait-elle germé dans son âme, et quand l'avait-il avouée à M^me^ de Saint-Maixent, nous ne pouvons le dire au juste. Tout petit, il aimait à dresser des autels et à dire la messe. Pendant les dernières années de collège, reçu les jours de congé au château de la Chesnaie, dans une famille que des relations d'amitié et plus tard une alliance unissaient à la sienne, il ne manquait jamais d'aller à la chapelle faire pieusement sa visite au Saint-Sacrement ; là, si nous en croyons son propre aveu, l'appel du Bon Maître se serait fait entendre distinctement : « Chère chapelle de la Chesnaie, écrivit-il une fois, qui n'est pas étrangère à ma vocation ; petit mystère qui peut-être un jour sera révélé. »

Une autre révélation sur cette phase importante de sa vie, a été laissée de sa propre main dans ses notes du *Troisième an :* Ma vocation a été « très pure dans le principe, c'est évident... ! D'abord je ne pensais qu'à « me faire prêtre ; je ne connaissais ni la Compagnie, ni les ordres reli- « gieux. — C'est à Pontlevoy, en rhétorique, je crois ; — ce fut cette pensée

« qui me détermina et qui fut pour moi un trait de lumière : l'homme n'est « pas sur la terre pour ne rien faire ; je dois donc m'occuper utilement « pour les autres. Mais tant qu'à faire, il faut leur rendre les plus grands « services que je pourrai. Or la plus noble vocation et la plus utile, c'est « d'être prêtre ; donc je serai prêtre. — Pendant cette période, grande fer- « veur, prières prolongées, d'une heure le soir, les bras en croix — grande « dévotion à Marie, — homme de devoir et de la règle, — quelques idées « d'un dévouement plus absolu, les missions étrangères. »

A l'époque où nous en sommes, au début de 1854, il est à Paris, et ses lettres portent des allusions prouvant assez que sa mère est au fait de ses aspirations depuis quelque temps déjà. L'une d'entre elles nous révèle, avec la forte piété de cette vraie chrétienne, l'humilité du fils, s'oubliant lui-même, oubliant son propre sacrifice, pour penser seulement à celui qu'il allait imposer à sa famille :

« Que vous devez vous trouver seule (à Saint-Agil) ! que ne suis-je là, « bonne mère, pour vous distraire un peu, pour vous lire votre chapitre de « l'Imitation, pour aller à la messe avec vous, pour causer le soir lorsque « nous serions seuls ! Hélas ! il faut renoncer à cette douce vie ! Je le sais, « c'est un plus grand sacrifice pour vous que pour moi ; aussi permettez- « moi de vous remercier de votre courage. Oui, ma mère, il est nécessaire « que nous vivions séparés. Dieu l'ordonne, et cette séparation se prolon- « gera jusqu'à quand ? Je ne le sais pas ; nous nous reverrons de temps en « temps, mais le plus souvent nous serons éloignés, surtout si j'entre au « séminaire. Et dans le cas où cette supposition, je puis dire cette espéran- « ce, se réaliserait, vous auriez la consolation de penser que si votre fils « est loin de vous, c'est pour prier avec plus de ferveur pour sa mère et « toute sa famille, pour s'efforcer de mériter le ciel, pour travailler au salut « des âmes. Voilà les pensées chrétiennes que vous inspirera votre grand « amour pour moi. Cet amour que vous me portez, n'est point comme « celui de la plupart des mères, c'est-à-dire charnel et ne veillant qu'au « bien-être matériel ; non, ma mère, vous me l'avez dit bien des fois, ce ne « sont pas là vos sentiments à mon égard : votre désir est que je serve « fidèlement mon Dieu et que je suive la vocation qu'il m'inspirera. Cette « vocation, ma bonne mère, c'est le sacerdoce, et maintenant je puis dire « avec assurance que j'en suis sûr, à moins qu'il ne plaise à Dieu d'apporter « de grands changements dans mes idées ; mais j'espère qu'il sera assez « bon pour me donner la consolation d'être son ministre. Cependant pour « plus de certitude, ne serait-il pas à propos, comme vous me l'avez con- « seillé, que je fisse une retraite ? Maintenant que je considère sans passion « et avec calme tout ce qui, dans le principe, aurait pu me charmer à Paris, « ne dois-je pas me recueillir dans la prière et examiner, avec la grâce de

« Dieu, si les peines et les travaux qui m'attendent dans la vie ecclésias-
« tique, ne sont pas au-dessus de mes forces ? »

Ces confidences, Georges pouvait les faire avec d'autant plus de liberté et de confiance, qu'il s'était livré à la conduite d'un très sage conseiller, le P. Armand de Ponlevoy. Quant à la retraite projetée et approuvée par sa mère, il voulut d'abord, sur l'avis d'un de ses oncles, la reculer jusqu'au carême, croyant « que faite alors que l'Église se recueille, . . . elle produirait plus de fruits. . . ». Né pour l'obéissance, Georges de Saint-Maixent consulta là-dessus son nouveau confesseur. La réponse de celui-ci fut d'une admirable prudence.

« J'ai demandé ce matin même, écrit Georges le 9 janvier 1854, le juge-
« ment de mon *saint* confesseur, et il m'a répondu : « Je ne vois nul avan-
« tage à retarder ces jours que vous devez consacrer entièrement à Dieu
« pour méditer sur votre vocation, tandis que j'en vois un grand à les
« avancer. Après cette retraite, où vous vous serez présenté avec le ferme
« désir de faire ce que Dieu demandera de vous,... vous serez fixé. . . .
« Si Dieu vous ordonne de rentrer dans le monde, il est de votre devoir
« de diriger vos études de manière à remplir les fonctions auxquelles il
« vous appelle ; si au contraire Dieu vous veut à son service, vous devez
« marcher courageusement vers le but qu'il vous propose. Et cette décision
« pour ou contre le monde, vous devez la prendre le plus tôt possible ; car
« l'hésitation fâcheuse dans laquelle vous vous trouvez, vous empêche ou de
« briser avec le monde pour faire tendre toutes vos facultés vers Dieu, ou
« de remplir exactement les devoirs exigés par le monde. Vous êtes obligé
« de donner tantôt à Dieu et tantôt au monde, sans savoir si ce que vous
« donnez au monde pourra vous servir à quelque chose. Le temps qui
« s'écoulera jusqu'à votre résolution, est donc à peu près perdu, ainsi vous
« devez l'abréger le plus possible. » — « Et il ajouta : Du reste, je suis
« tout à fait de l'avis de votre excellente mère, qui veut que vous n'entriez
« pas tout de suite dans une congrégation religieuse ; il est bon qu'après
« avoir pris votre résolution, vous la mûrissiez encore quelque temps. —
« Ainsi je distingue parfaitement entre la *résolution* et *l'exécution*. La réso-
« lution, il me semble que vous devez la prendre le plus tôt possible ;
« l'exécution viendra plus tard. »

Georges ne pouvant faire cette retraite à la résidence de la rue de Sèvres, dont toutes les chambres étaient pleines, le P. de Ponlevoy l'engagea à se rendre à Saint-Acheul. Il ne put y aller de suite : une maladie motiva un voyage et un séjour à Saint-Agil ; il n'arriva qu'au mois de mars à la maison du noviciat.

Là Dieu lui réservait de nouvelles grâces et de nouvelles lumières : il l'appela clairement à l'holocauste parfait, à la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus.

La pensée du sacrifice sourit au jeune homme ; il voudrait l'accomplir immédiatement. Il en demande avec courage la permission à Mme de Saint-Maixent, et cherche à la tranquilliser sur tout ce qui peut en parail cas donner de l'inquiétude à une mère.

Les événements ne tournèrent pas au gré de ces saints désirs. Quelques-uns de ses parents, nous écrit-on, le trouvaient bien jeune ; mais lui-même, dans ses notes du *Troisième An*, indique une autre cause au retard de ses projets ; résumant l'histoire de sa vocation et parvenu à cette phase difficile, il rappelle ainsi ses souvenirs: « Ma retraite de Saint-Acheul me bouleversa ; « l'idée de devenir prêtre et l'idée d'un dévouement tel quel firent place à « cette sainte passion inspirée (dans les Exercices de saint Ignace) par le « *troisième degré d'humilité :* offrir à Notre-Seigneur le plus grand sacrifice « possible; or je n'en voyais pas de plus grand que de quitter ma famille tant « aimée... Donc ma demande. Ferveur croissante... Mon évêque réclame « des sortes de droits, exprime des regrets, m'inspire cette crainte que je me « sois laissé entraîner par un enthousiasme aveugle, que le plus grand bien à « faire la volonté de Dieu, est peut-être le clergé séculier. » — Il fut donc « décidé qu'il ferait une année de séminaire à Issy: « En y entrant, dit-il, « d'après le conseil de Monseigneur, je n'eus d'autre désir que celui de « mieux faire la volonté de Dieu et d'éprouver encore ma vocation. »

De fait, comme nous le verrons dans la suite, les circonstances le forcèrent d'attendre cinq ans à la porte de la maison de Dieu, cinq ans bien longs et qui auraient été très périlleux pour un autre que lui. Nous allons voir qu'il les employa saintement ; mais il sentit vivement, quoique peut-être il n'en montrât rien, la pénible amertume de l'attente. Il ne l'oublia jamais. Plus tard, devenu religieux et directeur d'âmes, il eut parmi ses enfants spirituels une jeune fille arrêtée elle aussi sur le seuil de la vie religieuse ; elle s'en plaignait fort : « Et moi, lui dit le Père pour l'encourager, j'ai bien attendu cinq ans » !

En avril 1854, un mois après la retraite de Saint-Acheul, Georges de Saint-Maixent était à bord de l'*Ercolano*, en route pour l'Italie. Ce voyage lui avait été accordé comme récompense de son succès aux examens du baccalauréat ; rien d'ailleurs n'était plus naturel que de le placer à cette époque, car cette année était trop avancée pour qu'il entrât aussitôt au séminaire.

Ce ne fut pas une tournée d'amateur, mais un vrai pèlerinage : « Priez toujours le Bon Dieu et sa sainte Mère, écrivait-il en quittant Gênes, afin que le *pèlerin* (il soulignait ce mot) continue ses voyages aussi heureusement qu'il les a commencés. »

Mme de Saint-Maixent accepta généreusement la douleur d'une première séparation à la fin de 1854 : Georges entra au séminaire d'Issy.

Il y était heureux d'avoir enfin quitté le monde, bienfait dont il se disait redevable à sa mère :

Il avoue lui-même, dans son journal de retraite au *Troisième An,* qu'il eut une « grande ferveur » pendant son temps de séminaire et gardait toujours le désir d'offrir à Dieu le plus grand sacrifice, celui d'entrer en religion : « L'Ordre m'était indifférent ; je pensais aux Capucins, pour ma « plus grande humiliation ; mais, bien dirigé, je me confirmai dans la « pensée de la Compagnie, et je demandai de nouveau. J'avais soif d'obéis- « sance. »

Une épreuve survint qui troubla cette vie donnée tout entière à Dieu : la maladie. Georges, sans doute par suite du changement d'existence et d'une application trop grande à la prière et à l'étude, peut-être aussi (du moins les siens l'ont soupçonné) par excès d'austérité, gagna à Issy des maux de tête qui furent sa souffrance jusqu'à la mort. Il allait enfin entrer au noviciat : la nouvelle infirmité l'arrêta encore deux ans. Il dut rester à Saint-Agil pour y réparer ses forces, interrompant seulement par quelques voyages ce repos involontaire. C'est ainsi qu'il put visiter la Salette en 1858. Ce pèlerinage était alors très fréquenté ; Georges s'y trouva avec quinze mille pèlerins. Son amour pour la sainte Vierge le retint longtemps sur la montagne que les pieds de Marie avaient sanctifiée : « La foule a « été si considérable, écrivait-il le 19 septembre, que je n'ai pu jouir pour « moi-même de toutes les consolations et de toutes les joies de la Salette. Je « veux parcourir à loisir ces lieux vénérés, ainsi je resterai encore un ou « deux jours, peut-être même davantage. »

La lettre suivante est encore datée de la Salette: « Voilà six jours que je « suis sur la sainte montagne et que je trouve que c'est trop peu. Encore « trois jours et il faudra dire adieu à ce sanctuaire béni ! J'ai la pensée « d'aller à un autre pèlerinage de la sainte Vierge, Notre-Dame du Laus, à « huit heures d'ici, près de Gap ; puis je reviendrai à Grenoble, de là peut- « être à la Grande Chartreuse, à la Louvesc au tombeau de saint François « Régis, puis à Fourvières... Je recommande à Notre-Dame de la Salette « vos intentions, qui sont les miennes. Je le fais très mal, et si la sainte « Vierge exauce ces pauvres prières, ce sera une grande preuve de bonté. »

Il est impossible que, dans tous ces sanctuaires, Georges de Saint-Maixent n'ait pas confié à la Vierge toute-puissante le soin de son avenir, sa chère vocation à la Compagnie de JÉSUS. Quoi qu'il en ait dit, ses prières furent agréables à Marie, car le 6 mai l'année suivante, s'accomplit le grand sacrifice : Georges entrait au noviciat d'Issenheim, alors sous la direction du R. P. Keller.

Il fut vite à l'aise au milieu des enfants de Saint-Ignace. N'avait-il pas là ce qu'il a toujours tant aimé, la plus parfaite vie de famille ? Dès le 9 mai, il est, dit-il lui-même, « lancé à pleines voiles dans les exercices du novi-

ciat ». Sa mère cherche de loin à s'unir à lui : elle veut faire sa méditation, sa lecture spirituelle et dire son chapelet aux mêmes heures que son petit novice. C'est dans le cœur du fils et dans celui de la mère une sainte ferveur. Le F. Georges, qui a longtemps suivi avec une confiance toute filiale la direction si chrétienne de M^me^ de Saint-Maixent, se fait à son tour son directeur ; il lui prêche ce qu'il pratique si bien lui-même dès ses premiers pas dans la vie religieuse et ce qu'il aimait tant plus tard à faire pratiquer aux autres, la joie dans le sacrifice : « Votre lettre me fait voir que vous « embrassez la sainte volonté de Dieu non seulement avec générosité, mais « encore avec joie. Sans doute, dans cette lutte de la nature avec la grâce, « la nature semblera quelquefois prendre le dessus, et quelques larmes de « tristesse... viendront à couler : ne les retenez pas, mais jetez-vous aussi- « tôt dans le Cœur tout brûlant d'amour de Notre-Seigneur ou dans le « Cœur immaculé de Marie, et vous trouverez des consolations indi- « cibles. »

La joie dans le sacrifice fut aussi le premier apostolat du nouveau novice dans la petite communauté d'Issenheim. N'est-elle pas d'ailleurs la forme la plus pratique du renoncement, la plus charmante expression de la charité, et le plus bel hommage rendu à la bonté de Dieu? Le F. de Saint-Maixent ne s'est pas donné à demi à Notre-Seigneur; il s'est livré tout entier corps et âme ; par suite, s'oubliant lui-même, il est toujours content de tout, de Dieu, de ses supérieurs, de ses frères et de ses propres misères, dont la vue entretient son humilité. L'abnégation religieuse n'a point fermé son bon cœur ; elle l'a dilaté ; tous ses frères l'aiment. Sa simplicité, jointe à une parfaite distinction, son regard franc et limpide lui gagnent de suite la sympathie de ceux qui l'approchent : « C'est à partir du 19 mars 1861, « nous écrit l'un de ses co-novices, que j'ai connu le F. de Saint-Maixent. Il « terminait son noviciat à Issenheim quand j'y arrivai. Il était *Admoniteur*, « et tous les novices avaient pour lui une véritable vénération et une « grande affection. Je ne tardai pas à faire comme eux ; et pendant que « nous vécûmes ensemble, j'ai eu mille occasions de constater sa grande « charité, son dévouement entier à ses frères, son oubli absolu de lui-même « en toutes circonstances, et son entrain ravissant dans nos promenades à « travers les bois qui couvrent les montagnes d'Alsace. »

Pour confirmer ce jugement porté par un frère, nous avons eu le bonheur de recevoir un témoignage de la plus haute compétence. L'ancien Père *Maître des novices* d'Issenheim, le R. P. Keller, garde encore du F. Georges, après de longues années, un vivant souvenir.

Voici en quels termes il nous le communique *avec fidélité*, dit-il, et *non sans affection ;* c'est un véritable éloge :

« Dès les premiers jours, le jeune novice paraissait entré comme naturelle- « ment dans le moule de sa vie nouvelle. Il était du reste merveilleusement

« secondé par un esprit sage, droit et bien rassis, uni à un cœur toujours « et partout aimant et très dévoué. Habituellement j'ai pu admirer en « lui une simplicité vraiment aimable jointe à une grande distinction. Toutes « ces bonnes qualités, formées et perfectionnées par une éducation par- « faitement chrétienne, se maintenaient par des vues surnaturelles, « véritable élément du novice, et lui gagnaient l'estime et l'affection de « ses frères.

« Dans ses petites fonctions de *Frère Admoniteur*, le F. Georges a « toujours révélé une grande justesse d'observation et une finesse d'appré- « ciation parfaitement éloignée de tout ce qui pouvait ressembler à de « l'exagération. »

Toujours chez le P. de Saint-Maixent la vertu gardera une sérénité aimable, signe de cette continuelle mortification qui consiste à se donner tout entier à chaque chose. Plus tard ni les fatigues des collèges, ni les soucis du ministère, ni ses continuels maux de tête, ne pourront assombrir son âme, constamment joyeuse de se sacrifier à Notre-Seigneur. Aussi, au dire de tous, se conciliait-il la sympathie dès le premier abord. C'est le cœur qui fait le visage, et le Père avait le cœur si bon! L'un de ses collègues dans la surveillance exprime ainsi cette favorable impression ressentie par tant d'autres : « Nous avons toujours été très unis ; son aménité « et son amabilité m'avaient tout d'abord attiré vers lui ; sa charité et son « dévouement ne me permirent plus de m'en séparer. »

Le F. de Saint-Maixent prononça ses premiers vœux le 7 mai 1861. Ce ne fut pas à Issenheim même. Le noviciat avait comme maison de campagne, au pied des Vosges, une partie du vieux prieuré de Thierbach ; l'église possédait une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, très fréquentée par les pèlerins à certains jours : on y venait des environs, quelquefois même des cantons les plus éloignés de l'Alsace, voire de la lisière du pays de Bade. Thierbach était le paradis des novices, lieu de prière et de plaisir ; ils y passaient les jours de congé, y campaient pendant les grandes vacances. Le F. Georges eut le bonheur d'y faire à Dieu son triple sacrifice devant l'image miraculeuse de Marie.

Quelque temps après, au mois de septembre de la même année, il fut envoyé à Metz, au collège de Saint-Clément ; il y restera jusqu'en septembre 1864. Le noviciat, comme il le dit lui-même, avait fortifié sa santé : il était capable de supporter les durs travaux de la surveillance. Il débuta dans une seconde division comprenant de 90 à 100 élèves.

Un des témoins de sa vie à cette époque nous le montre ainsi à l'œuvre : « Il était un vrai Père au milieu de ses élèves. Son aimable égalité de « caractère, unie à une douce fermeté, le faisait aimer de tous. Il me sem- « blait ainsi avoir un grand empire sur ceux dont il était chargé. Du reste, « il ne les aurait pas gagnés par la distinction de ses manières et par les

« autres qualités de son heureux caractère, que son dévouement lui aurait « fait atteindre ce but. Ce dévouement était, on peut le dire, sans bornes ; « et en effet il m'a paru souvent dépasser la limite, par exemple lorsque « seul et sans chercher d'aide, il s'employait pendant des heures à préparer « des patinoires, portant et répandant l'eau, sans souci de ses mains ger- « cées, souvent ensanglantées, de ses pieds mouillés et glacés. On eût dit, « à le voir ainsi, son bon sourire sur les lèvres, qu'il accomplissait la chose « la plus agréable du monde. C'était bien sa manière de se porter avec joie « aux emplois les plus humbles et d'aller au-devant de ce qu'il y avait de « plus vil. »

Un autre Père qui le connut alors, confirme en ces termes la même impression : « Les élèves de Saint-Clément avaient une grande vénération « pour leur surveillant, qui était assurément un des religieux les plus exem- « plaires de la grande communauté. Il portait les enfants à la piété sérieuse ; « la crèche, le monument à la sainte Vierge pendant le mois de Marie, « étaient des moyens puissants dont il se servait habilement pour les exciter « au sacrifice... »

Toutes ces pieuses industries, le P. de Saint-Maixent aimait à y faire participer sa mère. Une délicieuse lettre du 4 janvier 1863 va nous initier à son savoir-faire : « J'ai eu l'idée d'édifier dans l'étude qui m'est confiée, « une crèche, afin d'exciter la dévotion de mes enfants à Jésus-Enfant. « Quoique cette crèche soit extrêmement pauvre, comme cela doit être du « reste, encore a-t-il fallu assez longtemps pour la préparer, et j'y ai consa- « cré mes loisirs de ces jours-ci. Voici en quoi elle consiste : un amas de « pierres formant grotte, un peu de mousse sur ces pierres, puis de la paille « et un charmant petit Enfant-Jésus couché sur cette paille et ayant l'air « d'inviter tous ses petits frères à venir à lui... C'est là toute ma crèche. — « Elle est bien pauvre, comme vous le voyez, aussi pauvre que possible. « Ce sera à mes enfants de l'orner, non par leurs aumônes matérielles, mais « par leurs actes de vertus, par les privations, les sacrifices qu'ils sauront « s'imposer pour l'Enfant-Jésus. — S'ils font beaucoup de ces offrandes, « s'ils obtiennent beaucoup de bonnes notes, si par conséquent leur cœur « s'enrichit, la crèche s'enrichira aussi à proportion : l'Enfant-Jésus sera « abrité par un toit ; puis viendront la sainte Vierge, saint Joseph, les ber- « gers, les rois mages. Enfin si le cœur est complètement transformé, la « crèche subira une transformation absolue ; au lieu des pauvres rochers, « ce sera un magnifique édifice venant tout exprès de Munich, de la fabrique « Mayer, qui est l'auteur de la sainte Vierge que vous avez admirée à « Issenheim.

« Mais, me demandez-vous, ma chère maman, qui donc te fournira les « fonds nécessaires pour acheter ce petit chef-d'œuvre de 300 francs ? Ce « ne seront pas tes enfants puisque tu ne leur demandes que des aumônes

« spirituelles. Qui donc?... Mais tous ces enfants n'ont-ils pas une *bonne* « *maman?* et les *bonnes mamans* ne sont-elles pas généreuses pour les « étrennes de leurs *petits-enfants?* Je l'avoue donc, j'ai un peu compté sur « cette bonne maman et sur ses étrennes. Voyez ce que je suis et ce que je « vaux ; au lieu de donner des étrennes, j'en demande... »

Le Père surveillant eut d'abord le bonheur de voir ses élèves répondre aux avances de l'Enfant-Jésus, par un redoublement d'application. La seconde consolation fut de recevoir la fameuse crèche de Munich. Il y eut grande surprise et grande fête dans l'étude, quand on l'y installa. D'ailleurs, au dire du Père lui-même, les enfants l'avaient bien méritée : « La piété, le « bon esprit sont dans un progrès qui nous fait beaucoup espérer de nos « chers enfants. A ce propos, vous serez heureuse d'apprendre que votre « crèche a contribué pour une bonne part au bien de nos élèves. Avant « l'inauguration, la division était déjà dans de bonnes dispositions ; ainsi « chaque jour plusieurs élèves allaient visiter le Saint-Sacrement en l'hon- « neur de l'Enfant-Jésus et lui offraient plusieurs victoires remportées sur « la paresse, la dissipation, le défaut dominant... Sur ces entrefaites arrive « la grande caisse attendue d'Allemagne ; on la conserva bien précieuse- « ment dans une chambre isolée jusqu'au samedi suivant, jour de la procla- « mation des notes. Pendant la classe du soir, grâce à un concours nom- « breux et généreux, on remplace la crèche si pauvre dont je vous ai parlé, « par le monument de Munich. Jugez de la surprise des enfants quand, en « rentrant à l'étude, ils aperçoivent cette magnifique crèche avec ses per- « sonnages, ses bergers et ses rois mages, son Enfant-Jésus éclairé par une « lumière habilement ménagée et qui paraît descendre du ciel ; quand les « sapins, pour former l'entourage, ont subitement poussé dans leur étude, « et que des rochers disposés avec art se sont comme par enchantement « recouverts de mousse, d'arbrisseaux et de fleurs. Il fallait voir ces bouches « entr'ouvertes et tous ces yeux dirigés vers le point central de tout le « monument, vers le petit Enfant-Jésus... A cet ébahissement succéda un « applaudissement général, et la crèche devint en récréation le sujet de « toutes les conversations : D'où vient-elle?... qui l'a donnée?... Enfin « l'enthousiasme était universel. Mais il fallait lui faire succéder des fruits « plus sérieux et plus solides ; car il ne suffit pas d'amuser la chère jeunesse « qui nous est confiée, il faut avant tout faire du bien à leurs cœurs et à « leurs âmes. Le lendemain donc, lorsqu'ils étaient dans la première fer- « veur, j'annonçai que deux d'entre eux iraient inviter le R. P. Recteur, le « P. Préfet, le Directeur de congrégation et le P. Sous-préfet à venir visiter « leur crèche au moment de la lecture spirituelle ; puis je les engageai à « répondre à l'appel que leur faisait l'Enfant-Jésus en redoublant d'efforts « pour mériter de bonnes notes ; et afin, leur dis-je, de rendre ces résolu- « tions... plus pratiques et mieux précisées, que chacun écrive sur un billet

« les bonnes notes qu'il veut offrir la semaine prochaine à l'Enfant-Jésus.
« — Sur les 91 élèves alors présents, 38 s'engagèrent à offrir jusqu'au 2
« février, pour le travail et la conduite en classe et à l'étude, les notes *par-*
« *faitement bien*, 39 les notes *presque très bien*, et 12 les notes *bien*. La lec-
« ture en fut faite le soir en présence des illustres visiteurs de notre crèche.
« Vous me demanderez maintenant, chère maman, si les promesses ont été
« tenues? Grande était l'expectative des enfants en attendant la proclama-
« tion des notes, et grande aussi leur espérance de voir leurs efforts couron-
« nés. Et en effet 29 obtinrent la mention *parfaitement bien*, autrement dit
« les *4 a*, — 14 la mention *presque très bien* et 31 la mention *bien ;* de sorte
« que sur 94 élèves présents, 74 furent nommés avec éloge. Lorsque le
« Père Préfet les félicitait de ce beau résultat, je sortis de la chaire un ta-
« bleau d'honneur où se trouvaient inscrits au milieu de belles enluminures
« les noms des 29 glorieux champions qui ont remporté la victoire des *4 a*...
« Vous pensez combien l'émulation est grande ; je vois des enfants d'un
« caractère bouillant, capricieux, revêche, faire des efforts inouïs pour
« dompter ces mauvaises inclinations et se ranger parmi les meilleurs
« élèves... Chaque jour on reconnaît la tendresse du Cœur de notre divin
« Maître pour ces chers enfants. Ah ! qu'Il les aime ! Puissent-ils tous le
« comprendre et répondre à son amour en devenant de généreux chrétiens
« toujours fidèles à leur devoir. »

Ces derniers mots expliquent bien où le P. de Saint-Maixent puisait son zèle ardent et son affectueuse initiative. Ces enfants sont aimés du Cœur de Jésus, qui a versé pour eux tout son sang ; lui, que ne doit-il pas faire pour les gagner et les attacher fermement au Roi Jésus ?

Au milieu de cet apostolat du collège, le jeune surveillant semble avoir parfois tourné ses regards vers la mission lointaine de la Chine.

Étant encore novice, il avait été envoyé avec un autre Frère à Metz, pour y travailler à la bibliothèque. Son compagnon, le F. Guéniot, avec lequel il fut lié depuis lors intimement, partit pour la Chine dès la fin du noviciat. Il en recevait quelquefois des nouvelles, et M^me^ de Saint-Maixent, ayant eu l'occasion de faire la connaissance du missionnaire, le P. Georges ne manquait pas de les lui communiquer. Puis, à parler ainsi de la Chine à sa mère, ne voyait-il pas un moyen de la préparer de loin à une dernière séparation possible, peut-être même désirée ? « Hier soir, écrit-il le 18 dé-
« cembre 1861, j'ai reçu une lettre qui ne sera pas sans intérêt pour vous
« tous... C'est le bon F. Guéniot qui tient à resserrer de plus en plus les
« liens si étroits qui nous unissent depuis notre noviciat et notre pèlerinage
« à Metz. Oui, oui, il m'invite à partager ses travaux et ses fatigues sur le
« sol de la Chine ; il le désire, il le demande au bon Dieu ; mais ne vous
« effrayez pas : il n'est ni général, ni provincial, il ne peut faire que des
« vœux. »

Environ un an après, le P. de Saint-Maixent eut la douleur d'apprendre la mort prématurée du jeune missionnaire, son ami. Celui-ci, un jour, le dernier où il travailla pour Dieu, avait baptisé, avec l'aide de quelques Chinois zélés, 160 personnes à l'article de la mort. Il faisait alors très chaud, lorsque soudain le tonnerre gronda et amena une pluie battante et un abaissement de température de quatorze à quinze degrés, en moins d'un quart d'heure. Le F. Guéniot, déjà souffrant et très faible de poitrine, ne put résister à ce brusque changement, qui hâta sa mort. Le P. de Saint-Maixent en donna à sa mère tous les détails, puis lui parlant des besoins de la Chine, il terminait ainsi : « Joignez vos prières aux nôtres, afin que « Notre-Seigneur envoie de nombreux ouvriers pour recevoir l'abondante « récolte qui semble se préparer. Mais ferez-vous cette demande et ne « craindrez-vous pas que je sois du nombre des ouvriers demandés par « vous ? Ce serait, il faut l'avouer, un bien vilain tour que vous jouerait le « bon Dieu. Mais n'ayez pas trop peur ; pour le moment, je ne pense qu'à « ma nombreuse famille, et c'est suffisant. Ils jouissent tous d'une santé « florissante, aussi bien que leur surveillant, qui n'a jamais été plus vaillant « et plus radieux. Voilà ma Chine en attendant mieux ! » Ce dernier trait ne semble-t-il pas en dire long sur ses secrets désirs ? Plus tard il écrivait encore de Metz dans le même sens : « Aujourd'hui nous recevons la nou- « velle qu'un de nos Pères du collège part pour la Chine. Ne pourrait-il pas « m'escamoter avec lui ? qu'en dites-vous ? »

Dieu lui ménageait ailleurs la souffrance et le sacrifice où tendait la charité de son cœur. Il le conservait pour d'autres travaux.

Il le conservait, c'est bien le mot. Le 25 août 1863, un an avant de quitter Metz, le P. Georges faillit être la victime d'un terrible accident. Écoutons-le raconter lui-même, encore tout ému, cette preuve évidente de la protection divine :

« C'est sous une impression bien différente de celle dont vous me parlez, « que je prends la plume pour vous écrire ; cette impression de joie et de « reconnaissance pour le bon Dieu, vous la partagerez sans nul doute quand « vous en connaîtrez le motif. Aujourd'hui tous les heureux hôtes de la « Ronde (1) avaient le mot d'ordre pour se trouver à 11 heures près des « ruines du vieux château de *Châtel*... Là, on devait, au bord d'une char- « mante fontaine et sous les épais ombrages des vieux chênes, faire un « déjeuner champêtre. Un intérêt historique s'attache à ce charmant rendez- « vous, bien connu des habitants de Metz : la reine Marie-Antoinette s'y « reposa et y prit une joyeuse collation avec les invités de la cour ; on voit « encore la trouée pratiquée dans le bois afin de disposer la table... Accom- « pagné de deux autres bons marcheurs,... je partis dès le matin, afin

1. La maison où les Pères de Saint-Clément passaient leurs vacances.

« d'avoir le temps d'explorer toute la jolie vallée qui se termine à Châtel. « Chemin faisant, les nuages s'amoncelèrent, et l'horizon, c'est-à-dire la « montagne qui renferme la plaine de la Moselle, se déroba à nos regards « derrière un rideau de pluie. Quelques coups de tonnerre, deux, je crois, « très éloignés, nous avertirent que c'était une ondée d'orage et nous firent « espérer qu'elle ne serait pas de longue durée, quand tout à coup, sans « que la pluie tombât, alors que nous causions en toute sécurité et avec un « abandon tout fraternel, un globe de feu se détache du ciel qui nous sem- « blait serein, trace un large sillon dans les airs et vient tomber à dix ou « douze pas de nous. Le sol parut trembler sous nos pieds ; une violente « commotion nous ébranla des pieds à la tête et nous laissa dans l'attitude « de la stupéfaction. Vous décrire les affreux déchirements qui se firent « entendre autour de nous, serait chose impossible, et mes oreilles en con- « servent encore si bien le souvenir, qu'au moindre bruit je me figure que « cet affreux fracas va recommencer. Après donc nous être regardés d'un « air hébété et avoir constaté que nous étions encore de ce monde, tous « trois spontanément nous unîmes nos prières pour remercier Dieu, qui « nous épargnait d'une manière si merveilleuse... Nous prîmes le chemin « d'un village voisin et nous allâmes nous jeter aux pieds du Saint-Sacre- « ment afin de témoigner à Notre-Seigneur toute notre reconnaissance. Je « ne sais quel a été le but du bon Dieu en nous exposant à une mort si « imminente et en nous sauvant providentiellement, mais nous en avons « tiré cette grande leçon qu'il faut toujours être prêts à paraître devant lui « et que nous devons lui consacrer sans nulle réserve cette vie et ces forces « qu'il a daigné nous conserver... La manière dont nous fûmes sauvés, vu « les circonstances extérieures, me paraît sinon miraculeuse, au moins tout « à fait extraordinaire. Selon les lois de la physique la foudre devait nous « frapper ; le versant du plateau sur lequel nous marchions, est dépourvu « de tout arbre, de sorte que nos têtes étaient les points culminants de tous « les environs ; de plus nous marchions, et ainsi en supposant que le ton- « nerre dût tomber en cet endroit, il était nécessaire que nous en fussions « les premières victimes; et au contraire la foudre s'abat à nos pieds à quel- « ques mètres, dans un sillon où elle creuse son trou; devant nous pour que « nous puissions bien la voir ; assez près pour être ébranlés par la décharge « électrique ; assez loin pour n'être pas frappés mortellement. Le bon Dieu « voulait déployer *à nos yeux* et nous faire admirer la force de son bras... « Enfin, je suis encore de ce monde et j'espère de la miséricorde du bon « Dieu que j'aurai sujet de le bénir plus tard de m'avoir encore laissé sur « cette terre pour travailler avec plus de dévouement à étendre la gloire « de son saint nom. S'il ne devait pas en être ainsi, ne devrais-je pas regretter « que Dieu ne m'ait pas appelé à lui en cette circonstance? A quoi bon « laisser sur cette terre un être lâche et inutile ? »

Le P. de Saint-Maixent quitta Metz pour la rue des Postes au mois de septembre 1864. Comme tous ceux qui se font aimer, il aimait lui-même tout le premier ; quatre ans avaient suffi pour l'attacher à Saint-Clément : il le quitta « non sans douleur, car, dit-il, il est toujours pénible de s'éloigner « de ceux qui sont devenus des frères par les liens de la religion, par la con- « formité des goûts et des tendances ».

A Metz, il s'était montré surveillant modèle, et avait mérité que le R. P. Fessard, alors Provincial, écrivît de lui à sa mère : « Je puis ajouter ici deux « mots qui réjouiront votre cœur chrétien et maternel ; c'est que le F. « Georges surnaturellement et naturellement se trouve bien de la position « que l'obéissance lui a donnée, et que son Recteur se trouve bien de lui. « Pour moi, je suis pareillement content de ce cher frère, et, ce qui est « incomparablement préférable, j'ose croire qu'il en est ainsi de Notre- « Seigneur. »

A la rue des Postes, le P. de Saint-Maixent mérita un témoignage plus beau encore de son énergique vertu : il le reçut d'un futur martyr, le R. P. Léon Ducoudray. Les années scolaires 1864 et 1865 furent heureuses et sans incident pour le surveillant de Sainte-Geneviève, comme avaient été celles de Metz. Recommandant selon sa pieuse habitude ses chers élèves à sa vénérable mère, il lui écrivait le 16 mai 1865 : « Vos petits enfants « de la rue des Postes, qui ne ressemblent guère, au moins pour la taille, à « ceux que vous aviez adoptés à Metz, continuent à bien marcher ; ils « occupent tout leur temps soit à jouer pendant la récréation, soit à travailler « pendant les études : leurs examens approchent, et ils ont plus besoin que « jamais du secours du bon Dieu. » Dans l'année 1866-1867, la division des Saint-Cyriens, que le P. de Saint-Maixent surveillait, fut le théâtre d'une petite révolte que les journaux d'alors exagérèrent beaucoup. Le P. Ducoudray, avec sa constante fermeté, ne tarda pas à tout faire rentrer dans l'ordre. Voici en quelques mots d'après la *Vie du R. P. Ducoudray* (1) ce qui s'était passé :

Le jeudi 21 mars 1867, dans la cour des Saint-Cyriens, quatre élèves faisant bande à part se livraient à une lecture qui, à en juger par leur attitude, avait pour eux l'attrait du fruit défendu. L'un d'eux faisait pour tous l'office de lecteur ; que lisait-il donc ? L'un des Pères surveillants s'approche et ne tarde pas à être édifié sur ce point délicat. C'était une revue peu scientifique et peu littéraire, mais fort goûtée dans un certain monde parisien, et pour tout dire, tenant un rang distingué parmi ces publications que la police des mœurs a le droit de surveiller de près. Le Père surveillant fit son devoir : il saisit entre les mains du lecteur le corps du délit et rendit compte à son Supérieur du désordre qu'il venait de constater.

1. *Vie du P. Ducoudray*, par les PP. Daniel et Mercier, S. J.

Cet acte de vigueur, suivi d'une double exclusion, fut le signal de tracasseries organisées froidement à plusieurs reprises par quelques meneurs dont le mot d'ordre était : Il n'y aura de manifestations que contre le surveillant qui a saisi la revue. La position du Père fut cruellement pénible. Il s'y maintint avec une intrépidité que le P. Ducoudray admira; voici comme il en parlait au R. P. Provincial : « Le P. de Saint-Maixent, contre lequel « était engagée la lutte, demeure et demeurera à son poste, à moins que « vous n'en jugiez autrement,... il a été d'une vertu héroïque. » Puis quelques jours plus tard, renchérissant encore sur cet éloge : « Le cœur et le « courage n'ont pas fait défaut un seul instant. Le P. de Saint-Maixent a « été admirable d'impassibilité, disons mieux d'héroïque vertu. — Voilà « bien des humiliations, *non data occasione* », c'est-à-dire celles qu'on n'a pas recherchées et qui, selon la pensée de saint Ignace, n'en valent que mieux pour un Jésuite.

Après six années consécutives de surveillance, le P. Georges, âgé de trente-deux ans, n'avait pas encore commencé ses études théologiques. Le *status* de septembre 1867 l'envoya au Scolasticat de Laval. Il y restera quatre ans et recevra la grande grâce du sacerdoce à la fin de sa troisième année de théologie, le 15 août 1870.

La vie de collège n'avait pas complètement guéri les maux de tête gagnés à Issy. En arrivant à Laval, il se plaint d'avoir à ménager « sa mauvaise tête » à la veille du jour où elle devra s'exercer sur les arides matières de la scolastique. La joie de son cœur et le dévouement de sa charité n'y perdirent rien. Du premier coup, il se sent heureux au milieu de sa nouvelle famille : « Quelle différence avec les collèges, écrit-il ; ici c'est la joie « dans la paix ! Si je puis travailler, je devrai me considérer comme trop « heureux. Puis j'ai retrouvé de vieilles connaissances avec lesquelles j'ai « bravé le feu et la mitraille des collèges, et ceux que je n'avais pas encore « vus sont aussi bons à connaître que les autres. Plusieurs ont occupé dans « le monde des positions assez élevées et bien variées ; les uns ont professé « la théologie, les sciences, les lettres ; d'autres ont été militaires ; il y en « a un qui a commandé un vaisseau et a passé plusieurs fois la ligne ; il y « a des Polonais, des Hollandais, etc... Jugez d'après cette diversité d'em- « plois, de positions et de nations, de la diversité même des sujets de conver- « sations. Aussi combien sont gaies et animées nos récréations ! »

Au milieu de cette studieuse et joyeuse communauté, le P. de Saint-Maixent, par la netteté de son esprit et l'affabilité de son caractère, fit l'admiration de tous ; mais son rôle le plus cher était de se donner et de faire plaisir. Chez lui, ce n'était pas seulement bonté naturelle ; on va le voir, c'était le plus souvent véritable et forte vertu, véritable esprit de sacrifice : « Pendant ses quatre ans de théologie, nous écrit un de ses frères, il fut un

« modèle de charité, toujours prêt à accepter ce qui paraissait pénible aux « autres, et à aller au-devant de ce qui pouvait leur être agréable. »

Un autre nous raconte humblement le trait qui suit : « Ma mémoire étant « très médiocre, je me trouvais très préoccupé d'un sermon que je devais « donner au réfectoire. Le P. de Saint-Maixent, me voyant dans la peine, « fit tout pour m'encourager ; il eut la patience de me faire répéter mon « sermon *cinquante fois* dans un grenier de la maison. Grâce à ce bon ami, « je m'en tirai fort bien quand il fallut paraître dans la chaire. En fait de « patience et de dévouement, ce trait me paraît presque héroïque : entendre « par charité cinquante fois un mauvais sermon ! »

Moins la nature trouve ses aises, et plus le P. de Saint-Maixent se montre heureux. On lui donna dans un moment une chambre probablement assez mal placée, sous les toits. La chose vint à la connaissance de sa mère, qui, à tort ou à raison, s'en inquiéta. Le Père essaye de la tranquilliser avec sa bonne humeur ordinaire : « Rassurez-vous sur le compte de ma chambrette. « Qui donc a pu la calomnier ainsi ? Je voudrais bien qu'elle pût prendre « la plume à ma place ; elle vous en dirait de *belles* et vous promettrait « sans doute de se venger sur votre fils : elle lui refuserait la douce hospi- « talité qu'elle lui donne depuis plus d'une année. Ma chambrette ! mais « elle est dans ce quartier à qui sa position élevée a valu le nom du palais « de nos rois, *les Tuileries ;* elle ne peut recevoir qu'un seul hôte, ce qui « est fort apprécié par le temps qui court ; et puis elle n'est pas sans luxe : « elle a de belles armoires et même *deux* chaises, ce qui est fort rare. Enfin « sa tournure quelque peu élégante me rappellerait presque la petite chambre « de la tourelle où j'aimais tant écouter le matin les sansonnets perchés sur « les fleurs de lis, et regarder les moineaux se réchauffer aux premiers rayons « du soleil dans les grands mélèzes. »

La guerre de 1870 vint troubler quelque temps la vie pacifique du Scolasticat. Au mois d'août de cette année, deux cents mobiles furent logés à Saint-Michel. Les Scolastiques cherchèrent à leur faire du bien.

Comme ces soldats étaient à la veille de se battre, on s'ingénia surtout à leur donner de bons passeports pour le ciel : « (Les) mobiles, écrivait alors « le P. Georges, paraissent fort contents de leur séjour parmi nous ; plusieurs « disent qu'ils ne voudraient jamais plus nous quitter. Nous avons installé « des classes du soir, des exercices gymnastiques, des jeux pour la journée. « Le soir, ils font la prière à la chapelle et chantent avec entrain des can- « tiques. Le dimanche, ils ont messe et sermon. Hier on leur a donné une « petite soirée instructive et amusante ; elle consistait en expériences de « physique, explications de plusieurs phénomènes de l'électricité, de l'ap- « plication de ce puissant agent aux différents engins de guerre... Tout cela « ne manquait pas d'actualité, vous voyez. Ces expériences ont été coupées « par une charmante chansonnette composée par un de nos Pères et chantée

« par un sous-officier et un caporal, aux grands applaudissements de l'assis-
« tance. Le sergent interroge le caporal sur l'attitude des différentes nations
« de l'Europe par rapport à la France, et le caporal répond toujours avec
« finesse et esprit ; interrogé sur la France elle-même, il répond avec
« enthousiasme que l'heure de la délivrance a sonné. Le refrain, d'abord
« répété par des soldats exercés, fut bientôt enlevé par toute l'assistance :

Devant le moblot,
Devant le chas' pot
Les Prussiens bientôt
Tourneront le dos.

« Et encore aujourd'hui nos corridors et les rues de Laval retentissent de
« ce cri de triomphe. Puisse-t-il se réaliser !... (Ces mobiles) doivent nous
« quitter demain pour aller à l'ennemi. Pauvres gens ! ils seront tous prêts,
« je l'espère, avec papiers bien en règle, c'est-à-dire conscience purifiée. »

Quelques mois plus tard, le P. de Saint-Maixent tomba gravement malade d'une fièvre typhoïde, la difficulté des communications pendant les embarras de la défaite, et aussi l'impuissance où fut le malade de donner lui-même de ses nouvelles, ont occasionné une large lacune dans sa correspondance et nous laissent sans détails sur le grave danger qu'il courut. Il fut en effet à la mort. Un jour le R. P. Provincial alla le trouver et lui dit : « Eh ! bien, mon bon Père, vous allez donc nous quitter ? » Plus tard, pour se préparer de loin à la séparation suprême, il aimait à se représenter à Laval « sur son lit d'agonie ». Mais les lettres de décembre parlent déjà de sa convalescence ; les forces reviennent peu à peu ; « il se promène, dit-il, au soleil, et sa barbe ne sera bientôt plus nécessaire que pour cacher sa maigreur. »

Au mois de janvier 1871, quand, après la bataille du Mans, notre armée se retira sur Laval, les habitants de Saint-Michel furent dispersés en Bretagne ou aux environs de la ville : « La maison était devenue inhabitable, tant à cause du nombre des malades et blessés que par suite des épidémies de vérole et fièvre typhoïde qui régnaient parmi les malades. » Le P. de Saint-Maixent, avec quelques-uns de ses frères, fut envoyé dans une charitable famille de Saint-Malo, M. et M^me^ du Chélas, beau-frère et sœur du Père Ruellan, les reçurent avec la plus grande cordialité, les logèrent quatre semaines et par toutes les prévenances d'une charité exquise leur firent paraître bien courte cette séparation de la communauté. Le P. de Saint-Maixent, supérieur intérimaire de la petite bande, sut par son entrain ordinaire montrer sa religieuse reconnaissance pour une hospitalité si simple et si aimable.

De retour à Laval, il n'y resta que quelques jours et alla se préparer dans la maison du noviciat d'Angers à ses derniers examens de théologie.

Ces longues études avaient fatigué le P. Georges, et son Père Provincial voulut, avant le *Troisième An*, le distraire un peu dans une vie d'action.

Il remplit pendant une année les fonctions de sous-ministre à la rue des Postes. Puis, au mois d'octobre 1872, il commençait à Laon, sous la direction du vénéré P. Dorr, les exercices de la troisième année de Probation.

La maison Saint-Vincent était admirablement située pour porter l'esprit à la contemplation : « On domine la plaine à une si grande hauteur, écrivait « le Père peu de jours après son arrivée, qu'on se croirait à moitié chemin « du ciel. J'aperçois de tous côtés des horizons immenses formés par de « grandes collines boisées et peuplées de petits villages. Les bruits de la « plaine ont bien de la peine à s'élever jusqu'à nous ; seul le son des « cloches nous est apporté dans toute sa fraîcheur et son éloquence. Et « cependant j'ai mieux que toutes ces splendeurs de la nature. Le croiriez-« vous ? c'est ma petite cellule ; d'abord parce que c'est une cellule, mais « surtout parce que les souvenirs les plus chers à mon âme se rattachent à « cette cellule : c'est celle que le P. Ducoudray a habitée et sanctifiée. « Jugez de ma joie, et je dirai de mon émotion, lorsqu'en prenant posses-« sion de ma pauvre cellule, j'aperçus un magnifique portrait du Père « Ducoudray encadré dans les palmes du martyre. Je baisai ces murs « témoins de tant d'actes de vertus, et je demandai à Notre-Seigneur de « n'être pas trop indigne d'un tel prédécesseur. J'habite donc un reliquaire ; « priez pour que je devienne une relique, priez et faites prier beaucoup « pour moi, afin que Notre-Seigneur me pénètre cette année de l'amour de « sa croix. »

Que cette demande est belle dans toute sa simplicité ! Sous ses dehors affables et distingués, le P. de Saint-Maixent gardait au fond du cœur l'amour du sacrifice et de la croix ; il pouvait bien n'avoir pas peur du naturel et de l'humain, cet homme dont l'amour de JÉSUS crucifié animait et surnaturalisait tous les sentiments. Cet amour, comme il le souhaitait, l'a tellement pénétré qu'il n'eut pas seulement l'esprit de JÉSUS-CHRIST, mais dans son extérieur même, dans sa modeste et délicate bonté, dans sa douceur imperturbable, il sut plus que bien d'autres laisser transparaître un reflet de la bénignité divine du Sauveur.

Au *Troisième an* il perfectionna encore ces rares qualités remarquées en lui depuis le temps où il s'était livré à Dieu.

La grande retraite, qui commence cette importante année, semble avoir été féconde en grâces de toutes sortes. « *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum,* » telle paraît en avoir été la dernière conclusion.

L'humilité, qui fait mourir à soi-même ; l'amour pratique de Notre-Seigneur, qui fait vivre de la vraie vie, n'est-ce pas là tout le secret de la sainteté ? Le P. de Saint-Maixent a laissé dans ses notes plus d'un aveu de son mépris pour lui-même. La méditation sur les péchés personnels l'émeut jusqu'aux larmes : « Quand je compare mon ingratitude pour tant de bien-« faits reçus et de bienfaits si exceptionnels, cette ferveur au collège, cette

« fuite de tout péché, ces longues prières, puis ma préservation miraculeuse « à Paris et en Italie, mon appel à la Compagnie, ma guérison et tant « d'autres faveurs... : je frémis. Comment ne verserais-je pas des larmes ? « Comment Notre-Seigneur a-t-il pu me conserver ? me donner des preuves « de son amour ? Miséricorde, et honte pour moi ! »

Quelques jours plus tard, il est profondément touché de ce mot du Père Surin : *il y a bien peu d'âmes qui ne soient hypocrites.* « Que c'est vrai, dit-il, « et combien de fois l'ai-je déjà pensé de moi-même ? Donc, pour ne pas « mériter cette flétrissure ignominieuse et si indigne d'un Jésuite et d'un « apôtre, me renfermer dans le *troisième degré d'humilité ;* demander sans « cesse à Notre-Seigneur de m'humilier, de me faire voir ce que je suis, de « me le faire comprendre pratiquement. M'interroger souvent sur ce point : « suis-je tel au fond du cœur, en réalité, devant Dieu, que je cherche à le « paraître devant les Supérieurs, devant mes Frères, devant les personnes du « monde avec lesquelles j'ai à traiter ? »

Et vers la fin de la retraite, passant déjà de la simple considération à la pratique, il écrivait à propos des mystères douloureux du Sauveur : « Quelle « récompense Notre-Seigneur me donnerait si je savais me livrer entière- « ment à lui et lui ressembler dans l'amour et la pratique des opprobres ! « Dire avec saint François de Sales : *Dieu sait le degré de réputation dont « j'ai besoin ;* à moi de tendre toujours au plus bas. Je ne brille pas dans une « conversation, une visite, une charge... : au lieu de m'en affliger, m'en « réjouir... » Et plus loin, à propos de Notre-Seigneur mis au-dessous de « Barabbas : « Quelques bons sentiments et prières pour suivre sérieusement « Notre-Seigneur, pour être méprisé, pour qu'on me préfère tout le monde « dans la communauté, soit que cette préférence vienne de mes Supérieurs, « de mes égaux... soit des personnes du dehors. »

Cette humilité sincère et profonde prépare le cœur aux libéralités du divin Maître. Mais après une telle vue de sa propre faiblesse et de sa misère, ne faut-il pas tout de suite chercher force et secours dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Le P. de Saint-Maixent prend comme résolution de toute sa retraite « *la familiarité avec Dieu*, c'est-à-dire le cœur-à-cœur avec Notre-Seigneur ; recours à lui très fréquent ; — confiance — présence — c'est la dévotion au Sacré-Cœur : « *Ne permittas me separari a te.* »

Bien des motifs le poussaient à entrer dans cette vie d'union avec Dieu : « 1° le désir de saint Ignace, mon Père ; le vœu exprimé maintes fois dans « les Constitutions. — 2° la nécessité de cette familiarité pour un compagnon « de Jésus, qui doit suivre son maître de très près, se signaler à son service, « aimer ce qu'il a aimé, fuir ce qu'il a fui... — 3° la vie apostolique... la « direction à donner... : toujours Dieu en vue. »

Après Notre-Seigneur, il met toute sa confiance en Marie, saint Joseph, son Père saint Ignace, pour lesquels il montre une dévotion toute filiale :

« Prendre cette habitude, écrit-il un jour, de demander la bénédiction de « Marie très souvent ; me mettre à genoux, comme Notre-Seigneur le fit « avant de quitter Nazareth ; c'était la pratique de mon petit saint Stanislas. « Pratiquer cela surtout dans les tentations, dans les entreprises difficiles et « périlleuses. » Et un autre jour : « Grande dévotion à saint Ignace et à « Marie, Reine des Sept-Douleurs ; c'est aux pieds de cette tendre mère « des Sept-Douleurs à Thierbach que j'ai fait mes premiers vœux... Quelle « dévotion ne dois-je pas avoir à ses souffrances ! Elle se plaignait à sainte « Brigitte de ce que personne ne compatissait à ses douleurs : que je lui « tienne donc compagnie ! »

Rien n'est oublié dans les résolutions qu'il prend pour l'avenir. Parlant un jour de l'extérieur du Jésuite, il se trace à lui-même cet idéal qu'il semble vraiment avoir réalisé : « Le genre religieux est difficile à définir, mais tout « le monde le sent ; le genre de la Compagnie c'est la politesse et la distinc- « tion du gentilhomme, la franchise et la loyauté du militaire, l'ascétisme « du mystique ; c'est l'humilité, la modestie, la générosité, l'élan, le courage, « la cordialité, c'est surtout la charité puisée au Cœur même de Notre- « Seigneur ; genre qui nous fait réellement les intermédiaires entre lui et « les hommes. »

Ne fut-il pas ainsi ? n'eut-il pas toujours cet extérieur du vrai religieux, cette affabilité sainte et parfaite que l'élévation de la grâce ajoute à la distinction de la nature ?

Le P. de Saint-Maixent termina cette longue retraite sans fatigue et, le cœur rempli de reconnaissance pour Notre-Seigneur, il écrivit aussitôt : « Le voilà donc écoulé, ce mois béni entre tous ceux de ma vie ! ce mois « que je ne dois plus retrouver sur cette terre, à moins que le bon Dieu ne « me réserve dans sa miséricorde quelque petite solitude comme celle du « bon P. Olivaint ! »

Quel fut, dans les mois qui suivirent, le travail de la grâce, quels furent les généreux efforts du *Tertiaire* pour répondre aux avances de Notre-Seigneur, les anges seuls le savent. Mais ce que nous savons du moins, c'est que bien des âmes ici-bas ont ressenti l'influence céleste à laquelle il avait ouvert tout son cœur, et dans le reste de sa vie, et pendant cette année passée à la dernière école de la perfection.

Le P. de Saint-Maixent fut un directeur justement apprécié et vénéré. Toute la fin de son humble carrière fut employée à conduire les âmes vers Dieu, à les guider et à les fortifier dans les voies les plus pénibles de la sainteté. Ce fut chez lui un vrai don, inexplicable sans l'action de l'Esprit-Saint, dont il s'était fait par sa courageuse vertu le plus docile instrument.

Avant d'entrer complètement dans le ministère de la direction, le Père de Saint-Maixent occupa pendant l'année 1873-74 la charge de Ministre à Vaugirard. L'année suivante, il fut envoyé à Poitiers pour exercer les

mêmes fonctions au collège Saint-Joseph : « C'était, nous écrit l'un de ses Supérieurs, un ministre modèle, plein d'attention pour son Recteur, et très aimé de la communauté. »

Mais bientôt son action s'étendit au delà du collège. Il confessa, et très vite sa direction fut goûtée et très recherchée.

Il n'aura plus jusqu'à la mort d'autre apostolat : cinq ans ministre à Poitiers, dix ans supérieur à la résidence de Bourges et trois ans supérieur au Mans, il exerça partout une influence réelle dans ce ministère, où celui-là réussit pleinement qui peut unir à certaines qualités de nature le zèle discret et la prudence de discernement que donne seule la grâce.

Une carrière de directeur d'âmes ne se raconte pas. Tout est mystérieux dans ces relations d'un prêtre avec les enfants du Dieu dont il est le simple représentant.

Dans ce rôle difficile, un côté pourtant se laisse entrevoir : la part prise par le confesseur au délicat travail de la grâce, travail qu'il peut aider et avancer par de sages conseils, comme il pourrait par des imprudences le retarder ou le détruire.

Plusieurs personnes, qui se disent à bon droit très redevables au Père de Saint-Maixent, ont eu la bienveillance de nous communiquer quelques souvenirs où la direction de leur Père vénéré et très regretté nous apparaît avec ces belles qualités qui rendent tout de suite explicable sa grande influence : zèle et prudence, douceur et fermeté.

La parole du Père n'avait point les qualités brillantes de l'éloquence humaine. Outre une légère difficulté de prononciation et une certaine timidité naturelle, l'infirmité contractée à Issy, le temps passé au parloir ou au confessionnal, et ses soucis de Supérieur ne lui laissaient guère de loisirs pour la préparation. Parler lui était un exercice de vertu, et des plus mortifiants. Mais son intelligence, par elle-même fort active, sa haute distinction, sa bonté si apparente, son union à Notre-Seigneur, sa connaissance profonde des besoins et des souffrances du cœur humain, tout cela joint aux vives lumières puisées dans l'habitude de l'oraison et à la conviction expansive que donne l'amour de Dieu et des âmes, le rendait toujours prêt pour ce genre simple d'allocutions toutes d'enseignement pratique qui consolent en fortifiant.

« Il allait droit au but ; avant et après chaque instruction, il demandait « quelques instants de repos et allait toujours les passer près du tabernacle, « comme pour demander à Jésus le mot d'ordre qu'il devait transmettre « aux âmes. » Assurément le Père, dans sa grande foi, n'attendait rien de sa parole, mais tout de l'action divine, et il priait pour attirer la grâce de Dieu. D'ailleurs, il ne faisait pas le moindre cas de son propre talent ; son humilité le portait souvent à demander, après telle instruction un peu plus incisive, s'il n'avait pas été trop loin. Quelquefois, après ses sermons, il

demandait avec une simplicité touchante à une personne qui le connaissait beaucoup : « Cela a-t-il mieux été aujourd'hui ? Pas trop mal, vous croyez ? Je n'ai rien dit qui ait pu choquer ? » Un jour il rencontra dans la rue cette même personne après une allocution, et d'un air tout joyeux : « Ah ! je crois que ça n'a pas mal été tout à l'heure » et il sollicitait des conseils sur ce qu'il devait dire. Par contre, il pensait naturellement que les autres faisaient mieux que lui ; c'était son habitude de trouver toujours et en tout quelque chose à admirer dans les autres. Une fois il s'était beaucoup préoccupé des préparatifs d'une fête célébrée à Saint-Agil pour la cinquantaine sacerdotale du curé, son premier maître ; il devait prononcer l'allocution, qu'il avait préparée avec le plus grand soin et tout son cœur ; par un malentendu, un autre prêtre fut invité à prendre la parole. Le Père revint à Bourges tout joyeux et enchanté du prédicateur, qui, disait-il, avait fort bien parlé. Quant à lui, il ne semblait même pas étonné de ce singulier contre-temps.

Il faut donc chercher ailleurs que dans l'éloquence naturelle, le succès obtenu par le Père à la plus grande gloire de Dieu dans la conduite des âmes. Il excellait aux entretiens particuliers. Il savait écouter, n'oubliait jamais rien, devinait vite l'état d'une âme, découvrait ce qu'on omettait de manifester, prévoyait les dangers et les obstacles de l'avenir. Il semblait n'avoir à penser qu'à la personne qui venait le consulter. Malgré tout ce qu'il avait à faire et les longues séances au parloir, jamais il ne paraissait pressé. Son accueil tranquille et joyeux laissait vraiment croire qu'on lui faisait plaisir en le dérangeant ; c'était chez lui une qualité constante, fruit d'un grand empire sur lui-même, et qui facilitait à tous l'ouverture du cœur et de la conscience. Son aspect seul mettait déjà la paix dans l'âme par cette sérénité virile qui le caractérisait. Une égalité aussi persévérante n'était pas sans sacrifices. Les stations prolongées au confessionnal lui étaient particulièrement dures ; il avait dû dans une ville faire enlever les planches du haut pour avoir plus d'air. Il avoua lui-même que, lorsqu'il croyait son labeur terminé, il éprouvait parfois un mouvement involontaire et pénible à la vue des mêmes personnes qui arrivaient toujours à la dernière limite. Pourtant à la cathédrale de Bourges, il garda le samedi comme un de ses jours de confession, parce que ce jour-là, déjà le plus chargé par ailleurs, était celui que choisissaient de préférence les personnes d'humble condition. Jamais il ne faisait souffrir les pénitents de cette fatigue : même au milieu de la surcharge des grandes circonstances, chacun se voyait paternellement accueilli, patiemment écouté. La veille d'une grande fête, un jour de jeûne, une personne, le voyant à son retour très tardif du confessionnal, l'engageait à ménager ses forces et à prendre un peu de repos : « Du repos ! dit-il en riant et en se frottant les « mains, je vais aller prendre un morceau de pain sec et confesser les hommes « jusqu'à 11 heures. »

Quand il comprend que Dieu lui confie une âme, il lui porte aussitôt un intérêt soutenu et réel, un appui fort et solide, lui donne sans compter son concours, surtout dans la peine. Car il compatit comme un vrai père à toutes les douleurs de ses enfants spirituels, comme il sait aussi prendre part à leurs joies. Spécialement quand il s'agit de soutenir et de consoler, sa charité n'oublie aucune délicate attention.

Son zèle pour les pauvres était inépuisable. Lui-même, ou par l'intermédiaire de personnes dévouées, il leur faisait d'abondantes aumônes, que sa mère lui fournissait avec un charitable empressement. Il multipliait ses démarches pour subvenir de toutes façons à ceux qui étaient dans le besoin, leur procurer du travail et des emplois. Mais surtout quand il s'agissait d'aider une âme à servir Dieu, il ne ménageait plus ses pas ni sa peine. A X..., il n'hésitait pas à aller bien loin dans un faubourg pour ranimer la foi d'une pauvre femme. Que n'a-t-il pas fait pour une autre femme pauvre et malade et pour une jeune juive convertie et abandonnée de sa famille ? Il leur multipliait ses visites sans compter. Longtemps malade, la jeune juive devint poitrinaire, et au terme de sa vie, on craignit de ne pouvoir lui faire accepter les derniers sacrements. Il y fallait toute la patience et le zèle du P. de Saint-Maixent. C'était au moment où il allait quitter la ville, et sa préoccupation était de laisser la pauvre fille dans cet état. Mais Notre-Seigneur permit qu'il partît seulement le jour où elle mourut et alors qu'il était parvenu à ses fins.

« Souvent, nous écrit un Père qui le vit de près à la résidence de Bourges, « le P. de Saint-Maixent visitait des malades et des infirmes. Pendant « plusieurs mois, il alla chaque jour consoler et préparer à la mort la femme « d'un général qui se montra très touché de sa compatissante assiduité... « Tous, dans la ville, prêtres et laïques, riches et pauvres, faisaient de lui « le plus grand éloge. Des officiers supérieurs et de tout grade, de simples « soldats, pour lesquels il semblait avoir une prédilection marquée, venaient « souvent l'entretenir à la résidence. »

La bonté du P. de Saint-Maixent, qui lui sert si bien à attirer les âmes, n'exclut nullement chez lui la fermeté, on pourrait dire même l'inflexibilité ; mais il y joint toujours une suavité incomparable. Que de sacrifices ne fait-il pas faire sans en avoir l'air, surtout aux personnes qu'il sait appelées par leur état à une plus grande perfection !

En général, sans aller de l'avant, il se contente de seconder les lumières de Dieu dans les âmes. Si on lui demande conseil, il réfléchit longuement, interroge, puis, une fois sa décision prise, rien ne saurait la modifier, mais il sait la faire accepter avec une douceur toute-puissante. Sa direction est suivie et très discrète ; il ne se rebute jamais ; quand il a échoué d'un côté, il essaie d'un autre. S'il voit une âme généreuse mais pas entièrement éclairée, il ne brusque rien, attend avec patience, lance à l'occasion un mot

d'encouragement qui brûle au vif ; et définitivement vaincu, l'on ne tarde pas à faire de grand cœur ce qui paraissait d'abord impossible. En cela il suit parfaitement son Père saint Ignace : il entre par la porte des âmes pour les faire sortir par la sienne.

Un jour une personne se débattant devant un sacrifice, dit au Père : « Ça me trouble trop pour que Notre-Seigneur demande cela de moi. — Vous croyez, mon enfant ? » Et dans ces paroles, dites avec un ton inspiré, réfléchi, qu'il prenait en pareilles circonstances, la récalcitrante voit Notre-Seigneur déjouer les illusions et les vaines imaginations, lui demandant avec amour ce qu'elle refusait par manque de générosité.

Voyant pour la première fois une jeune fille poursuivie par les premières lueurs d'une vocation qui devait lui coûter bien des luttes et bien des sacrifices : avec sa perspicacité ordinaire, il comprit tout, et après un court examen, où la jeune fille avait montré beaucoup d'indécision, car sa nature la portait vers le monde, il lui dit : « Ma fille, entrez, entrez en religion, entrez vite. — Mais, mon Père, si je me trompe ? — Vous serez religieuse dans tel ordre, et vous y mourrez. »

Il ne donnait aucune solution sans avoir prié, sans s'être inspiré auprès de Notre-Seigneur : il parlait alors avec une force et une onction qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Dans les tempêtes de cette même vocation dont nous venons de parler, il écrivait plus tard : « Eh ! quoi, vous vous « décourageriez ? Rappelez-vous les paroles que je vous ai dites au nom de « Notre-Seigneur ; elles se réaliseront. Quant à vos difficultés, réjouissez-« vous de vous trouver si faible, si petite et si mauvaise. Courage... la « bataille est bien engagée ; vous vaincrez si vous n'avez pas peur. »

Lorsqu'une vocation était décidée, le Père admettait difficilement que le départ fût longtemps différé, et s'il savait se prêter à certaines exigences de famille, il portait aussi de grands coups et ne reculait pas devant le conseil d'un départ secret. D'autres fois au contraire, il éprouvait longuement et faisait attendre des désirs trop vifs dont la volonté propre eût pu être le mobile.

Un jour voyant une âme dans un de ces moments d'hésitation où la nature voudrait réclamer ses droits aux premières secousses d'un appel à la vie religieuse, il lui dit au confessionnal : « Vous dites que vous n'avez pas « la vocation religieuse ? Eh ! bien, si vous ne l'avez pas, allez la demander « à la sainte Vierge. Allez faire votre pénitence devant l'autel de la sainte « Vierge, et là devant le tabernacle où est Notre-Seigneur, commencez par « demander la grâce de la vocation. » Et il ferma le guichet. La jeune fille obéit les yeux fermés ; mais après cet acte, la paix était revenue et toute hésitation avait cessé.

Une autre, au milieu de son noviciat, se laissait aller, au sujet de sa vocation, à quelques inquiétudes qui n'étaient pas fondées et auraient pu cepen-

dant lui devenir fatales ou tout au moins retardaient son élan vers le Bon Dieu. Le Père, qui la connaissait à fond, l'entendant un jour, lui fit aussitôt faire le vœu de chasser toutes les pensées contre sa vocation, et la tentation s'en alla.

Ces traits montrent bien la main ferme du P. de Saint-Maixent et ne donnent pas raison à l'appréciation des personnes qui, l'ayant moins connu et le voyant avec sa grande largeur d'esprit se faire tout à tous, ont pu le dire trop bon.

« En fait de traits caractéristiques, nous écrit une religieuse très à même « de le juger, voulez-vous me permettre d'en signaler un de plus? C'est la « franchise tout apostolique avec laquelle le bon Père disait à chaque âme « la *vérité* qui lui est propre, mais la vérité vraie. Oh ! que c'est bon, mais « que c'est rare ! Avec son tact parfait, il savait toujours ajouter le mot qui « relève, qui encourage, mais il ne capitulait jamais avec l'amour-propre ou « le manque de générosité. Il avait de ces mots à emporte-pièce ; ou bien « parfois il semblait hésiter en face d'une vérité trop humiliante : Je vais « vous le dire en latin, disait-il alors, — et je vous assure que c'était du bon « français... Je crois que pour lui sa vertu devait être l'humilité, tant il « savait bien la prêcher et la faire pratiquer aux autres. Il poursuivait « l'amour-propre dans ses derniers retranchements ; mais il savait humilier « sans jamais troubler ou décourager et avait un don tout particulier pour « relever l'âme alors qu'on croyait tout perdu. Il comprenait admirablement « toutes les souffrances, les plus intimes surtout, et apprenait à les surnatu- « raliser. Certes, il poussait loin dans la voie du détachement du cœur, « mais avec quelle délicatesse !... Bien sûr, il avait dû souffrir beaucoup « lui-même. »

De fait le P. de Saint-Maixent semble enseigner d'une façon plus pénétrante les belles vertus qu'il a tant pratiquées dans sa vie : le dévouement entier à Jésus-Christ et la joie dans l'immolation complète.

Une pénitente ayant dans une circonstance manqué de générosité, lui disait que « cependant elle avait fait son devoir. — Il faut savoir faire plus que son devoir, » répondit le Père, et d'un ton qui fit penser à cette personne que lui-même n'avait pas d'autre ligne de conduite. C'est bien là, nous semble-t-il, cet esprit de surérogation qui est le propre de l'amour.

Dans une retraite, il prit pour texte de ses instructions cette parole du bon Maître : *Si quis vult post me venire*... « Cette retraite, nous écrit-on, « fut vraiment un temps de salut et de bénédiction... Notre directeur se « dépeignait sans s'en douter ; il parlait d'expérience sur le bonheur d'être à « Dieu par la pauvreté, par l'obéissance, le sacrifice de tout nous-mêmes. Le « *secret d'être heureux, c'est d'être généreux*, nous répétait-il sans cesse, et « quand il nous parlait de l'immolation de l'âme religieuse pour accepter, « embrasser et aimer toutes les volontés de Dieu, il se résumait en ces deux

« mots avec l'énergie qui lui était comme naturelle : le pâtir vaut mieux que « l'agir. — Que son exemple était puissant pour nous faire goûter cette « vérité ! »

Toutefois, quand on se sacrifie, le P. de Saint-Maixent veut qu'on le fasse avec un cœur content et joyeux. Il aime à donner comme pénitence le « *Suscipe* » et un « *grand Magnificat* ». Une personne lui parlant d'une peine très vive qu'elle ressentait, il répondit par un « *tant mieux* » si spontané, qu'il était impossible de n'y pas voir l'expression de son grand amour pour la croix. A une dame très éprouvée, il ne cessait de redire : « Heureuse mère ! », lui donnait comme matière d'examen particulier la joie spirituelle et lui conseillait de répéter les *Magnificat* et les *Alleluia.*

On ne le quittait jamais sans avoir le cœur dilaté et plein du Bon Dieu,car il le donnait largement. Après l'aveu d'une infidélité qui aurait mérité quelques reproches, il se contentait de répondre : « Oui, vous avez bien à remercier « Notre-Seigneur, et avec vous je le bénis d'être si bon pour vous ; réparez « maintenant par l'amour et la confiance. »

A une personne qui traversait de rudes épreuves, il écrivait : « Oh ! soyez « bien surnaturelle. Voyez, en tout ce que Dieu permet, l'action divine, qui « veut purifier vos intentions et élever votre âme. *Sursum corda !* Vous avez « besoin de brisements, vous le savez : marchez d'un pas résolu, heureuse « d'avoir à souffrir pour Notre-Seigneur... Soyez toujours joyeuse et sainte- « ment joyeuse. Tout est pour le mieux. Confiance, mais humilité. »

Tout était pour le mieux ; il le jugeait ainsi, car la croix était là. Avec quelle insistance il recommandait cette fidélité à la croix ! Il n'était lui-même jamais plus content que quand il avait obtenu de ses enfants quelque bon sacrifice ; on le voyait alors se frotter les mains en disant : « Courage, courage ! Que refuser à l'amour de Notre-Seigneur ? » Et sa physionomie dévoilait en même temps que son âme entièrement soumise savait elle-même se rendre au premier appel de la divine volonté.

C'est encore dans le même esprit de joyeuse immolation, qu'il envoyait à l'une de ses anciennes pénitentes ces lignes généreuses : « Vous marchez, « comme je le souhaite, dans les ténèbres, mais obéissante. Il faut bien « *sentir* la croix ; mais vous l'aimerez cette croix, parce que vous la sentirez. « Ne pleurez pas, mais réjouissez-vous en Notre-Seigneur et Marie Imma- « culée. Ayez toujours la sainte joie, qui est l'apanage des âmes toutes « livrées au Sauveur JÉSUS. Elle ne vous est pas inconnue, cette joie ; « qu'elle s'accroisse en proportion des sacrifices jusqu'à égaler celle de sainte « Agnès souffrant le martyre pour son Dieu !... Au moment même où vous « prétendez vous offrir, vous reculez devant une légère humiliation, un acte « de dépendance vulgaire... Vous en avez le droit... mais que demande de « vous le Cœur du Maître ? Ne s'est-il pas immolé surabondamment pour « vous ?... A l'œuvre : plus vous serez méprisée, mieux ce sera. Je vois que

« vous vous livrez bien ; que ce soit encore mieux après cette fête ! Courage, « mon enfant ; donnez tout, et priez pour savoir ce qu'il faut donner. »

Les délicatesses de chaque instant d'une âme qui se livre, le P. de Saint-Maixent les enseignait trop bien pour ne pas les prodiguer tout le premier au divin Maître avec une fidélité constante. Après une retraite personnelle, il disait à quelqu'un : « Notre Seigneur a été bien bon ; je l'ai contemplé « dans sa bonté pour nous et je me suis dit que je ne pouvais avoir un meil- « leur ami que JÉSUS, qui s'intéressait à mes peines, à mes travaux et à « toutes mes entreprises. Je lui ai demandé d'être mon ami et de me faire « la grâce de répondre dignement à son amitié en prenant à mon tour tous « ses sentiments, ses intérêts, et en travaillant toujours pour sa plus grande « gloire. »

Mais pour se conformer si étroitement à l'esprit de Notre-Seigneur, il doit marcher, lui aussi, par le chemin de la croix. Il était toujours très gai : à l'entendre, à voir ce sourire toujours si franc qui ne le quittait pas, on eût pu croire qu'il jouissait des consolations célestes. N'était-ce pas plutôt le reflet de son âme tranquille et résignée entre les bras de Dieu, mais qui devait souffrir et combattre avant les joies de la patrie ? Aurait-il pu être si bon directeur, et consolateur si compatissant, s'il n'avait pas été à l'école de la souffrance ? Il semble, à en juger par son influence dans la direction des âmes, qu'il faut lui appliquer tout entier ce beau mot de Madame Swetchine : « Avoir beaucoup souffert, c'est comme ceux qui savent « beaucoup de langues : ayant appris à tout comprendre, ils se font com- « prendre de tous. » Tel fut l'heureux privilège du P. de Saint-Maixent ; il sut toujours parler à chacun le langage qui lui convenait.

« Pour moi, dit une personne qui l'a particulièrement connu, le Père « était de ces âmes fortes et généreuses que Dieu, pour augmenter leurs « mérites, fait marcher par la voie de la croix. J'ai gardé cette impression « de bien des paroles du Père. Ses retraites surtout lui étaient très labo- « rieuses ; quand il se recommandait alors aux prières, il laissait paraître « comme une espèce d'appréhension ; et quand je voulais me réjouir pour « lui de ces jours de repos, seul avec Notre Seigneur : Du repos ! disait-il ; « Vous ne trouvez donc pas les retraites un peu pénibles ?... Oh ! si, c'est « un travail. — Et lorsqu'au retour de ces retraites, avec une indiscrétion « que pouvait seule me permettre sa bonté à mon égard, je lui demandais « des nouvelles, et s'il avait goûté un peu de repos près du Bon Dieu : Oh ! « non, pas beaucoup, me disait-il, pourtant je crois que je puis être content « de ma retraite. — Je lui citai un jour quelques notes (du P. de Ravignan) « qui dépeignaient vers la fin de sa vie l'état d'angoisses et de combats de « son âme, et je lui dis que je croyais qu'il en était de même pour lui : « Qu'est-ce qui vous a dit cela ? reprit-il ; — et comme j'ajoutai : N'est-ce

« pas, mon Père, que je ne me trompe pas ? — il poussa un long soupir et « me dit seulement : Priez beaucoup pour moi. »

En 1890, il dit à une religieuse de demander pour lui, le jour de sa profession, les grâces suivantes : vivre et mourir dans la Compagnie ; — la grâce des missions étrangères ; — beaucoup souffrir pour Notre-Seigneur. — Et comme la nouvelle professe se permettait une réflexion, il reprit vivement : « Ma fille, retenez bien ceci : vous demanderez pour moi : vivre « et mourir dans la Compagnie, les missions étrangères, beaucoup souffrir « pour Notre-Seigneur. »

Il écrivait un jour à la même personne : « Priez beaucoup pour moi, « afin que Notre-Seigneur m'humilie beaucoup. »

A l'exemple et suivant le conseil de son Bienheureux Père saint Ignace, il voulait ressembler à Notre-Seigneur par l'anéantissement et l'humilité ; pour arriver à cette ressemblance, il prenait le plus court chemin, il demandait l'humiliation.

Cet esprit d'humilité profonde dont nous avons déjà rencontré tant de preuves, apparaît dans les lettres de toute sa vie. Quand il est jeune, il rapporte toujours à sa *bonne* mère ce qu'il y a de bon en lui. Enfant de la Compagnie de JÉSUS, il se regarde comme indigne de vivre dans son sein : « Je vous en supplie, écrivait-il à sa mère le 29 avril 1861, ne demandez « jamais de faveurs pour moi : j'y ai moins de droits que qui que ce soit. « Mon admission dans la Compagnie est un mystère que je ne puis m'ex- « pliquer que par la miséricorde infinie du Cœur de Notre-Seigneur. Quels « travaux en effet la Compagnie peut-elle attendre d'une pauvre tête fêlée « comme la mienne? Ne s'expose-t-elle pas, en m'admettant, à me voir « végéter dans son sein ? Mais alors, que je lui sois à charge le moins pos- « sible, et qu'après avoir été reçu par grâce comme un de ses enfants, je « n'aille pas reconnaître sa tendresse maternelle par des ingratitudes (1). »

Non seulement dans sa correspondance, mais souvent aussi dans ses relations avec les personnes du monde, il a montré quel peu de cas il faisait de lui-même. Nous savons comme il aimait à recevoir des remarques sur ses sermons. Il acceptait les reproches avec une simplicité d'enfant.

Avec les humiliations, le P. de Saint-Maixent souhaitait qu'on demandât pour lui la « grâce des missions étrangères ». Ce désir des missions, apparent, comme nous l'avons vu, dans les premières années de vie religieuse, durait encore dans toute son héroïque vivacité lorsque le courageux Père avait déjà usé ses forces aux travaux d'un rude ministère. La lettre suivante le prouve avec une éloquente simplicité.

En mars 1891, le Révérend Père Provincial à propos du troisième cente-

1. Nous avons vu, par les charges qui lui furent confiées, que ses supérieurs jugeaient l'humble Père tout autrement. A une certaine époque, il fut sérieusement question de lui donner les fonctions si délicates de Maître des novices.

naire de saint Louis de Gonzague, avait eu occasion de rappeler les besoins de nos Missions de Chine dans une lettre adressée aux différentes maisons de la Province. Le P. de Saint-Maixent ne put s'empêcher de lui exprimer l'ardeur d'un désir longtemps entretenu ; il lui écrivit, le 6 mars, ce mot que nous transcrivons en entier :

« Mon Révérend Père Provincial,

« Vous allez rire de mes vieilles prétentions ! Mais je dois vous dire et « vous redire qu'une des plus vives aspirations de ma vie a été et est d'être « envoyé aux missions étrangères et d'y mourir. Me voilà donc tout prêt à « répondre au glorieux appel que vous inspire notre frère du ciel, saint « Louis de Gonzague. Mais vous vous dites : que faire en Chine d'un pauvre « vieux, qui compte cinquante-cinq printemps ? Il sera plus encombrant « qu'utile. — Cependant, il pourrait encore y rendre quelques services, « services matériels surtout ; il saurait payer de sa personne, etc... ; « tandis qu'en France je vois qu'il deviendra d'ici peu plus encombrant « encore. Puis, pour lui ne vaut-il pas mieux mourir quelques années « plus tôt, mais sur une terre étrangère, la terre du dévouement et de « l'abnégation ? On dit que les missionnaires de Chine meurent très « joyeux.

« J'ai dit; le reste est l'affaire de Dieu et de son représentant. »

Nous pourrions finir sur cette lettre. Le Père y est tout entier avec les deux traits qui caractérisent le mieux sa physionomie : dévouement et humilité.

La réponse du ciel fut qu'il mourrait en France, entre les bras de deux de ses Frères, et que ses restes seraient déposés dans la terre autrefois si aimée et si généreusement sacrifiée de Saint-Agil, à côté de ceux de sa tendre et vénérable mère.

La Vicomtesse douairière de Saint-Maixent était morte en 1887 à l'âge de 93 ans. Au moment de la dispersion de la résidence de Bourges, dont le P. Georges était alors supérieur, elle était venue une première fois s'installer dans cette ville, y avait loué une grande maison devenue vide par le départ subit des Religieuses Auxiliatrices, et là s'était ingéniée pour rendre à nos Pères les plus grands services : grâce à elle, les dispersés purent bientôt se réunir et reprendre les exercices ordinaires de la vie commune. Elle revint, malgré ses infirmités et ses souffrances, passer à Bourges l'hiver de 1887 ; mais ses forces s'épuisèrent vite, et elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, après avoir reçu de son fils les suprêmes consolations de la religion.

Le P. de Saint-Maixent, avec quelques membres de sa famille, conduisit la dépouille de sa mère à Saint-Agil. Revenu à Bourges, il y continua pendant trois ans ses travaux habituels, puis fut nommé, le 8 septembre 1890,

Supérieur de la Résidence du Mans. Là, gardant toujours sa paix et sa sérénité constante, il dépensa rapidement le reste de ses forces au service des âmes. Dès l'hiver de 1893, on put remarquer malgré lui les traces d'une fatigue fort inquiétante. A toutes les questions sur sa santé, il répondait invariablement : « Cela ne va pas mal. » Un jour cependant, il dit à une personne : « Je m'en vais, ma pauvre enfant, je suis en ruine. » Et comme on le suppliait de se soigner : « La pauvre machine ira jusqu'au bout, s'il plaît à Dieu. » Ce fut sa seule réponse. D'ailleurs il ne se ménageait guère. A cette époque même, en dépit de sa propre fatigue, on le vit souvent au chevet d'un Père souffrant. Que de fois dans un jour il montait à l'infirmerie, assistant à chacune des visites du médecin, allant chercher tout ce qui devait être agréable au malade ! Il ne s'arrêta que vaincu lui-même par la maladie.

Un médecin de Paris attribua à une hypertrophie du cœur les désordres dont le Père souffrait et qui avaient sans doute été amenés par un excès de fatigues physiques et morales absolument opposées au traitement et à l'hygiène des affections du cœur. On espéra d'abord un prompt retour à la santé. Le Père cependant ne pouvait plus ni lire, ni écrire. Comme son mal empirait vite, il fut envoyé, au commencement d'avril, à Arcachon. Il devait y trouver la plus touchante hospitalité dans la maison de M^me^ la Vicomtesse de Cholet, chez laquelle il fut reçu avec deux autres Pères malades, le P. de Nadaillac, frère de celle-ci, et le P. Camille.

Ce n'est pas sans un triste pressentiment qu'il se dirigea vers Arcachon. Il avait dit un ou deux jours avant son départ avec une sorte de préoccupation : « L'obéissance m'y envoie et j'espère m'y trouver bien. » Et à un Père il écrivait alors : « Le R. P. Provincial m'envoie là-bas ; je visais plus haut. » Il se sentait frappé et avait déjà fait le sacrifice de sa vie : « Je suis prêt, dit-il un jour, il en sera ce que Dieu voudra. »

Il partit donc avec la pensée de la mort. De fait il reçut, presque immédiatement après son arrivée, l'appel de Dieu pour le repos de l'éternité. Ce qu'il n'attendait point, c'est la double épreuve dont sa famille allait être cruellement atteinte.

Le 25 avril, son frère aîné, M. le Comte Fernand de Saint-Maixent, après une vie vaillante et pleine d'œuvres, fut enlevé à l'affection des siens par une mort rapide. La fatale nouvelle en vint aussitôt à Arcachon. Un télégramme annonçant le danger fut remis au P. Georges directement ; il n'y avait plus moyen de rien lui cacher. Madame la Vicomtesse de Cholet et les deux Pères prirent cependant les plus grandes précautions pour le préparer peu à peu à l'annonce de la terrible vérité. Enfin le soir du 25 avril on lui avoua tout. « Il a pleuré doucement, écrit M^me^ la Vicomtesse de Cholet, et nous « pleurions avec lui. Sa journée n'a pas été mauvaise ; au contraire, il ne « semblait plus lui-même : il parlait, il marchait. » Hélas ! ce n'était qu'une

dernière lueur de retour à la vie, amenée sans doute par la forte secousse qu'il venait de subir.

Le lendemain ce fut la mort.

Cette mort calme et belle, comme toute la vie du P. de Saint-Maixent, a été racontée en détail par un des Pères qui l'assistaient, par le P. Camille, que Dieu devait aussi rappeler à lui quelques mois plus tard. Nous donnerons ce récit presque en entier ; il est daté du 27 avril 1893 :

« Que la mort frappe vite ! En douze heures tout s'est terminé. (Le) « mardi (25), le P. de Nadaillac et moi nous causions encore jusqu'à neuf « heures avec notre bon Père Supérieur, pour essayer de consoler sa grande « douleur. Il était admirable de résignation. Une religieuse de l'*Espérance*, « qu'une erreur providentielle de ses supérieures avait envoyée ici, lui pro- « diguait les soins les plus attentifs et les plus respectueux. Il lui dit le soir « en se retirant : « Priez bien pour moi, ma fille, afin que je puisse demain « faire la sainte communion pour mon frère. » — Le Père n'avait pu dire la « sainte messe depuis qu'il était ici ; trois fois même il n'avait pu faire la « sainte communion. — Le P. de Nadaillac et moi nous lui avions offert « de lui porter la sainte communion pendant la nuit ; le bon Père avait re- « fusé pour ne pas nous fatiguer.

« Hier matin (26 avril), vers 6 h. je voulais entrer dans sa chambre pour « prendre de ses nouvelles. Le P. de Nadaillac me dit qu'il croyait que le « Père dormait. Je n'insistai pas. Je dis ma messe à 7 h. comme à l'ordinaire, « mais bien étonné de ne pas voir le Révérend Père arriver au moins vers « la fin. L'attaque avait commencé. Le P. de Nadaillac entrant dans la « chambre vers 7 h., avait trouvé le Père assis sur son lit, ayant sa soutane « passée, sa toilette faite, tout prêt à descendre pour communier ; mais il « avait la tête renversée en arrière et pouvait à peine parler. Ce dernier « effort pour se lever avait provoqué l'attaque. Le P. de Nadaillac, profitant « de quelques lueurs de connaissance qui restaient, lui donna l'absolution « et la sainte communion. Le Père n'avait rien pris pendant la nuit..., ce « long jeûne a dû le fatiguer beaucoup. La nuit avait dû être agitée, car « sur la table, près de son lit, nous avons trouvé sept ou huit allumettes « brûlées.

« Le docteur prévenu arriva bientôt, mais ne fit que confirmer toutes nos « craintes ; il nous parla lui-même de l'extrême-onction.... Les bons Pères « Oblats, qui dirigent la paroisse de Notre-Dame d'Arcachon, n'ont fait « aucune difficulté pour nous confier les saintes huiles, et le P. de Nadaillac « a rendu lui-même ce triste devoir à son Supérieur.

« Le bon Père était dans une complète prostration ; il a eu cependant « quelque connaissance au moins jusque vers midi. Ainsi on l'entendait « dire : *Mon Dieu, ayez pitié de moi*, souvent, très souvent ; puis : *Fiat !* Le « matin il avait par gestes demandé à baiser son crucifix ; puis quelque

« temps après, d'une façon assez intelligible, il dit à la Sœur de se retirer « pour aller faire la communion à la messe du P. de Nadaillac.... A fré- « quents intervalles, à très haute voix nous lui suggérions des oraisons jacu- « latoires, des actes d'amour ; nous lui faisions baiser son crucifix en lui « répétant : *Voveo paupertatem, castitatem et obedientiam perpetuam in Socie- « tate Jesu.* — La sainte Vierge, saint Joseph, son patron saint Georges, « tous les saints du ciel étaient invoqués tour à tour ; nous aurions été si « heureux de provoquer un moment de connaissance.... Vers 2 h. (du soir) « la figure a changé. J'ai récité, bien ému, les prières des agonisants, sur- « tout en disant le *Proficiscere, anima christiana.* J'ai attendu un instant ne « pouvant me décider à le dire. L'agonie a été très douce ; le Père ne de- « vait pas souffrir ; la figure était très calme. D'heure en heure et bientôt « de demi-heure en demi-heure, nous récitions sur lui la formule de l'abso- « lution.... Hélas ! il est bien à croire que le vénéré malade n'a rien en- « tendu, mais il était si admirablement préparé !... Le matin même de « l'attaque, nous croyons qu'il a bien compris tout de suite la gravité de « son état ; il a dit : communion ; — puis quelque temps après : les onctions, « les onctions ; — nous pensons que cela voulait dire l'extrême-onction.

« Le Révérend Père est mort en vrai religieux, fils de l'obéissance. Il lui « répugnait beaucoup de recevoir la moindre chose, même une tisane des « mains de cette Sœur garde-malade ; mais la bonne religieuse lui dit la veille « ou l'avant-veille de ce triste jour : Mon Père, M^me^ la Vicomtesse de Cholet « a averti de tout le R. P. Provincial, soyez en paix. — Et le Père sourit en « lui disant : Oui, ma fille.

« Vers 6 h. ½ du soir, une crise s'est déclarée ; la respiration est devenue « bruyante et saccadée, le râle plus fort et plus violent ; une sueur froide « couvrait le pauvre malade. Le P. de Nadaillac, M^me^ la Vicomtesse de Cholet, « la religieuse et moi, nous avons redoublé nos prières. Au bout d'une dizaine « de minutes, la respiration se faisait de plus en plus lente ; le P. de Nadail- « lac a prononcé à la hâte une dernière absolution, je lui ai mis le crucifix « sur ses lèvres, lui criant à haute voix les noms de Jésus, Marie, Joseph, — « lui répétant une dernière fois : *Voveo paupertatem, castitatem et obedientiam « perpetuam in Societate Jesu.* — Il a eu encore une aspiration, puis nous « n'avons plus rien entendu, et il nous a été impossible de saisir le dernier « soupir. Il était 6 h. ¾. — Le Père est donc mort la croix aux lèvres, renou- « velant, au moins par mon entremise, ses vœux de Jésuite. C'est une bien « belle mort ! La figure est belle et respire la paix ; le corps était resté très « flexible. Le P. de Nadaillac et moi, nous l'avons enseveli dans sa soutane « de Jésuite. Il a son crucifix et son chapelet dans ses mains jointes. Aux « derniers moments, nous lui avons mis un *livre des règles* dans la main « gauche, son chapelet autour du cou, puis je lui ai présenté son crucifix à « baiser : le bon Père avait été très frappé de la mort si touchante du

« P. Fessard demandant comme saint Berchmans son livre des règles, son « chapelet et son crucifix des vœux, et disant comme lui : « Avec ces trois « objets, je mourrai volontiers, très volontiers. »

« C'est une congestion séreuse qui a emporté le Révérend Père. L'albu- « minerie était au plus haut degré ; sous le coup de cette forte émotion « ressentie à la mort de son frère, la congestion s'est déclarée et l'empoi- « sonnement a été très rapide. Le Père était absolument à bout ; tout était « pris chez lui ; c'était une affaire de quelques jours ou tout au plus de « quelques mois : le médecin, dès sa première visite, nous a dit que le Père « ne se rétablirait jamais. »

La dépouille du P. de Saint-Maixent fut transportée d'Arcachon à Saint-Agil.

A Arcachon, des marques de sympathie arrivèrent de toutes parts. Les Pères Dominicains du Mouleau et les Pères de Saint-Elme vinrent prier auprès du corps et l'accompagnèrent jusqu'à la gare après la messe. L'absoute fut donnée par le Révérend Père Recteur de Tivoli. Les Frères des Écoles Chrétiennes avaient amené tous leurs enfants pour suivre le cortège. Les cordons du poêle étaient tenus par le R. P. Prieur des Dominicains, deux Pères de Saint-Elme et M. G. de Cholet. La richesse des couronnes et croix en fleurs naturelles, envoyées par des personnes amies du Père ou de la Compagnie, contrastait singulièrement avec la pauvreté du corbillard : dernière image de cette sainte vie, qui cacha toujours sous les dehors de la joie et de la paix des trésors d'humilité et d'abnégation.

A Saint-Agil, le corps fut déposé dans le tombeau de famille qui venait à peine de se fermer sur les restes de M. le Comte de Saint-Maixent. Les deux frères reposent au milieu de cette population qu'ils ont enrichie de leurs bienfaits et instruite de leurs grands exemples.

L'action apostolique du Jésuite n'a point disparu avec lui. A sa mort, bien des témoignages de vénération sont venus consoler les siens, leur révéler même en partie une influence que son humilité avait tenue cachée. Cette influence, il semble encore l'exercer du haut du ciel à l'égard des âmes que Dieu lui avait confiées sur la terre : « Il est certain, nous écrit un « Père du Mans, qu'ici beaucoup d'âmes qu'il a dirigées recourent à lui « avec confiance dans leurs difficultés et elles assurent sentir son secours. » Le même fait de protection spéciale nous a été rapporté de différents côtés. Une dame de Bourges dont la fille était dangereusement malade, désespérée des médecins, s'adressa au Père dans une neuvaine ; la jeune fille fut assez remise pour entreprendre le voyage de Lourdes, et on assure qu'elle a été guérie. Une religieuse qui a eu le P. de Saint-Maixent pour directeur pendant trois ans et demi, raconte que, grâce à sa direction, elle a pu surmonter de grandes difficultés extérieures et les plus rudes peines intérieures : « Après sa mort, écrit-elle, je ressentis de sa part une assistance

« sensible. Un calme parfait se fit dans mon âme. J'éprouvai une paix très « douce, une claire vue des desseins de Dieu sur moi me fut donnée, en « même temps que la force nécessaire pour les accomplir... »

Cette confiance toute filiale que la mort semble accroître, ce recours spontané à un directeur si regretté, ces consolations où l'on croit reconnaître son ancienne délicatesse aidée maintenant d'une puissance qu'il n'avait point sur la terre, n'est-ce pas le plus bel éloge décerné à la vie apostolique du Père par la voix reconnaissante de ses enfants ?

Le P. Alphonse Camille.

Mort à Jersey, le 28 août 1893.

LE P. Alphonse Camille naquit à Nantes, le 28 août 1860. Il devait mourir le même jour de l'année 1893, après une vie de 33 ans, riche de généreux désirs, d'héroïque patience, mais presque vide de ces grands travaux qu'avait rêvés son âme ardente. Là n'est pas précisément le caractère original de cette vie religieuse. Ils sont nombreux parmi nous, hélas ! ceux à qui Notre-Seigneur inspire ces désirs passionnés de le servir par le travail de l'apostolat, pour leur demander, dans la force de l'âge et du talent, le sacrifice prématuré de leurs rêves de dévouement. Mais la plupart des âmes soumises à cette rude épreuve, ne peuvent l'accepter qu'au prix d'un long combat ; ce n'est qu'après s'être longtemps débattues contre cet incompréhensible arrêt, et souvent au seuil même de l'éternité, qu'elles consentent à sacrifier leur désir de travailler activement pour la gloire de Dieu. Le Père Camille, au contraire, semble avoir compris, de prime-abord, que le champ de bataille où Notre-Seigneur le plaçait n'était pas celui qu'il avait choisi lui-même, et sans perdre son temps et ses forces à lutter contre Dieu, il ne songea qu'à tourner sa merveilleuse énergie à l'acceptation de l'épreuve. C'est en souriant, et sans rien perdre de sa ravissante bonne humeur, qu'il assista à la ruine de son corps, et cela sans se démentir un instant. Voilà ce qui a paru digne d'être mis en lumière dans cette courte notice, abrégée encore par la modestie de celui qui en fait l'objet. Avant de mourir, il exprima le désir que ses notes spirituelles fussent brûlées ; et une piété fraternelle, que nous sommes presque tentés de regretter, nous a privés, en accomplissant ce testament de l'humilité, de l'histoire intime de cette belle âme. Nul doute que ces confidences ne nous eussent livré, en partie, le secret de cette surhumaine sérénité, dont nous avons respiré le parfum, sans bien savoir à quel prix elle était achetée.

Quelques traits conservés de l'enfance d'Alphonse, nous le montrent inaccessible à toute crainte, légèrement turbulent, mais le cœur orienté vers le surnaturel. Il dit déjà la Messe, et la grande punition, quand il n'est

pas sage, est de lui déclarer qu'on ne prendra pas de *ses reliques* après sa mort. « Oh ! si, ma petite bonne, s'écrie-t-il, je serai un petit saint et tu « prendras de mes reliques. » Et du coup, on obtenait bien un grand quart d'heure de sagesse. Vers 11 ans, il entrait au petit séminaire de Bordeaux, où il fit, pendant 6 années, de brillantes études. C'était toujours la même intrépidité qui, aux bains de mer, l'entraînait au large par les plus gros temps, l'exposant à des dangers dont sa vigueur et son habileté de nageur le tiraient tout juste. Mais aussi, comme la note surnaturelle sonne juste et émue, lorsqu'à la veille de la première Communion de son frère, il lui écrit : « Tu vas recevoir pour la première fois dans ton âme, le Dieu « qui t'a créé, le Dieu qui t'a aimé, même avant ta naissance ; le Dieu qui « t'a vu pleurer tout petit devant le tableau de ses souffrances. Oh ! comme « tu seras heureux ! Sois sans crainte, frère ; si demain les paroles man- « quent à ton amour, ton cœur parlera pour toi, et je sais qu'il parlera « bien ; puis laisse aller ton âme, laisse aller tes larmes d'émotion ; ces « douces larmes font du bien à l'âme, et ton Dieu te verra avec complai- « sance ; son œil se reposera sur toi avec amour et délices. Il aime tant « les cœurs purs ! Comme ton bon ange sera heureux, enfant ; demain à « ton réveil il te sourira, il te saluera comme un vrai frère, il t'embras- « sera ! »

La lettre est signée : Camille-Breton. — Le jeune homme énergique qui écrivait ces charmantes lignes, avait bien le droit d'être fier de son noble pays. Le rude granit de la Bretagne, avec ses oasis de lande fleurie, symbolisait à merveille ce caractère fort parfois jusqu'à l'excès, mais où plongeaient les racines de la plus tendre piété et d'une exquise délicatesse !

Dieu fit alors entendre son premier appel. On devine qu'il fut généreusement obéi et en octobre 1877, Alphonse entrait au grand séminaire de Nantes.

S'il faut en croire une histoire légendaire, le travail de l'abbé Camille était déjà passionné jusqu'à l'imprudence. On prétend qu'un jour, il remontait dans sa chambre, portant de l'eau chaude pour je ne sais quel usage, et lisant son cher saint Thomas. Mais le lecteur resta si absorbé à la porte de sa cellule, que lorsqu'il s'arracha enfin aux étreintes du grand Docteur, son eau était refroidie. Choisi vers la fin de 79 pour défendre publiquement des thèses de théologie, honneur réservé aux deux premiers du cours, Alphonse confesse n'avoir pas consulté moins de 45 auteurs, et ce qu'il a fait dans la Compagnie, en ce genre, montre bien de quoi il était capable dans cette première fougue de travail philosophique. Après deux ans et demi de grand séminaire, Dieu frappa de nouveau à la porte de son cœur. Il voulait le sacrifice plus absolu encore de la vie religieuse. Nous voudrions donner l'admirable lettre par laquelle l'abbé Camille sollicite la permission de son père. C'est un modèle de plaidoyer en ce

genre : la raison la plus exacte en a tissé la trame serrée ; tout a été prévu, étudié, essayé même à l'avance, mais aussi l'amour de JÉSUS perce partout sous le raisonnement, et le revêt du charme d'un saint enthousiasme. Tant d'éloquence, au reste, était bien inutile. Alphonse s'adressait à un vaillant chrétien qui ne savait pas marchander avec Dieu. Le sacrifice fut donc joyeusement accompli, et le 30 avril 1880, le Frère Camille entrait au noviciat d'Angers.

Ici commence une série de charmantes lettres gaies, vives, spirituelles, taquines même, d'Alphonse à sa famille, et qui devaient y apporter, avec un adoucissement aux rigueurs de l'absence, quelques rayons de cette joie spirituelle, seule aumône que nous puissions faire aux nôtres. Soit d'Angers, soit d'Angleterre, le Frère Camille ne manqua pas d'envoyer régulièrement ces gracieux messagers, qui allaient dire à sa chrétienne famille toutes ses joies de novice, tous ses travaux de scolastique, une seule chose excepté, ce qui aurait pu attrister ou inquiéter les siens. Bientôt, l'expulsion jetait le jeune novice au pays de Galles. C'est là qu'allait se faire la formation.

Un de ses conovices nous le décrit toujours prêt à rendre service, avide de dévouement et de corvées. Il devait être missionnaire, le Zambèze ayant attiré ses vœux ; il voulut donc se préparer à cette rude vie par une sorte d'apprentissage. C'est assez dire qu'il ne s'épargna pas durant son noviciat. Mais sa santé semblait excellente, et il parvint sans encombre au jour de ses premiers vœux ; celui que nous citions tout à l'heure se souvient avec émotion, de l'accent pénétré dont Alphonse répétait au soir du grand jour : « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* »

Cette paix ne tarda pas à être mise à rude épreuve. Ce fut d'abord en août 1882, la mort presque subite de son père, qu'Alphonse n'eut pas la consolation d'embrasser une dernière fois. Cette catastrophe fut encore l'occasion de lettres ravissantes, où le jeune religieux sut, en pleurant avec les siens, les relever aussitôt vers le ciel, et changer le cri de la nature en hymne de courageuse résignation. Bientôt cependant Dieu, qui venait de l'affliger de la sorte, le consolait par l'entrée de son frère au Noviciat. Mais ce n'était qu'un dernier sourire de la Providence avant l'épreuve définitive.

Le Frère Camille avait commencé son juvénat avec son ardeur habituelle, lorsqu'un premier crachement de sang vint marquer la fin de sa belle santé, et ouvrir une carrière si dure et si nouvelle pour cette âme de feu, celle de la maladie. D'ailleurs, ce n'était qu'une première alerte, un prélude au mal terrible qui devait triompher de son corps après une lutte de dix ans, pendant laquelle l'âme saurait s'élever à la plus haute et la plus rayonnante vertu. Les années scolaires 83-84, 84-85 se passèrent à Jersey en philosophie. Malgré bien des accrocs, la santé parut se relever

un peu, et l'ardent travailleur se réveilla. Rien de plus commun que de le trouver perché sur une échelle de la bibliothèque, absorbé par sa lecture, oubliant les heures. C'était du reste l'époque des grandes discussions philosophiques. Le Frère Camille était des plus acharnés, et sa réponse dans une menstruale qu'il défendait est restée célèbre. Interrogé par le R. P. Recteur, sur le degré de certitude avec lequel il tenait une de ses thèses, palladium du système, il répondait sans hésiter : « *Ut certissimam, Reverende Pater.* »

On devine qu'une telle ardeur n'était pas pour le remettre.

En 1885-86 il fut surveillant à Tours. A la rentrée de 86, un professeur manquait en Philosophie. Le Frère Camille fut nommé, et, bien qu'il sentît parfaitement que le travail dépassait ses forces, il obéit. Entré au séminaire après sa rhétorique, n'ayant jamais fait que de la philosophie scolastique, il se trouvait brusquement obligé d'étudier lui-même ce qu'il allait enseigner à ses élèves. Ce ne fut pas, on le pense, l'enseignement qui en souffrit ; mais après six mois d'efforts, le jeune professeur tombait définitivement à la suite d'une abondante hémorragie. Une congestion pulmonaire se produisit et livra le malade sans défense à la tuberculose.

A partir de ce moment, le F. Camille comprit que ses jours étaient comptés. Quelqu'un qui l'a connu plus intimement nous affirme que la lutte fut rude — en pouvait-il être autrement avec une si vivante nature ? — Mais la victoire fut si complète que l'effort n'en parut jamais au dehors. Ce fut l'acceptation joyeuse d'une vie inutile, d'une vie de malade ; on sait assez que ce n'est pas un jeu.

Les trois années suivantes se passèrent en théologie à Jersey. Les deux premières furent assez bonnes, la troisième plus fatigante.

Ceux qui ont connu alors le F. Camille, se rappellent cette joyeuse bonne humeur, qui le rendait si populaire et en faisait, malgré sa maladie, un des boute-entrain des modestes récréations du scolasticat. On se souvient aussi de sa passion pour la lecture, dont il était le premier à rire, dernier reste de son ardeur pour le travail, devenu presque impossible.

Enfin, le 8 sept. 90 arrivait le beau jour du sacerdoce. Le P. Camille était entouré de sa famille à cette heure si désirée ; il ne nous a donc rien laissé de ses impressions. Mais ce qui était évident pour tous, c'est que la fatigue de l'année et les émotions de l'ordination l'avaient brisé. Un repos fut jugé nécessaire, et le Père fut envoyé au Mans pour se reposer, en occupant une chaire de surveillant. Hélas ! c'était trop pour lui ; à la fin de l'année, il nous revenait décharné comme un squelette, à bout de forces, et chacun crut à ce moment que la fin ne tarderait pas.

Mais Dieu voulait le laisser deux ans encore au scolasticat, pour exercer son muet apostolat d'abandon joyeux à la Providence. Il se servit pour opérer ce petit miracle du fameux lait de Jersey, si riche en principes nutri-

tifs, et qui fut toujours pour le P. Camille un véritable breuvage magique. Aussi quelques mois après, le malade accusait-il, sans trop de confusion, une augmentation de 20 kilog., qui grâce à sa petite taille, lui constituaient un respectable embonpoint. Et notons au passage un détail minuscule : On sait assez que les gens gros ne souffrent pas volontiers plaisanterie sur cette matière. Le P. Camille était le premier à plaisanter de son commencement d'obésité, restant ce qu'il avait toujours été : inaccessible à tout sentiment de susceptibilité égoïste.

Cependant, vers la fin du mois de juin, la marche devint presque impossible. Le Père annonçait qu'il devenait paralytique, mais en riant, et comme s'il se fût agi d'une chose qui lui fût absolument étrangère. Les médecins, eux, ne dissimulèrent pas leur inquiétude, et craignirent que la paralysie ne remontât au cœur. Aussi, la veille de la Fête du Sacré-Cœur, au dernier jour du triduum qui précédait la Rénovation des vœux, on se décida à administrer au malade les derniers sacrements. Il reçut cette nouvelle avec son allégresse habituelle, et avant la cérémonie voulut adresser un mot d'adieu à la communauté : « Mes Pères et mes Frères, dit-il, je vous demande « pardon à tous de la mauvaise édification que je vous ai si souvent donnée, « surtout en n'étant pas fidèle *aux petites choses*, *aux petites règles*. Je dési- « rais beaucoup être missionnaire, mais à cause de mes infidélités, Notre- « Seigneur m'a rejeté. Je me soumets à sa volonté et je le remercie de ce « qu'il m'accorde la consolation des consolations, la grâce des grâces, celle « de mourir dans la Compagnie ». — Un regret cependant lui restait. Prêtre depuis environ deux ans, il n'avait jamais eu la consolation de donner l'absolution. Son frère, qui l'assistait, voulut la lui procurer, et demanda au R. P. Recteur de donner au Père les pouvoirs pour le confesser. Après cette scène touchante où c'était le confesseur qui était *in articulo mortis*, une autre plus émouvante encore devait marquer le jour du Sacré-Cœur. Le Père désirait ardemment dire sa messe, la dernière, pensait-il. On crut pouvoir lui accorder cette faveur et, soutenu par ses deux Professeurs de Théologie, le pauvre paralytique put encore une fois offrir la sainte Victime, en même temps qu'il s'offrait lui-même dans ce suprême sacrifice. Puis il attendit paisiblement la mort. Comme il faisait très chaud, on le portait dans son fauteuil au jardin.

Il y passait de longues heures, aux pieds de la statue de St François Régis, immobilisé, privé presque entièrement de toute sensibilité, mais accueillant tous ceux qui venaient le voir de son gracieux sourire. « Quand recommencerez-vous votre Messe *in extremis*, lui demandait un de ses frères ? — à la St-Ignace ? »—Oh ! répondait-il joyeusement, à la St-Ignace, il y a longtemps que je serai au ciel. »

Il n'en fut rien; la sensibilité revint après quelques jours et bientôt même le mouvement. Ce n'était qu'une répétition de la mort, où le saint malade

avait donné la mesure de ce qu'on en pouvait attendre, à l'heure du dernier combat.

« Décidément, écrit-il à sa famille, c'est une affaire manquée. Pourtant « j'étais bien prêt à commencer le grand voyage : l'ancre était déjà levée, il « n'y avait plus qu'à filer la dernière amarre, mais le divin Capitaine a donné « contre-ordre, et comme auparavant, il n'y a eu qu'à dire : *Deo Gratias et* « *fiat.* — Oui, merci au Bon Dieu de m'avoir fait savourer à l'avance l'inef- « fable joie de mourir religieux et religieux dans la Compagnie de JÉSUS. Ah ! « que l'obéissance est douce pour mourir ! Voyez comme tout m'était facile : « Le R. P. Recteur m'avait défendu toute inquiétude, tout retour sur le « passé, me recommandant de me mettre dans les dispositions de la 4e Se- « maine des Exercices, c'est-à-dire, dans la pleine joie spirituelle. Aussi, « malgré ma vie de tiédeur et de péché, je m'en allais à Dieu tout simplement « et très joyeusement. Je ne pensais pas à la mort, je pensais à Notre « Seigneur qui me disait de venir à Lui. Vraiment, comment voulez-vous « qu'on dise non ? c'est un dernier « *Status* » et le plus beau de tous, car « le ciel est la meilleure maison de la Compagnie. Hélas ! je ne suis pas « encore digne d'être un voleur de paradis. »

Et un peu plus bas il ajoute ce mot charmant et qu'il sut bien réaliser : « Je vais devenir un *Deo gratias* vivant. »

L'éloignement du danger dû à la paralysie s'était produit pendant une neuvaine au vénérable Père de la Colombière. Le Père n'hésita pas à lui attribuer cette grâce ; il pensa même que le Serviteur du Sacré-Cœur compléterait son œuvre, et lui donnerait, sinon la guérison complète, du moins les forces suffisantes aux labeurs d'un apostolat actif quelconque. Rien du reste dans cette espérance qui diminuât son indifférence parfaite. Il devait bien le montrer quand le danger se présenterait de nouveau.

L'accident avait empêché l'examen des Points, couronnement des études théologiques, que le Père devait subir aux premiers jours de juillet. Le R. P. Provincial fut heureux de ce prétexte pour le laisser une année de plus à Jersey, dont le climat et le lait avaient décidément sur sa santé une excellente influence, et où, moins que partout ailleurs, le malade sentirait l'isolement et l'ennui inséparables de son état. Le *Status* de 1892 le laissa donc en 4e année de théologie. Au mois de janvier, il reprenait une feuille de points, et deux mois après, il subissait enfin l'examen.

On était au mois d'avril : Le R. P. Provincial venait d'envoyer à Arcachon le P. Georges de Saint-Maixent dont l'état semblait déjà presque désespéré, avec un autre Père fatigué lui aussi ; la sœur de ce dernier, Mme de C., offrait aux deux malades l'hospitalité de son chalet et les trésors de sa délicate charité. Le P. Camille fut adjoint aux deux Pères et partit pour le midi vers la fin d'avril. Dieu allait lui donner la consolation de terminer, disons mieux, d'user sa vie en exerçant sur tous ceux qui l'approcheraient le plus suave,

mais aussi le plus puissant apostolat. En parcourant les lettres de ses amis d'Arcachon, nous ne pouvions assez admirer la place que le Bon petit Père, — c'est le nom qu'on aime à lui donner, — sut aussitôt conquérir dans leur cœur. C'est un concert unanime pour louer sa constante gaieté, sa charmante conversation, la sûreté de son jugement, sa sérénité et son indomptable courage au milieu des souffrances. Aussi tandis que les gens plus graves ne peuvent l'appeler que le Bon petit Père, les jeunes gens n'hésitent pas à le nommer « le Père Chic », éloge complet dans sa brièveté technique. Me de C. en particulier conçut pour son hôte la plus maternelle affection et le soigna pendant quatre mois comme un fils chéri. Malgré le voile de l'anonyme dont sa modestie a voulu s'envelopper, elle ne défendra pas aux frères du P. Camille de lui adresser ici l'expression de leur religieuse reconnaissance.

Nous avons dit que le R P. de St-Maixent, supérieur de la petite communauté, inspirait de grandes inquiétudes. Aussi lorsqu'on apprit la mort subite de son frère, on devina tout de suite que l'annonce de cette nouvelle serait pour lui le coup mortel. En effet, malgré les plus délicates attentions, et bien qu'au premier moment le vénéré malade eût été soulagé par d'abondantes larmes, dès le lendemain matin, l'attaque redoutée le frappait. Pendant toute la journée, il resta sans donner signe de connaissance, et mourut vers le soir. Durant ces heures cruelles, le P. Camille fut admirable, ne cessant d'exhorter le mourant à haute voix, dans l'espoir d'être compris, répétant doucement à son oreille la formule des vœux ou les noms de Jésus et de Marie, lui donnant plusieurs fois l'absolution. — Ceux qui ne connaissaient du Bon petit Père que sa douceur et sa gaieté, furent frappés de la vigueur surnaturelle de ses exhortations. — Ce n'était plus le fils humblement effacé devant son supérieur, c'était le Père déployant vis-à-vis de l'agonisant toute la majesté de son rôle de Prêtre.—

Telles étaient les ressources de cette âme adoucie à force d'énergie: celle-ci, quand il en était besoin, reprenait le dessus et se montrait, ce qu'elle était en réalité, le trait dominant du caractère.

On devine que tant de dévouement et de si rudes secousses n'allaient pas sans fatigue ; les nombreuses lettres qu'il fallut écrire y ajoutèrent encore. Cependant, peu après, le Père Camille se crut reposé et voulut dépenser le reste de ses forces à un bien cher et fructueux apostolat. Près de lui, vivait un jeune homme âgé de 19 ans, Joseph de M., ancien élève de nos collèges, venu à Arcachon pour soigner sa poitrine. Bientôt d'étroits rapports s'établirent. Le Père ne craignait pas d'aller voir son jeune ami jusqu'à deux fois chaque jour, quelles que fussent la chaleur et la fatigue. Mais le bien d'une âme était en cause ; dès lors il ne savait pas marchander sa peine. Aussi eut-il le bonheur d'amener Joseph à la pleine résignation, disons mieux, à la joie au milieu de sa rude épreuve.

Nous ne révélerons pas, bien entendu, les détails de cette sainte intimité ; qu'il nous soit néanmoins permis de citer les termes par lesquels Joseph de M. exprimait sa tendre reconnaissance : c'est le plus bel éloge de l'un comme de l'autre. « Je relis votre lettre aujourd'hui pour la troisième fois, « écrit-il de St-Sauveur ; elle me met chaque fois du baume dans le cœur, « tant elle est empreinte de bonté, d'indulgence et surtout d'amitié. — Moi, « voyez-vous, je ne puis rendre sur le papier ni en paroles le bien qu'elle m'a « fait et l'amitié que j'ai ressentie pour vous. Ce sont des choses, mon Père, « qui se sentent mais qui ne peuvent s'exprimer. »

Et une autre fois : « Cher Père et ami, matin et soir, pendant que je « suis encore agenouillé, j'évoque votre chère image, et je vous dis bonjour « et bonsoir. Il me semble que comme cela, vous êtes auprès de moi, et je « suis heureux. Je ne puis me figurer ce que je serai sans vous, quand je « n'aurai plus l'espoir de vous revoir. »

Cependant, la chaleur augmentait, et avec elle, la fatigue du malade, Me de C. allait conduire son frère dans sa villa de Bagnères de Bigorre, pour demander à la montagne la fraîcheur que refusait l'océan. A sa grande joie, elle obtint d'emmener le cher petit Père devenu son enfant, se faisant ainsi, sans trop le savoir, l'instrument d'une délicatesse plus haute et plus maternelle encore : la T. S. Vierge voulait réunir à ses pieds toute la famille d'Alphonse, et bénir, elle-même, ce dernier et providentiel adieu.

La mère et la sœur du Père Camille vinrent en effet en pèlerinage à Lourdes, dans les premiers jours d'août, tandis que son frère, envoyé dans le midi pour conduire des élèves, était, lui aussi, amené au rendez-vous. De Bagnères à Lourdes, la distance n'est pas grande. Le Père put donc venir passer quelques jours au milieu des siens, et leur donner près de Marie ses dernières bénédictions.

Nous avons anticipé pour mettre en évidence ce qu'Alphonse estimait à juste titre comme une merveilleuse gâterie de sa Mère du Ciel ; il nous faut revenir au séjour de Bagnères, qui ne fut qu'un acheminement à la mort.

A peine le malade put-il faire quelques excursions en voiture, dans ces chères montagnes qui enthousiasmaient son âme, éprise du grand et du beau. Bientôt, il fallut y renoncer, ainsi qu'aux repas en commun, à la conversation même, dont il faisait le charme. Le médecin n'avait pas tardé à s'apercevoir de la gravité de la situation. Il essaya le traitement des pointes de feu et ne fut pas peu frappé du courage du patient. Il semble remercier, disait-il, du mal qu'on lui fait, et lui-même rendait grâce à Me de C. de lui avoir fait connaître « cet angélique religieux. »

La seule action que put encore faire le Père, pendant ces derniers jours de séjour à Bagnères, était la célébration de la Ste Messe, mais au prix de quelles fatigues ! Ce fut au point qu'il dut demander à son frère, alors auprès de lui, de ne pas communier à sa messe, pour éviter deux génuflexions

de plus. Et pourtant, c'est à ce moment que se place un héroïque petit trait de charité qui nous a été conservé : Après une nuit, plus mauvaise encore que de coutume, le Père entendant son frère se lever, le pria de lui servir la messe immédiatement.— Il se sentait si à bout de forces, qu'il ne pensait pouvoir attendre son heure habituelle. — Comme son frère s'empressait de tout préparer, le malade se ravisa soudain :« Non, dit-il, j'attendrai 7 heures, car Me de C. n'aurait pas de messe. »

Voilà, au paroxysme même de l'épuisement, comment il savait s'oublier pour les autres.

La fin approchait évidemment. Mais c'est au scolasticat, si longtemps embaumé par ses vertus, que Dieu voulait cueillir cette fleur du Calvaire. C'était à ses frères qu'étaient réservés ces derniers parfums, plus suaves et plus pénétrants à mesure qu'approchait le divin moissonneur. Le médecin déclara que bientôt le malade ne serait plus transportable, et d'autre part, celui-ci désirait ardemment mourir à Jersey. Il fut donc convenu que son frère l'y ramènerait. C'est ce souvenir qui a inspiré, sur l'image mortuaire du P. Alphonse, la gracieuse citation de St Bernard, au sujet de son frère Gérard.

« Je n'ai pu me résoudre à perdre sur une terre étrangère ce doux com-
« pagnon de ma vie, et désirant ardemment le ramener parmi ses frères, car
« tout le monde l'aimait et il méritait d'être aimé, je me mis à prier et je
« dis au Seigneur : Seigneur, attendez jusqu'au retour ; attendez que je l'aie
« rendu à ses amis, à ses frères ; après cela prenez-le, si telle est votre vo-
« lonté ! Hélas j'avais presque oublié mes promesses, mais vous vous en
« souveniez, Seigneur. »

Dieu se souvenait en effet de son serviteur et allait lui donner la récompense après un dernier et douloureux combat.

Le 15 août, après un voyage rendu plus accablant par la chaleur, le malade arrivait parmi nous. Il était très amaigri, la respiration produisait une sorte de râle continuel, et l'enflure des jambes constituait un symptôme des plus alarmants. Mais l'âme restait vaillante, et l'entrain n'avait pas baissé. Le 21 août, il montait pour la dernière fois à l'autel. L'enflure des jambes augmentait, de douloureuses courbatures dans les reins lui rendaient non seulement tout mouvement, mais tout repos impossible. Ne pouvant supporter ni le lit, ni le fauteuil, il passait ses journées sur une chaise, n'ayant pas où appuyer sa tête, vivante image de la souffrance et de la fatigue, mais sans jamais se départir de sa calme et radieuse énergie. Il accueillait tous ses visiteurs avec un aimable sourire, s'intéressant à tout et s'oubliant lui-même entièrement en face de la mort. Aussi plus d'un sortait-il les yeux humides de la chambre de cet incroyable mourant, qui attendait sa dernière heure avec ce calme simple et surhumain. Pendant la journée du 26, le malade baissa tellement que l'on décida de l'administrer.

Les circonstances ne permettant pas de réunir la communauté, la cérémonie se fit à huis clos, vers 10 h du soir. Tandis que l'on faisait les préparatifs, le R. P. Recteur dit au Père : « Quelle belle fête de nuit, c'est comme aux catacombes, c'est la fête des noces de l'Agneau. — *Ad nuptias Agni.* »

« Oh ! reprit le malade, je suis bien content, bien content. »

Pendant la journée du lendemain, il continua à recevoir aimablement ceux qui venaient s'édifier de sa vue, et comme l'un d'entre eux lui demandait la permission de l'embrasser avant le grand départ. « Mais voyez, dit-il, je suis tout en sueur. » Ainsi il ne cessait de penser aux autres, et pendant sa dernière nuit il fut tellement affligé de voir le R. P. Recteur se fatiguer à le veiller qu'il fallut pour lui en faire prendre son parti un ordre de l'obéissance.

Le lendemain matin, lundi, 28 août, il répétait souvent : « Jésus, Jésus, *fiat, fiat.* » Celui qui le gardait lui proposa de continuer la lecture de la Passion, commencée la veille. « Voulez-vous, cher Père, lui dit-il, que je vous lise l'agonie de Notre Seigneur ? » A ce mot d'agonie, un nuage passa sur son front, il y avait vu une allusion, un peu brusque, à son avis. « N'allons pas si vite, chèr Père, répondit-il doucement. » — « Mais je vous propose seulement de lire la prière de Notre Seigneur au jardin. » — « Oui, oui, lisez. » Et la lecture finie, il baisa son crucifix.

Vers 10 h. il dit : « Ecrivez, je vais vous dicter mes recommandations pour mon frère, je crains qu'il n'arrive trop tard. » (Le Père avait tellement insisté, que, pour ne pas le contrarier, son frère avait été rejoindre en France sa propre communauté). Et alors le malade dicta une petite page, avec un calme et une lucidité parfaite : il y fixait la destination de quelques petits objets dont on lui avait permis de disposer. Ce testament se terminait par ces mots : « A ma chère Mère, à la Compagnie merci et pardon. Puis il chargea son garde malade d'envoyer des images à diverses personnes, notamment à chacun des domestiques de Me de C., ayant soin d'en choisir lui-même une plus grande pour celui qui l'avait soigné. Après un quart d'heure de silence, il commença à s'agiter sur sa chaise, tantôt s'appuyant sur la table, tantôt se rejetant en arrière. On lui proposa alors de changer de position. Au moment où on le rasseyait, il pâlit, rejeta la tête en arrière, et dit : « Ah ! que je suis fatigué ! » Le Père qui l'assistait, s'empressa de lui donner l'absolution. — C'était fini : le rude combat était terminé, et l'âme purifiée par tant de souffrance s'envolait au séjour du repos.

Le repos ! c'était bien ce qu'on lisait sur le visage du Père lorsqu'il fut étendu sur sa couche funèbre. Il semblait sourire encore, comme il l'avait si héroïquement fait dans sa courte vie, non plus à la souffrance mais à la récompense des vaillants et des forts.

Me de C., en envoyant sur le Bon petit Père quelques renseignements, les terminait par ces mots : « Puisse la personne qui écrira cette délicieuse vie,

« savoir y mettre ce parfum de jeunesse, de candeur, d'élévation, qui étaient « l'âme et le cœur de ce cher Saint. »

Sans doute, il l'eût fallu. Si la tâche a été au dessus de nos forces, du moins nous rappelons-nous qu'Alphonse enfant tenait beaucoup à ce qu'on prît de ses reliques. Plus tard sa modestie de religieux tint à détruire les plus intimes. Puissent du moins celles que nous avons recueillies dans sa vie extérieure, consoler et fortifier quelques-uns de ses frères malades, en leur montrant que l'héroïsme n'est pas moins possible aux prises avec la souffrance ignorée, qu'au milieu des travaux apostoliques plus brillants et plus consolants.

VARIA.

JERSEY. — *Une tempête dans un verre d'eau.* — Jersey vivait tranquille, occupé de ces mille riens qui défrayent ordinairement la presse locale, lorsqu'un incident inattendu vint tout à coup passionner l'opinion. Le 23 novembre 1893 un journal de l'île ouvrait ses colonnes à une polémique qui devait durer jusqu'en janvier 94.

Le cas était grave, très grave : il s'agissait, ni plus, ni moins, d' « actes dignes de la barbarie du moyen âge », « de l'oppression injuste des faibles », de « l'honneur et de la dignité », de tous les jeunes Jersiais, de « l'avenir de la race », enfin. M. Farnell, principal de Victoria-College, avait exercé d'odieux sévices à l'égard d'un pauvre enfant. L'infortuné avait été condamné à s'agenouiller par terre, à relever sa veste, puis à s'incliner en avant, les coudes appuyés sur une chaise. Dans cette position déjà humiliante, il avait reçu, on devine où, huit à dix coups de rotin bien appliqués. — A cette nouvelle les parents jettent feu et flamme. Deux partis se forment, l'un pour le maintien du châtiment corporel, en usage dans tous les établissements anglais, l'autre pour l'abolition de cette dégradante coutume. « Comment voulez-vous que des jeunes gens élevés ainsi, disait un des tenants de la douceur, osent se présenter plus tard devant des jeunes filles et des dames ? Ils sentiront alors l'abaissement fatal où les a jetés un système d'éducation bon pour des esclaves. » — « Alors que la lutte pour la vie devient si difficile, écrit un second, n'est-ce pas un crime de déprimer l'âme de ces jeunes gens et de briser ainsi leur vigueur morale ? » — « Oui, s'exclame un autre anonyme, qu'on envoie le Head-master de Victoria apprendre chez les Jésuites de Saint-Louis le moyen de gouverner les enfants sans les frapper ! » — Un quatrième rappelle à propos que la loi française interdit sous des peines sévères jusqu'au moindre coup donné aux élèves par un maître. — De l'autre côté M. Coxhead et son parti tiennent ferme pour le châtiment corporel. Il insinue plaisamment qu'en fin de compte tout

Anglais jusqu'ici en a passé par là et ne s'en trouve pas plus dégradé pour cela ; que l'Angleterre, malgré tout, compte encore de braves généraux, d'intrépides amiraux, des hommes d'église, des juges intègres, des politiques habiles, servant loyalement Dieu et la patrie, qui furent tous vigoureusement fouettés dans leur enfance. Et pour répondre à l'argument de la tendre mère, il rectifie les faits : les collèges catholiques anglais de Beaumont, de Stonyhurst et tutti quanti ont le « corporal punishment ». Et si bien des écoles catholiques n'emploient pas ce moyen de coercition, ajoute M. Coxhead, cela tient à la confession. Les enfants font très jeunes leur première communion, et cette obligation d'avouer au prêtre les moindres fautes donne à ce dernier une influence extraordinaire, que n'a pas le ministre protestant et qui supplée largement les verges et la houssine. « Du reste, écrit-il en terminant, Fénelon lui-même, le grand évêque de l'église française, considère le fouet comme une excellente punition tant pour les garçons, que pour les filles, et celui qui laisse après lui le moins de rancœur ». — Durant tout ce débat la gent écolière ne demeurait pas impassible. Des anciens élèves envoyaient de partout au journal des protestations en faveur de M. Farnell et du système d'éducation employé à Victoria-College. Les élèves de Victoria se réunissaient en assemblée plénière, et votaient par 118 voix contre 4 pour le maintien du rotin dans l'école. La pétition, signée par 12 des plus influents, était envoyée aux États de l'île. — Le comité du collège, composé du lieutenant-gouverneur, du bailli, de l'avocat-général, etc., etc. se réunit à son tour et donna un vote de confiance à M. Farnell. — Ce dernier était alors aux prises avec la justice, car la famille avait intenté des poursuites. M. Baudain, connétable de Saint-Hélier, avait confisqué la canne et assigné M. Farnell à comparaître. — L'affaire devait suivre son cours. — Le procès démontra que la victime était un bon gros garçon de 17 ans, qui avait subi ce châtiment pour avoir été pris en flagrant délit de tricherie dans une composition de mathématiques. La punition avait eu lieu à huis-clos, dans la chambre du principal, et le jeune homme avait redescendu fort gaillardement l'escalier en déclarant que le maître ne savait pas frapper. Malgré tout les parents indignés avaient obtenu une attestation d'un médecin, constatant que les coups avaient été violents, que l'un avait touché la colonne vertébrale et produit une commotion jusque dans le cervelet. Un autre docteur, consulté par la cour, déclara que le jeune homme n'avait reçu aucune atteinte sérieuse. Au sortir du tribunal M. Farnell fut chaleureusement acclamé par un groupe nombreux d'élèves réunis sur la place.

Enfin, dans la séance du 8 janvier 1894, les États refusèrent d'enregistrer la plainte, déclarant que c'était entrer dans une voie déplorable. « Bientôt il nous faudrait supprimer les escaliers des collèges parce qu'un enfant se serait cassé la jambe en tombant. Quinze jours après, un autre amende-

ment nous arriverait, exigeant l'interdiction du jeu de balles parce qu'un malheureux en aurait reçu une dans l'œil, etc... » L'insertion fut rejetée par 14 voix contre 12.

En somme, fait observer judicieusement le correspondant d'un journal jersiais, le héros de cette histoire en sort réellement maltraité. Toute l'île a retenti de l'histoire des dix coups de canne : sa réputation en a reçu un ébranlement plus sérieux que celui qui passa des reins au cervelet par la colonne vertébrale.

ÉTATS-UNIS. — *La météorologie à l'exposition de Chicago. — Lettre du P. J. Algué au R. P. Provincial d'Aragon.*

Buffalo, 5 septembre 1893.

Mon Révérend Père, P. C.

Hier nous avons quitté Chicago et sommes arrivés ce matin à Buffalo à temps pour dire la Messe. Comme je l'ai écrit à Votre Révérence dans ma dernière lettre, le P. Faura juge qu'il sera bon de profiter de notre séjour en ce collège de la mission allemande pour faire les saints Exercices, qu'avec la grâce de Dieu nous commencerons la nuit prochaine. En attendant que ce moment arrive j'essaierai de réunir ici en abrégé les principaux incidents de notre séjour a Chicago.

Au milieu de la nuit du 18 au 19 nous arrivâmes heureusement à Chicago. Plusieurs fois pendant le voyage nous avions parlé avec le P. Faura de la convenance qu'il y aurait à présenter au Congrès météorologique quelque travail relatif à l'observatoire de Manille, dont nous étions les représentants. Avant d'arriver à Chicago le P. Faura résolut d'écrire sur les signes précurseurs des tempêtes dans les îles Philippines. Ce titre était justifié par les publications du même P. Faura en 1882 sur cette matière. Comme il avait réuni beaucoup de matériaux il n'eut pas de peine à rédiger son mémoire durant le peu de jours qui lui restaient avant l'ouverture du congrès.

Restait une seule difficulté : celle de la langue, car le P. Faura avait écrit en espagnol, langue officielle de l'observatoire, et l'anglais était celle du congrès. Le matin du 21 août eut lieu une première réunion générale, dans un édifice appelé « Arts Institute » hors du local de l'exposition. La salle était loin d'être remplie, malgré l'affluence du sexe féminin qui, en Amérique, a beaucoup de penchant a l'*ingenium curiosum* dont parle Senèque.

A juger par les discours prononcés dans cette session préliminaire, il semblait que celui-ci dût être le plus grand événement qu'on eût jamais vu sur la surface de la terre. Le discours d'ouverture avait été confié à un pasteur protestant qui eut l'heureuse idée de finir par le *Pater noster*. Ce fut, à mon avis, tout ce qu'on dit de solide et de substantiel dans cette réunion générale. Nous allâmes ensuite à la salle destinée au congrès météorologique. Les promoteurs des congrès scientifiques internationaux

s'attendaient sans doute à un tel concours de savants qu'il faudrait ramifier et subdiviser chaque science selon ses objets particuliers, et ainsi assigner diverses salles de réunion aux divers groupes. Pour ne parler que de la météorologie, ils la divisèrent en neuf sections, chacune avec son président.

L'heure venue de se réunir nous vîmes avec étonnement que le nombre total des Météorologues venus de tous les pays que le soleil éclaire ne dépassait pas 16. Nous n'étions donc pas même en nombre suffisant pour constituer les différentes sections, même en les supposant uniquement composées d'un Président et d'un Secrétaire. Aussi la réunion eut-elle lieu modestement dans une salle unique, et l'on décida d'y traiter de la météorologie sous ses multiples aspects. Nous remarquâmes le petit nombre d'Américains du Nord. Mais il n'en fut pas des mémoires présentés comme des individus, car on comptait au moins 140 mémoires relatifs à différents points de météorologie. Une fois de plus on vit se vérifier le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose ; » surtout quand l'homme propose avec arrogance comme en ce cas, puisque les organisateurs du congrès avaient pris pour devise « Not things but men », pas de paroles mais des hommes.

Il fut convenu que je ferais un abrégé en anglais de l'écrit du P. Faura et qu'on le lirait dans l'une des sessions suivantes. Ce travail intéressa les membres du Congrès, et plusieurs m'en demandèrent un exemplaire. Ils dirent qu'on imprimerait les mémoires présentés et qu'on inscrirait le nom du P. Faura dans la nouvelle édition du catalogue des auteurs.

En ces mêmes jours nous reçûmes le volume du P. Cirera. Nous le présentâmes officiellement au Congrès. L'écrit du P. Faura ainsi que le mémoire du P. Cirera sur le magnétisme terrestre des Philippines, ont affermi la bonne opinion qu'on avait de l'observatoire de Manille. Dans la seconde session du Congrès, on nomma une commission, pour rendre compte des écrits rédigés en langues étrangères. Le P. Faura et votre serviteur furent chargés du travail présenté par M. Barcenas, directeur de l'observatoire central du Mexique, sur le climat de ce pays ; et d'un autre travail du P. Denza, directeur de l'observatoire du Vatican, au sujet de la météorologie des Apennins.

Notre mission était remplie, et le but que le gouvernement s'était fixé en nous envoyant à Chicago, comme représentants de l'observatoire de Manille, avait été atteint. D'après l'accueil fait aux travaux de notre observatoire, et les bonnes relations établies avec les membres des divers Congrès, nous pouvions remercier le bon Dieu et nous promettre de ce voyage des fruits très abondants pour l'avenir de notre Mission des Philippines.

MEXIQUE. — *Un miracle de N.-D. de Lourdes (extrait de la Revista catolica).* — Nous laissons la parole au père de la jeune fille en faveur de qui

s'est opéré le miracle. Ce monsieur est un haut fonctionnaire de l'État de Puebla. « Au mois d'août 1892, Mademoiselle P. âgée de 24 ans, fut atteinte d'une cécité de l'œil droit, que les meilleurs oculistes jugèrent incurable. Treize mois se passèrent sans amélioration aucune, et le 20 juillet de cette année, l'œil gauche était aussi perdu. C'était la cécité la plus absolue. Les médecins, après avoir épuisé tous les remèdes, se déclarèrent impuissants : le nerf optique et les membranes des deux yeux étaient complètement desséchés; la vue était perdue pour toujours. En cet état, et sans espérance humaine, une amie de Melle P. lui recommanda l'eau de Lourdes, lui vantant ses vertus merveilleuses. Le 17 août 1893, s'étant munie d'eau de N.-D. de Lourdes, Melle P. pria une de ses sœurs de la conduire à l'église de la Compagnie de Jésus, dans cette ville. Une fois à l'église, elle s'agenouilla un cierge à la main devant l'image de Notre-Dame; et avec une foi vive, demanda à Marie d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'il lui rendît la vue, ou lui donnât la résignation de souffrir. Tout en récitant ses prières, elle s'appliquait sur les yeux de l'eau de Lourdes. Sa prière achevée, elle la recommença, et la pauvre malade mettait toute sa ferveur à supplier la miséricorde de Dieu, appliquant une seconde fois de l'eau de Lourdes, de la même façon.Or, dès avant la fin de sa prière, elle commença de voir, confusément d'abord, la lumière du cierge qu'elle tenait à la main. Son émotion paralysa en elle tout sentiment; puis le premier trouble passé, elle put voir distinctement. Aussitôt, elle se dirigea seule vers le grand autel, où était le tabernacle; et là versant des larmes de joie et de reconnaissance, elle et sa sœur rendirent grâces au Suprême Bienfaiteur qui lui avait accordé ce miracle. Puis Melle P. retourna prier encore à l'autel de N.-D. de Lourdes. « Alors les deux sœurs, tout émues,sortirent de l'église, désireuses de publier cette merveilleuse guérison et de porter à leur famille une si heureuse nouvelle.

CHINE. — *Extrait d'une lettre du P. Pierre.* — Actuellement j'ai 3,600 chrétiens et vieux chrétiens sur les bras. J'ai aussi 13 églises, dont une grande qui peut contenir un millier de chrétiens, c'est ma chrétienté du « Sacré-Cœur ». Près de l'église, il y a une paroisse toute chrétienne d'environ 7 à 800 âmes, un oasis dans ce désert païen qui s'appelle la Chine. Dans cette chrétienté du Sacré-Cœur, j'ai 3 écoles et un *cercle* d'hommes; ils se réunissent le dimanche au lieu d'aller au « Thé » jouer et entendre de mauvais propos. Je me rends en cette chrétienté deux fois par mois : le 1er Dimanche de la lune chinoise et le 1er Vendredi du mois pour la messe réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur, le Saint-Sacrement exposé. Il y a un petit noyau d'âmes ferventes. Ainsi, au 1er Dimanche du mois, il y a environ 100 communions ; une trentaine d'hommes s'approchent assez volontiers des sacrements. Le 1er Vendredi, ce sont surtout des femmes, les vierges; mais il y a environ 2 à 300 personnes à la messe.

POLOGNE. — *Le culte de saint Alphonse Rodriguez en Galicie.* — Dans la partie est de la Galicie Autrichienne, se trouve un petit village nommé Pieniaki, où saint Alphonse Rodriguez est particulièrement honoré. Voici l'histoire de ce culte.

En 1823, quelques Pères exilés de la Russie Blanche s'installaient à Pieniaki. Ils y restèrent jusqu'en 1848, instruisant le peuple des environs. L'année 1826 amena une grande fête pour la nouvelle Compagnie : ce fut le béatification du Frère Alphonse. Les Pères désiraient donner à cette fête tout l'éclat possible; mais leur église était petite et bien pauvre. Ils recommandèrent l'affaire au nouveau Bienheureux, et leur espoir ne fut pas trompé. Le comte de M., seigneur du village, se chargea d'ériger deux nouveaux autels, et prit sur lui tous les frais de la fête. Un des autels fut consacré au Bienheureux, et l'on y plaça son image. Bientôt les *ex-voto*, témoignages de grâces reçues, se multiplièrent autour de la statue, et le saint portier de Majorque fut vénéré comme le patron des campagnes environnantes. Sa fête amenait au pied de l'image vénérée de telles foules qu'on dut plus d'une fois célébrer les saints mystères hors de l'église. Une indulgence plénière fut attachée par Grégoire XVI au pèlerinage, et comme la date du 30 octobre favorisait peu la piété des fidèles, la fête fut transférée au premier dimanche après la Saint-Jean-Baptiste.

La dévotion populaire s'accrut encore à la suite d'un événement que nous allons raconter. En 1828, pendant une nuit de janvier, des voleurs s'introduisirent dans l'église, emportèrent ostensoir, calices, chasubles et tous les objets précieux; seul l'autel de saint Alphonse demeura intact, malgré ses nombreux *ex-voto* en argent. Ce fait frappa vivement les paroissiens, qui virent là une intervention spéciale de leur saint Patron. Aussitôt ils promirent à saint Alphonse un nouvel *ex-voto*, s'il leur faisait retrouver les objets sacrés. Leur foi vive fut bénie du Ciel. Le lendemain, un homme du voisinage venait dire au presbytère qu'il avait découvert le butin déposé par les voleurs dans une cabane solitaire. De fait, on l'y retrouva tout entier. Les malfaiteurs, bientôt saisis, avouèrent leur crime : mais déjà le même Juif qui les avait poussés au sacrilège, saisi d'une frayeur subite, les avait dénoncés à la justice.

Voici un autre fait plus récent, que nous a communiqué le curé de cette heureuse paroisse. En 1884, un matin, allant à l'église pour célébrer la sainte messe, il rencontra une pauvre femme qui marchait avec peine, appuyée sur deux béquilles; et il l'aida à se rendre jusqu'au sanctuaire. Elle se confessa, et pria le prêtre de dire la messe pour elle à l'autel de saint Alphonse. Après avoir communié, elle demeura quelque temps prosternée, priant saint Alphonse de lui rendre la santé. Ses prières furent exaucées, car quelques mois plus tard elle pouvait, sans éprouver aucune douleur, danser aux noces de sa fille.

Aujourd'hui 80 *ex-voto* entourent l'autel de saint Alphonse, et un nombre égal est renfermé dans le trésor de l'église.

ROUMANIE. — *Le Prohody.* — *Récit du P. Czarnota, missionnaire à Horlesti.* — Le jour des morts a lieu une cérémonie que nos Roumains appellent le *Prohody*. Chaque femme porte au cimetière de petits pains et des cierges en nombre égal aux morts de la famille ; les pains sont déposés sur les tombes et les cierges allumés. Le prêtre passe, et chante autant de *Libera* qu'il y a de pains et de cierges ; il asperge d'eau bénite et encense. Après lui viennent le chantre et le bedeau qui recueillent les pains et les restes des cierges : deux tiers appartiennent au prêtre; le troisième sera partagé entre le bedeau et le chantre. Or cette cérémonie me retint cette année de 9 h. du matin à 5 h. du soir, par un froid intense. A quelques jours de là, je fus pris de crachements de sang qui m'obligèrent à me soigner. Néanmoins il fallut bientôt se mettre à parcourir le pays en voiture pour administrer des malades... Au retour d'une de ces courses je trouvai le frère coadjuteur qui me sert de socius perclus de rhumatismes au point de ne pouvoir se remuer. La vache beuglait dans l'étable, dans la basse-cour les volailles criaient la faim : ces pauvres bêtes n'avaient rien à manger depuis un jour et demi. Je me hâtai d'allumer le feu et de faire chauffer du thé pour mon pauvre compagnon. — Ceci vous donne quelque idée de la vie de missionnaire en Roumanie.

ESPAGNE. — *Le Nonce du Pape au Séminaire de Comillas.* — Le P. Gomez, à qui le Marquis de Comillas avait recommandé de ne pas regarder à la dépense pour recevoir splendidement Son Excellence le Nonce, avait rêvé fanfares, chants, feux d'artifice, etc. Trois ou quatre jours avant l'arrivée de Son Excellence, tous les élèves du Séminaire, l'aristocratie de Comillas jusqu'aux neveux du Marquis, étaient occupés aux préparatifs de la réception. La route, dès un kilomètre avant d'arriver à Comillas, avait été parée de banderoles et d'oriflammes, avec de beaux arcs de triomphe décorés aux armes du Souverain-Pontife et du Marquis de Comillas. Les 49 écussons des provinces d'Espagne étaient disposés autour du Séminaire. L'intérieur avait été orné avec de grands drapeaux et des rideaux. Sur les tours flottaient les étendards du Pape, de la Compagnie et de la société transatlantique.

Le P. Gomez avec les représentants du Marquis et le curé de Comillas étaient partis la veille pour aller l'attendre à *Torrelavega*. Le jour suivant, lorsque l'express arriva à *Torrelavega*, toutes les cloches firent entendre leurs joyeuses volées et une foule immense s'amassait à la gare. Tout cela enthousiasma de telle sorte le Nonce qu'il s'écriait plein d'émotion : « Oh que c'est beau ! oh quelle foi ! »

Par tous les villages où il passait, se répétaient les mêmes cris enthousiastes, on lançait des fusées et on sonnait les cloches. Quand il entra à Comillas, sa voiture allait au pas suivant la cadence de la marche royale, fort bien exécutée par 33 soldats du régiment d'Andalousie. Le Nonce se dirigea immédiatement vers l'église du Séminaire accompagné par toute la population ; on chanta le *Benedictus* et le *Te Deum*, après quoi il se retira chez le Marquis.

Le St-Père, nous dit Son Excellence, attend beaucoup de ce Séminaire, il m'a expressément chargé de le visiter, en m'informant de tous les détails pour les lui transmettre.

Le Nonce dîna avec nous, en présence du R. P. Provincial et de beaucoup d'autres. Il se montra très aimable et nous promit d'aller à Loyola le jour de la St-Ignace, de là à Bilbao et par Santander à Comillas, où il a l'intention de passer tout le mois d'août au milieu de nous. Il présida les examens des élèves, officia le lendemain pontificalement, puis eut lieu une soirée littéraire dédiée à Son Excellence le Nonce et à M. le Marquis. On y célébrait la mémoire du défunt Marquis, fondateur du Séminaire. Tout réussit bien, et le Nonce se montra fort satisfait.

Le P. Colina. — Le 16 décembre dernier mourait à Valladolid le P. Colina, depuis vingt ans l'apôtre de cette ville, surtout parmi les classes pauvres. Ses funérailles ont été l'occasion de manifestations bien touchantes : la foule se pressait pour faire toucher au corps des chapelets et des médailles, et se partageait comme des reliques les moindres objets ayant appartenu au P. Colina. On assure même que Dieu a voulu glorifier son serviteur, et qu'un parfum miraculeux s'exhalait de ses restes vénérés.

BELGIQUE. — On nous communique aimablement de Louvain, les nouvelles suivantes :

Le 24 octobre dernier, défense publique de thèses de philosophie, par le frère Paul Peeters, de Tournai, — la troisième seulement depuis le rétablissement de la Province Belge, en 1832.

Le mercredi 8 novembre, incendie du collège de Mons. Tout le bâtiment des élèves est devenu la proie des flammes : les dégâts sont évalués à 225,000 francs. Une généreuse bienfaitrice a mis à la disposition des Pères une vaste maison, voisine du collège.

« Le Patriote », le journal qui a le plus de vogue en Belgique, a publié sous forme de feuilleton, le livre du P. Coloma, intitulé « Bagatelles ».

Au commencement de novembre, est décédé à Louvain le Père Constantin Lievens, célèbre missionnaire aux Indes. Durant sa trop courte carrière, il a baptisé environ 25,000 païens. Le Père Van Tricht écrit cette vie réellement extraordinaire.

Dans les deux noviciats d'Arlon et de Tronchiennes, la Province Belge compte actuellement 93 novices scolastiques.

Le nombre des élèves de la Compagnie, dans les divers collèges de Belgique, à la rentrée de 1893 dépassait 6500.

Le collège de Charleroi mérite une mention spéciale. Fondée en 1876, grâce aux instances de Monseigneur Dumont, évêque de Tournai, ce collège compte actuellement 600 élèves, venant tous les jours, de plus de 60 villages.

Le P. Van Derker, qui s'est beaucoup occupé de la canonisation de nos Saints, est pieusement décédé à Anvers, le 27 octobre, dans sa 81me année.

ÉCOSSE. — *Un mois de ministère à Glascow. — Lettre du P. Manssy de la mission du Zambèze au P. Socius du R. P. Provincial de Hollande.*

Manresa House Roehampton Londres S. W. le 7 octobre 1893.

Mon révérend Père, P. C.

Permettez-moi de vous raconter brièvement les pérégrinations et les travaux par lesquels il m'a été donné de couronner la dernière année de mes études théologiques.

Parti d'Oña le 29 juillet dernier, je pris le chemin de l'Angleterre. Sur ma route j'eus le bonheur de visiter plus d'un sanctuaire cher au cœur d'un enfant de la Compagnie. Loyola, Lourdes, la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, ainsi que la chapelle souterraine où S. Ignace et ses compagnons ont prononcé leurs premiers vœux,enfin le tombeau de nos cinq Pères martyrs de la Commune de Paris.

Arrivé à Londres, je ne tardai pas à me diriger vers l'Écosse et arrivai d'abord à Galashiels, où je pus soulager un peu nos Pères durant une quinzaine de jours, puis à Glascow où Dieu m'a fait la grâce d'exercer, durant plus d'un mois, les fonctions d'*Operarius*.

Comme vous le savez, la plupart de nos *operarii* dans ce pays ont le titre de curé ou de vicaire, et par suite remplissent des ministères pour lesquels je n'avais reçu aucune préparation au scolasticat d'Oña. Ajoutez à cela les difficultés d'une langue que je n'avais pas parlée depuis quatre ans, et vous comprendrez que je n'étais pas sans appréhension au début de mon apostolat. Et pourtant, grâce à Dieu, je me suis assez bien tiré d'affaire ; j'ai pu, durant plus de six semaines, aider nos Pères qui sont surchargés de besogne, et mon travail n'a pas été sans fruit pour les âmes, ni sans consolations pour le missionnaire.

Galashiels est bâti, non loin d'Edimbourg, au milieu d'un océan de verdure et dans un site ravissant. Nos Pères, qui ne sont que deux, y desservent une belle petite église que leur a bâtie un converti célèbre du nom de Hope-Scot. On montre près de là la maison de Walter Scot, le

romancier, ainsi que les ruines de la fameuse abbaye cistercienne de Melrose. C'est là que j'ai administré le sacrement de baptême pour la première fois, et que pour la première fois aussi j'ai prêché en anglais. L'auditoire était assez nombreux et me paraissait imposant ; mais je réussis à dominer tout sentiment de crainte, et la glace fut rompue du premier coup.

Le ministère qui avait le plus d'attrait pour moi consistait à visiter les pauvres familles catholiques afin de les consoler et de les encourager. Ces pauvres gens ! pour rester fermes dans la foi et faire honneur à la religion par une conduite vraiment chrétienne, ils ont bien besoin d'être soutenus et stimulés. La plupart d'entre eux ont non seulement à supporter les privations et les soucis d'une pauvreté extrême,mais ils sont perpétuellement exposés à des tentations de toute sorte, depuis les plus grossières jusqu'aux plus subtiles. Cela est vrai surtout des catholiques de Glascow, qui sont d'autant plus à plaindre que le nombre des prêtres aussi bien que les revenus des écoles et des églises sont absolument insuffisants.

Représentez-vous une population de onze mille catholiques, très pauvres pour la plupart et obligés de travailler durement et sans relâche pour gagner le morceau de pain qui doit les nourrir, eux et leurs nombreuses familles ; logés ou plutôt entassés les uns sur les autres dans des réduits étroits, malpropres et malsains ; ayant perpétuellement sous les yeux, d'une part l'indifférence religieuse la plus complète, causée par les nombreux mariages mixtes et par le contact journalier avec mille sectes différentes, et de l'autre, des exemples sans nombre d'ivrognerie et d'une immoralité qui ne craint pas de s'étaler au grand jour. Telle est la paroisse de nos Pères à Glascow. Et pour les besoins spirituels de toute cette population, il n'y a que deux écoles avec deux ou trois sœurs, et une seule église bien insuffisante, desservie par quatre ou cinq prêtres au plus. Il faut dire que nos Pères mènent là une vie bien dure, luttant contre les difficultés de toutes sortes, et ne recueillant souvent que des mécomptes. Le climat d'ailleurs est malsain, le pays est triste et froid. De toutes les villes que j'ai eu l'occasion de voir durant ce voyage,Glascow est sans contredit la plus malpropre et la dernière à tout point de vue, pour le matériel autant que pour le moral.

Cependant je bénis Dieu de m'avoir envoyé là et de m'avoir fait apprécier l'héroïque vie de foi et de zèle apostolique que mènent là nos Pères anglais.

Pour eux, ils étaient à mon égard pleins de bonté et de prévenances. S'étant aperçus que je ne sortais pas pour visiter la ville, ils firent tous leurs efforts pour me procurer quelques délassements. Ils m'obligèrent en particulier à assister successivement à deux petites fêtes, célébrées par la congrégation des SS. Anges et par l'associatïon des Filles de Marie ; et pas n'est besoin de vous dire que dans ces réunions on a témoigné la plus délicate charité au Père français futur missionnaire du *Zoulouland*.

Je dus aussi, pour obliger nos Pères, faire une excursion jusqu'à la belle

capitale de l'Écosse, Edimbourg, aux incomparables monuments historiques, parmi lesquels on remarque *Holy Rood*, le palais de Marie Stuart, et l'antique château, perché comme un nid d'aigle sur un mont rocheux qui s'élève au centre de la ville.

Et maintenant me voilà, depuis quatre jours, installé à *Manresa House*, dans une cellule de tertiaire, ou plutôt dans une grande chambre donnant sur un riant paysage. Mes compagnons sont au nombre de 19, et se livrent avec entrain aux exercices du 3e an. — Priez pour moi, mon Révérend Père, afin que je me prête avec docilité aux intentions de la Compagnie, qui veut achever maintenant la formation que votre serviteur a reçue jadis de la province de Hollande, au noviciat de Mariendaal.

J. C. Manssy, S. J.

ANGLETERRE. — *Trois biographies.* — Les *Letters and notices* racontent la vie de trois vaillants ouvriers de la province d'Angleterre, tous trois sortis du protestantisme.

Le Père *Thomas Harper* avait été un membre militant de la *High Church.* Sa conversion fut due en partie au dégoût que lui inspira un pamphlet intitulé : *Un an au noviciat des jésuites.* Entré dans la Compagnie en 1852, il se vit confier en 1860 une chaire de théologie, et malgré une santé toujours chancelante, marqua durant trente années comme professeur, prédicateur et controversiste. Parmi ses nombreux ouvrages, on se rappelle surtout : *Peace through the truth*, réponse au docteur Pusey (2 vol. 1866, 1874) ; et *The metaphysics of the School* (3 vol. 1879, 1884), qu'il n'a pu achever.

D'abord élève d'Eton, *John Wynne* était à Oxford, et fellow de *All Soul's college*, quand la conversion éclatante de Newman donna le branle au *Tractarian movement* (1842). Lui-même entrevit dès lors la vérité, mais il ne devait entrer dans l'Église catholique qu'après des années de lutte, pendant lesquelles son attrait de chrétien et d'artiste le ramena plusieurs fois en Italie. Durant l'automne de 1849, à Gaète, il recueillait de la bouche de Pie IX exilé cet encouragement paternel : « J'aime toujours à voir des hommes qui cherchent sincèrement la vérité, car je suis sûr que Dieu leur donnera sa grâce pour y parvenir ; et je vous bénis de tout mon cœur. » Un pèlerinage en Terre Sainte, l'année suivante, lui porta le dernier coup. Il devint prêtre en 1854 et jésuite en 1857. Le Père Wynne reste dans toutes les mémoires un type achevé de distinction, en même temps qu'un parfait religieux.

Le Père *John Morris* est mort en chaire le 22 octobre 1893, en redisant ce texte qu'il venait de commenter : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. On nous promet un volume sur sa vie, et nous nous bornerons à relever quelques dates. Né en 1826 dans la présidence de Madras, il fit son éducation en Angleterre et se convertit à vingt ans. Après

ses études ecclésiastiques au séminaire anglais de Rome, il fut bientôt choisi comme vice-recteur de cet établissement; puis les Cardinaux Wiseman et Manning se l'attachèrent comme secrétaire particulier. Il entra au noviciat de Rochampton en 1867. Tout le monde s'accorde à dire que sa carrière dans la Compagnie fut très féconde pour les âmes. Quand le déclin de ses forces ne lui permit plus de se consacrer à la formation des novices, il s'occupa de promouvoir la cause de nos martyrs anglais. Il méritait de trouver bon accueil au ciel, près de si glorieux patrons, ce digne enfant de la Compagnie, mort en affirmant les droits de Dieu !

APPENDICE.

Renseignements sur l'achat et l'emploi des Appareils à Projections de tableaux lumineux.

En toute simplicité, dans le but de faciliter à quelques-uns des Nôtres une industrie d'apostolat, en France ou dans les missions, voici plusieurs indications dont le détail satisfera peut-être aux diverses demandes de renseignements (1).

Remarque générale.

Au jugement de plusieurs, après de minutieuses recherches, on trouve les *Appareils à Projections* les meilleurs et les moins chers dans une maison de Paris : — Clément et Gilmer, 10, rue de Malte, Paris.

En recourant à l'intermédiaire du Frère procureur de la Province de Paris (F. Lavigne), 35, rue de Sèvres, pour transmettre les commandes, on peut avoir une remise de 25 °/₀ sur les prix du Catalogue de cette Maison. Mais il importe de faire passer la commande par le Frère procureur ; à tout autre il n'est concédé, d'ordinaire, que 10 °/₀ d'escompte.

Le Frère procureur ne peut se charger que de la *Transmission* des demandes : — avoir soin par conséquent de les formuler, sur papier libre, avec tous les détails nécessaires, en ajoutant cette note : « livrer chez Monsieur Lavigne, 35, rue de Sèvres, Paris ; (avec emballage suffisant pour l'expédition) ».

On pourra, suivant le but à atteindre, user des combinaisons suivantes.

Il n'y a guère que deux *Appareils* (Lanternes), vraiment pratiques, au moins pour les Missions, Catéchismes et Conférences du ressort de nos ministères.

L'un (Petit modèle, n° 32, fig. 18, du catalogue de 1893), fonctionnant à l'*huile rectifiée* de pétrole, suffit pour des réunions d'une centaine de per-

1. Cf. « Prédication à l'aide des Projections de tableaux lumineux » ; — *Lettres de Jersey*, avril 1893.

sonnes environ. Les tableaux obtenus en projection sur l'écran peuvent, en conservant la netteté suffisante, atteindre les dimensions de $1^{m},50$ à 2^{m} carrés.

L'autre (GRAND MODÈLE, n° 43^{bis}, fig. 24 et fig. 22 du catalogue 1893), apte à recevoir tous les modes d'éclairage, peut servir indifféremment à toutes réunions, si nombreux que soient les spectateurs. Il donne, à volonté, selon l'éclairage adopté, les résultats variés de tous les autres appareils.

Les dimensions des tableaux projetés, proportionnelles à la distance de l'appareil à l'écran (dans un rapport moyen de $\frac{1}{2}$), ne dépendent que de l'intensité du foyer lumineux : — lumière d'huile de pétrole, — gaz de houille, — lumière oxéthylique, oxhydrique, électrique.....

PETIT MODÈLE : LANTERNE N° 32, fig. 18 du catalogue de 1893.

En tôle perforée, doublée de tôle pleine ; à double corps, pour isoler les lentilles du condensateur et les préserver de l'échauffement.

— *Demander :* sur le fond de la Lanterne, au centre, une ouverture de huit centimètres sur dix centimètres dans le sens de la longueur, utile, à l'occasion, pour le passage d'un bec de gaz ou d'une lampe *verticale* quelconque.

— CONDENSATEUR : composé de deux lentilles plan convexe de 103 millimètres de diamètre. Ce condensateur de 103 millimètres suffit pour les *vues* courantes du commerce, aux diamètres de *sept* centimètres carrés maximum. Il est donc inutile de le remplacer par un condensateur de 109^{mm} ou de 115^{mm} (voir plus loin les différences de condensateurs). D'ailleurs, le condensateur 103^{mm} est préférable aux autres avec la lampe à pétrole. — Il ne faut pas oublier aussi que les combinaisons du condensateur et de l'objectif dépendent les unes des autres.

— OBJECTIF : de combinaison double à portrait, diamètre de 43 millimètres à l'avant et de 52 millimètres à l'arrière. Monture de cuivre verni ; munie d'une crémaillère pour la mise au point. Le disque lumineux projeté sur l'écran peut atteindre *trois* mètres de diamètre.

— LAMPE : à la place de la lampe à cinq mèches indiquée sur le catalogue, il vaut mieux demander une *lampe à quatre grandes mèches obliques spéciale* 68^{mm}, portée sur le catalogue 1893 au n° 89^{bis}, du prix de 35^{f} ; — l'adaptation de cette *lampe* à la LANTERNE n° 32, en élève le prix à 40^{f}, mais elle est de puissance supérieure et plus commode à régler. Elle comporte une cheminée à clef et volets.

La qualité du pétrole employé importe beaucoup au succès (voir plus loin la note sur le réglage des lampes).

L'APPAREIL (lanterne, lampe,...) est renfermé dans une boîte en bois, à poignée, pouvant servir de support. — Dimensions de la boîte : $47 \times 21 \times 35$

centimètres. Poids de l'appareil complet, en boîte : *neuf* kilogs. *Prix*, avec la lampe indiquée ci-dessus : 115 f. — 25 % = 86 fr. 25 c. net.

ACCESSOIRES NÉCESSAIRES :

— CHASSIS, où sont glissées les *vues*. Le plus commode est le n° 264bis du catalogue 1893, avec coulisse de rechange, pour *vues* de 8 × 8 centimètres, au prix de 4 fr. (25 % = 3 fr. net.)

— VERRES de rechange pour la lampe ; 0 fr. 50 c. pièce.

— MÈCHES de rechange.

— ÉCRAN à œillets, 2 × 2 mètres, en calicot très fin et très blanc. (12 fr. — 25 % = 9 fr. net.)

GRAND MODÈLE, LANTERNE N° 43bis, fig. 22 et fig. 24 du Catalogue de 1893.

— LANTERNE : en tôle perforée, doublée de tôle pleine ; à double corps pour isoler les lentilles du condensateur et les préserver de l'échauffement. — Garnitures et portes en cuivre nickelé.

— *Demander :* sur le fond de la lanterne, au centre, une ouverture de huit centimètres sur dix centimètres dans le sens de la longueur, utile, à l'occasion, pour le passage d'une lampe *verticale* quelconque (électrique...)

— CONDENSATEUR. A la place de celui qu'indique le catalogue (condensateur de 12 centimètres), demander un condensateur de 109 millimètres de diamètre, composé de deux lentilles plan convexe, n° 63, — 56mm, — du catalogue 1893. Voici pourquoi : le condensateur de 120 millimètres est fait en vue de concentrer les rayons lumineux sur des images photographiques (*vues* sur verre) dont les dimensions peuvent aller jusqu'à un diamètre de 12 centimètres environ. Or la plupart, ou mieux, toutes les *vues sur verre* en usage courant n'ont que *sept* centimètres de diamètre d'image, au maximum. Le condensateur de 120 millimètres répartissant les rayons lumineux sur une surface moyenne de 12 centimètres de diamètre, il y a déperdition d'une partie de la lumière, qui passe en dehors, et diminution de puissance pour l'autre qui tombe sur l'image. Tandis que la surface du disque lumineux projeté par le condensateur de 109mm est beaucoup moindre, mais assez grande cependant pour que le carré des *vues* de *sept* centimètres y soit complètement inscrit. De là plus d'intensité sur chaque point de l'image.

— OBJECTIF. Demander l'objectif n° 63 ; 56mm ; du catalogue 1893, — à LONG FOYER, — donnant un disque lumineux, en projection sur l'écran, d'un diamètre d'environ la moitié de la distance de l'appareil à l'écran. Le diamètre du disque croît en proportion de cette distance, à volonté ; la limite maxima dépend uniquement de la puissance du foyer lumineux. (L'objectif à *court foyer* donne moins de lumière.)

— PRIX: Le condensateur de 109mm, indiqué ci-dessus, coûte 5 fr. 50

de moins que le 122mm, dont le prix est de 18 fr. 25 c. Mais, par contre, l'objectif à *long foyer* coûte 5 fr. de plus que le *court* foyer.

Le prix de la *lanterne* seule, avec condensateur 109mm, l'objectif à *long foyer* et l'ouverture sur le fond, est de 135 fr., — 25 % = 101 fr. 25 c. net.

— La boîte la contenant (sur commande) coûte cinq ou sept francs.

— CHALUMEAU OXHYDRIQUE ; — chalumeau et son support, à crémaillère, n° 99 du catalogue 1893. — Prix : — 36 fr., — 25 % = 25 fr. net. (C'est le seul *pratique* pour la mise au point.)

— ACCESSOIRES NÉCESSAIRES :

— CHASSIS, — le même que ci-dessus.

— BATONS DE CHAUX, — boîte de 12 bâtons cylindriques, percés d'un trou pour la tige du chalumeau (avoir toujours soin de les tenir bien enfermés dans leur boîte, entourée d'une bande de papier *collée*). — Prix : 3 fr. 50c. — 25 % = 2 fr. 65 c. net.

— HYDROGÈNE : hydrogène pur : le préparer soi-même ; peu pratique ; — gaz de houille ordinaire ; — à défaut de ce dernier, recourir à l'usage de l'oxéthyle, indiqué plus loin.

— OXYGÈNE : — le préparer soi-même ; — mais mieux et moins cher (en France et en Angleterre) : l'acheter à raison de *un* franc les *cent* litres, sous pression de 120 atmosphères, en tubes de métal de faibles dimensions contenant plusieurs centaines de litres, faciles à transporter, loués ou achetés ; — voir les prospectus de la Maison : Continental Oxygen 7, rue Gavarni, Paris. (Le tube de 0 m. 30 de longueur ; 0 m. 10 de diamètre ; du poids de 4 kilog. ; contient 165 litres d'oxygène à 120 atmosphères. Le tube de 0 m. 60 de longueur ; 0 m. 10 de diamètre ; du poids de 7 kilog., contient 350 litres..... etc....) L'emploi du manomètre-régulateur est à peu près indispensable avec ces tubes ; voir les catalogues et les *Manuels*.

— ÉCRAN : 3 × 3 mètres, 4 × 4 mètres, 6 × 6 mètres, etc... — *Porte-écran*, démontable, portatif, etc... — Les seules dimensions *pratiques* sont celles de 2 × 2 mètres avec la lanterne n° 32 et celles de 3 × 3 m. avec la lanterne n° 43bis ; ce dernier coûte 20 fr. — 25 °/₀ = 15 fr. net.

ACCESSOIRES UTILES :

— LAMPE A PÉTROLE ; dont on peut se servir aussi bien qu'avec la lanterne n° 32 ; mais qui doit être *centrée* spécialement pour la lanterne n° 43bis dont les dimensions ne sont pas les mêmes. Indiquer, en la commandant, à quelle lanterne on la destine et demander comme ci-dessus la *lampe à quatre grandes mèches obliques spéciale* 68m n° 89bis du catalogue 1893.

AUTRES MODES D'ÉCLAIRAGE, pour la lanterne n° 43.

— Électricité ; voir le catalogue ; — Lampe à pétrole ; indiquée ci-dessus ; — Chalumeau à alcool.

— Chalumeau a alcool : — Ce chalumeau ne fonctionne qu'avec les plus grandes difficultés. Le réglage d'arrivée de l'alcool à l'état liquide est fort irrégulier.

L'intensité du foyer lumineux varie sans cesse et seul un opérateur vraiment habile peut tirer parti de cet instrument. On y renonce, la plupart du temps, après quelques essais infructueux.

— Oxéthyle. — Pour remplacer les chalumeaux à alcool, dont l'usage est nécessaire partout où font défaut l'hydrogène ou le gaz de houille, un de nos Pères a fait construire ce nouvel appareil.

C'est une sorte de *lampe éolipyle* fournissant l'alcool à l'état de *vapeur* autour de la pointe du chalumeau pour y tenir le rôle du gaz hydrogène ou du gaz de houille dans la production de la lumière oxhydrique.

La puissance de flamme (vapeur de l'alcool enflammée) est réglée à volonté, comme dans un simple *réchaud à alcool.*

L'appareil se compose : d'un réservoir de *réchaud* ordinaire, contenant un demi-litre d'alcool (la consommation n'est que d'un quart de litre à l'heure) ; en son milieu : le porte-mèche avec la crémaillère de réglage ; au-dessus : un tube de cuivre en forme de fourche à deux branches renversée ; les deux extrémités des branches pénètrent dans le *réchaud ;* le manche se dresse dans la verticale perpendiculaire au réchaud ; — une mèche de coton, plongeant de ses deux extrémités dans l'alcool du réchaud, passe dans l'intérieur des branches, traverse un *réservoir-alambic* brasé sur le point de jonction du manche et des branches de la fourche, dont les parois sont chauffées par la flamme du *réchaud.* — L'alcool monte, en vertu de la capillarité, le long de la mèche ; arrivé dans l'alambic, il distille. Un tube de caoutchouc recueille cette *vapeur* à la sortie du tube et la conduit à une distance de 15 à 20 centimètres, jusqu'à l'extrémité du chalumeau, tout autour de la pointe où sort l'oxygène. Aussi le cône du tube à gaz hydrogène, qui termine les chalumeaux ordinaires, est-il remplacé par un autre de mêmes dimensions qui s'adapte exactement à sa place et porte sur le flanc le *tube-raccord* de l'oxéthyle. — On doit fermer, avec une rondelle de cuir, le tube à hydrogène du chalumeau *au-dessous* du *cône-raccord* oxéthyle.

La qualité de l'alcool importe au bon fonctionnement de l'oxéthyle. Employer de l'alcool à 90°, ou du bon esprit-de-bois. — Régler la hauteur de flamme, avant l'arrivée de l'oxygène, à cinq centimètres environ de hauteur. Le régime du débit, bientôt rendu stationnaire en réglant la flamme de chauffe du réchaud, demeure invariable. Amener alors *très doucement* l'oxygène. On obtient une lumière fixe dont l'intensité constante est de beaucoup supérieure à celle des chalumeaux-alcool.

L'oxéthyle semble offrir, actuellement, le procédé le plus avantageux

pour l'emploi de la lumière oxhydrique dans les campagnes, où ne se trouve pas, comme en ville, le gaz de houille.

Il suffit, dans la commande à la maison Clément et Gilmer, d'indiquer : = *oxéthyle* H.-R., avec son *cône-pointe* de chalumeau. — Le prix est de 68 fr. — 25 °/₀ = 51 fr. net.

AUTRES ACCESSOIRES UTILES :

— PASTILLES DE MAGNÉSIE : — Au cas où, par accident, les *bâtons de chaux* viendraient à faire défaut au début d'une conférence publique, il n'est pas mauvais d'avoir en réserve un moyen de n'être pas pris au dépourvu. La lampe à pétrole peut, à la rigueur, sauver la situation. Mais pour assurer l'emploi de la lumière oxhydrique, on peut se munir de pastilles de magnésie calcinée. La maison Duboscq-Pellin, 21, rue de l'Odéon, Paris, les vend un franc cinquante centimes pièce, montées sur une tige de platine. Elles se fixent sur un petit support (du prix de 8 fr.) qu'on enfile sur la tige du chalumeau, comme un bâton de chaux.

Il y a bien encore de petits bâtons de *zirconium*, vendus par la maison Ducretet-Lejeune, 75, rue Claude Bernard, Paris ; leur support coûte vingt-cinq francs. L'usage en est, peut-être, moins facile et plus coûteux que celui des pastilles de magnésie.

— ÉCRAN ; en calicot très fin et très blanc (voir le catalogue).

— MANŒUVRE DES APPAREILS : — Deux MANUELS, — où sont tous les détails nécessaires.

— L'un, chez Clément et Gilmer, 10, rue de Malte, Paris (3 fr.).

— L'autre, chez Molteni, 44, rue du Château d'Eau, Paris (3 fr.) ; — ce dernier semble mieux fait et plus complet.

RÉGLAGE DES LAMPES AU PÉTROLE :

1° Couper les mèches bien droites en abattant légèrement les coins.

2° Si la lampe a déjà servi et que les mèches soient brûlées mais pas charbonnées, il suffit de passer un chiffon dessus pour enlever la partie carbonisée. Il est indispensable de s'assurer que les intervalles entre les mèches, c'est-à-dire le grillage soit bien propre, pour que le passage de l'air s'effectue régulièrement.

3° Emplir la lampe avec de l'huile de pétrole rectifiée — (jamais l'essence) —et visser à fond le bouchon en cuivre. Placer un verre très clair à chaque extrémité de la lampe, s'assurer que ces verres ferment le plus hermétiquement possible : s'ils laissaient passer l'air, la lumière serait rouge et la lampe fumerait. Placer la cheminée sur la lampe après l'avoir tirée de toute sa longueur.

4° Quand on allume la lampe, il ne faut pas chercher à monter immédiatement les mèches, il faut avant tout laisser les flammes basses pendant au moins 5 minutes, donnant ainsi au bec le temps suffisant pour s'échauffer convenablement.

5° S'il s'agit d'une lampe à 5 mèches, fermer les 2 volets situés en haut de la cheminée. On verra peu à peu les flammes des mèches monter d'elles-mêmes et former un foyer lumineux blanc et régulier. Si, une fois ce réglage achevé, il se produit un trop grand échauffement dans la lampe, ouvrir un des volets, ou au besoin les deux. Par ce moyen on donne un peu plus de passage à l'air, et on évite que la lampe fume ; si cela ne suffisait pas, baisser graduellement les mèches.

Pour toutes les autres lampes, le réglage s'opère par les boutons qu'on tourne pour lever ou baisser plus ou moins les mèches.

N. B. — Il est utile d'observer cette instruction point par point, pour obtenir un bon fonctionnement de la lampe.

— La qualité du pétrole importe beaucoup ; — le pétrole rectifié (huile) se reconnaît à sa teinte bleuâtre. On en trouve d'excellent dans le commerce, sous des noms variés, tels que : « l'auriflamme », etc..., vendus en bidons de quatre litres.

— Pour augmenter le pouvoir éclairant on peut dissoudre *dix* à *quinze* grammes de camphre, au plus, par litre de pétrole.

— Le fabricant envoie, sur demande, des feuilles portant les indications ci-dessus pour le réglage des lampes.

COLLECTIONS DE « VUES SUR VERRE ».

Parmi les innombrables *vues sur verre* trouvées dans le commerce, il y a malheureusement fort peu de *sujets religieux ;* encore la plupart sont-ils des reproductions des tableaux des grands Maîtres, fort beaux pour l'art, mais moins que pratiques pour les catéchismes, missions, conférences.....

Les reproductions de monuments religieux, les *vues* de pays : Palestine, Italie, etc..., abondent chez les divers marchands, dont voici quelques adresses :

E. Lizé, 48, rue Turbigo, Paris.
Clément et Gilmer, 10, rue de Malte, Paris.
Block, 110, Boulevard Sébastopol, Paris.
Lachenal, 72, Boulevard Sébastopol, Paris.
Lévy, 28, Avenue de l'Opéra, Paris.
Molteni, 44, rue du Château-d'Eau, Paris.
Newton, 3, Fleet street, temple bar, Londres.
Albert Smith, 59, New street, St-Hélier, Ile de Jersey, Angleterre.

— Chez tous on peut avoir les *vues* au prix d'*un franc* pièce (en Angleterre excepté). — De nombreux catalogues, envoyés sur demande, indiquent les sujets.

E. Lizé, 48, rue Turbigo, Paris, — le meilleur en France, sous tous rapports, — vend beaucoup de *vues* au prix de 0, fr. 75.— C'est aussi le mieux fourni pour les sujets religieux.

SUJETS RELIGIEUX :

Illustrations de la Bible, — Ancien et Nouveau Testaments, — par Gustave Doré ; — Deux cent trente *vues*, chez Lizé, à 0, fr. 75 pièce.

Les *vues* du Nouveau Testament, surtout celles de la Passion, sont belles et suffisamment pratiques. — Du n° 154 (Nativité) au n° 220, la plupart des *vues* sont vraiment bonnes (excepté les n^os^ 161, 163, 181, 185).

Lizé vend encore un bon nombre de sujets religieux, — variés. — Demander les listes.

Chez Block : Vingt-quatre *vues* sur la Passion de Notre-Seigneur.

Chez A. Smith, à Jersey : une nombreuse et belle collection de sujets religieux. La plupart des *vues* sont des reproductions de tableaux, gravures, photographies, dessins inédits, etc..... Plusieurs sont du domaine public ; d'autres ne peuvent être reproduites ainsi qu'en *pays libre*, comme à Jersey. Ces dernières ne sont que pour les Nôtres.—Il ne faudrait pas les vendre à d'autres.

La collection comporte des sujets sur : — La vie de Notre-Seigneur ; — la vie de la Sainte Vierge ; — les Anges ; — les Saints ; — les Grandes Vérités ; — les Catacombes, etc..... (œuvres de différents auteurs et de diverses époques ; mais surtout modernes).

Sur demande, en acquittant les frais de poste, on obtient de Smith l'envoi de la collection des *photographies sur papier*. Le choix fait, on retourne le colis en indiquant les numéros choisis. Smith vend chaque *vue* un shilling (un franc vingt-cinq centimes ; — les frais de change compris). Les frais d'expédition sont à la charge de l'acheteur. — Le prix du colis-postal, entre la France et Jersey, est de deux francs cinq centimes.

REPRODUCTIONS DE GRAVURES en « *vues sur verre* ».

Lizé demande 2 fr. 50 pour le *négatif* et le premier *positif*, ensemble ; — les *positifs* (vues sur verre) suivants : 0 fr. 75. — Il ne peut guère accepter que les reproductions autorisées par les éditeurs. — Si ces reproductions sont autorisées et partant si Lizé peut en vendre, il accepte parfois de les faire au prix de 0 fr. 75, à condition de rester propriétaire du *négatif*.

Smith, à Jersey, demande pour le *négatif* et le premier *positif*, ensemble, *un shilling six pence* (1 fr. 90. — frais de change compris), — à condition de garder la propriété, tout au moins la jouissance des *négatifs* (d'ailleurs pour le compte d'un *tiers*, dont le but est de former la collection des sujets qui pourront être utiles aux Nôtres en France ou dans les Missions).

Les *positifs* suivants (*vues sur verre*), reproductions *ultérieures* des gravures envoyées par un acheteur, sont livrés à ce dernier pour *sept pence et demi*, environ (un franc, — frais de change compris), si les *négatifs* en sont laissés à la collection.

En France, la plupart des marchands exigent le prix de 2 fr. 50. — 3 fr. — 5 fr. — pour les reproductions de gravures en *vues sur verre*, et d'aucuns les font simplement exécuter chez Lizé.....

ERRATA.

Page 224, ligne 18, après les mots : suffisant pour l'expédition) ». *ajoutez :* — Avoir soin de ne jamais indiquer l'*escompte* sur les commandes. Les factures seront faites au nom de Monsieur Lavigne et soldées par lui.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.